Duc de la SALLE de ROCHEMAURE

9364

Du Danube à la Sprée

Profils Hongrois

Silhouettes Germaniques

AURILLAC
IMPRIMERIE MODERNE
—
1909

Respectueux hommage

Duc de la Salle Rochemaillet

Duc de la SALLE DE ROCHEMAURE

Du Danube à la Sprée

Profils Hongrois
Silhouettes Germaniques

AURILLAC
IMPRIMERIE MODERNE
6, Rue Guy de Veyre, 6

1909

I

WURTEMBERG — BAVIÈRE
SALZBOURG

WURTEMBERG

Une dame d'Honneur de la Reine Olga. — Sentimentalisme et nourriture. — Le Palais Royal de Stuttgart. — Origines de la Maison Régnante. — Le vieux château. — L'ancien et le nouveau Stuttgart. — Le Catholicisme en Wurtemberg; contrôle royal sur l'Eglise, loyalisme du Clergé Romain. — L'instruction Publique, sa diffusion. — Constitution politique du royaume. — Le citoyen Wurtembergeois. — Cannstatt et ses sources thermales. — Une évocation de l'Alhambra. — Les ifs-canons. — La Souabe à vol d'oiseau.

« La voie ferrée est enfin inaugurée jus-
« qu'à Stuttgart, on y vient fort commodé-
« ment de Strasbourg. Il y a même des con-
« vois accélérés qui ne s'arrêtent qu'aux
« grandes gares et écourtent sensiblement
« ainsi, la durée du trajet. Décidez-vous,

« ma chère amie, à venir faire un séjour
« dans notre belle capitale. Vous y trouve-
« rez jusqu'à des eaux thermales, dont quel-
« qu'une pourra sûrement vous convenir.
« Ma chère Reine Olga, à qui j'ai bien sou-
« vent parlé de vous, vous accueillera avec
« une parfaite bonté. Quelle joie de se re-
« voir, de reprendre nos bonnes causeries,
« comme au temps où Mère de Lézeau (1)
« nous gardait auprès d'elle, nous ren-

(1) La Vénérable Mère Marie-Marguerite de la Motte-Ango de Lézeau (1755-1838), religieuse Visitandine avant la Révolution, fonda après le Concordat la Congrégation de la Mère de Dieu pour l'enseignement des jeunes filles, qui prit très vite une grande extension. Lorsque Napoléon Ier créa l'Institution des Maisons de la Légion d'Honneur pour l'éducation des filles de ses légionnaires, il confia à Mme Campan la Maison de St-Denis et à la Mère de Lézeau celles de la rue Barbette, plus tard transférée à Ecouen, et des Loges St Germain.

Marie de Pollalion de Glavenas (1820-1885), plus tard comtesse de la Salle de Rochemaure, fit toute son éducation à la rue Barbette (1832-1840), où elle était l'élève privilégiée de la Mère de Lézeau et la compagne de la baronne Sickt,

« voyant seulement quand arrivait Mgr de « Quélen (1). Venez bien vite, ma chère « Maria... »

Ce fragment d'une lettre adressée à ma mère, vers 1855 ou 1860, j'imagine, par son ancienne amie de pension, la Baronne Sickt, me revient en mémoire devant le Palais Royal de Stuttgart. Et, j'évoque l'imposante silhouette de cette plantureuse Baronne Allemande, fille d'un Général du Ier Empire et d'une Wurtembergeoise, élevée avec ma mère à la Légion d'Honneur (2), mariée à un Chambellan de la Cour de Stuttgart, Dame d'Honneur elle-même de la Reine Olga, dont elle était la confidente la plus intime.

---

(1) Mgr de Quélen, archevêque de Paris de 1821 à 1839, grand ami de la Mère de Lézeau, qu'il venait fréquemment visiter, rue Barbette.

(2) Le marquis H. de Pollaiion, baron de Glavenas, colonel de Houzards, était officier de la Légion d'Honneur. C'est à ce titre que sa fille, la comtesse de la Salle fut élevée rue Barbette.

A mes yeux d'enfant, toute grande dame d'Outre-Rhin devait être, ainsi que l'amie de ma mère, venue un été en Auvergne, vers l'époque de ma première communion, une puissante et imposante personne, aux cheveux couleur de chanvre roui, portant avec majesté une immense crinoline, « la cage Tomson » disait-on, je crois, qu'on voyait s'aplatir aux chambranles des portes, pour reprendre ensuite, le passage effectué, son ampleur rebondie! — Et la caractéristique de nos voisines de l'Est, était, à mon sens, d'absorber au petit déjeuner, voire même au grand, d'énormes quantités de miel, puis de s'aller promener à pas lents, plongées dans une lecture qui tantôt fait pousser de gros soupirs, tantôt fait scintiller une larme, furtivement essuyée.

Je savais encore que Gœthe et Schiller, étaient le bréviaire, le livre de chevet de la sentimentale Baronne et qu'à son dire, suivant sa disposition d'esprit, et le philosophe et le poète de Weimar, lui procuraient

infailliblement, à son gré, le rire ou les larmes!

Il ne vaut certes pas, à beaucoup près, ni le Louvre, ni Versailles, le Palais Royal de Stuttgart, comme l'affirmait avec un peu trop de prétention, l'imposante Baronne entrevue dans mon enfance. Elle a néanmoins grande allure, cette immense construction très homogène, commencée au milieu du XVIIIe siècle, terminée seulement après que Napoléon, ce faiseur de Rois, eut donné, le 1er janvier 1806, une couronne royale pour étrennes, au Duc-Electeur de Wurtemberg!

Si sa royauté est de fraîche date, elle a en revanche, les plus hautes prétentions à l'antiquité de race, la maison de Wurtemberg et réclame pour son premier auteur, le leude Emeric, Maire du Palais de notre Roi Clovis. Les ancêtres de ce guerrier auraient même été déjà les chefs des « Allemani »; cette peuplade qui occupait la contrée, à l'ère Romaine, repoussa maintes fois l'en-

vahisseur et ne cessa de lutter contre lui jusqu'à ce que l'Empereur Maxence l'eût écrasée définitivement au IVe siècle.

Il est beaucoup plus certain que les lointains aïeux du Roi actuel, n'étaient que de simples seigneurs, jusqu'à Ulric, 1er, qui se proclama Comte « par la grâce de Dieu » quand le dernier Hohenstauffen, le malheureux Conradin, périt sur l'échafaud Napolitain, laissant en déshérence le Duché de Souabe. L'ascension de cette race continue depuis lors, lente mais progressive; au XVe, Eberhard se proclame Duc, au milieu des troubles suscités par la Réforme qu'il avait embrassée. Ses successeurs s'inféodent à l'Autriche qu'ils servent dans sa lutte séculaire contre la France. Possesseurs de la Principauté Française de Montbéliard, où ils résidaient même au XVIIIe, ils la cèdent, en 1796, à la République, bénéficient de la brillante campagne de Moreau en 1800, obtiennent, en 1803, grâce à la France, des accroissements de territoire et le titre

d'Electeur, et enfin, trois ans plus tard, s'asseoient sur le trône royal que leur octroie Napoléon.

La gratitude ne les gêna guère, en 1814, pour se ruer à la curée « contre l'Aigle expirant », et lorsqu'éclata la guerre franco-prussienne de 1870, le Roi de Wurtemberg fut le premier à mobiliser son armée, le premier aussi à engager le Roi Guillaume à se proclamer à Versailles, Empereur d'Allemagne.

Il voyait grand, le Duc de Wurtemberg qui donna pour cadre à son vaste palais, l'immense place qui le précède et développa sa façade latérale sur ce jardin superbe aux eaux jaillissantes, qui se prolonge en parc de haute futaie, trois kilomètres durant, jusqu'à Cannstatt.

On se fatigue vraiment, à parcourir l'interminable enfilade de pièces qu'offre le rez de chaussée du Palais. Chambres et salons se succèdent, dans une monotonie maussade, uniformément décorés et meublés en Em-

pire revêche et froid, sans en excepter la chambre qu'occupa Napoléon, avec une absence complète de toute note curieuse ou jolie.

Le grand escalier, avec sa double évolution aux courbes savantes, sa décoration chaude et gaie, reporte, par opposition, à ce XVIIIe toujours gracieux. Le vaste salon, auquel il donne accès, accentue encore le même caractère. Ses trois immenses lustres d'argent massif, d'un Louis XIV très pur et très beau, restent certainement parmi les pièces, les plus somptueusement magnifiques qu'il me fut donné d'admirer, dans ces dimensions inusitées, comme orfèvrerie d'ameublement.

Et c'est tout! — « L'œil morne et la tête baissée » le visiteur traverse en hâte toute une suite d'immenses salles froides et sépulcrales, qui ne se différencient que par la couleur des marbres qui revêtent uniformément leurs murs. On s'étonne d'y trouver, dressé dans un minuscule boudoir d'angle, le

trône royal sous son baldaquin classique. Quelques rares Grands Officiers de la Couronne doivent pouvoir entourer à grand'peine le Souverain, tandis que la foule des dignitaires moins privilégiés, défile, rapidement, sans doute, devant son Souverain, afin d'éviter l'encombrement.

Au-delà enfin, les murs de quelques grandes salles s'échauffent du châtoyant coloris de belles fresques modernes, dont la vie d'Ebherard ou Everard, le Barbu, a fourni exclusivement les sujets. Dans l'aile opposée, on a conservé intacts les appartements de cette Reine Olga, morte seulement en 1892, dont la Dame d'Honneur conviait ma mère à visiter Stuttgart. Ils sont de cette belle richesse, criarde et sans style, qui caractérisa l'époque peu artistique de Napoléon III.

Il n'est donc pas surprenant que le Roi actuel, Guillaume II, déjà sexagénaire, n'ait pas voulu quitter le modeste palais ou plutôt la vaste maison bourgeoise qu'il habi-

tait depuis son enfance, à côté du Palais Royal, quand il eut succédé, en 1891, à son cousin Charles Ier. Il ne vient à la « Résidence » que contraint et forcé par la nécessité des réceptions officielles, sans y coucher jamais.

Par contre, la vieille demeure féodale des Comtes de Wurtemberg, pieusement conservée, près du Palais actuel, garde belle allure avec ses tours rondes, sa ceinture de mâchicoulis, son curieux escalier en plein vent, plus modeste d'apparence mais autrement plus intéressant que son encombrant voisin.

J'en dirais autant des vieux quartiers de Stuttgart qui ont gardé une physionomie originale et gaie avec leurs vieilles demeures aux pignons aigus, l'enchevêtrement apparent des poutres qui décorent leurs façades surplombantes, vraie page du maître Robida jetée là en pleins jeux d'ombres et de lumières, où l'on attend les rumeurs bruyantes des « escholiers joyeux » et des

pages exubérants. Très larges, correctement rectilignes, bordées de lourds immeubles en pierre massive, elles paraissent un peu désertes ces vastes artères nouvelles dont les « tram » constituent presque uniquement toute l'animation.

Si la capitale Wurtembergeoise a passé au cours du XIXe siècle, de 20.000 à 176.000 habitants, ce sont surtout les collines voisines que les constructions nouvelles ont escaladées. La vieille ville, créée au XIVe siècle par le Comte Ebherard, dans le voisinage de son château de Wurtemberg, n'occupe toujours que la vallée fertile qu'arrose le Neckar. Elle justifie son étymologie « stat gard » enclos des étalons, ces pacages herbeux, faciles à enclore, étant le lieu où les « Alemani » élevaient, dit-on, leurs chevaux de guerre.

Les monuments administratifs, presque tous modernes, sont vastes, confortables et corrects, sans la moindre note artistique. Les Temples Evangéliques n'en ont pas

davantage, sauf la Collégiale (Stiftskirche), l'ancienne cathédrale du XVe siècle, dont l'intérieur ogival reste dénudé par l'austérité Luthérienne.

Une unique église catholique, des plus modestes, suffit aux besoins des rares fidèles Romains. Le royaume ne compte, du reste, qu'un seul Evêque catholique résidant à Rothembourg, suffragant de Fribourg, dans le Grand Duché de Bade. Bien que Protestants, les Souverains Wurtembergeois n'en exercent pas moins leur droit de protection, d'inspection et de contrôle sur l'Eglise catholique de leurs Etats. Un comité permanent recruté parmi les notabilités de cette Confession assiste le Roi. C'est par ses conseils que le Souverain nomme, fort équitablement paraît-il, aux fonctions ecclésiastiques, Doyens et Curés, surveille écoles de tous degrés et Séminaires catholiques. Très loyaliste, le Clergé Romain accepte franchement ce contrôle de l'Etat, en facilite honnêtement l'exercice. Ce petit royau-

me Luthérien pourrait servir de modèle aux plus puissants Etats, au point de vue de la diffusion de l'instruction. Elle est ici obligatoire de 6 à 14 ans, puis l'école du Dimanche de 14 à 18 ans. Tout hameau de trente familles est pourvu d'une école, aussi le nombre des illettrés est-il insignifiant. L'enseignement supérieur, classique et moderne, est méthodiquement divisé, l'enseignement technique facilité partout, les Ecoles de perfectionnement, les Cours du soir, multipliés jusque dans les plus modestes agglomérations. Au sommet de l'édifice Universitaire est placée la grande Université de Tubingue, l'une des plus célèbres et des plus anciennes de l'Allemagne.

***

Depuis que la poussée libérale et démocratique de 1849 a forcé le Pouvoir à être réellement Constitutionnel, malgré ses velléités réitérées, en 1867 notamment, pour revenir à la Constitution plus autocratique de 1819, le Gouvernement est vraiment dé-

centralisateur et libéral, applique largement le principe du « Self government ». La commune est ici, la base de l'état politique. Ses élus répartissent l'impôt, gèrent entièrement les intérêts du district. La Chambre Basse a un caractère vraiment et très sagement représentatif de la Nation avec ses 64 Députés, nommés par le suffrage universel, 24 par les citoyens payant plus de 250 francs d'impôts, et 6 par le Clergé. La Chambre Haute, plus aristocratique, comprend, outre les Membres de la Famille Royale, les Princes Médiatisés et les Membres nommés à vie, un représentant de l'Université, l'Evêque, deux Pasteurs Protestants, sept membres nommés par les Villes, huit par les grandes circonscriptions, et dix par le Roi. Tous ces rouages divers fonctionnent sans heurt, au milieu du calme respectueux des « citoyens ».

Ce mot, n'a point en Wurtemberg, l'acception générique que lui donne notre démocratie, n'a surtout absolument rien de com-

mun avec le titre de « citoillien », dont on s'interpelle dans nos réunions publiques. Il faut entendre un homme d'ici, vous dire avec fierté: « Je suis citoyen Wurtembergeois! ». Traduisons vaille que vaille, avec notre mentalité Française: « Je suis un bourgeois, un patenté, un membre de la Nation jouissant de la plénitude des droits politiques, à qui toutes les fonctions, même les plus hautes, la royauté seule exceptée, sont accessibles.

Ce droit de citoyen ou de bourgeois « Staatsburger », comme dit la Constitution, s'acquiert par la naissance, ou l'admission qu'entraîne tout emploi, si modeste soit-il, au service de l'Etat. Tout « citoyen » de naissance prête serment à 16 ans; les autres au jour de leur admission. Les uns et les autres sont égaux en droits et en devoirs vis-à-vis de l'Etat, constituent seuls la nation politique. On voit quel sage tempérament apporte ce système, écartant d'un seul coup la tourbe sans aveu, prête aux pires

aventures où elle n'a toujours qu'à gagner, n'ayant jamais rien à perdre. Et pourtant, il ne tient qu'à lui, que le plus misérable, placé le plus bas dans l'échelle sociale, ne devienne citoyen.

J'écoute, avec intérêt, affirmer l'excellence des rouages gouvernementaux, tandis qu'à travers des futaies séculaires, la voiture me conduit à Cannstatt, ce Trianon des Souverains Wurtembergeois. A Berg, faubourg immédiat de Stuttgart, les sources thermales abondent, jusque dans une île du Neckar, où jaillit la plus abondante. L'œil se repose délicieusement sur les collines avoisinantes, émaillées de châteaux superbes, de gracieuses villas. Celle de la Duchesse Vera de Wurtemberg reproduit fidèlement un somptueux palais de la Renaissance Italienne, dominant ses jardins superposés. Le *Rosenstein*, propriété royale, me paraît une réminiscence de la « maison Pompéienne » du Prince Napoléon, avenue Montaigne. La Wilhelma me

retient plus longuement, tant est intéressant l'effort d'art tenté ici, au milieu du XIXe siècle, pour reconstituer sous le ciel brumeux de Souabe, une évocation de l'Alhambra de Grenade ou de l'Alcazar de Séville. Deux Palais successifs offrent de somptueuses salles mauresques auxquelles il ne manque que la patine des siècles pour revêtir le charme mélancolique et doux de la salle des Abencerages ou des deux Sœurs. La reconstitution est aussi fidèle, le décor n'est pas plus criard ni plus violent qu'à l'Alcazar de Séville.

Comme nous sommes en Allemagne, et qu'il faut ce semble, à tout prix, que la note militaire s'affirme de quelque manière, les jardiniers plus soucieux sans doute de plaire au Maître, que de rester dans la vérité champêtre de l'art de Le Nôtre, se sont avisés de tailler en forme de canons et de mortiers, les nombreux ifs du vaste jardin qui sépare les deux Palais Arabes. L'effet est déplorable, de ces pauvres arbustes tourmentés voi-

sinant avec la profusion de rosiers fleuris qui enlacent frileusement les sveltes colonnes géminées des portiques.

***

Si la capitale n'a rien de particulièrement artistique ou typique, qui captive le visiteur, il faut en revanche louer sans réserve cet admirable pays de Souabe, où la nature semble s'être complu à multiplier tous ses dons les plus variés, pour la joie des yeux et la richesse de ses habitants. De configuration générale montagneuse, sillonné par les Alpes de Souabe et la chaîne qui unit la Forêt Noire et l'Arlberg, le Wurtemberg ne compte guère de sommets dépassant 1.000 mètres; mais en général, couvertes de forêts, de verdoyantes cultures ou tapissées de vignes, les pentes sont aussi gaies à l'œil que les prairies des vallées. L'ensemble aussi riche que varié, donne l'impression d'une contrée où une population laborieuse, d'une culture agricole avancée, fait produire à un

sol naturellement fécond, grâce aux méthodes les plus rationnelles, un rendement rémunérateur, générateur d'une aisance, que mille détails accusent. Le pays est, me dit-on, si giboyeux, que depuis un siècle, l'Etat donne des primes pour la destruction des lièvres et des lapins. Perdreaux, cailles, et grosses bêtes y foisonnent tout autant.

Cette impression de prospérité et de bien-être persiste jusqu'aux hauts plateaux qui avoisinent la ville d'Ulm, au-delà de laquelle on entre en Bavière.

BAVIÈRE

Bavarois Celtes ou Germains — La Bavière Mérovingienne et Carlovingienne. — Origine des Wittelsbach. — Electorat Germanique et Royauté Napoléonienne. — Louis Ier, sa politique, son amour des Arts. — L'Ecole de Munich: Overbeck et l'idée chrétienne. — Les Nazaréens. — La Bavaria et les monuments « Grecs » de Munich. — Les Eglises. — Une merveille gothique moderne: L'Hôtel de Ville. — Un petit-fils de Schiller. — L'aristocratie Bavaroise. — Saturation artistique. — Le Palais Royal de Munich. — Trente-six jolies femmes. — Salle du trône ou Café-Concert. — Versailles à Munich. — Le Cabinet des cœurs et la Chambre de Pie VI. — Le caillou de Christophe. — Wittelsbach actuels. — L'Infante d'Espagne, Maria della Paz, Princesse Ferdinand de Bavière. — Le château de Nymphembourg. — Un honneur inattendu. — Une audience en veston. — Souvenirs de Miramar.

Le peuple Bavarois appartient-il à la race Celtique; descend-il des antiques Boïens, tribu Celte qui se serait implantée en Ba-

vière, en même temps qu'elle occupait la Bohême qui garde encore son nom : « Boëheim, Bohëme, demeure des Boïens », ou les sujets du roi Othon, font-ils simplement partie de la grande famille Germanique? — Les savants sont divisés, et j'ai mieux à faire dans l'Athènes Allemande que de chercher à creuser ce problème!

Il est au moins certain qu'au sortir de la domination Romaine, à l'effondrement de l'Empire, la Bavière passa sous la domination des Francs Austrasiens et fit partie des Etats de nos rois Mérovingiens. En vain, Odilon, gendre de Charles Martel prend-il le titre de roi, il est vaincu par son beau-frère Pépin-le-Bref. Mais le joug Français solennellement reconnu à la diète de Compiègne de 748, pesait aux épaules Bavaroises. Charlemagne dut leur faire sentir le poids de son épée, créer Duc de Bavière, son gendre Gérald de Souabe en remplacement du dernier Agilolfingien, de cette dynastie nationale désormais déchue. Incorporée à

l'Empire, la Bavière fait partie de l'héritage du Carolingien Germanique jusqu'à Louis IV, en qui s'éteint, au commencement du Xe siècle, la descendance directe de l'Empereur à la barbe fleurie.

— « Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux » se dit sans doute déjà, Arnoulf le Mauvais, fils du guerrier Bavarois Luitpold, fameux chef de bande. Il tenta de ceindre la couronne ducale, sans réussir pourtant à la rendre héréditaire aux siens. Trois siècles durant ce ne sont que luttes et confusion entre Souabe et Franconie, jusqu'en 1180 où l'Empereur Allemand Frédéric Ier confère le duché de Bavière à un descendant d'Arnoulf le Mauvais : Othon, Comte de Wittelsbach, dont le roi actuellement régnant est l'authentique descendant. Ici, comme en Wurtemberg, il fallut l'épée de notre « Cavalier Corse » pour transformer, en 1805, en couronne royale, le bandeau fleuronné du Duc de Bavière, Electeur Palatin. En dépit du mariage de sa fille avec

Eugène de Beauharnais, Maximilien Joseph, premier Roi de Bavière, fit demi-tour avec une parfaite désinvolture, en 1814, louvoya pendant les Cent Jours et réussit finalement à faire reconnaître par la Sainte-Alliance, sa royauté Napoléonienne.

Son fils, Louis Ier, filleul de notre Louis XVI, Général des armées de Napoléon, traité avec une particulière faveur par l'Empereur, n'en fut pas moins un des plus acharnés contre le colosse déchu. Mais si sa fidélité politique est contestable, il faut admirer sans réserve la passion artistique de ce Prince, vraiment épris du Beau, au culte duquel il se consacra tout entier. Dès avant son accession au trône, de fréquents voyages en Italie, avaient épuré son goût, lui avaient permis de réaliser d'heureux achats artistiques et il avait déjà élevé, en 1816, cette Pinacothèque qui devait devenir insuffisante, malgré son ampleur, à contenir les chefs-d'œuvre qu'il y accumulait sans cesse. De son avènement en 1825 jus-

qu'à son abdication en 1848, il fut aussi déplorable politique que protecteur éclairé des Arts. Oublions, nous surtout qui n'avons pas eu à pâtir, les violences de son gouvernement absolutiste et ultra-clérical, ses Ordonnances typiques, comme celle qui obligeait ses sujets Protestants à s'agenouiller dans la rue quand passait le St-Sacrement, jetons un voile discret sur ses amours séniles avec la danseuse Lola Montès qu'il laissa gouverner le royaume, déplorons le fanatisme de son concept politique qui l'obligea à descendre du trône, devant l'exaspération générale, mais admirons ce moderne Médicis qui sut grouper autour de lui, toute une pléiade d'artistes de valeur réelle, élever des monuments qui, s'ils ne sont pas tous également heureux, offrent pourtant une réelle tendance vers le Beau, la louable intention d'épurer le goût de ses compatriotes au contact des chefs-d'œuvre de l'Art. Munich ne doit pas seulement à ce Souverain la Glyptothèque, la Pinacothèque, l'Odéon, le Pa-

lais Royal, l'Université, la Bibliothèque, les Arcades, l'Obélisque, la Porte de la Victoire, la Basilique de Saint-Boniface et maintes autres églises, mais encore et surtout les inappréciables trésors entassés dans les deux Musées qui seraient plus que suffisants à lui mériter la gratitude de ses sujets, puisque grâce à lui, il est presqu'aussi impossible de connaître certaines écoles sans avoir visité Munich, qu'en ignorant Florence ou le Vatican.

On a beaucoup discuté l'Ecole de Peinture de Munich dont il fut le Mécène, tandis que Cornélius Schadow, Veit Schnorr, Hess, tous disciples d'Overbeck, en furent les premiers Maîtres. Zimmermann, Schotthauer, Hermann, Sturmer, Heiler, procèdent visiblement d'eux.

Je ne la connais que par les livres, tiens fort à l'étudier au moins dans ses œuvres maîtresses accumulées ici cette Ecole type qui a été au cours du XIXe siècle une réformatrice hardie, presque révolutionnaire,

puisant dans l'idée chrétienne un concept nouveau, assumant avec Overbeck, ce même rôle de réformation catholique qu'avait tenu dans la Littérature notre Châteaubriand avec son « génie du Christianisme », réussissant à prendre sur le monde intellectuel Germanique le même empire que ses contemporains Français, les Romantiques de 1830. Apothéosée par les uns, honnie, vilipendée par les autres, elle a exercé une incontestable influence, laissé des œuvres discutables sans doute, mais vraiment dignes d'attention.

— « Parmi les chrétiens, exercé par des chrétiens, l'Art ne peut être conçu que comme chrétien », pose en principe Overbeck, le chef des Nazaréens, comme le baptisèrent Schopenhauer et Wagner.

— « Il n'y a pas d'art de peindre, affir-
« mait-il, si l'on ne connaît pas le christia-
« nisme... Seule la prière ininterrompue est
« capable de maintenir l'enthousiasme de
« l'artiste, seule une vie réglée, pure, irré-

« prochable lui donne cette paix de l'esprit « et du cœur absolument nécessaire pour « produire des œuvres vraiment pures ».

Que nous voilà loin des us et coutumes de nos rapins Montmartrois! L'Art devient pour ces adeptes néo-chrétiens du XIXe siècle une méditation et une mystique jouissance. La nouvelle école se défend de chercher à traduire des sensations, moins encore à en faire naître, elle se refuse à compter avec la matière, bannit l'opulence et les luxuriances de la chair. De l'aveu même de son chef, elle ne cherche que: « l'expression « pleine et appropriée, par les formes, les « couleurs ou les tons d'une foi vivante « dont l'artiste, conclut-il, doit être rem- « pli », et le but de l'artiste, ajoute-t-il, doit être: « d'éveiller ou d'entretenir cette « foi chez d'autres ou de gagner des cœurs « à la vérité, par la beauté ».

Foin du paganisme et de ses sensualités; l'emploi du nu dans l'art doit être proscrit et le modèle vivant aussi bien que les Dieux

de l'Olympe doivent être mis à la porte de l'atelier; l'art nouveau ne doit être que l'émanation de l'âme, le resplendissement de la pureté, de la sainteté de l'artiste. On s'explique que le Roi Louis se soit engoué de ses mystiques aspirations à un Art aussi idéaliste. Dès 1811, Goethe avait salué avec sympathie les premières tentatives des Nazaréens; mais leur outrance le choqua bientôt et il les traita sans plus de façons, de fanatiques et de bigots.

On a dit non sans raison, que l'École de Munich a par trop rompu en visière avec les traditions classiques pour aller chercher presque uniquement son inspiration chez les vieux Maîtres Allemands: Wohlgemuth, Albert Dürer, Beham, Holbein, Muelich, que la Bavière peut réclamer tous comme siens. Peut-être est-on sévère pour elle, lorsqu'on l'accuse d'avoir de parti-pris dédaigné la couleur, négligé trop souvent le côté matériel d'exécution, pour donner tout son effort à peindre des scènes dont la vérité historique

et philosophique, fut minutieusement exacte. Il est de fait que, dans presque toutes les productions de cette Ecole, la perspective aérienne est à peu près nulle, le coloris souvent froid et dur.

Pourtant, aux salles du rez-de-chaussée de la Nouvelle Résidence, les fresques de Schnorr, retraçant en pages magistrales les principaux épisodes des Niebelungen m'ont longuement retenu sans que, moi, profane, trouve à formuler rien autre qu'une admiration très sincère.

Chez Zimmermann, dans les fresques de la Pinacothèque, chez Schnorr, dans son Déluge, dans les œuvres de Kaulbach il y a une telle recherche outrée, pour donner corps à des abstractions, parfois à un symbolisme métaphysique que le temps se passe à rechercher laborieusement la pensée du Maître et que la fatigue vient avant qu'on ait pu admirer la facture souvent très belle qui l'a traduite !

— « L'idéalisme exagéré d'Overbeck et de

« Cornélius, a dit sagement un de nos cri-
« tiques (1), leur a fait déserter le monde
« des faits pour le monde invisible où règne
« l'idée pure.... Ces peintres sont moins
« des artistes et des poètes que des philoso-
« phes qui en se promenant au milieu des
« abstractions, ont contracté un certain
« goût pour la poésie et pour les arts ». —

Je cite, non sans plaisir, cette opinion d'un Français qualifié, parce qu'elle a été un véritable « solatium » à mon effarement ignorant devant plusieurs œuvres des plus grands Maîtres, de cette Ecole de Munich, que je m'efforçais consciencieusement de comprendre, et qu'elle rend excellemment ce que j'ai senti confusément. Moins volontiers, je partagerais le lyrisme de Théophile Gauthier s'écriant devant le monument de la Bavaria que: « Le Parthénon et les Pro-
« pylées s'y trouvent fondus ».

De même, quoi qu'on en dise, la basilique

(1) Charles Perrier.

de Saint-Boniface n'évoque que de fort loin Saint-Paul hors les Murs. La difficulté était infiniment moindre; aussi, je reconnais que la Loggia de la rue Louise, dite Galerie des Généraux, me rappelle beaucoup mieux celle des Lanzi de Florence, moins les immortels chefs-d'œuvre qu'abritent les sveltes arcades d'Orcagna.

Des très nombreuses Eglises de Munich dont on m'impose la rapide visite, rien de saillant à retenir. Les unes, modernes, sont amples, correctes, beaucoup de ce style Jésuite en honneur chez nous au XVIIe siècle, comme celle de Saint-Michel, qui abrite le tombeau d'Eugène de Beauharnais (1). Le fils adoptif de Napoléon Ier, gendre du Roi de Bavière y est représenté en héros grec, entouré de Muses et de génies. Quelques-unes sont de l'époque Romane, comme Saint-Pierre (Peterskirche), mais si profondément altérées, remaniées, qu'il y subsiste à peine

(1) Œuvre de Thorwaldsen.

quelques maigres vestiges du XIIe siècle qui les vit édifier. La Métropole de Notre-Dame s'impose en revanche par quelques particularités bien typiques. Au regard de nos cathédrales gothiques de France, ce n'est qu'un édifice de second ordre, mais un beau spécimen de cet art ogival du XVe siècle, à son déclin. Nulle part, je n'ai vu de fenêtres aussi démesurément longues que les trente baies qui éclairent, du sol aux clefs de voûte, ses trois nefs égales. Les vingt-deux piliers octogones qui les soutiennent sont si rigoureusement axés que, si l'on se place sous l'orgue, auprès du très beau mausolée de l'Empereur Louis V de Bavière, on n'aperçoit plus une seule des immenses fenêtres de côté et l'édifice semble ne prendre uniquement jour que par celles de l'abside.

A ceux qui prétendent que notre siècle est incapable de rivaliser avec les « maîtres-ès-œuvres » du Moyen-Age pour élever un de ces vastes monuments gothiques civils ou religieux, d'atteindre dans l'infinie multipli-

cité du détail si fouillé du flamboyant, à la perfection des « Smaygiers » médiévaux, l'architecte Bavarois Hauberrisser, a donné un superbe démenti.

Les plus fameux hôtels de ville des Flandres, les plus authentiques palais Allemands de la meilleure époque ogivale, ne sont ni plus imposants d'ensemble, ni plus riches de sculptures, ni plus heureux de désordre voulu, d'irrégularités savamment combinées que le grand Hôtel de Ville de Munich, à peine achevé. Son immense façade à hauts pignons, délicate dentelle de pierre de la base au faîte, sa vaste cour intérieure, avec sa délicieuse vis apparente, une profusion de charmants détails, de délicieux motifs où se retrouve toute la grâce naïve d'antan, font de cet édifice mieux qu'un pastiche, toute autre chose qu'une servile reproduction, aussi digne d'admiration que les authentiques ferronneries d'une petite poterne de l'ancien hôtel de ville, voisin du nouveau monument. L'artiste médiéval a délicate-

ment découpé, ciselé ses peintures, y a amoureusement reproduit, avec un remarquable fini d'exécution, toute une danse macabre lilliputienne, rivale vraiment digne, malgré ses minuscules proportions, des célèbres peintures de l'Abbaye Auvergnate de la Chaise-Dieu.

Avec ses larges avenues, ses grands squares multipliés, ses belles rues rectilignes, ses vastes palais néo-grecs ou imités de la Renaissance Italienne, ses places spacieuses qu'animent ses 500.000 habitants, la capitale de la Bavière ressemble bien un peu à cette bourgade du « Forum ad Monachos » dont Henri le Lion provoqua au XIIe siècle l'agglomération en construisant ici un pont sur l'Isar, et qui fut la Munich primitive.

Je prends plaisir à parcourir à pied, ces belles voies pour aller faire visite dans le quartier aristocratique à la Prinzeregenstrasse, à l'arrière-petit-fils de Schiller : le

Baron de Gleichen, Chambellan du Roi de Bavière, mon Collègue auprès de Léon XIII, dont l'aimable femme préside avec la plus gracieuse autorité un des salons les plus littérairement aristocratiques de Munich.

C'est précisément son jour et je trouve groupé autour de mes aimables hôtes tout un bataillon de jolies femmes, d'agréables causeurs, devisant art, politique, littérature, en croquant des bonbons et en buvant du thé. On y parle exclusivement Français, on y cause, on y potine, tout comme dans un « cinq à sept » Parisien.

Obligé, pour arriver à date fixe à Presbourg, de décliner l'honneur de m'asseoir à cette table hospitalière, j'ai au moins prolongé longuement ma visite quotidienne à cet aimable ménage, autour duquel je rencontrai maintes personnalités, apprenai agréablement en deux heures, sur maints sujets, beaucoup plus et mieux que ne m'eussent maussadement enseigné les lectures de volumineux ouvrages. Elle est bien Germaine de

mœurs, d'usages et d'allures cette aristocratie Bavaroise, mais avec une nuance de « méridionalisme », de culture intense, un frottis pour tout dire, Italo-Français, qui la rend infiniment attrayante. Sa mentalité artistique très développée, son légitime désir de soutenir sa réputation d'« Athéniens de l'Allemagne », la vue quotidienne des chefs-d'œuvre accumulés ici et l'afinement intellectuel qui s'en dégage donnent à cette société Munichoise, un charme tout particulier.

Comme l'enfant gourmand mis en présence de l'armoire aux confitures, dans son impuissance à manger tout un pot, goûte au plus grand nombre possible, se résignant dans sa peur d'être surpris à multiplier d'incomplètes jouissances plutôt que d'en savourer plus longuement une seule, je travaille furieusement à voir jusqu'à satiété Musée National, Ancienne et Nouvelle Pinacothèque, Antiquarium, Glyptothèque, Palais de l'Exposition des Beaux Arts, et Galerie Schack. Vraiment, il y en a trop!

Raphaël et les grands Maîtres Italiens de toutes les époques sont magnifiquement représentés; mais Rome et Florence que je revois souvent sont plus riches encore. Murillo, Vélasquez et toute l'Ecole Espagnole offrent des œuvres de premier choix; le Musée du Prado où je fais une longue station à chacun de mes voyages en Espagne est plus complet. Les Maîtres immortels de l'Ecole Flamande, Rembrandt, Van Dyck, mais surtout Rubens, comptent ici presque autant de leurs chefs-d'œuvre qu'à Anvers. On s'attarderait des jours et des semaines dans la salle exclusive à Rubens. L'école de Munich aura beau dire que l'Art n'est pas fait pour descendre aux somptuosités de la chair, Overbeck prôner sa mystique et métaphysique peinture, quelle magie de couleurs, quelle vérité plaisante dans cette glorification des chairs plantureuses, et surtout quelle noble ou véridique sincérité d'attitude ou d'expressions, sans jamais rien d'outré ou de vil, dans l'œuvre de Rubens! Peut-

être ne l'ai-je nulle part, ni en Belgique, ni au Louvre, aussi pleinement admiré qu'ici.

Mais ce sont surtout les vieux Maîtres Allemands, les peintres de l'Ecole Rhénane, de celle de Nuremberg et de Souabe, dont Munich offre un assemblage sans rival. Qui n'a pas vu la Pinacothèque ignore vraiment dans ses manifestations multiples et si variées, le génie d'Holbein, de Dürer, de Cranach, de Memling, du vieux maître de Cologne.

La Nativité, la Descente de Croix, le portrait de Fugger, Saint-Joachim et Saint-Joseph, son propre portrait et celui de Krell, les figures de Simon et de Lazare, le portrait de son maître Wohlgemut et par-dessus tout celui d'un jeune homme, révèlent un Albert Dürer insoupçonné, au talent souple, au dessin infiniment plus serré que ne le comportait son époque, et surtout au charme preneur qui se dégage de ces figures, naïves encore, si l'on veut, gardant des primitifs le non-apprêté, mais révélant un savoir-faire

savant, une maîtrise experte et surtout une incomparable grâce.

D'Holbein, l'Ecce Homo et la Résurrection, le Martyre de St-Etienne, le portrait du trésorier d'Henri VIII et celui de Born, ne font pas moindre impression. Il faudrait les pages serrées d'un Beadeker pour contenir rien que la riche énumération des toiles aperçues en une galopade frénétique et devant lesquelles il eût été plaisant de s'attarder à loisir.

Si le temps me manque pour aller admirer ces fameux châteaux, fruits de l'imagination enfiévrée du dernier Roi, évoquer la mélancolie de cette triste existence sur les bords de ce lac de Starnberg où il trouva la mort, j'ai passé de délicieuses heures, trouvé un régal artistique inattendu dans le vieux palais royal de Munich.

Enorme masse d'extérieur assez banal, composé des trois palais juxtaposés: la vieille Résidence, œuvre du XVIe siècle, le Festsaalbau édifié au milieu du XIXe et le

Kœnigsbau, son contemporain, ce palais ménage au visiteur d'insoupçonnées surprises.

Le grand escalier d'honneur, à coupoles Pompéiennes soutenues par des colonnes de granit, une longue suite d'antichambres aux décors Pompéiens, une immense salle des fêtes aux murs blancs, ornés de « moulurations » du plus mauvais Empire sont tout aussi maussades que celles du palais de Stuttgart. Deux autres lui font suite encore plus banales, si l'on n'y était captivé par l'éternel féminin, dont le roi Maximilien a réuni ici trente-six exemplaires typiques. Le Monarque Bavarois, contemporain de Louis Philippe et Napoléon III, imagina de commander au peintre Stieler les portraits de ses plus jolies sujettes, à quelque milieu social qu'elles appartinssent. Beauté et naissance ne sont pas toujours synonymes, tant s'en faut. Une fille du bas peuple voisine ici avec une très grande dame aux aïeux millénaires, une petite bourgeoise fait pendant à une authentique Princesse, une fem-

me ou fille de modeste fonctionnaire, de bas officier ou de simple magistrat à l'aristocratique héritière de telle antique lignée baronnale. En dépit du costume assez ingrat qui va des papillottes de la Reine Amélie, au chapeau bas de l'Impératrice Eugénie, de la berthe et du châle des héroïnes de Balzac à la crinoline et au « Suivez-moi, jeune homme » du second Empire, chacune de ces femmes est vraiment belle. Types infiniment variés, où la beauté classique voisine avec le minois le plus délicieusement mutin, les opulentes carnations à la Rubens avec la sveltesse aristocratique et élégiaque, mais chacune vraiment digne, par quelque côté, de figurer dans ce Parthénon de la Beauté féminine Bavaroise au XIX e siècle.

Elles suscitent de tout autres réflexions, les salles où l'on pénètre au sortir du ..... Panthéon Féminin. Les protégés du Roi Louis, les disciples de Cornélius et d'Overbeck, Schnorr, Schwanthaler, Schwind et leurs élèves, se sont donnés carrière sur leurs

immenses murs et vraiment leur pinceau a su enrichir la demeure royale. D'immenses fresques, correctes de dessin, chaudes de ton et où l'on sent le scrupule de la vérité historique poussé jusqu'au plus minime détail, retracent des épisodes de la vie de Charlemagne et de celle de Frédéric Barberousse.

Elles forment, ces deux salles, un trop beau vestibule à celle du trône qui leur fait suite.

Rien de plus mastoc, d'un Louis-Philippe plus parfaitement lourd, bourgeois et richement laid que cette immense salle du trône aux murs tout blancs, en faux marbre, aux colonnes lourdes et trapues lui donnant un faux air de chapelle désaffectée, ou de salle de café-concert provincial. L'immense dais de velours rouge abritant un énorme fauteuil, donne de la Monarchie Bavaroise, une idée de solidité peut-être, mais non pas d'élégance!

Pour accentuer encore cette note lourde et fâcheuse, un des derniers Souverains Bava-

rois s'est avisé de faire couler en bronze, avec les canons pris sur les Turcs, paraît-il, les statues de tous ses aïeux, plus grands que nature, d'Othon II à Charles XII. Si on les avait laissés en bronze, tous ces glorieux Wittelsbach à belle allure et fière mine, qu'on eût mis en valeur leur mâle beauté par quelque douce patine Florentine ou de médaille, ils feraient sans doute « honnête figure », mais on les a dorés de la tête aux pieds, dorés au mercure ou à la pile, mais furieusement dorés! Ils rutilent, aveuglent tous ces monarques en or poli, brillant, évoquant l'idée de gigantesques sujets de pendule pour chambre à coucher de quelque Goliath ou Gargantua!

Un corridor tortueux permet de se sauver, d'échapper à toutes ces rutilances. Et de suite vous voilà transporté dans un autre monde et dans un monde vraiment meilleur!

Une longue série de chambres, de salons se succèdent où on loge les Souverains en visite. Les plafonds en sont délicieusement

fouillés en plein bois, dans le sentiment de notre style Louis XIII, leurs caissonnages compliqués encastrant de jolis motifs, leurs délicates sculptures mises en valeur par le discret éclat de leurs ors pâlis. Et les murs sont uniformément tendus de tapisseries délicieuses aux tons adoucis, aux délicieuses bordures sorties de cette fabrique de Munich, jadis rivale de celles des Flandres et de Beauvais. Batailles et bals champêtres, fêtes de cour et scènes galantes prennent depuis deux siècles leurs ébats sur les murs de la vieille Résidence : Bergers toujours galants, Amours toujours joufflus, Pastourelles prêtes à toutes les chutes...!

On ne quitte cette aimable série de pièces dont les meubles sont presque tous d'époque, que pour entrer dans les appartements de grand gala, une admirable série de très grands salons, restés absolument intacts depuis leur création et qui offrent le plus beau spécimen de la richesse et du bon goût de l'art Français au XVIIe et XVIIIe siècles.

Le Versailles du Grand Roi et de Louis XV enfant, devait seul abriter des boiseries d'une aussi incomparable finesse. Fouillées en plein cœur de chêne, portes et lambris offrent au milieu d'arabesques, de rinceaux compliqués, un délicat fouillis de délicieux Amours, toute une ménagerie de bêtes lilliputiennes courant, se pourchassant à travers les lacs et les entrelacs, les méandres les plus variés d'une ornementation des plus riches. Que les parties plates soient couvertes d'une délicate couche de peinture blanche ou aient conservé le ton naturel du chêne, tous les reliefs, toutes les sculptures se détachent et s'avivent de leurs ors éteints.

Imposantes cheminées en marbres rares du galbe le plus gracieux, fauteuils et consoles de toute beauté, tapisseries et lampas d'époque, constituent un royal ensemble qui donne la plus haute idée du bon goût luxueux de la charmante époque, créatrice de ces rares merveilles.

Elles sont peut-être dépassées encore par les trois pièces qui leur font suite : une chambre de parade, dont l'immense lit, cerclé d'une balustrade comme celui du Roi Soleil est drapé de velours rouge éteint, surchargé d'admirables broderies d'argent d'extraordinaire relief, légères pourtant d'ensemble, tant le dessin en est heureux.

Le cabinet de repos où l'on pénètre ensuite est bien le dernier mot de la finesse d'exécution dans l'originalité. Ici, volutes et astragales tout aussi finement fouillées s'épanouissent en délicieuses consolettes auxquelles s'agrippent des Amours, et qui supportent chacune un délicieux spécimen des plus rares familles vertes ou roses de Chine, une cassolette, un bibelot précieux du Japon.

Dans la pièce suivante, au contraire, toutes les sculptures sont combinées pour envelopper de leurs délicats rinceaux des centaines de miniatures, scènes, portraits, paysages, encastrés dans les boiseries, dont les chauds coloris, le nacré des chairs, le vert

des paysages semblent de loin des myriades de cabochons sertis aux murs.

Rien de plus délicatement mièvre et galant que ces deux « cabinets »; le lit de repos qui occupe dans chacun une demi-alcôve où l'artiste a prodigué les suprêmes efforts de son ciseau, accumulé toutes les richesses de son ornementation ont dû sans doute être témoins des plus tendres ébats, dans ce cadre délicieux, qui prédispose à toutes les faiblesses...

La Chapelle Royale, « la Chapelle riche », ramène à des idées plus austères, bien qu'elle garde avec son petit autel portatif en émail, qui a appartenu à Marie Stuart, et deux autres attribués à Benvenuto Cellini, ce caractère de somptueuse mondanité, de tous les édifices religieux du XVIIe siècle.

Tout aussi riches, mais d'un caractère plus austère, les appartements surchargés d'or, avoisinant la chapelle et qui furent ceux du Pape Pie VI; ce Pontife qui traitait la Révolution Française de simple sédition,

qui en repoussant le projet de Concordat élaboré par les Libéraux de 1789, poussa l'Église de France au schisme, aux échafauds et aux pontons, et devait finalement mourir à Valence, prisonnier de cette Révolution, dont il n'avait pas su démêler la formidable répercussion sur le monde.

En passant de sa chambre surchargée de sculptures massives et lourdes entièrement dorées, dans le cabinet attenant, le Pontife pouvait méditer sur les errements du cœur en laissant ses regards errer sur la décoration de cette pièce. Chacun des personnages y tient un cœur à la main et représente quelqu'une des émotions, des sensations, des impulsions violentes ou douces, tyranniques ou suaves, promises ou défendues, dont cet emblématique organe est réputé le siège!

En descendant au rez-de-chaussée admirer les fresques de Schnorr, on me montre une pierre du poids de 260 livres que Christophe, Duc de Bavière, lançait, dit-on, en guise de caillou, et fiché dans le mur à

grande élévation un clou qui marquerait la hauteur improbable de son saut.

Son royal descendant, le monarque Bavarois actuel serait fort incapable de rééditer cet exploit de force physique et « la garde qui veille... » ne défend pas les races royales contre la dégénérescence et l'anémie cérébrale auxquelles elles sont même, plus que d'autres, exposées.

Elle est vraiment tragique, dans ses deux branches, cette race des Wittelsbach, à la fin du XIXe siècle. Chez les aînés les deux frères Louis et Othon actuellement régnant mènent tour à tour sur le trône une existence peu digne d'envie et chez les cadets, qui ne s'inclinerait avec un profond respect ému devant cette douloureuse trilogie : la Reine Marie-Sophie de Naples, l'héroïne de Gaète qui mène depuis un demi siècle passé sa triste vie d'exil, sa sœur, la malheureuse Impératrice d'Autriche et la troisième, la Duchesse d'Alençon, dévorée par les flammes au Bazar de la Charité.

Un nouveau deuil la frappe encore en ce moment, cette maison Royale de Bavière : le Prince Arnulphe, fils du vieux Régent Luitpold, vient de mourir à Venise; son cercueil va arriver demain à Munich où tous les drapeaux sont en berne, où fonctionnaires et administrations ont pris le deuil.

Cette mort va m'être un vrai deuil à moi-même en me privant de l'honneur d'être reçu par la Princesse Ferdinand de Bavière, l'Infante d'Espagne Paz, dont le bienveillant accueil m'était assuré.

Fille de la Reine Isabelle II, sœur d'Alphonse XII, l'Infante d'Espagne, Maria della Paz, a épousé en 1883, Louis Ferdinand, Prince de Bavière, fils lui-même d'une Princesse Espagnole: l'Infante Amélie et du frère cadet du vieux Régent actuel. A ses titres de Général de Cavalerie de l'Armée Bavaroise, de Grand Prieur honoraire de l'Ordre de Saint-Georges, le Prince joint les grades plus personnels et non moins méritoires de Docteur en Médecine, de Chirur-

gien honoraire de l'Académie Royale Espagnole et d'Inspecteur Général du corps de santé militaire, qu'il cumule encore avec ceux de propriétaire du 18e Régiment d'Infanterie Bavaroise et de Chef du 3e Régiment de Dragons Prussiens.

Très simple, s'effaçant modestement, toute gracieuse et sympathique, à son arrivée en Bavière, l'Infante Maria della Paz paraissait vouloir se cloitrer tout entière dans ses devoirs familiaux, éviter le bruit, ne rechercher ni les honneurs, ni l'influence. Nature souple et prenante, intelligence des plus ouvertes et des plus cultivées, curieuse du Beau, éprise d'Art, la Princesse Espagnole a su se faire sans bruit, une large et belle place dans sa nouvelle patrie. Ravis de découvrir en elle une adepte de l'Idéal, une fervente de la Poésie, les Intellectuels Allemands l'ont peu à peu entourée, aimée, fêtée, et dans cette Bavière si intellectuelle, éprise des choses de l'esprit, elle est devenue presque malgré elle, par le rayonnement de

sa mentalité artistique et littéraire, le charme enveloppant de son esprit, la protectrice avérée des Lettres et des Arts.

Mon digne ami Johannès Pastenrath, le Mécène Colonien, cet hispanophile convaincu qui a savoureusement dégusté toutes les ivresses de la Péninsule Ibérique, avait pour elle un vrai culte, très fier d'avoir obtenu de sa bienveillance éclairée, de présider une année les Jeux Floraux de Cologne.

Puisque l'arrivée des restes mortels de son Cousin, va me priver de l'honneur de saluer S. A. R., et que je ne pourrais pas séjourner à Munich, jusqu'après les obsèques Princières, il m'a paru plus déférent d'aller porter moi-même, au château de Nymphenburg, la carte où j'exprimerai en quelques lignes mes regrets et mes hommages.

Elle a des allures de Versailles, la belle avenue de cinq kilomètres, plantée d'ormes majestueux, qui conduit de Munich à Nymphenburg. Face au château, s'étale une belle pièce d'eau, réminiscence du grand canal

que contourne une double allée, qu'on suit jusqu'à la grille.

Grand, symétrique, sans allure aucune avec ses persiennes vertes, l'amas de constructions qui composent la résidence princière, n'a absolument rien de royal. Un rendez-vous de chasse, haute construction du XVIIe siècle, aux larges baies cintrées en forme le centre, qu'on a flanqué de deux ailes basses, terminées par de mesquins pavillons, aux ouvertures étroites, munies de volets extérieurs immuablement verts. La place faisant encore défaut, sans doute, on a érigé de nouveaux pavillons formant ailes avançantes, et aussi dénués de style que les précédents. De vastes communs se soudent à droite et à gauche, qui donne à cet ensemble hétérogène, une longueur démesurée.

Ce qu'il faut louer en revanche, sans restrictions, c'est le parc immense, merveilleux, qui étend à perte de vue ses allées et ses bosquets, ses pelouses et ses massifs. Su-

perbe tapis vert aux allées géométriques, eaux jaillissantes, futaies séculaires, délicieuses constructions dans le goût de Trianon semées çà et là, tout s'y marie pour la joie des yeux, l'enchantement de la vue, en font une merveille digne de Le Nôtre, rivale de nos plus beaux spécimens Français.

Après avoir fait remettre la carte que je suis venu porter, j'admire du haut du perron central, la majestueuse ordonnance de ces belles futaies, quand un valet de pied me vient dire, que bien qu'elle soit à table, la Princesse tient à me recevoir, et me fait inviter à me rendre immédiatement auprès d'elle.

A quels saints me vouer Grand Dieu! Quel crime de lèse-protocole ne vais-je pas commettre! Ne pouvant soupçonner pareille bienveillance, m'attendre à semblable honneur, je suis venu en taxi-auto, en complet de voyage, chaussé de peu élégants « snow-

boots » fourrés! C'est pourtant dans cet accoutrement, par trop négligé, que je suis introduit dans un vaste salon, où quittant la table S. A. R. vient me rejoindre. Mon Secrétaire aussi peu correct que moi-même, n'est pas moins pénétré de cet honneur tout inespéré.

Un gentilhomme français n'est jamais longtemps mal à l'aise, avec une petite fille d'Henri IV, aussitôt qu'elle est accueillante à l'extrême, infiniment simple et gracieuse comme l'Infante Paz.

S. A. R. veut bien m'assurer de tout ce qui lui a été dit de bienveillant sur mon propre compte, par sa belle-fille, cette charmante Infante Marie-Thérèse, sœur d'Alphonse XIII, dont j'ai eu l'honneur d'être maintes fois, le voisin de table, au palais de Miramar, à St Sébastien, quand j'y accompagnais le Prince Henri d'Orléans. Je n'ai jamais manqué de l'aller saluer à tous mes passages, au Palais Royal de Madrid, sauf en janvier dernier, où elle mettait au monde, pendant

mon séjour, son premier enfant. Le Prince Ferdinand, fils aîné de l'Infante Paz, a épousé en effet, en janvier 1906, sa cousine germaine, la plus jeune sœur du Roi d'Espagne, et est, depuis lors, naturalisé Espagnol.

La Princesse veut bien s'intéresser à ce que je lui raconte de mon dernier voyage en Andalousie et Castille, saluer au passage quantité de noms de mes amis Madrilènes, qui lui sont familiers. Littérature Allemande et Espagnole fournissent un agréable thème à la conversation, nous faisons même quelque incursion dans la politique qui me montre combien la Bavière, membre loyalement fidèle de l'Empire Allemand, tient néanmoins à sa personnalité propre, que l'acte d'adhésion lui a sauvegardée.

Mignonne et fluette, l'air « très jeune femme, » dans l'austère robe unie de mérinos noir de son grand deuil, la Princesse a bien gardé dans ce milieu Germanique, la vivacité méridionale, la grâce avenante de son

origine Latine. Elle veut bien oublier l'heure, me garder longuement sans que le dialogue languisse un seul instant, dans ce décor familial d'une grande simplicité, où sa souriante bonne grâce met si vite à l'aise.

Quand je prends enfin congé d'Elle, S. A. R. veut me procurer l'honneur de saluer sa fille, la Princesse Maria del Pilar, svelte jeune fille aux longues tresses blondes qui sait être délicieusement agréable en pleine période ingrate de ses quinze ans, et laisse augurer de vraies promesses de beauté blonde, qui donneront bientôt leur plein épanouissement.

Avant le départ, encore une randonnée à travers l'Athènes Allemande, encore une évocation de cette période fameuse, où, vers le milieu du siècle dernier, nos Montalembert, nos Falloux, nos Lamennais venaient s'imprégner ici auprès des Gœrres, des Dœllinger, de l'idée d'une Eglise vibrante et vivante, rêver, comme le dit si bien M.

Goyau, la reconstitution d'une sorte de « Corpus Catholicorum », audacieux acheminement vers la réalisation de l'idée de chrétienté universelle.

SALZBOURG

Souvenirs de domination ecclésiastique. — Bourgeois et Princes-Archevêques. — La ville estivale. — Les portes de la « Librairie ». — Un privilège singulier d'institution canonique. — Catholiques ou exilés. — Mozart et son berceau.

Aux confins de la Bavière et de l'Autriche, incorporée à celle-ci depuis 1816, s'étale au cœur des montagnes, une étendue de terrain de soixante kilomètres de longueur, peuplée de 150.000 habitants, qui fut jusqu'en 1812, la première et la plus célèbre des Principautés Ecclésiastiques du St Empire Romain.

Ils étaient vraiment des potentats au pouvoir despotique, jouissant de la plénitude de l'autocratie, ces Princes-Archevêques de

Salzbourg, qui entassaient titres effectifs et dignités honorifiques, cumulaient l'exercice du pouvoir spirituel et de la puissance temporelle. Je veux croire exagérés, les souvenirs abhorrés que j'ai recueillis de leur domination, auprès même des descendants de leurs plus paisibles anciens sujets.

Il faut voir avec quelle haine, accumulée par les souffrances passées sous lesquelles râlèrent leurs ancêtres, les Salzbourgeois détaillent au visiteur de l'imprenable château-fort, mi-bâti, mi-taillé dans le roc, les horreurs des cachots de l'Inquisition, disent-ils. Ils vous montrent en un geste exécratoire, un éclair de triomphe fulgurant aux prunelles, la place où l'on a trouvé la Vierge de fer, qui étouffait de ses bras armés de crocs, le torturé qu'on lui jetait, les tenailles qui labouraient ses muscles, broyaient ses os sous leurs mâchoires horribles, les crocs où, misérable loque humaine, on suspendait sa chair douloureuse, pour que brisé de souffrance, le misérable hurlât des « aveux »,

qui n'étaient que ceux de l'humaine faiblesse. Ils vous diront « l'in pace » sans issue, où le patient expirait d'inanition, privé de ces deux biens que Dieu dispensa généreusement à ses créatures : un rayon de soleil, un souffle d'air embaumé !

Ils mettent autant de joie orgueilleuse, à faire remarquer dans la grande salle de la forteresse, une des colonnes monolithe extraites de la carrière voisine, qui porte à mi-hauteur une large éraflure, souvenir visible des rébellions populaires contre la tyrannie de leur dominateur. A chacune des fréquentes séditions, le Prince Archevêque quittait en hâte sa somptueuse résidence des bords de la Saale, qui baigne le pied même du mont où s'érige la forteresse, pour chercher refuge en sa citadelle farouche. Mais les Bourgeois révoltés, s'étaient sans doute promis :

Qu'ils iraient par les monts, de leurs mains aguerries
Dans son nid crénelé, tuer sa Seigneurie.

Toujours est-il qu'ils avaient hissé sur le roc

voisin, des canons de bois, cerclés de fer, qui lançaient leurs boulets de pierre sur la demeure archiépiscopale. L'un d'eux pénétra par une fenêtre, à laquelle on avait vu, un instant, le Prince Archevêque s'accouder, et ne le rencontrant pas, s'en prit à la colonne qu'il endommagea outrageusement.

Un prosaïque funiculaire conduit maintenant de la vieille ville étalée en longueur sur l'étroite bande de terre entre la falaise et la rivière, jusqu'à la forteresse qui la domine de 170 mètres. De gracieux chamois apprivoisés qui jouent sur ses terrasses, font un joli et singulier contraste avec le sombre édifice féodal, dont la silhouette farouche s'allie certes en tous points, avec les souvenirs lugubres dont il demeure peuplé.

Du haut du donjon, tour Aussichtsturm, le panorama est magnifique, et se développe grandiose sur les monts du Tyrol, de l'Autriche et de la Bavière, dont les chaînes escarpées encerclent la fertile plaine de Salzbourg.

Un léger brouillard s'étend encore sur la vallée, à ces heures rosées du matin, puis peu à peu lentement, il se sépare en bribes d'ouate floconneuse, qui s'en vont par le ciel, en capricieuses chevauchées. Un rayon de soleil, les traverse, brusquement éclairé la Saale qui resplendit en longue traînée lumineuse. Un voile diaphane court maintenant au flanc des monts, s'accroche aux verdures sombres des sapins forestiers, puis disparaît peu à peu, tandis qu'apparaît à nos pieds nette et distincte, surgie brusquement du sol, comme d'une trappe entr'ouverte, la nouvelle Salzbourg, cité de luxe, de casinos et d'hôtels, créée et mise au monde en quelques années, où par milliers affluent les étrangers, durant la saison estivale.

Des boues thermales, voisines du château sont fort renommées, probablement au même titre que celles de Dax, que là-bas on distingue auprès d'un dos d'âne isolé dans la plaine qu'on appelle le « Bœuf », et qui fut jadis une ancienne résidence d'été des Arche-

vêques, dont ils avaient fait, m'assure-t-on, un diminutif de Versailles.

Dans la forteresse même la puissance des Princes Archevêques s'était aménagée une demeure agréable, dans un cadre somptueux. La grande salle, au plafond historié, étoilé d'or, la « librairie », la chambre à dormir du Prélat, communiquant entre elles par des portes ogivales du style flamboyant le plus orné, sont d'une délicate richesse de sculptures et d'ornementations. Elles demeurent si bien conservées, qu'en 1900, le choix des architectes se porta sur elles, pour les reproduire au Palais Autrichien de notre Exposition Universelle.

Voilà quelque trente ans déjà, que les fidèles du « Roy » Henri, rachetèrent par souscription un monumental poêle, en faïence, qui ornait une des salles du château de Chambord, au temps du Maréchal de Saxe. Les proportions énormes du vrai monument, réédifié près du curieux escalier de la lan-

terne fameuse, faisaient dire qu'il était sans rival. Il semblerait pourtant presque un jouet d'enfant, à côté de celui des Princes-Archevêques! Superbe et magistral spécimen de l'art du potier au XIVe siècle, à l'émail qui semble cuit d'hier, il apparaît parmi les azurs et les ors d'une immense salle, tout historié de clochetons, de pinacles, animé d'une multitude de statues, où sous les traits de l'une d'entre elles, l'artiste a signé son chef-d'œuvre.

Le Prince-Archevêque qui le fit ériger, fils d'un pauvre cultivateur des environs, avait voulu rappeler la modestie de son origine en meublant son écu héraldique d'une rave, souvenir de la culture familiale.

C'est encore un modeste fils de paysan, le saint Archevêque actuel qui n'a hérité de ses glorieux et orgueilleux prédécesseurs que de la houlette spirituelle. Encore ne l'a-t-il recueillie, que dénudée des insignes privilèges qui lui conféraient les vêtements cardinalices, depuis la sécularisation de l'Evêché de

Magdebourg, le titre honorifique de Primat de Germanie, et enfin cette exceptionnelle prérogative, mentionnée par les plus graves historiens, de donner, de par sa seule autorité, l'institution canonique à ses suffragants, sans l'intervention du Saint-Siège! Il faut reconnaître que certains de ces Prélats Salzbourgeois ne reculaient devant rien, pour maintenir l'intégrité de doctrine chez leurs ouailles, tel cet Archevêque, Comte de Finnian qui n'hésita pas à proscrire d'un bloc, en 1731, pour cause d'hérésie, trente mille de ses sujets qui essaimèrent en Prusse, en Allemagne, et jusqu'en Amérique.

C'est ici que naquit Mozart, dont la statue orne la grande place de la ville neuve. Au sortir de la Cathédrale qu'on assure être une reproduction réduite (oh combien!) de St-Pierre de Rome, une rapide visite à sa maison natale est ma dernière étape avant de remonter dans l'Orient Express, qui me conduira directement à Presbourg.

II.

POZSONY

(PRESBOURG)

POZSONY

(Presbourg)

Arrivée nocturne et voisins Princiers. — Une statue de Sainte Elisabeth. — Mgr Komlossy Ferencz, Prévôt de Presbourg. — Palais Prévôtal et Menu Hongrois. — Un toast latin. — Presbourg et ses origines. — Un joyeux philosophe. — Arpad et les races Ouralo-Finnoises. — L'Archiduc Frédéric. — Toques et aigrettes, hussards Episcopaux. — Tableaux vivants aristocratiques. — Une lettre à « L'Univers ». — Un déjeuner dînatoire Archiducal. — Altesses Impériales et Magnats. — L'Archiduchesse Isabelle. — Cobourg et Orléans. — Un bonbon Hongrois. — Un Rabbi: exégèse hébraïque et chrétienne. — Prophètes et Docteurs. — Mgr Mermillod. — La Comtesse Lonyay; drame passé, bonheur présent. —

Je me repens presque, en arrivant, en pleine nuit, dans la gare de Presbourg, d'avoir discrètement décliné l'hospitalité entière de Mgr le Prévôt Komlóssy. J'ai sup-

posé son Palais envahi par les nombreux Evêques qui viennent assister aux fêtes de Ste Elisabeth, lui ai promis de m'asseoir quotidiennement à sa table, mais ai fait retenir mes appartements dans l'hôtel qui m'avait été indiqué comme le plus « select ». Indice peu rassurant, l'honnête directeur m'a avisé par télégramme qu'il m'envoyait à son concurrent du Grünen-Baum, âme qui vive ne comprenant, chez lui, le Français!

On ne l'entend pas davantage à la gare de Pozsony! Me parle-t-on Hongrois ou Allemand, je l'ignore! Pourtant les sons me semblent plus harmonieux, moins rauques, mais encore plus parfaitement inintelligibles!

Jamais un cocher Parisien n'eût consenti à empiler sur la galerie de sa voiture les lourdes malles, les caisses et les cartons, tous les colis encombrants que l'automédon Pozsonien, entasse consciencieusement, sans sourciller. Le tout est en équilibre instable, et ce n'est pas sans d'inquiétantes oscilla-

tions, qui compromettent à chaque instant la solidité de l'ensemble, qu'il franchit la distance assez longue qui me sépare de l'hôtel situé sur la grande promenade de la ville, à proximité du Théâtre et du monument de Marie-Thérèse dont la municipalité m'offrit la reproduction en argent massif, aux Jeux Floraux de Cologne.

En un Français fort intelligible, un aimable vieillard s'excuse de me faire monter au 2e étage, exactement au-dessus de l'appartement qu'occupe l'Archiduchesse Clotilde, mère de Mme la Duchesse d'Orléans, venue assister, elle aussi, aux fêtes, avec son fils l'Archiduc Auguste-Joseph et sa belle-fille née Princesse de Bavière.

J'ai pour voisins le Comte Apponyi, Ministre de l'Instruction Publique de Hongrie, et le Prince Estherazy, chef de cette illustre race de Grands Magnats. D'aimables souhaits de bienvenue me sont transmis de la part du Prévôt, rédigés en latin, notre unique moyen de conversation.

*
* *

Les fêtes Elisabethéennes débutent par la bénédiction d'une statue de la Sainte, que Mgr Komlossy a fait ériger dans le jardin qui précède son palais Prévôtal. J'en complimentais l'auteur, jeune statuaire Presbourgeois déjà célèbre, sans lui ménager mes suffrages, sur l'heureuse attitude de la jeune femme abritant de son manteau aux larges plis les deux enfants qui s'y blottissent en un geste de craintive câlinerie. Des deux bambins, l'un est au-dessus de tout éloge tant par la pureté de la ligne, et la correction naturelle de sa pose, que par la parfaite trouvaille de l'expression. J'entraîne d'ailleurs facilement l'artiste à confesser que celui-ci a toutes ses préférences, abandonnant à la critique l'autre, d'une exécution soignée, mais quelque peu poncif et conventionnel. Sur le socle de la statue, scintille au soleil d'une matinée d'allégresse, cette inscription, qui donnera une idée de l'incompréhensibilité,

pour un Latin, de cette langue asiatique Hongroise :

Arpàdhàzi Sz. Erzébet Szobra
A Pozsonyi Préposti Lakban
Mintàzta : Rigele Alajos.

Les autorités officielles, de hautes personnalités aristocratiques, affluent dans les salons du Prévôt. J'y salue déférement le Comte Etienne Palffy, au nom fameux entre tous, Comte héréditaire de Presbourg, Conseiller Intime de S. M. I et R., gai et très vivant vieillard, à la colossale fortune.

L'aimable femme du Général Von Rupprecht (1), commandant la Division Régio-

(1) Les fonctionnaires ont doubles cartes de visite, rédigées en Allemand et en Hongrois. — Voici, à titre de spécimens comparatifs, celles du général :

Heinrich Rupprecht von Virtsolog
K. U. K. Feldmarschalleutnant
Comdt. des K. ung. Pozonyer IV Honvéd Districtes

Virtsologi Rupprecht Henrik
Cs. és. Kir Altábornagy
A. M. Kir Pozsonyi IV Honvéd Kerület Parancsnoka

nale, aura sur la conscience de m'avoir retenu par son charme tout Parisien, si bien que nous ne nous précipitons aux fenêtres que pour apercevoir l'Evêque officiant jeter l'eau sainte, sur le marbre qu'on inaugure.

Tout le monde parle avec aisance le Français, chacun a fait à Paris de fréquents séjours; aussi l'heure, pourtant tardive pour nos estomacs Français, du « déjeuner dînatoire », comme on dit ici, arrive-t-elle insoupçonnée, tant la conversation est animée, intéressante, dans ce milieu aimable, où la Presse Hongroise est largement représentée.

A la table hospitalière et délectable du Prévôt, je savoure longuement « des assiettes nationales » comme me les appela, la Baronne, sœur du Prélat, qui est venue de Budapest, l'aider à faire les honneurs de sa maison en ce jour de solennité, et qui veut bien pousser son inlassable complaisance, à essayer de parler Français et à m'inculquer

le Hongrois. Certain hachis de volaille, doucement endormi dans la conque nacrée de tendres feuilles de choux blancs, certaine fricassée de porc au paprika, et un excellent gibier cuit à l'estouffade, me laissent un souvenir aussi reconnaissant que les vins délicieux dont on nous prodigue une gamme savante, tous récoltés dans les vignes de notre amphytrion.

Aucun des trois Archevêques et Evêques avec qui j'ai l'honneur de déjeuner ne comprend le Français, pas plus que les autres convives, à la seule exception de ma gracieuse voisine, Mme de Czech, née Batka, sœur de l'écrivain que j'ai connu à Cologne, femme de lettres elle-même, qui eut un acte jouée à l'Odéon, et, grande amie Liszt, dont elle demeure la fidèle admiratrice, reste toujours mêlée de très près au mouvement intellectuel.

Vaille que vaille, la conversation ne languit pas cependant, quoiqu'en Latin, infiniment correct sur les lèvres des Prélats,

pitoyablement haché de ma part. Enhardi pourtant, entraîné, mis en verve, ayant eu le temps de « limer » mon improvisation, alors que les autres convives toastent en Hongrois, je me risque à porter la santé de mes illustres voisins de table. Certes, les termes en eussent fait rougir de confusion mon pauvre cher Maître, le Docteur de Sorbonne Antonin Brun, que j'entends encore me répéter : « Allongez la phrase, allongez, multipliez les incidentes et ne jetez le verbe qu'en dernière extrémité, pour ménager, soutenir, et capter l'attention ». Je le jette quand je le peux, le verbe, empêtré encore par la prononciation allemande que j'ose tenter d'employer, et me rassieds quasi satisfait pourtant, de sentir que j'ai réussi à me faire à peu près comprendre !

« Ad illas magnificas festivitates, benigni-
« tate Illustrissimi Posoniensis Prevotis ad-
« vocatus, summa cum difficultate, latino
« sermone, sed ex imo cordis, Celcitudines

« Vestras reverenter salutans, breviter
« dicere cupio :

« Sanctæ dulcissimæ Elisabethæ patroci-
« nio juvante, inter omnes christianos popu-
« los pax regnet, in Hungaria necnon apud
« Gallos, in patria mea pertubata sed ad-
« huc catholica, Christus imperet semper.

« Erga divam Arpadorum filiam pietatis
« vestræ prœclarum hunc testimonium, fir-
« mam populi fidem, sacerdotum in divinis
« dignitatem, Episcoporum autem scien-
« tiam et virtutem optimumque hujus diei
« sacrum oratorem valde mirans, ad exal-
« tationem Sacratissimæ Hungariæ Eccle-
« siæ, ad gloriam et prosperitatem nobilissi-
« mæ Hungavorum gentis vota mea affe-
« rens ante divæ Elisabethæ effigiem pre-
« ces meas devotissime effundo. Vivat sem-
« per Hungaria libera ac potens, invidiæ
« Victrix, Gallorum amicitiæ, ut in preteri-
« tis seculis, cultrix. »

*
* *

Située à l'extrême limite de la Hongrie, à

quelques kilomètres de la frontière Autrichienne, Presbourg est bâtie sur l'un des contreforts des Carpathes qui en pente douce descend jusqu'au Danube.

Vue de l'autre côté du fleuve, de la jolie promenade du Gébirgspark, elle s'étend en longueur sur la rive gauche, dominée par son château royal du Schlossberg, imposant palais Renaissance, vaste quadrilatère flanqué de tours, dont un incendie détruisit, en 1811, la toiture et l'intérieur, ne laissant subsister que les murs. Ses monuments, sa belle église de Saint-Martin, siège du titre Prévôtal de Mgr Komlossy, ses imposantes constructions modernes érigées au long de ses quais présagent son opulence et son histoire, et les nombreuses cheminées d'usines dressées vers la droite, dans le populeux faubourg de la gare, affirment toujours prospères ses importantes fabriques de tabac, de miroirs, de draps, de tapis et soieries, ses tanneries et mégisseries, ses distilleries, ses raffineries de sucre, et ses tréfileries d'argent.

La plaine fertile qui semble à l'horizon la traîne éployée de sa robe de Souveraine, qui n'est autre que la Pannonie Septentrionale ou Dacie Orientale, comme la désignaient les Romains, toujours excita la convoitise des conquérants. Aux temps mêmes où naissait en Judée le divin Nazaréen, Pison, Général de l'Empereur Tibère, jetait les fondements de l'antique Posonium, la cité toujours illustre et fière, sous son double nom de Pozsony ou Presbourg.

Six siècles durant, attirés par la merveilleuse fertilité de ce sol, Goths, Vandales, Huns, Gépides et Lombards se ruèrent à sa conquête. Puis vinrent les Avares, ces derniers envahisseurs que refoula Charlemagne. Peut-être les Magyars n'y eussent-ils pas réussi un établissement plus durable que les hordes barbares qui les y avaient précédés si leur Duc Geiza et son fils Etienne n'avaient stabilisé par le christianisme leur humeur nomade.

Toujours une des villes les plus prospères

de la Hongrie, Presbourg en devint la capitale en 1541, lorsque Buda tomba au pouvoir des Turcs. Pendant près de deux siècles, elle conserva le rayonnement de ce titre, tant que le Croissant étincela sur la citadelle de Buda et l'Eglise Saint-Mathias, jusqu'au jour où le Prince Eugène les en délogea, à la fin du XVIIe siècle. Enfin, Napoléon devait inscrire le nom de la cité puissante dans nos annales Françaises, en signant ici au lendemain d'Austerlitz, le 26 décembre 1805, la fameuse Paix de Presbourg, avec l'Empereur François II.

Malgré leur âge, et leurs constructions anciennes, elles sont encore de belle largeur, et pas trop tortueuses, les vieilles rues montantes de la ville, que je parcours à pied, en allant moi-même mettre des cartes chez les personnes avec qui j'étais déjà en relations, ou auxquelles on m'a présenté.

Les bandes de paysannes que je croise nombreuses, m'arrêtent ébahi, moins en raison de leur costume semi oriental, aux

couleurs éclatantes, de leur châle enroulé aux épaules et cachant le bas du visage, tel un haïck Ottoman, que par les grosses bottes qu'elles portent toutes, et dans lesquelles s'engoncent des jambes que la jupe très courte, laisse souvent deviner fines et nerveuses. Un pensionnat de jeunes filles, à qui je cède le trottoir est tout aussi masculinement botté! Rien n'apparaît plus drôle, plus divertissant que ces fillettes à demi-voilées, aux ceintures de couleurs à franges d'argent, qui les yeux chastement baissés sous les cils enfantins s'en vont, martelant le sol, sonnant sous leurs pas, comme un escadron de cuirassiers en service à pied!

L'accoutrement des campagnards, accourus nombreux eux aussi, me rappelle celui des paysans du Latium; mais le type est bien différent. Aucune distinctive du Germain, du Teuton ou du Latin n'existe dans ces gars solidement musclés à la tête presque toujours fine et expressive, au regard froid et dur, sans tendresse veloutée.

Une occasion m'est offerte de mieux juger du type en masse, sous l'uniforme, de m'initier en même temps, sans y être encore mêlé directement, aux splendeurs du Cérémonial si strict de la Cour Hongroise, d'en voir se déployer les pompes militaires et religieuses, grâce à l'offre intelligente de mon guide, le joyeux et expansif Antoine de Négooctsel.

Un type vraiment hors de banalité, ce gentilhomme Hongrois, que j'ai eu grand mal à dénicher et à « attacher à ma personne », suivant son expression; le seul qui puisse accompagner utilement à Presbourg, un Français totalement ignorant des deux langues qu'on y parle.

Professeur de Français, gentleman polyglotte, et par dessus tout « galantuomo et joyeux compère » comme il s'intitule, il a connu les jours tissés d'or, du luxe et de la grande vie, puis les sombres périodes de « purée noire, de dêche intense » dont il glana les expressions imagées aux hauteurs

Montmartroises! Natif de Fiume, tour à tour Officier, puis Secrétaire largement rétribué du milliardaire Comte Palfy, menant joyeuse vie à Paris dans l'hôtel princier de son « patron », Avenue Montaigne, s'endormant ensuite de longs mois au « dolce farniente » d'un château de Hongrie, sous couleur d'y classer une bibliothèque dont il ne toucha pas un volume, il lui a fallu plus tard courir le cachet à Budapest, ne pas réussir sans doute à y faire même maigre chère, et finalement échouer à Presbourg où les élèves sont des mythes, et les espèces trébuchantes des chimères! Mais on naît philosophe, on ne le devient guère; sans ombre d'amertume, le sourire d'une sereine conscience aux bords des lèvres, il gazouille son odyssée funambulesque en Italien, la continue en Français correct qu'il pimente et ponctue, de ci de là, des plus purs termes d'argot Parisien, fait appel avec une dextérité de clown à chacune des nombreuses langues qu'il possède pour confesser ingé-

nuement qu'il a consacré tout entière la pièce d'or que je lui ai remis la veille, à faire au Grünen Baum un joyeux et fin souper, souligné de beaux et vrais vins Hongrois.

« Vivent joie et bombance, per Baccho! Ollé! All right! Tarteufel! — Köszönöm, Köszönöm me répète-t-il avec effusion, en prononçant « Queusseuneumme », le merci Hongrois. — Bref, il me paraît échappé de la Bohême de Mürger, semant ses fantaisistes plaisanteries à travers l'Europe, au demeurant d'ailleurs, le meilleur fils du monde!

Bien avant l'heure du déjeuner, il a interrompu net ma tournée de visites (n'est-il pas le Secrétaire des Commandements!) pour me conduire d'autorité à la gare. — « Pourquoi faire, grands Dieux? — « Caramba, « pourquoi faire! Pour voir nos soldats, « Monsieur, nos beaux soldats, les vrais, pas « des Autrichiens ceux-là, mais de vrais fils « de la Hongrie, les voir en grande tenue, « avec la branche de sapin ». — « La brau-

« che de sapin?? — « Parfaitement, je dis
« la branche de sapin, faut-il épeler, ajoute-
« t-il avec un rire heureux qui jouit de mon
« étonnement, mais oui la verdure au shako,
« en été la feuille de chêne, qui est pour
« nous notre insigne de réjouissance et de
« fête. Elle reste notre pompon à nous peu-
« ple idyllique, notre panache-forestier (il
« faut qu'il plaisante sans cesse) et croyez
« bien que nos gars savent tout aussi bien
« que les vôtres en séduire les nounous et
« les soubrettes! Et vous ne voudriez pas
« voir les splendeurs des uniformes Hon-
« grois, les somptueuses pelisses des Offi-
« ciers, les chamarrures des Généraux, la
« tenue nationale des cochers et des valets
« de pied, le riche et sombre costume de nos
« Bourgmestres, le défilé imposant des
« carrosses de gala, tout le déploiement des
« fastes civils et militaires prescrit pour
« recevoir officiellement Mgr l'Archiduc
« Frédéric, le représentant de notre Roi,
« car il ne saurait être question de l'Empe-

« reur d'Autriche ici, qui rentre après une « absence, au siège de son Gouvernement. « Et moi-même, vous ne voudriez pas me « voir, conclut-il, aiguisant sa malice gavro- « che, moi Hongrois, aussi ému que jadis, « lorsqu'au Moulin-Rouge, Nini Patte-en- « l'Air, faisait le grand écart? »

Profondément scandalisé de la comparaison, je le laisse réussir à faire passer mon modeste « locati » à travers la file des voitures officielles vraiment jolies où les cochers en tricorne, les valets de pied, la pelisse jetée sur l'épaule, la toque à aigrette fièrement empennée, me semblent autant de Magnats.

« Voyons, continue mon espiègle drille, « quand il m'a placé au premier rang sur « le quai d'arrivée, frôlant les autorités « suprêmes de la province, vous déjeunez « demain chez l'Archiduc. Il faut toujours « étudier avant de les aborder, les grands de « la terre. Ici vous l'allez voir dans l'exer- « cice de ses fonctions militaires, passer la

« revue des troupes, recevoir les homma-
« ges des Municipes; c'est un sujet de con-
« versation pour demain avec le Prince et
« vous serez probablement fort aise de glis-
« ser dans la causerie quelques mots aima-
« bles sur le spectacle d'aujourd'hui, d'en-
« guirlander une phrase bien sentie et pra-
« linée à souhait sur la bonne tenue des
« régiments, la haute mine des Officiers! »
— « Mon Dieu, quel diable d'homme » —
Enfin il me laisse sur ces dernières paroles à mes réflexions, allant, je le crois fort, charmer les loisirs de l'attente à la buvette de la gare!

Que les compagnons d'Arpad fussent les descendants directs des Huns d'Attila, qu'Almos fût son successeur et que le « Fléau de Dieu » eût eu lui-même pour ancêtre Magog, comme le racontent les légendes Hongroises et l'affirment, avec la plus tenace fidélité, ces fiers Székély Transsylvaniens, ou que plus probablement, des-

cendue du Nord, la race Magyare soit d'origine Ouralo-Finoise, il est certain que, forte d'un million d'êtres humains, elle fondit au IXe siècle sur cette contrée. Elle s'y implanta, absorbant les indigènes, imposant son nom de Magyar Ungri à sa nouvelle patrie, et s'y perpétua toujours autonome, gardant jalousement son type, sa langue asiatique, ses distinctives propres qui la différencient radicalement de ses voisins.

Du plus haut gentilhomme, du Magnat le plus sélectionné au plus modeste plébéien, le Hongrois n'est pas Allemand, et partout apparaît le fossé profond qui sépare nettement les deux peuples. Il y a quelque chose du « pioupiou » Français, agile, leste, malin et « débrouillard », dans ce soldat à l'œil vif, au geste prompt, qu'on devine intelligent, hardi, quelque peu « fricoteur » peut-être, mais qui reste une vivante antithèse au lourd Bavarois, au massif Wurtembergeois, à l'Autrichien lui-même, pourtant différent de ses voisins du Nord et de l'Ouest.

Mais les fanfares éclatent en sonorités triomphales, la marche Hongroise résonne aux cuivres des instruments, les officiers s'effacent, les chefs supérieurs se massent, les fins panaches verts ondulent et s'agitent, comme autrefois au sein des forêts paternelles. Lentement le train entre en gare, et juste devant moi, s'ouvre la portière du wagon-salon de l'Archiduc.

Descendant d'un cadet de l'Empereur Léopold II, fils de l'Archiduc Ferdinand et d'une Archiduchesse d'Autriche-Este-Modène, S. A. I et R. Mgr l'Archiduc Frédéric, Duc de Teschen, a cinquante et un ans. Feld-Maréchal Autrichien, Commandant en Chef de la Landwehr, Propriétaire du Régiment d'Infanterie Hongroise, Chef d'un Régiment d'Infanterie Prussienne, Colonel d'un Régiment Espagnol, le Prince est le frère aîné de la Reine-Mère d'Espagne, Marie-Christine, des Archiducs Charles-Etienne, Vice-Amiral Autrichien, et Eugène, Grand-Maître de

l'Ordre Teutonique, Commandant le Corps d'Armée d'Insbrück.

De taille moyenne, carré d'épaules, solidement campé, la tête fine et énergique, l'œil vif et perçant, la lèvre, cette fameuse lèvre autrichienne particulière à tous ceux de sa race, ombragée d'une moustache qui se détache des favoris taillés à la mode nationale, l'air très jeune, très allant, l'Archiduc est Habsbourg de toute sa personne. Il porte l'uniforme blanc de Magyar Hongrois, tout rehaussé d'or, la pelisse attachée aux épaules, coiffé de la toque où tremblotte l'aigrette scintillante.

Magnifiquement apanagé, ayant recueilli avec sa sœur, la Reine-Mère d'Espagne, l'immense héritage de leur oncle, il passe pour le plus grand propriétaire foncier de l'Empire, et l'un des plus puissants capitalistes d'Europe. Très épris des choses de l'armée, on lui reconnaît une réelle compétence dans les questions militaires qu'il suit de très près. Sa sollicitude n'en est pas

moins grande et efficace pour l'administration de ses importants domaines, où il cherche constamment à introduire améliorations et méthodes nouvelles de culture, rompant partout avec la routine. C'est, dit-on, unanimement, un laborieux, intelligent, d'une parfaite dignité de vie, à l'existence la plus utilement remplie. Marié à vingt-deux ans à une Princesse de Croÿ, il a le plus heureux foyer familial,entouré de ses six filles et de son unique fils, le dernier venu de cette belle lignée.

Très Archiduc, certes, mais sans rien de raide ni de cassant dans l'abord et l'attitude, le Prince passe lentement l'inspection des troupes, qui ont ouvert les rangs pour lui livrer passage.

Conservant dans le geste, la sonorité brève de la voix, la note militaire pour causer avec les Généraux et tout le brillant Etat-Major qui l'entoure, l'inflexion se modifie, se fait plus prenante, moins autoritaire pour remercier les autorités civiles et la Municipalité, répondre à leurs salutations.

Si ce n'était la crainte d'arriver en retard chez mon vénéré amphytrion, je m'attarderais à voir démarrer jusqu'au dernier, ces somptueux équipages, dont le luxe grandiose est chose inconnue à notre France démocratique. Les beaux carrosses, aux lignes harmonieuses, au galbe élégant, attelés de chevaux superbes, attirent et sollicitent les regards, mais les cochers et les valets de pied retiennent plus encore mon attention de badaud. Sous le tricorne, la perruque à catogan, l'habit à la Française, ils me sont une réminiscence, à peine entrevue déjà à Madrid ou Lisbonne, de ce que devaient être, dans les avenues de Versailles, les déplacements du Roi-Soleil ou de Louis-le-Bien-Aimé. Les valets de pied jettent, eux, la couleur et la note locale, avec leurs vestes à brandebourgs voyants, leurs bottes aux revers éclatants, la pelisse et la toque de fourrure. Il y a là, certes, spectacle à captiver, quatre heures durant, les loisirs d'un million de Parisiens, qui n'en clameraient ensuite que plus fort « Vi-

ve la République ou vive la Sociale! » après avoir crié enthousiasmés « Vive le Roi ou vive l'Empereur » en élans spontanés, à la vue d'un tel cortège descendant les Champs Elysées! Illogisme des foules!

***

Les jours précédents, déjà, les jeunes hussards qui nous servent à table m'avaient fort intrigué. Mgr le Prévôt aurait-il demandé au Quartier de Cavalerie voisin, un renfort de service en raison de ses nombreux hôtes? Pas du tout! Ces fringants et pimpants jeunes hommes, à la moustache en croc, au dolman bleu-ciel bien ajusté à la taille et tout fleuri de torsades de brandebourgs blancs sont, dans leur livrée habituelle, les valets de chambre des Evêques présents. Il serait, je crois, imprudent à nos Pontifes d'avoir en France pareille suite dans les cérémonies liturgiques, sous peine d'être l'innocente cause de vrais ravages dans l'assistance féminine, de voir les enfants de Marie, trou-

blées et distraites décocher à la suite Episcopale, mainte œillade admirative.

J'étais loin de supposer que mon voisin de table me montrerait la photographie de mon ami, le Prince de Tarente sur le perron du château Margaux. Délégué de la Presse Hongroise à un Congrès de l'Exposition de Bordeaux, le Docteur Fabró Henrik a fait partie de ce fameux banquet, que le Prince, Député de Bordeaux a offert aux Congressistes, dans les chaix de son vignoble fameux.

Ma surprise n'a d'égale que celle de cette très patriarcale et hospitalière coutume qui impose le devoir au maître de maison, de faire au sortir de table, le tour de ses invités, en leur serrant la main en formulant un souhait digestif équivalent de notre « grand bien vous fasse! »

C'est une des grandes forces de l'Eglise Catholique que, sur toute la surface du globe, ses cérémonies essentielles soient identiques. Néanmoins, la liturgie locale y ap-

porte quelques variantes, la présence des Princes de Maisons Régnantes conserve certains usages que la France ne connaît plus.

Le seul souvenir que ma grand'mère maternelle, morte en 1872, eût conservé de sa prime enfance, était l'effet terrorisant et sternutatoire que lui produisait l'acte rituel du Curé d'Ayrens, venant encenser dans le banc seigneurial, son grand-père, le Président Capelle de Clavières, seigneur-patron de l'Eglise de ladite paroisse.

Il reçoit très correctement l'hommage odoriférant de l'Evêque, l'Archiduc Frédéric, à ce salut solennel, auquel on a bien voulu me ménager une excellente place au devant de la table de communion. Evêque et Clergé, croix en tête, ont été offrir à la porte de l'Eglise, l'eau sainte, aux nombreux membres de la Famille Impériale présents à la solennité, observent à leur sortie, le même cérémonial.

Les pompes liturgiques se déroulent à peu près identiques à celles en usage chez nous,

dans les Saluts solennels, à cette différence près que l'Evêque officiant, adossé à l'autel présente l'ostensoir aux fidèles pendant la durée entière du « Tantum ergo », le mettant en exposition durant les hymnes, donnant la bénédiction finale dans les formes accoutumées.

L'Archiduc isolé dans le chœur sur un prie-Dieu, avec haut fauteuil adossé au mur, les Archiduchesses agenouillées en couronne dans le sanctuaire, l'assistance entière prosternée sans trève durant toute la longue cérémonie, m'édifient d'autant plus que certains parmi eux, tel mon voisin, appartiennent au culte réformé! Le catholicisme est ici Religion d'Etat! L'Officiant chante les oraisons pour le Roi de Hongrie; à l'Eglise pas plus que dans les conversations privées, on n'entend se souvenir que le Monarque Hongrois jouit aussi de la dignité Impériale!

Aux pompes religieuses succèdent, avec le

dîner comme intermède, les pompes profanes d'une représentation théâtrale, trop somptueusement typique pour n'en pas noter les très séduisantes splendeurs.

*
* *

Beau monument moderne, d'un agencement intérieur des mieux compris, le théâtre de Presbourg qui fait fond à la grande promenade, se prête fort bien à l'extraordinaire solennité d'aujourd'hui. La plus haute aristocratie Hongroise, toute la société de Pozsony ont fourni les acteurs volontaires de cette représentation : la vie de Ste Elisabeth qu'on va donner en une série de tableaux vivants d'un luxe inouï de décors et de costumes, d'une fidélité de reconstitution historique, d'un naturel que je n'ai jamais admiré à ce degré.

De l'avant-scène de droite, que j'occupe avec l'Archevêque de Kalocsa, l'Auxiliaire du Cardinal Primat, et les autres Evêques, le coup d'œil de la salle est éblouissant. Face

à la rampe, la loge Archiducale fulgure de tous les diamants des Princesses et des dames d'honneur, de l'incomparable magnificence des uniformes masculins. Chaque loge jette ses feux de pierreries, offre en premier plan les somptueuses toilettes des femmes en grand gala, auxquelles la couleur plus sobre des tenues militaires, la matité des habits noirs cernant la blancheur des étoffes soyeuses et satinées, font ombre et repoussoir. Telle j'imagine, avec la variante des costumes, mais sans plus de splendeurs ce me semble, la salle de spectacle du château de Versailles quand la dernière Reine de France, une Archiduchesse d'Autriche, y assistait à la représentation du Devin de village ou du Mariage de Figaro.

Le spectacle est ici beaucoup plus édifiant et chacun des tableaux qui se succèdent pourrait fournir matière d'une pieuse homélie aux vénérables Prélats qui en admirent avec moi la splendide ordonnance.

C'est toute la vie de la Sainte qui défile

ainsi sous les yeux d'une des plus belles assistances qu'il est permis d'imaginer. Une fidèle reconstitution des costumes de l'époque, un invraisemblable souci du décor, un soin méticuleux de la mise en scène, un goût éclairé et sûr de la ligne, des fuyantes perspectives, laissant aux premiers plans toute leur valeur, ont fait de chacun de ces tableaux, une merveille unique, parfois empruntée à quelque pinceau illustre, toujours digne d'être donnée en exemple.

Voici l'arrivée de Sainte Elisabeth enfant, dans cette Thuringe où elle souffrira l'injustice et la passion, avec son regard candide et pur, frêle lis éclatant dans sa petite robe de satin blanc. Elle joue avec ses compagnes, grandit et devient adolescente jusqu'à ce que les fanfares éclatantes, les oriflammes claquant au vent, le tumulte des épées et des lames célèbrent son mariage avec le Comte de Thuringe. Elle apparaît épouse chrétienne au cœur droit, au front pur, une larme vaillante à ses longs cils per-

lés, recevant le baiser de son mari partant en exode vers la Palestine lointaine, puis chassée ignominieusement du Palais que sa vertu et sa grâce paraient de ses plus beaux fleurons, par la haine tenace qui ne se départit pas. Réfugiée dans une chaumière lamentable, taisant sa souffrance pour abriter les humbles, les petits, les abandonnés, recueillant, dans sa miséricorde, ceux qui ne pleurent plus parce qu'ils ont trop souffert et que la source des larmes est tarie en eux, elle grandit surhumaine personnifiant la Charité. Puis, dans ce refuge des souffrants, construit par elle, au milieu de cette seconde famille éplorée rendant le dernier soupir de son âme éprise du don d'elle-même jusqu'à ce qu'enfin l'apothéose finale irradie cette figure d'angélique bonté, de compassion surhumaine.

Avec quel cœur, avec quel ardent souci de l'art sincère et vrai cette aristocratie Hongroise a su faire parler les apparences, rendre les attitudes émouvantes et gracieu-

ses, charitables et magnifiques, sans que jamais rien ne vienne troubler la pure harmonie de l'ensemble! Mais quels mots trouver pour redire la foi merveilleuse, cette foi ardente qui du cœur monte aux prunelles, dont Mme la Comtesse Szapary a fait preuve dans cette page magistrale du : *Miracle des Roses?*

Les fêtes religieuses ont, sous toutes les latitudes, la même magnificence attendue, déroulent leurs épisodes connus dans l'ordre inflexiblement fixé par les Cérémoniaires. Ainsi en est-il de la solennelle Grand'Messe Pontificale qui clôt, à l'Eglise Prévôtale les fêtes Elisabethéennes, à cette différence près, néanmoins, avec les nôtres, que Princes et Princesses, Ministres Hongrois venus de Budapest, Hauts Fonctionnaires et Grands Corps de l'Etat en tenue officielle remplissent le chœur de l'Eglise occupée militairement.

Ne suis-je pas excusable, tandis qu'un évêque prononce le panégyrique de la Sainte, en une homélie qui me paraît fort éloquente, mais à laquelle je ne comprends pas un traître mot, d'avoir, dans ma stalle, discrètement abrité par un pilier, rédigé l'article que j'avais promis à François Veuillot de lui envoyer :

Le VIIe centenaire de Sainte Elisabeth à Presbourg, en Hongrie

En mai dernier, l'Allemagne célébrait magnifiquement, à Cologne, par de grandes fêtes littéraires, le VIIe centenaire de sainte Elisabeth de Hongrie, comtesse de Thuringe, « la douce sainte », comme l'appelle Montalembert. Les protestants de toutes confessions s'associaient, avec un culte tout patriotique, à ces imposantes manifestations catholiques ; les pouvoirs publics leur

prêtaient leur appui, s'empressaient de paraître nombreux, princes, généraux, bourgmestres, aux joutes littéraires dont le seul objectif était l'exaltation d'une femme née sur les marches d'un trône, volontairement descendue au rang de servante des pauvres et que l'Eglise a placée sur ses autels.

L'organisateur de ce superbe hommage à une mystique de ce moyen âge tant calomnié, le savant docteur Johannès Fastenrath, président de l'Académie littéraire de Cologne, appartient au culte réformé. Littérateurs, historiens, poètes, musiciens, philosophes, la plupart luthériens, ou même *areligieux,* s'étaient complu à chanter en de vibrantes strophes, à magnifier en d'éloquentes pages, la suave princesse émule de notre Vincent de Paul.

On voit, à ces détails typiques, quel large esprit de tolérance confessionnelle, inconnu chez nous, règne de l'autre côté du Rhin.

La catholique Hongrie, patrie de sainte

Elisabeth, entendait ne laisser à aucune autre nation la primauté du culte rendu à la sainte fille des Arpad, à la princesse issue de la première race de ses rois. — Presbourg, l'antique Pozsony, la vieille capitale magyare, cité natale de sainte Elisabeth, a voulu déployer, trois jours durant, en l'honneur de sa glorieuse fille, toutes les pompes liturgiques, dans ce vénérable sanctuaire national, l'église du couronnement, où le premier monarque hongrois, saint Etienne, reçut, en l'an mil, la « sainte couronne » que lui envoyait Gerbert, notre Pape français Silvestre II, dont le geste souverain faisait ainsi du chef des Scytes envahisseurs un monarque européen.

« Elle a totalement disparu de notre hiérarchie ecclésiastique, cette grande dignité prévôtale qui est à Presbourg la plus haute expression de l'autorité religieuse. Entouré d'un nombreux chapitre de chanoines, que leurs insignes privilèges, leurs attributs prélatices et jusqu'à la croix pectorale à

chaîne d'or, attributs exclusifs, en France, des chefs de diocèses, laissent difficilement différencier des évêques, étendant sa juridiction sur des centaines de paroisses, muni des pouvoirs les plus étendus, Mgr le prévôt de Presbourg est vraiment un des grands et puissants prélats de l'Eglise de Hongrie. « Quand le roi saint Etienne vint se faire couronner à Pozsony, il y trouva un Prévôt gouvernant déjà alors notre Eglise », affirment avec orgueil les Posoniens.

Député au Parlement avant d'être promu à la dignité prévôtale, Mgr Komlossy Férencz est une des personnalités en vue de l'Eglise magyare. Esprit largement ouvert, ne s'effrayant d'aucun des problèmes que la vie contemporaine soulève, prêtre dans la rue aussi bien qu'à l'Eglise, j'entends mêlé à toutes les œuvres philanthropiques d'assistance et de mutualité, dont il prend volontiers l'initiative, pénétrant avec la même aisance au milieu des réunions ouvrières qu'auprès de l'archiduc Frédéric,

représentant à Presbourg du roi de Hongrie, entouré d'une respectueuse et très chaude sympathie unanime, le prévôt s'affirme sans ambage patriote magyare, gardien vigilant des privilèges de son Eglise, serviteur énergique de l'autonomie hongroise.

Cette attitude fermement nationale dans une filiale obéissance au Pape, est, au reste, la caractéristique du prêtre hongrois. — Intimement mêlé à la vie populaire, sociale, économique et politique, le prêtre, à tous les degrés de la hiérarchie, garde ici dans les milieux civils une liberté d'allure qui n'est pas sans étonner nos habitudes françaises. D'une absolue dignité de vie, ignorant de toute compromission, de l'aveu des non-catholiques eux-mêmes, ses devoirs rituels ponctuellement et pieusement remplis, il reprend l'habit laïque et se confond avec ses concitoyens, sans perdre de vue, toutefois, son rôle et sa mission.

Il cherche si peu, en dehors des fonc-

tions sacrées. qu'il accomplit avec haute dignité et grand esprit de foi à se différencier en public, au moins dans les grands centres, de ses compatriotes par le costume ou l'allure, que, mis en relations avec un savant, un poète, un écrivain, on cause des heures avec lui, avant de découvrir qu'il est prêtre, voire même religieux, tel le poète-écrivain Körössy, professeur, philologue, membre de cet Ordre hongrois, si national et si aimé, des Piaristes, éducateurs de la jeunesse et du clergé, émules de nos Frères des Ecoles chrétiennes, dont ils ont la situation privilégiée qu'avait faite Napoléon 1er aux Fils de J.-B. de la Salle, congrégation si intimement nationale que le régalien empereur Joseph, lui-même, dut la respecter.

Les évêques sont venus nombreux de tous les points du royaume, apporter aux fêtes Elisabéthennes l'éclat de leur présence. Très homogène, l'épiscopat hongrois compte dans ses rangs d'illustres représentants des plus grandes races magyares, des cadets des

puissants magnats aux glorieux noms historiques, comme le prince Batthiany, évêque mie ecclésiastique de Rome; Mgr le comte de Nytra, ancien membre de la noble Acadé-Zichy, évêque des Cinq-Eglises, l'ancien camérier participant de Léon XIII, dont les visiteurs du Vatican, et en particulier les Français, n'ont pas oublié la courtoise bonne grâce. Mais en dépit de son recrutement aristocratique, cet épiscopat n'a rien du genre français du XVIIIe siècle; de vie austère et simple, au contraire, tout adonné à sa mission, il est profondément apostolique.

Le ministre de l'instruction publique et des cutes de Hongrie, le comte Apponyi, me faisait, à la cérémonie de clôture, le confident d'un incident qui montre de quel zèle pour leur peuple sont animés ces vénérables Pontifes, plus soucieux d'évangéliser les plus humbles de leurs ouailles que de rechercher uniquement pour auditoire les princes et les grands du royaume.

Le chœur de l'église du couronnement

était exclusivement réservé aux archiducs et archiduchesses, aux magnats, ministres, généraux, personnages qualifiés et invités étrangers. Cette foule chamarrée, aux brillants uniformes d'une splendeur quasi-orientale, aux somptueuses toilettes féminines, l'emplissait tout entier, malgré son ampleur, reléguant le public dans la nef et les bas-côtés où s'entassaient des milliers de fidèles. L'orateur était le pieux archevêque de Kalocsa, titulaire de ce grand siège hongrois, le premier du royaume après le primat, savant théologien dont l'éloquence est réputée. Une chaire avait été préparée au pied même de l'autel d'où le grand prédicateur hongrois devait parler, ayant pour auditoire immédiat princes et magnats, mais sans chance aucune d'être entendu du peuple. « Les fi-
« dèles les plus nombreux sont incontesta-
« blement ceux qui peuplent la nef; c'est
« au plus grand nombre que je dois la parole
« de Dieu et non seulement à quelques privi-
« légiés », a déclaré l'archevêque, qui n'a

consenti à prononcer son homélie que de la chaire centrale d'où la foule entendait admirablement son verbe sonore s'il ne parvenait qu'indistinct aux autorités.

Vraiment sympathique à tout ce qui est français, le peuple hongrois ne semble que trop disposé à faire siennes certaines de nos théories, et le socialisme existe ici tout aussi bien que chez nos voisins plus immédiats. En revanche, les hommes politiques ne cachent pas, sous une grande courtoisie de langage, leur étonnement de notre marche rapide, vers un idéal qui leur paraît des plus périlleux à la saine vitalité d'une grande nation. Le clergé admire sans réserve la belle unanimité de notre épiscopat, son obéissance parfaite aux ordres du Pape et sa résignation tranquille à un complet dénuement, résignation qui paraît ici d'autant plus méritoire qu'évêques et dignitaires jouissent d'immenses revenus.

Si mon patriotisme se complaisait aux appréciations flatteuses que j'ai recueillies

des bouches les plus autorisées sur la France, sa vitalité religieuse, son irradiation intellectuelle, j'ai eu pourtant la tristesse de laisser volontairement sans réponse la question que me posait, au grand dîner donné par l'archiduc Frédéric, l'archiduchesse dont j'avais l'honneur d'être le voisin de table: « Comment n'a-t-on gardé de vos Filles de la Charité que celles qui soignent les malades et interdit aux autres l'enseignement qu'elles donnaient aux petites filles du peuple? »

***

Dès mon arrivée à Presbourg, j'avais reçu, avec une très aimable lettre de la Comtesse de Wimpffen, Grande Maîtresse de la Maison de l'Archiduchesse Isabelle, l'invitation dont je transcris le libellé:

Einladung

« Zum Dejeuner ein 1/2 Uhr, Dienstag,
« am 19 November 1907 bei Ihren Kaiserli-
« chen und Koeniglichen Hoheiten dem dur-
« chlauchtigsten Herrn Erzherzog Friedrich
« und der durchlauchtigsten Frau Erzher-
« zogin Isabelle für Duc de la Salle de Ro-
« chemaure.

« Die Herren vom Militär erscheinen mit
« Die Herren vom Civil erscheinen im Geh-
« rock. »

Le temps de passer, au sortir de la Grand'-Messe Pontificale, ma plus correcte redingote et l'heure est venue de me rendre au Palais Archiducal.

Elle est vraiment impressionnante par le nombre et la splendeur du costume, la livrée qui fait la haie dès le seuil. L'habit blanc à basques, rehaussé des larges galons aux ar-

mes Impériales donne belle mine au bataillon des valets de pied, en culottes courtes, poudrés à frimas, qui, sous l'œil vigilant des majordomes s'échelonne sur la double volée du majestueux escalier de ce palais Grassalkowitz, construit à la bonne époque du XVIIIe siècle. Un aide-de-camp de l'Archiduc, rencontré dès l'entrée, m'introduit dans le grand salon où nombre de convives sont déjà groupés et me remet aux bons soins du Comte Bigot de St-Quentin, Grand Maître de la Cour Archiducale.

Il porte un nom très Français, ce grand Maître d'une Cour Autrichienne; sa facilité d'élocution, son exquise urbanité, son inépuisable obligeance ont tout le raffinement de courtoisie dont s'enorgueillissaient jadis, les gentilshommes de la Cour de France. C'est, dès lors, sous son égide, une série de marches et contremarches à travers les salons, pour être présenté par lui à toutes les personnes présentes. Je retrouve là, le Prévôt, dans son costume officiel si typique, ac-

compagné d'une députation de ses Chanoines, qu'à leur Croix d'Or on pourrait prendre pour des Evêques, l'Archevêque de Kalocsa et l'Auxiliaire du Cardinal Primat avec qui j'étais la veille au théâtre, le Comte Palffy, le Bourgmestre Kumlik avec qui les effusions sont forcément silencieuses et purement mimiques, le Général Rupprecht et quantité d'autres. Je m'attarde à remercier la Grande Maîtresse, Comtesse de Wimpffen, avec qui j'ai l'honneur d'être en correspondance, la complimente sur le mariage de son frère le Comte Szechényi avec la milliardaire Miss Vanderbilt, salue la Comtesse Zamoïska, cousine du grand seigneur Polonais qui avait épousé Mlle de Malakoff, la Comtesse Hélène Szapàry, une très authentique descendante par les femmes, de notre Roi Robert-le-Pieux et de Ste-Elisabeth de Hongrie, une très aimable femme d'esprit, des plus accueillantes. Si l'aimable Comte de St Quentin me laisse un instant, Mgr le Prévôt m'entraîne avec lui pour me nommer

au Comte Apponyi, Ministre de l'Instruction Publique, entrevu jadis à Paris, au Prince Esthérhásy, le chef de cette puissante et richissime race Magyare, qui possède un royaume dans le royaume de Hongrie et a toujours rempli un rôle si prépondérant dans les fastes du pays.

Ce serait tâche surhumaine que de se souvenir de tous les noms qui, tout historiques qu'ils soient et rencontrés tous dans les annales Hongroises, m'échappent d'autant plus qu'on ne les prononce pas du tout, mais pas du tout, comme nous les lisons. Si les Presbourgeois appellent leur ville de Pozsny « Pojone » ou quelque chose d'approchant, si Kôrôsy fait « Keureudchi », on juge de l'impossibilité à reconnaître à la volée les noms ainsi défigurés pour nos oreilles.

Les salons se sont remplis, les invités sont sans doute maintenant au complet. Les portes d'une salle voisine s'ouvrent à deux battants : Princes et Princesses font leur entrée.

Mgr l'Archiduc Frédéric veut bien me permettre de lui parler de sa sœur, la Reine Mère d'Espagne, de son neveu, le Roi Catholique, d'aborder même quelques questions militaires ou historiques. Le Prince connaît bien Paris, fort au courant des choses de France; les noms, les qualités spéciales de plusieurs de nos Généraux lui sont familiers. S. A. I. et R. daigne me conduire Elle-même son jeune fils l'Archiduc Albert, garçonnet de dix ans, à la mine éveillée, à qui ses études en double, Allemandes et Hongroises menées de front, doivent faire des journées bien remplies. Le Précepteur Hongrois a pris le dessus, m'a-t-on dit, a conquis toutes les préférences de son élève, à la grande joie des Magyars toujours inquiets et méfiants de voir leurs Princes trop éclectiques, trop « austrophiles ».

Le Gotha est sans pitié aux Princesses! Lorsque, entourée d'une belle couronne de gracieuses jeunes filles, et déjà grand'mère, on porte aussi allègrement que l'Archidu-

chesse Isabelle sa radieuse maternité, on peut se glorifier avec une réelle coquetterie, de son acte de naissance dont le visiteur le moins courtisan ne soupçonnerait jamais la date! Elle est dans tout l'éclat et l'épanouissement de la trente-cinquième année, cette Princesse, que le pinceau de son compatriote Rubens n'aurait eu qu'à peindre fidèlement pour la placer au premier rang des beautés Olympiennes, dont elle a le port majestueux, la belle et chaude carnation, sans que le chiffre terrible à la femme, dont parle Balzac, ait égratigné ses tempes, altéré la fraîcheur du teint, diminué la souplesse du buste, effleuré même les paupières. Très naturelle, sans artifice aucun, elle est de ces femmes privilégiées qui deviennent impunément arrière-grand'mères!

Née Princesse de Croy, fille d'une Princesse de Ligne, l'Archiduchesse veut bien me parler de la cousine de ma femme, la Princesse Ernest de Ligne, née Brissac, à qui elle

me sait apparenté. Nous évoquons la douce figure de son cousin, Mgr le Prince de Croÿ, ce saint Prélat qui, tout jeune encore, a quitté les splendeurs du Vatican et sa charge de Camérier Participant de Léon XIII pour le fardeau paroissial du Doyenné de l'Eglise Ste Waudru de Mons.

Drapée dans ses voiles noirs, encore en grand deuil de sa mère la Princesse Clémentine d'Orléans, l'Archiduchesse Clotilde, née Cobourg, mère de Mme la Duchesse d'Orléans, me tend la main. En m'inclinant profondément devant cette Princesse au port d'Impératrice, je ne peux m'empêcher de lui dire que je crois revoir le Duc de Nemours.

De tous les fils du Roi Louis-Philippe, que j'ai connus, c'est le Duc de Nemours, ce vivant portrait d'Henri IV, disait-on, que j'ai eu l'honneur d'approcher le plus près.

Il venait fréquemment dire bonjour, en voisin, à mon oncle de Selve, avenue Hoche; au cours d'une saison à Cauterets il daignait me permettre d'escalader avec lui les pentes

de la Rallière, et j'entends encore mon pauvre cher ami de Bengy de Puyvallée, légitimiste intransigeant, s'écrier un jour que le Prince avait un en-cas sous le bras : « Oh ! « ce parapluie du monarque-citoyen ! »

Elle est vraiment Bourbon-Orléans, de pied en cap, l'Archiduchesse Clotilde, veuve de l'Archiduc Joseph, fils du fameux Palatin de Hongrie ; Française aussi par son exquise bonne grâce, le ton aisé, aimablement bienveillant de la conversation. Elle me parle naturellement de sa fille, la Duchesse d'Orléans, de son gendre, du Duc de Chartres et de ses enfants, du mariage de la dernière fille du Comte de Paris, la Princesse Louise, avec le Prince de Bourbon-Naples, veuf de la Princesse des Asturies. Nous admirons ensemble la virile énergie, la haute sagesse de la reine Amélie de Portugal, dans le rôle nouveau que la sanglante tragédie de Lisbonne a fait à sa vie endeuillée à jamais.

S. A. I. et R. daigne me présenter Elle-

même à son fils l'Archiduc Auguste-Joseph et à sa belle-fille, née Princesse de Bavière.

Infiniment sympathique et gracieux, ce frère aîné de la Duchesse d'Orléans qui commande à Budapest, y habite le Palais Royal où il veut bien me convier à l'aller voir. Si « la grandeur ne l'avait attaché au rivage » il y aurait eu en lui, ce me semble, l'étoffe du Prince Henri d'Orléans, un fervent comme lui des lointaines randonnées, des périlleuses explorations. Le Prince me confesse que lorsqu'il a eu quelque loisir, a pu obtenir de l'Empereur un congé, il a été jusqu'au Soudan dont les chasses l'ont passionné, où il souhaiterait faire un nouveau voyage.

Nous sommes tous deux en plein exotisme, parlant des explorateurs Français actuels, de nos établissements Soudanais, quand, plus majestueux qu'un Suisse de Métropole, le Majordome annonce le dîner.

Suivant l'usage de toutes les Cours, les Princesses passent seules les premières,

puis les Princes, les femmes invitées et enfin les hommes, sans observer grand souci des préséances ni de la hiérarchie.

Le nombre des invités a obligé à faire deux tables. L'Archiduchesse Isabelle préside l'une, dans la salle à manger habituelle, ayant pour vis-à-vis l'Archiduchesse Clotilde, tandis que les Archiducs Frédéric et Auguste-Joseph font les honneurs de la seconde, dressée dans une galerie.

Un aide de camp m'a montré le plan de la table, la place qui m'était assignée. Reconnaîtrais-je, parmi les quatre jeunes Archiduchesses à qui j'ai été présenté tout à l'heure, la Princesse Gabrielle Marie-Thérèse dont j'ai l'honneur d'être le voisin de table?

La maîtresse de maison a à sa droite le Prince Estherhásy, le plus grand Seigneur Hongrois, l'Archiduchesse Augustine, femme de l'Archiduc Auguste-Joseph, le Comte Palffy, la Comtesse Apponyi, etc. A sa gauche, le Comte Apponyi, Ministre de l'Instruction Publique et des Cultes, l'Archidu-

chesse Gabrielle Marie-Thérèse, moi, la Comtesse Zamoïska, etc.

L'Archiduchesse Clotilde a à sa droite l'Archevêque de Kalocsa, l'Archiduchesse Marie, le Général Von Rupprecht, la Comtesse de Wimpffen, etc. A sa gauche, l'Evêque Auxiliaire du Cardinal Primat, l'Archiduchesse Isabelle, un Général, la Comtesse Szápary, etc.

Ce n'est pas un simple déjeuner, mais un « déjeuner dînatoire » ainsi que le constate le menu en Français, imposant carton timbré aux armes Impériales, qu'il faut transcrire pour la seule édification des Maîtresses de maison et... des gourmets,

DEJEUNER DINATOIRE
du 19 novembre 1907.

Huîtres d'Ostende
Potage Duchesse
Œufs à la Régence
Cœur de Bœuf à la Polonaise
Saumon du Rhin à la Russe

Cailles de France à la Jockey-Club
Asperges en branches, Sauce Mousseline
Précieuse aux fruits
Chester Cakes
Dessert.

Cet alléchant menu peut être reproduit par un chef habile; ce qui ne saurait l'être que dans une grande Cour Européenne, c'est le luxe inouï et pourtant si discret de cette table. Linge et verrerie armoriés, argenterie belle comme du « Germain », profusion de fleurs rares joliment agencées, service ancien en porcelaine de Saxe, pâte tendre, décor polychrome, fleurs et oiseaux, de la plus belle époque rocaille, vraies pièces de Musée d'un prix inestimable, tout est royalement beau, dépassant peut-être la somptuosité de la Cour d'Espagne. Les valets vêtus de drap blanc, écussonné aux armes d'Autriche, les échansons en noir rehaussé d'or, l'épée au côté, Majordomes, Maîtres d'hôtel pontifiant avec onction, tout l'ensemble est une délec-

tation des yeux comme les mets artistement dressés, le sont eux-mêmes avant de devenir un régal du palais.

Tout mon respect attendri pour cette savante et succulente ordonnance ne prévaut pourtant pas contre le charme prenant de mon impériale voisine! Est-elle régulièrement belle? Chacun de ses traits est-il rigoureusement conforme aux règles de l'esthétique classique? Je l'ignore; mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il m'a été rarement donné, même dans les milieux Parisiens les plus élégants, de rencontrer une jeune fille aussi gracieusement jolie, qui dégage un charme plus pénétrant, fasse naître une sympathie plus admirative et plus déférente. Physiquement, elle ressemble beaucoup à son père, les traits naturellement plus délicats. De lui aussi, elle tient certainement cet esprit d'ordre, cette conscience du devoir, des responsabilités, qui se fait jour dans la causerie. Nous parlons de tout autre chose que de chiffons et de babioles. Pas du

tout poupée ni « petite oie blanche » la jeune Archiduchesse. Les événements de France, Paris qu'elle n'a pourtant fait qu'entrevoir rapidement au cours d'un voyage, ne lui sont nullement étrangers. Très respectueusement et de tout cœur, je souhaite à cette délicieuse Princesse de s'asseoir sur l'un des grands trônes d'Europe, estime vraiment fortuné l'homme, si haut placé soit-il parmi les Monarques ou les Princes, qui fera de cette intelligente et gracieuse jeune fille, la compagne de sa vie.

Le long et majestueux défilé des plats a pris fin, on en est aux friandises, aux suprêmes sucreries. On m'a bien présenté sur une coupe à plusieurs étages, un bonbon imposant et solennel, qui m'a semblé avoir quelque analogie avec nos plus modestes papillotes. Un cadre de fanfreluches multicolores et de dentelles entoure une minuscule photographie derrière laquelle me semble exister une sorte de sachet. J'ai regardé, hésité, n'ai pas osé en prendre, tant j'ai

craint de n'en pas savoir quel parti tirer. La Grande Maîtresse Comtesse de Wimpffen qui me fait vis-à-vis, m'envoie la sienne, par un Maître d'hôtel. La photographie est un excellent portrait ma foi, de l'Archiduchesse Isabelle, masquant un sachet rempli de fondants. Je remercie en disant le plaisir que j'aurais à garder ce joli souvenir. Mon Impériale voisine a entendu, fait signe à ses sœurs; on met les coupes au pillage et voilà que chaque Princesse de la famille Archiducale m'envoie ainsi son portrait. Le jeune Archiduc n'est pas le moins empressé à me faire parvenir le sien. L'Archevêque me fait abandon du miracle des roses de Sainte Elisabeth!

Mon assiette déborde et je me demande perplexe, si toutes mes poches suffiront à cette collection! Ma gentille voisine sera jusqu'au bout ma Providence! Elle m'explique que je n'ai qu'à laisser le tout sur mon assiette, y compris mon Menu que je fais mine de vouloir conserver aussi, d'y joindre seulement ma carte. Je retrouverai

le tout empaqueté, dans une poche de mon pardessus au vestiaire. Ainsi fut fait et cette collection originale des portraits de la Famille Archiducale, si gracieusement donnée, n'est pas le moins joli souvenir que je garde de la fastueuse hospitalité du Palais Grassalkovitz.

Les psychologues assurent qu'un plantureux repas a toujours d'heureux effets même sur les êtres les plus moroses; a fortiori le somptueux déjeuner-dînatoire Archiducal a-t-il accru encore la gracieuse bienveillance des convives. J'en bénéficie pleinement deux heures durant, cause agréablement avec les Princes, le Comte et la Comtesse Apponyi, le Prince Esthérazy et la plupart des invités jusqu'au départ.

Le populaire est massé aux grilles du Palais, fait la haie sur un long parcours pour voir défiler les équipages, reconnaître et saluer les titulaires des grands noms, chers aux patriotes Hongrois.

*
* *

Ma dernière journée à Presbourg est employée tout entière à faire des visites, prendre congé de Mgr le Prévôt Komlossy-Ferencz, chercher vainement dans la ville en achetant pour mes fils des toques hongroises en fourrure de lynx, un magasin chrétien, tant le négoce est exclusivement ici concentré entre les mains des Juifs.

Les hasards d'une rencontre m'ont amené à lier conversation avec un Israëlite, parfait gentleman, aimable érudit qui a vécu à Paris et à Rome, s'est longuement occupé des questions d'histoire et d'exégèse. La causerie a glissé aux origines hébraïques du catholicisme. Je suis curieux des arguments, bases d'une croyance qui me paraît sincère chez mon interlocuteur. Il les expose avec une telle correction, une si courtoise déférence pour ma foi, qu'il m'a paru intéressant d'en prendre note, parce qu'ils résument m'assure-t-il, les objections des Intellectuels

Juifs de notre temps, contre la divinité du Catholicisme.

Nous sommes en pleine communion de foi, tandis que mon « Rabbi » affirme sa croyance et son culte au Dieu unique qui fit sortir l'homme du néant, le Dieu invisible dont les œuvres sont partout, le Dieu incompréhensible à notre raison qui le connaît, mais ne le mesure pas. Pour nous donner une connaissance aussi complète de lui-même, que le permet notre raison, il nous a accordé le secours des Ecritures. Des justes, animés de son esprit, inspirés par lui, ont surgi au cours des siècles. Patriarches et Prophètes ont dit la gloire du Dieu unique, créateur de tout, ont donné au peuple privilégié les préceptes de sa loi, sanctionnée par des récompenses et des peines, annoncé cette comparution suprême de tous les humains devant sa justice pour y recevoir récompense de leurs vertus, châtiment de leurs fautes, le ciel aux uns, l'enfer aux autres. Sa

miséricorde a multiplié ces avertissements par la bouche inspirée de Moïse, de David, Jérémie, Isaïe, Ezéchiel, de Daniel et de tant d'autres et c'est sur leurs enseignements prophétiques que Juifs et Chrétiens asseyons notre foi.

Mais là s'arrêtent notre communauté de croyances. Pour moi, Catholique, Dieu a couronné l'œuvre des Patriarches, des Juges, des Rois et des Prophètes, par son Fils unique et consubstantiel « *Deum de Deo, lumen* « *de lumine Deum verum de Deo vero, ge-* « *nitum non factum* », incarné dans le sein d'une Vierge et qui naquit à Bethléem à la fois homme et Dieu. Enfant, il confondit les Docteurs, homme il parcourut la Galilée enseignant avec douceur la religion de son père résumée dans la sublime prière, guérissant les malades, chassant les démons, marchant sur les eaux, ressuscitant les morts. Persécuté, flagellé, couronné d'épines, cloué à la croix, mort sur le gibet, il a vaincu la mort et en remontant aux cieux a partagé le Mon-

de à ses Apôtres animés de son souffle, unis étroitement par les liens de la même foi, de la même morale, sous l'infaillible magistère du plus ignorant peut-être, du plus pusillanime d'entre eux, qui n'en a pas moins reçu le pouvoir spécial de paître agneaux et brebis ,de confirmer seul ses frères dans la foi. Et depuis, nous nous assemblons pour prier et célébrer les mystères, pour lire les Ecritures qui nourrissent notre foi, raniment nos espérances, pour recevoir de nos Prêtres ce divin enseignement qui résume toute la doctrine : « Aimer Dieu plus que les hommes, et les hommes plus que nous-mêmes ».

Mon Rabbi se refuse à voir dans l'enfant né sur la paille le roi de la terre, le Messie Sauveur qu'ont annoncé les Prophètes. Pas une de leurs prédictions n'est réalisée suivant lui, dans le fils de Myriam et de Iouseff, et une à une il expose la témérité des applications que les disciples du Nazaréen ont tenté d'en faire à leur Maître. Pour lui, le Christianisme est une œuvre purement hu-

maine, créée par la force des choses. Les plus savants adeptes de la loi Mosaïque s'accordent à le considérer comme le produit de l'oppression Romaine.

Au chaos social du monde Romain correspondait un chaos religieux dans les esprits fatigués d'un culte sans grandeur. Aux hommes d'esprit supérieur, contemporains des Apôtres et de leurs successeurs des trois premiers siècles, la philosophie n'enseignait rien que la raideur sans lendemain de Zénon, l'indécision désabusée de Pyrrhon, la sérénité forcée d'Epictète. Et pourtant, un besoin d'extase et de mystère restera à jamais inhérent à la nature humaine.

Instruit par les Mages, disciple des Esséniens ou résumant plutôt dans son concept affiné les doctrines Chaldéennes, Egyptiennes, Asiatiques qui se partageaient l'Orient, un homme vint qui allait par les campagnes s'adressant aux souffrants. Une sincère pitié pour leurs maux, un ardent désir d'un monde meilleur où triomphât l'égalité ori-

ginelle, une éloquence simple, imagée, entraînante, des miracles peut-être, rivaux de ceux d'Apollonius lui donnèrent un auditoire de femmes, de vieillards et d'oisifs. Il annonçait la fin de la misère et l'éveil du bonheur, prudemment devant l'omnipotence Romaine, non encore ébranlée, abandonnait le royaume de la terre pour ne parler que de celui du ciel. Beaucoup l'écoutaient, peu le suivirent ; dès la première tentative de répression gouvernementale, tous désertèrent. Vaincu, il paya de sa vie, sa témérité.

Un homme de cœur haut et de parole altière recueillit le dernier soupir du prophète expirant. Il se nommait Paul, et était citoyen Romain. Des idées éparses du supplicié, de ses paraboles naïves, de souvenirs confus il fit un « bloc » et codifia le christianisme.

Nous ne saurions admettre nous autres Israélites, et il répugne profondément à notre raison, conclut mon Rabbi, que Jéhovah ca-

pricieux abandonne son peuple chéri qu'il a conduit pendant tant de siècles, à travers tant de vicissitudes, parce qu'il n'a pas deviné son fils sous la forme d'un homme, et nous attendons avec confiance la venue du vrai Messie dont le premier geste sera de supprimer le mal, parce que Dieu ne peut pas vouloir le mal et que vainqueur des puissances des ténèbres, il fera tomber nos chaînes.

Il me souvient du temps, trop éloigné déjà, où je donnai, dans les lointains faubourgs Parisiens des Gobelins et de Ménilmontant, des conférences que suivaient assiduement quelques centaines de jeunes ouvriers. Armé d'un volumineux bouquin appelé « le Catéchisme de Rodez », je m'escrimais un jour, précisément à démontrer dans le Christ l'accomplissement des Prophètes, à trouver mieux encore dans sa morale supra-terrestre, dans son enseignement tout imprégné d'une pitié si divine pour les défaillances

humaines dont aucune n'est exclue du miséricordieux pardon, le sceau de sa Divinité, lorsque j'aperçus, au dernier rang de mes auditeurs, un Prêtre, à la figure émaciée sur laquelle se reflétait comme une irradiation de cette bonté du Nazaréen. C'était le successeur de Saint François de Sales sur le Siège de Genève, celui qui devait être, quelques années plus tard, le grand Cardinal Mermillod. J'eus tôt fait de lui céder ma place et ce fut un ravissement pour le plus « gavroche », le plus « loustic » de mes jeunes gens que d'entendre le saint et éloquent Evêque, après nous avoir donné toutes les raisons fournies par l'Eglise de croire à la filiation divine de son Fondateur, abandonner le terrain de la dialectique pour subjuguer notre raison, charmer plus encore notre cœur, en nous montrant, en de superbes envolées pathétiques, le besoin humain, la nécessité de croire, les infinies douceurs de la Foi.

J'entends encore le grand Evêque nous

dire : « Et j'abandonne ma raison fragile
« noyée dans les arguments et les disputes
« qui, mal dirigées ne risque que trop de ne
« me conduire à quelque impuissant sophis-
« me ; et, descendant dans les replis de mon
« âme, j'y trouve derrière le doute la lueur
« d'une intuitive espérance. Et si je laisse
« parler mon cœur, j'entends chanter en lui
« l'émotion sainte, l'émotion fille du Dieu
« vivant qui me pousse au pied des autels.
« Dans la conscience de ma misère, un irré-
« sistible élan me jette vers l'Etre infini qui
« me permet de vivre, Mes yeux se mouil-
« lent, mes genoux fléchissent d'eux-mêmes
« et l'instinct, guide sauveur de toute créa-
« ture, prosterne devant Dieu ma raison en
« vain révoltée. Et je suis avec amour ce
« Christ, fils du Dieu vivant, disant à ma
« chair qui se hérisse et frémit devant la
« mort : « Haillon humain, tu ressusciteras
« un jour à une nouvelle et éternelle vie »,
« montrant les cieux ouverts aux déshéri-
« tés de la vie qui penchaient jusque là, sans

« espoir, leurs têtes douloureuses... et la « Croix est la bienvenue parce qu'elle ap- « porte au monde une joyeuse espérance ».

Nous ne nous sommes, bien entendu, pas convaincus l'un l'autre, mais en quittant mon Docteur en Israël, je m'associe de bon cœur à la belle règle de vie qu'il affirme : « Aimer le bien, faire le bien. Au matin se « lever sans illusions, se coucher sans effroi. « Adorer Dieu, prendre sa perfection pour « objectif, sa bonté pour modèle, garder tou- « jours l'invincible espérance qu'il est d'au- « tres aurores que nos aurores terrestres ».

***

Mon joyeux cicerone voudrait que je consacre une journée encore à Presbourg, ou plutôt à ses environs, à visiter un superbe domaine, type de demeure féodale de Magnat où trône une femme qui était destinée, sans le plus effroyable drame, à porter le double diadème de Hongrie et d'Autriche : la Comtesse Lonyay. Il me souvient

avoir admiré sa beauté blonde pleinement épanouie, au bras de son second mari, un jour que je musais dans Saint-Pierre de Rome. Un de mes amis, rigoriste fort entiché de quartiers et de préséances blâmait acerbement cette... diminutio capitis, d'une union quasi morganatique. Regardant s'éloigner le couple visiblement amoureux, le saint Archevêque de Nicée, Mgr Guidi, Auditeur de Léon XIII, nous dit avec son fin sourire : « Pourquoi blâmer deux créatu-« res de Dieu de s'aimer honnêtement dans « le mariage, de connaître le bonheur et d'en « remercier Dieu? Croyez-vous qu'elle ait « trouvé toutes joies dans sa première « union? »

Elle s'annonçait magnifique cette union de Stéphanie, Princesse de Belgique, fille du Roi Léopold, avec Rodolphe, Prince héritier d'Autriche que bénit, dans l'église des Augustins de Vienne, le Prince de Schwarzemberg, Archevêque de Prague, le 10 mai 1881. Les ennemis de la future Impératrice

d'Autriche et Reine de Hongrie ont prétendu que superficielle et femme de petit entendement, elle n'avait pas su retenir son mari auprès d'elle. Il est pourtant de toute justice de rappeler que le malheureux Prince Rodolphe, déjà épuisé alors par des excès de toute nature, n'était que trop enclin à ne pas voir dans ce simple mariage de convenances, une barrière à ses penchants! Les tiraillements du ménage, les plaintes bruyantes de la Princesse étaient publics quand éclata le 29 janvier 1889 le drame de Mayerling, dont on me chuchote tout bas la version qui passe pour la plus probable. J'hésiterais à réveiller ce pauvre mort de son repos sanglant, à consigner ici les bruits les plus accrédités sur cette fin tragique, si un ouvrage récemment publié en France (1) ne racontait, avec le plus grand luxe de détails, toutes les phases de cette lamentable aventure.

(1) H. de Weindel : François-Joseph intime.

L'Empereur, me dit un personnage en situation pour être exactement renseigné, avait obtenu de son fils qu'il rompît avec la Baronne Marie Vetschera, fille d'un diplomate Autrichien et d'une Levantine richissime, qu'il affichait ouvertement. Le Prince avait donné à la Baronne un ultime rendez-vous à son pavillon de Mayerling, voisin de Vienne. Ayant consenti, sans doute, à une dernière heure d'intimité, le Prince, fou de douleur et de désespoir quand le rasoir, brutalement manié par la Baronne, aurait fait de lui pis qu'un Gardien du Sérail, lui aurait fracassé la tête d'un coup de revolver, se donnant ensuite la mort pour échapper à d'indicibles souffrances.

La veuve de ce triste mari se retira dans la solitude de Laxemburg avec sa fille et longtemps on n'entendit plus parler de la Princesse Stéphanie. Un jour pourtant, elle reparut à Vienne pour déclarer à l'Empereur qu'elle avait distingué un Chambellan de sa maison, le Comte Lonyay, Noble Hon-

grois richissime, et entendait l'épouser. François-Joseph se laissa fléchir, maintint même, à son ex-belle-fille le titre d'Altesse Impériale et Royale, tandis que le Roi Léopold, « plus à cheval sur les principes », lui supprimait tout rang familial et jusqu'à la rente de cinquante mille francs qu'il lui servait. Confinée dans son tardif bonheur conjugal, vivant beaucoup sur ses immenses terres de Hongrie, la Comtesse Lonyay est universellement aimée, me dit-on, pour son accueillante bonté, son inépuisable charité et sa parfaite bonne grâce.

III

BUDAPEST

BUDAPEST

Porta Orientalis. — Bude et Pest. — Origines, grandeurs et vicissitudes. — Souvenir de la domination Turque. — Le R. P. Kòrôsi et l'Ordre des Piaristes. — La Hongrie à travers les âges. — Le Comte Apponyi, Ministre de l'Instruction Publique. — Une cellule de Piariste. — Le Général Palkovics. — Le Député Comte Téléki. — Le Parlement Hongrois. — Le Comte Jules Andrassy, Ministre de l'Intérieur. — Les Guerres de l'Indépendance. — Compromis de 1867 et Dualisme actuel. — Deux « speechs » de François-Joseph. —

Les quais du Danube. — Un Curé de Pest. — Boulevards et Monuments. — « Mariage de l'or et du glaive ». — Un dîner au cercle des Magnats. — Transylvanie et Tziganes. — L'Archiduc François-Joseph. — « L'opinion vivante Hongroise », Eugène Ràkkosi. — Une lettre de Carmen Silva. — Le Duc-Prince Primat Cardinal Vaszari. — Le diadème Stéphanien, le poids d'une couronne. — Saint Mathias et le Bastion des pêcheurs. — Evocation Arpadienne. — Le Palais Royal. — Littérature Hongroise contemporaine.

N'est-ce pas la délicieuse Sous-Préfète du « Monde où l'on s'ennuie », cette audacieuse

parisienne attribuant si gratuitement au philosophe Joubert les aphorismes de son cru, qui déclare gravement, à propos des impressions d'une jeune mariée : « Il n'y a pas de perte d'illusions sans compensations. »

Pourquoi avais-je imaginé Budapest, cette « Porta Orientalis », dressant ses coupoles et ses minarets sur les deux rives du « beau Danube bleu » dans un ciel également bleu ! La neige tombe à gros flocons à mon arrivée ; on relève frileusement le col de sa pelisse et, lorsqu'installé à l'Hôtel Hungaria, ce modèle de luxe et de confort, j'entr'ouvre malgré la rafale, mes fenêtres sur le Danube, je le vois couler gris et boueux !

Le Comte Apponyi me dit, au reste, que le climat hivernal de Budapest, dépasse sensiblement, en rudesse, celui de Paris ; l'été, en revanche, y est torride, m'assure-t-on et chacun, pendant la période déprimante, va chercher fraîcheur et grand air dans les Car-

pathes dont maint site rivalise, paraît-il, avec les plus renommés de la Suisse.

Mais, en revanche, quel admirable panorama que cette colline de Bude érigeant sur la rive droite du fleuve la masse énorme de son Palais-Royal, les fines arêtes de son église Saint-Mathias, les curieuses arcatures du Bastion des Pêcheurs, ses Palais, ses Ministères, tout l'organisme de la vie administrative. Et, quand, par un pâle soleil hivernal, bientôt apparu, une longue promenade en voiture m'a révélé Pest, la cité fastueuse née d'hier, aux magnifiques boulevards bordés de grandioses constructions, aux monumentales basiliques, où le simple siège social d'une Banque ou d'une Compagnie de Navigation a vraie allure de Palais, où le « Temple des Législateurs » dépasse de beaucoup en splendeur non seulement notre Palais-Bourbon, mais les Parlements de Vienne, Rome, Berlin, Madrid, on reste émerveillé des surprenants effets qu'a proproduits en un demi-siècle, dans cette capi-

tale pourtant quasi-veuve de son Souverain, le régime constitutionnel repris en 1867.

Les deux villes jumelles, assises face à face depuis deux mille ans au bord du Danube, ont pu dire chacune, tour à tour : « Ceci tuera cela ». Du haut de son roc, Bude-la-Royale a orgueilleusement contemplé pendant des siècles, la bourgade accroupie à ses pieds dans la plaine, la cité plébéienne, qui ne vivait que des miettes de sa table royale, modeste reflet de sa splendeur. Si elle bénéficiait quelque peu de l'opulence de sa voisine, Pest la trafiquante a pâti plus encore des blessures de sa rivale. Mongols, Turcs, Russes et Allemands ont vingt fois donné l'assaut à Bude l'Orgueilleuse, escaladé ses remparts, conquis sa sombre citadelle. A chaque bataille nouvelle Pest se couvrait de ruines, reprenant chaque fois son patient labeur de fourmi destiné à cicatriser ses blessures, pour renaître toujours plus prospère et plus belle. Après le dernier assaut de 1849, où l'armée de l'Indépendance

fit capituler dans Bude la suprématie Autrichienne, la vieille capitale Arpadienne a gardé encore au front sa couronne d'or pâli aux émaux éteints, et son titre royal. Elle a conservé le dépôt sacré de la millénaire couronne Stéphanienne, abrite dans ses courts séjours le Monarque Hongrois, voit encore le puissant Cardinal Primat continuer à vivre dans le silence de ses rues désertes. Ministres et personnages officiels animent facticement sa solitude, un Archiduc Autrichien donne même un semblant de vie à son palais silencieux, mais cinquante mille habitants à peine, lui restent, paisibles bourgeois, fonctionnaires en retraite, menu peuple besogneux.

Aucune vitalité commerciale, aucun bouillonnement industriel ne la vivifient. Ses quarante-huit sources thermales coulent mélancoliquement, n'alimentant même plus ses fastueux bains Romains dont il ne reste guère qu'un pavement offrant dans sa mosaïque compliquée les diverses phases d'un

combat de gladiateurs. Seuls, dans une prairie, au pied de la colline, des ouvriers embouteillent, pour l'expédier aux quatre coins de l'Europe, l'eau purgative fameuse de l'Hunyady Janos!

De faibles ruines d'un temple de Mithra, d'un forum et d'un amphithéâtre indiquent à peine maintenant, dans un de ses faubourgs, l'emplacement de l'antique Aquincum, la ville Romaine, ruinée par Attila. Sur le roc voisin qui surplombe le Danube, Arpad avait élevé une forteresse; une cité nouvelle naquit ainsi dont il fit la capitale des Magyars. Les Hongrois l'appelèrent O'Buda, les Allemands Alt-Ofen. Elle eut, avant son délaissement actuel de longs siècles de gloire, connut les raffinements des civilisations Occidentales et Orientales qui la conquirent tour à tour. La forteresse Arpadienne, muée en Palais Royal, au XIVe siècle, par le Roi Béla IV, vit se succéder dans ses murs les souverains Hongrois que cent mille Nobles Magyars avaient acclamés à leur avènement,

dans la plaine voisine de Rakos; chacun d'eux ajoutait quelque embellissement à sa parure. Mais vint le Sultan de Constantinople, Soliman-le-Magnifique qui s'en empara de haute lutte en 1526 et fit flotter sur sa plus haute tour, l'étendard du Prophète.

Bude venait précisément alors d'atteindre l'apogée de sa prospérité avec son Roi Mathias Corvin. Un siècle et demi durant, le Turc y commande en Maître, jusqu'à ce que le Prince Eugène plante en 1696 la Croix sur ses murs et refoule vers le Sud, les fils de Mahomet. Un curieux monument subsiste même encore, soigneusement entretenu par l'Autriche, à qui le traité de Carlowitz en a fait une obligation stricte, de cette occupation Musulmane. Non loin du pont Marguerite, une petite mosquée, la « Turkenkapelle », de forme octogone marque le tombeau de Gül Baba, célèbre Moine Turc, rival en sainteté et en science musulmanes de nos Jérôme et de nos Benoît catholiques.

Restituée au royaume Hongrois, Bude ne

reprend qu'une importance éphémère à la fin du XVIIIe siècle, lorsque l'Empereur-Joseph II y réinstalle l'administration du royaume. Pest grandit sans cesse et la vieille aïeule royale doit se résigner désormais à n'être plus que l'aristocratique et solitaire faubourg de sa jeune et triomphante voisine.

*
* *

Colonie Romaine, elle aussi, sous le nom de Transaquincum, Pest n'étai guère encore qu'un gros village suburbain quand l'invasion Mongole du XIIIe siècle en fit un monceau de ruines. Bénéficiant de la prospérité royale de sa voisine, payant le plus souvent, chèrement ces faveurs, Pest grandissait ou sombrait à chaque épisode triomphal ou lugubre dont Bude était le théâtre. L'occupation Turque mit le comble à son infortune, la laissa déserte, quasi-détruite. Une colonie Allemande qui vint après l'évacuation Musulmane se joindre à ce qui restait des anciens habitants,les privilèges extraordinai-

res dont les Souverains la dotèrent, lui permirent de renaître en un demi-siècle plus belle et plus florissante que jamais. Cette ascension continue lui avait déjà fait atteindre le premier rang du royaume, quand elle se déclara franchement en 1848, en faveur de l'Indépendance, et devint le siège du Gouvernement Révolutionnaire.

Comptant aujourd'hui plus de huit cent mille habitants, dont environ 200.000 sont Israélites, ayant fusionné avec Buda, pour devenir depuis 1873 sous le nom de Budapest la capitale du royaume, elle est aussi siège du Parlement, la rivale de Vienne pour le commerce, l'industrie, le trafic fluvial, et l'une des plus belles et des plus agréables villes d'Europe.

Je n'en connais pas qui produise une impression plus robuste et plus saine, ville franchement moderne avec ses grandes constructions bien proportionnées, d'un aspect riche et opulent.

Henry Maret, ce philosophe humoristique qui incarne si finement dans son quotidien « Carnet d'un sauvage » le clair bon sens et le délicat esprit Français, à qui j'ai entendu son ancien camarade de collège, Mgr Béguinot Evêque de Nîmes, rendre si cordial hommage en dépit des abîmes qui les séparent, raconte qu'un jour, à Budapest, à la recherche d'un accident dans les alignements inflexibles, qui le sortit des droites avenues et du luxe moderne, il demanda à son guide de lui montrer une vieille maison.

— « Je vais vous trouver cela, nous dit-« il..... Et nous le suivîmes désespérément ».

« Soudain, il s'arrêta et nous dit: « Voilà! » Nous vîmes une maison un peu « plus basse que les autres.

— « C'est ça que vous appelez une vieille « maison? »

— « Oui, Monsieur, elle est très ancienne. « C'est la plus vieille que je connaisse. Elle « date au moins de 1848 ».

Ne demandons à l'Andalouse, « au teint

bruni », aux grands yeux de velours sombres et mystérieux, ni la carnation opulente de la Flamande, ni le charme mutin de la Parisienne. La jeune ville née et grandie sous l'égide de l'autonomie Hongroise est pleine de jeunes attraits qu'elle semble offrir au visiteur sous l'œil sévère et morose de l'aïeule Bude, la Monumentale et la Délaissée.

Je suis, de longue date en correspondance, sans le connaître personnellement avec un Littérateur Hongrois, linguiste remarquable très épris des langues Romanes, qu'il a étudiées dans leurs différents dialectes, Albin Kórôsi, auteur de plusieurs ouvrages et de poèmes que de multiples éditions ont popularisés. Il m'a offert aimablement de se constituer mon cicerone dans la capitale Hongroise ; aussi mon premier soin fut-il de porter une carte chez lui, dès l'arrivée, pour lui renouveler l'invitation acceptée déjà de partager en célibataire, mon dîner, pour prendre contact.

A voir ce gentleman des plus corrects dans sa redingote noire, à la tête fine et expressive, aux yeux profonds et vivants, qu'on devine mêlé de près, au mouvement intellectuel de son pays, aux affaires publiques, fort au courant des dessous de la politique mondiale, suivant de très près celle de la Hongrie, je ne soupçonnerais guère sa qualité de Prêtre Catholique, d'austère Religieux, l'une des personnalités les plus en vue de cet Ordre fameux des Piaristes. Cette congrégation qui tient une si large et si belle place dans la Pédagogie a su, tout en restant fidèle à sa mission éducative, à ses Constitutions et à la plus scrupuleuse orthodoxie Romaine, prendre une attitude vraiment patriote, rester intimement Hongroise, justifier la confiance du Gouvernement, l'affectueux respect unanime. Plusieurs de ses Membres ont fait partie du Parlement, siègent dans les Universités et les Académies, et dirigent maints collèges, prennent fructueusement part, sous de multiples formes à la vie nationale.

Elles m'ont été pleines d'intérêt et de charme mes longues causeries du soir avec le savant Père Kôrósi. En un tableau des plus vivants, il a fait succintement passer sous mes yeux les origines et les fastes de son pays. Il me montre mon compatriote Auvergnat Gerbert, le Pape Sylvestre II, créant virtuellement l'hégémonie Hongroise, en plaçant le 15 Août de l'an Mil, par les mains de l'Archevêque de Gran, la couronne royale sur la tête du Duc Magyar Etienne, dont l'Eglise Romaine fit bientôt un Saint, lui octroyant ce privilège si spécial du « jus patronatus », décorant sa royauté naissante de ce titre unique de Majesté Apostolique. Il me montre la race Magyare dépouillant peu à peu sa rudesse native sans rien perdre de ses énergies, ignorante du découragement, assoiffée d'indépendance, enthousiaste et héroïque, champion de l'Europe en face des Mongols barbares et de l'Islam fanatique. Nous parcourons à grands traits les annales Hongroises du Moyen-Age pleines de trou-

bles intérieurs, de compétitions incessantes, de successions bouleversées des Souverains. Le nom de la France y apparaît dès la fin du XIe siècle avec notre Godefroy de Bouillon qui règle amicalement à Soprony, avec le roi Koloman le passage des Croisés si fâcheusement précédés à travers les plaines Hongroises par les bandes désordonnées de Pierre l'Ermite et de Gauthier-sans-Avoir. Un siècle plus tard apparaît ici une Française, cette belle et douce Marguerite de France, sœur de notre Louis VII que le roi Béla III fait asseoir sur son trône. Mon patriotisme se plaît à imaginer que sa petite-fille, la douce et suave Sainte Elisabeth avait hérité de son aïeule Française cette douceur qu'elle porta jusqu'à l'héroïsme chrétien.

Si la mère de la Sainte, cette Gertrude de Méran, n'a, pas plus que son frère Berthold, l'Archevêque de Kalocsa, plus mondain qu'ecclésiastique, rien qui retienne la sympathie, si le royal père d'Elisabeth n'est pas lui-même un des rois les plus glorieux de

cette belle lignée des Arpad, il faut saluer néanmoins cet André II, le père de deux filles également belles et précieuses, l'une aux yeux de Dieu, la pieuse Comtesse de Thuringe, l'autre pour l'indépendance de la Hongrie : cette fameuse « Bulla Aurea », émule de la Grande Charte Anglaise, sa contemporaine, qui pose, dès 1222, de si sages limites à l'autorité royale, fait de la Hongrie une des plus anciennes monarchies vraiment constitutionnelles d'Europe, assure si pleinement le respect de la dignité humaine, la fière indépendance et le concours nécessaire de la Nation.

A cette source de liberté et de responsabilité partagée avec l'autorité royale, les Magyars puisèrent sans doute l'énergie de résister à l'indicible tourmente qui faillit emporter la Hongrie, sous le règne du propre frère de Ste Elisabeth, lorsqu'un million de Mongols, guidés par le barbare petit-fils de Gengis-Khan, se rua sur elle. C'était encore une Française, cette Yolande de Courtenay, fem-

me d'André II, et bientôt après un nouveau et double lien se forme avec la France, quand le Roi Ladislas épouse la nièce de notre Saint Louis, en même temps que sa sœur Marie de Hongrie devient la femme de Charles d'Anjou, Roi de Naples, dont la descendance succède aux Arpad, à la mort d'André III, dernier de sa race.

Il semble profondément exact, ce jugement de l'historien Hongrois Szilàgyi, sur cette première dynastie Arpadienne, inégale peut-être, mais toujours glorieuse et utile à la patrie :

« La nation Hongroise doit beaucoup aux « Arpad. Comme Ducs, ils lui ont donné le « sol que nous occupons, comme Rois, ils « ont fait de nous un peuple Européen... Ils « ont défendu l'indépendance nationale con- « tre les trois plus grandes puissances de « l'Europe : le Byzantin, le Pape, l'Alle- « mand. »

Ma fierté Française s'enorgueillit de voir la Hongrie appeler à la succession des Ar-

pad, leurs héritiers féminins, des Princes Capétiens, cette maison d'Anjou qui a occupé le trône Hongrois pendant un siècle, a jeté sur le pays l'incomparable éclat de la gloire chevaleresque de ce Louis d'Anjou, Louis-le-Grand, qui ceignit le double diadème de Hongrie et de Pologne, et dont les annalistes Hongrois disent de son règne qu'il fut « une longue bénédiction ». Tout fait supposer que sans l'extinction prématurée de la dynastie Angevine, les destinées Musulmanes auraient bifurqué, que sous cette vaillante impulsion, le faisceau Hongrois, indestructible, eût empêché l'implantation du Turc à Byzance.

Si le trône Hongrois ne devient que plus tard définitivement électif, déjà, à la mort de Louis-le-Grand, la diète Magyare, avant de reconnaître l'époux de sa fille Marie; Sigismond de Luxembourg, Empereur Allemand, avait songé à appeler au trône Louis d'Orléans, ce frère brillant et léger de Charles VI, roi de France.

Qu'il me soit permis d'évoquer, à ce propos, la mémoire de Gadifer de la Salle, l'un de nos premiers et plus hardis explorateurs Français, Chambellan et familier du Duc d'Orléans, il vint s'assurer à Buda des dispositions des Magnats vis-à-vis de son maître. Ce dernier renonça vite à toute prétention devant l'envahissement de la Hongrie par un autre Anjou: Charles de Durazzo, roi de Naples, et sa lutte avec Sigismond.

Mais bientôt, ce chevalier de ma race revenait en Hongrie prendre part à la Croisade de 1396, partager avec Jean sans Peur, qui commandait l'armée Française, le désastre de Nicopolis. Intrépidité Hongroise et « furia francese » exécutèrent de concert une de ces charges sublimes d'héroïsme qui, là, comme à Crécy, à Azincourt, à Poitiers et de nos jour à Reischoffen et St-Privat, donnent la gloire, mais non pas toujours la victoire.

La Couronne de St Etienne passe une première fois à la Maison d'Autriche, le glorieux Jean Hunyadi protège de son épée le trône du jeune Ladislas-le-Posthume, et quand ce dernier rejeton de la lignée héréditaire descend au tombeau, précisément alors qu'il allait épouser une Française, la fille de Charles VII le Victorieux, le roi de Jeanne d'Arc, les Magnats élisent un des leurs; Mathias Corvin ceint la couronne de Saint Etienne.

Vainqueur de la Bohême et du Turc, Instaurateur des Arts, père de la Patrie, le grand Corvin traverse, comme un brillant météore, l'histoire Hongroise. Après lui vient la nuit sombre et trouble des compétitions et des désastres. La sanglante défaite de Mohacz où périt en 1526 le monarque Hongrois, Louis de Bohême, livre Bude et une partie du royaume, au Turc. La fille du royal vaincu n'apporte que des Etats amoindris à Ferdinand d'Autriche, Empereur d'Allemagne. Enfin la couronne Hongroise est

déclarée héréditaire dans la Maison d'Autriche, en 1687, le Turc est chassé de Bude en 1699 et la Hongrie reprend ses frontières naturelles. Son sort est désormais uni à celui de sa puissante voisine, et l'Impératrice Marie-Thérèse, roi Hongrois, trouve dans le dévouement des Magnats qui lui prodiguent « vitam et sanguinem » l'aide indéfectible qui lui permet de sauver l'Empire.

Moins avisés peut-être que leur glorieuse aïeule, les Souverains Autrichiens ne surent pas ménager toujours,au cours des XVIIIe et XIXe siècles, les susceptibilités, l'impérieux besoin d'indépendance de leurs sujets Hongrois, ne se rendant pas compte de la marche du temps, de l'émancipation des esprits. Le malentendu s'aggrave, les esprits s'aigrissent; révolte et répression sont également passionnées et aveugles; les excès se multiplient de part et d'autre; ils atteignent au paroxysme, éclatent dans le grand mouvement libérateur de 1848.

Avec quelle patriotique émotion les Hon-

grois prononcent toujours les noms des défenseurs et des martyrs de l'Indépendance: Kossuth, Batthyany, Déak, Mészàros, Andrassy, Apponyi, et tant d'autres. La prudence avisée du Souverain qui règne depuis plus d'un demi-siècle entier sur la Hongrie, a su pacifier les esprits, établir un « modus vivendi » sortable. Sa loyauté a respecté toujours le serment constitutionnel qu'il prêta en 1867 à Bude, au jour de son couronnement. A travers d'inévitables tiraillements et malgré tout ce qu'a de complexe une situation toujours délicate, il paraît certain que François-Joseph, léguera à son successeur, aussi bien la couronne stéphanienne de Hongrie, que l'impérial diadème Autrichien.

Tel me paraît le sentiment du très aimable Comte Albert Apponyi, aujourd'hui Ministre de l'Instruction Publique et des Cultes, après avoir longtemps dirigé l'opposition au Parlement Hongrois. Il a accepté un

portefeuille dans le Ministère actuel où le Comte Andrassy détient celui de l'Intérieur et le fils du grand Kossuth celui du Commerce. Ma longue causerie avec cet éminent homme d'Etat, dans sa demeure de Bude, m'a laissé un souvenir de cordiale gratitude pour l'accueil flatteur reçu de lui, une admiration toute déférente et très vive pour ce clair esprit aux vues nettes et précises, conscient des possibilités, ennemi des utopies. Il faut voir avec quelle chaleur communicative, ce haut gentilhomme, redressant sa taille immense, parle de l'avenir de son pays, plein de foi patriotique dans ses destinées, tout occupé des responsabilités du pouvoir, qu'il exerce en catholique avisé et en ardent patriote.

***

La cellule, fort confortable du reste du Père Kòrôsi dans ce beau collège des Piaristes, est un vrai centre de réunion où sa sollicitude attentive groupe en mon honneur maintes intéressantes personnalités. Les dé-

licieuses heures passées là dans le nuage de blonds cigares renouvelés sans relâche avec le Général Palkovics et le Député Comte Téléki!

Capitaine dans le Régiment de l'Archiduc Maximilien, le Général Palkovics, aujourd'hui Feldmarschalleutnant, suivit son Colonel, devenu Empereur au Mexique où l'attendait une Couronne et la triste mort de Quérétaro. Il est resté là-bas du premier jour jusqu'au dernier, s'est battu côte à côte avec ses camarades Français dont il conte mille traits élogieux, a suivi une à une toutes les péripéties du drame Mexicain, a vu naître et sombrer l'Empire éphémère de Maximilien, ne s'est embarqué pour l'Europe, qu'après le dernier acte de la sanglante tragédie.

Fin lettré, parlant avec une égale facilité le Français, l'Italien, l'Espagnol, sans parler du Hongrois et de l'Allemand, ses deux langues maternelles, né à Bude où il est revenu habiter son hôtel familial, aimant filialement

chaque pierre de sa cité natale, possédant à merveille jusqu'à son histoire anecdotique, son inépuisable bienveillance en a fait pour moi le guide le plus expert en même temps que le plus aimable compagnon. Avec quelle verve intarissable, quelle sûreté de mémoire, quel brio tout Français, retenu quelque peu affirmait-il modestement, de la fréquentation de nos officiers, il contait maint souvenir historique, lançait l'historiette charmante, lorsqu'après une journée passée au Palais Royal de Bude, il me faisait l'honneur de venir en grande tenue, la poitrine surchargée de décorations, partager mon dîner dans la grande salle si vivante et si gaie de l'hôtel Hungaria.

Tout jeune, frisant à peine la trentaine, d'extérieur infiniment sympathique et charmeur, et pourtant déjà presque vieux Député, puisqu'il représente depuis deux Législatures, un département oriental au Parlement Hongrois, le Comte Paul Téléki est

une de ces natures d'élite, qui exercent une véritable attirance.

Ce parfait galant homme et grand Seigneur, aux allures mondaines, cache un laborieux servi par une rare facilité d'assimilation. A lui surtout je dois d'avoir pénétré quelque peu dans l'âme politique Hongroise, d'avoir perçu de quels fils ténus et terriblement enchevêtrés est tissée la vie de cette assemblée qui compte des représentants de Nations diverses, aux aspirations, aux intérêts souvent opposés, qu'il faut maintenir toujours groupés néanmoins pour conserver intacte l'hégémonie politique de la Hongrie, en face du Parlement Autrichien qui ne doit être que le frère et jamais le tuteur !

Ce que nous appelons royaume Hongrois, n'est pas plus homogène que l'Empire d'Autriche. Si ce dernier groupe en faisceau, Germains, Tchèques, Polonais, Italiens, le premier réunit Magyars, Croates, Ruthènes, Roumains dont les affinités et les sympathies ne sont guère que de surface. Pendant toute

la durée de mon séjour à Budapest, le Parlement offrait un spectacle typique et bien particulier. Dans l'immense salle quarante Députés Croates sont seuls à leur banc, devant le Président qui occupe mélancoliquement le fauteuil, flanqué d'un interprète.

Un article de la Constitution garantit aux Députés Croates l'usage de leur langue et le droit de parler sur chaque article d'une loi en délibération. Dans l'unique but de faire une obstruction systématique, chacun des quarante Députés de Croatie prononce un long discours auquel personne ne comprend le moindre mot. Seul le malheureux interprète écoute sans défaillance, pour avertir le Président de tout écart de langage. Les Députés Hongrois, Roumains, encombrent couloirs et buvette, attendant philosophiquement la fin de ce flux de paroles, aussi insolite qu'inutile, qui dure depuis des semaines.

Le Comte Téléki a voulu me faire les hon-

neurs du Parlement, m'y présenter au Ministre de l'Intérieur, Comte Jules Andrassy. Fils du héros de l'Indépendance, type accompli de Magnat, aux traits fins et délicats, à la physionomie expressive, le Comte Andrassy possède à merveille son échiquier politique Européen. De complexion délicate, l'air toujours un peu las, il me parle avec une mesure parfaite, un sens exquis des nuances, des grands problèmes dont la solution intéresse les peuples, bien au-delà des frontières Hongroises.

C'est un véritable palais des Mille et une Nuits, une merveille byzantine réalisée sur les bords mêmes du Danube, un somptueux et bizarre mais très heureux mélange d'Occident et d'Orient, que cet immense et mirifique Parlement Hongrois. « Heureux et fiers de notre indépendance reconquise, nous « avons vu très grand » m'avait dit, avec une fine ironie, le Comte Apponyi. Si dérouté que soit notre concept septentrional de la beauté ogivale en voyant ici le gothique ma-

rié au byzantin, ses faisceaux de colonnettes alterner avec des chapiteaux romans,ses fines nervures s'amortir sur des pilastres cannelés, et cette profusion de dorures, de mosaïques, enrichissant murs, dômes et plafonds, jusqu'à l'éblouissement, on reste étonné, surpris, mais admiratif devant ce somptueux et très original amalgame.

L'impeccable régularité extérieure de l'immense façade gothique rectiligne la différencie fâcheusement de nos monuments similaires, lui enlève ce charme si spécial que tirent nos constructions médiévales de leur totale absence de symétrie. L'immense coupole franchement ogivale avec ses longues baies trilobées, ses sveltes contreforts à pinacles, qui domine l'imposant édifice, écrasant de sa lourde calotte sphérique toitures et clochetons paraît plutôt un formidable grossissement du baptistère de Pise qu'une sœur jumelle de Santa Maria dei Fiori de Florence, ou de St Pierre de Rome.

La disposition intérieure de l'édifice est, en

revanche, à louer sans réserve. L'escalier d'honneur se développe avec la plus majestueuse ampleur, sous l'enchevêtrement harmonieux de ses voûtes; les hautes galeries ogivales, les vastes salons enrichis d'une profusion de sculptures, la salle du trône surtout, qui occupe en entier la rotonde, sont d'une richesse étonnante et pourtant de très haut goût. Aux sveltes colonnes qui soutiennent la coupole, s'adossent sur des culots délicatement fouillés, les statues polychromées des monarques Hongrois. Les dais, d'une richesse inouïe de détails qui les couronnent, dissimulent très heureusement la hauteur exagérée des fûts, en rompent agréablement la monotonie. Les fauves reflets des dorures prodiguées aux murs, les rutilements des Mosaïques vénitiennes sur lesquelles se joue la lumière avivent de chaudes clartés les sombres sculptures des boiseries et du trône, fouillées en plein chêne. Le salon voisin, où reçoivent les Députés, est peut-être plus admirable encore, d'une harmonie par-

faite. Les voûtes compliquées, aux innombrables arêtes, toutes mêlées d'un or déjà pâli viennent s'amortir délicieusement sur des boiseries dont l'inimaginable fouillis a toute la délicatesse d'une dentelle.

L'immense salle des séances, sur laquelle les verrières du pourtour versent à flots la lumière, où tout est du plus pur gothique des arcatures ogivales des vastes tribunes du public à la haute chaire du Président, aux sièges et aux pupitres éminemment confortables des Députés, me paraît un modèle achevé, bien supérieur à tout ce que j'ai vu dans les autres pays, sans oser même lui comparer l'enceinte législative sans air ni lumière franche de notre mesquin Palais-Bourbon.

Vraiment la splendeur du cadre ajoute à la Majesté Parlementaire, et en imposerait sans doute aux audacieux disposés à tenter ici quelque nouveau Dix-huit Brumaire.

*
* *

C'est dans ce cadre unique que j'écoute de

la bouche des fils des héros de l'Indépendance, des martyrs de la liberté reconquise, l'évocation du drame sanglant qui a arraché la Hongrie à l'absolutisme Autrichien.

Contemporain de notre Roi Louis-Philippe, l'Empereur Ferdinand régnait, insignifiant Souverain, épileptique dit-on, qu'on avait dû assister d'une «Conférence d'Etat», composée des Archiducs Albrecht, Louis et Maximilien, de Metternich, de Kolovrat et quelques autres, tous imbus des idées les plus autoritaires, ennemis de toute concession libérale. L'administration financière, politique était telle qu'elle justifiait pleinement de l'avis des plus impartiaux le jugement de Napoléon sur l'Autriche: « Elle n'est plus une Monarchie, mais une oligarchie et de la pire espèce. » La tyrannie policière était à ce point tracassière qu'on traquait dans l'Empire les détenteurs supposés de l'Histoire de la Révolution Française de Thiers et des œuvres de Victor Hugo. Le premier cadet de Ferdinand, l'Archiduc

François-Charles, père de l'Empereur actuel François-Joseph, était aussi inexistant que son impérial frère. Sa femme, en revanche, Sophie de Bavière, énergique, politique profonde, incarnait l'âme de la réaction et a gardé jusqu'à sa mort une influence prépondérante sur son fils devenu Empereur.

Le 13 mars 1848, avaient éclaté les premiers troubles de Vienne devenus vite une Révolution qui avait obligé Ferdinand à se réfugier à Olmütz; la Bohême était en feu, Vienne et Prague, hérissées de barricades, exigeant une Constitution. Huit jours auparavant, Louis Kossuth, déterminant la Révolution Hongroise, s'était écrié: « L'héri-
« tier de la Maison de Habsbourg, l'Archi-
« duc François-Joseph sur qui repose l'es-
« poir de la Nation trouvera un trône splen-
« dide fondé sur la liberté du peuple. Mais
« il lui deviendrait impossible de le conser-
« ver si le système actuel se perpétuait. L'a-
« venir de la dynastie dépend d'une union
« cordiale entre le peuple et le Souverain;

« elle ne peut se réaliser, cette union, que « par la force adhésive d'une Constitution. » En vain on avait tenté une répression féroce, en vain l'astucieuse Archiduchesse Sophie avait-elle essayé du « Divide et impera », avivant les antipathies de races entre Allemands, Tchèques, Hongrois, Slovènes, Croates; en vain avait-on paru accorder un Ministère homogène à la Hongrie qui entrait en fonctions le 11 avril, l'orage grossissait sans cesse, la Dynastie Impériale ne vit le salut que dans le changement de Souverain; le 2 décembre 1848, dans le palais d'Olmütz, l'incapable Ferdinand abdiquait et son jeune neveu, François-Joseph, actuellement régnant, ceignait la couronne Impériale. Le premier manifeste de ce prince que Kossuth avait appelé « l'espoir de la nation » parlait « des traîtres à l'intérieur » déclarait sa volonté « de maintenir unis dans un corps unique, tous les peuples de la Monarchie ». La Hongrie répondit au défi Impérial en proclamant dans son Assemblée Nationale

« François-Joseph un usurpateur qu'elle ne pouvait reconnaître pour roi tant qu'il n'avait pas prêté serment à la Constitution Hongroise ». Le nouvel Empereur riposta en déclarant traître et coupable du crime de lèse-majesté l'Assemblée Nationale de Hongrie. Le féroce Windischgraetz, le « bombardeur » de Prague, entra dans Bude; un peu partout en Hongrie le sang coula. L'Empereur de Russie offre à son « bon frère d'Autriche » deux cent mille hommes pour étouffer « la rébellion Hongroise. »

On sait l'admirable mouvement qui naquit alors en Hongrie. Tout ce que le pays compte d'hommes valides se lève pour défendre la liberté menacée; tout jusqu'aux enfants de quinze ans, jusqu'aux femmes, prend les armes. Devant un pareil élan les Impériaux reculent; le 21 mai, l'armée Hongroise les chasse de Bude où l'Assemblée Nationale et le Gouvernement de la République Hongroise s'installent le 5 juin. Viennent ensuite

les revers, le nouvel abandon de Bude, François-Joseph pourchassant ses sujets, le Gouvernement National réfugié à Debrecén. Gôorgey, le commandant des forces Hongroises traite avec le Général Russe Rudiger, lui remet, à Vilàgos, onze généraux, quatorze cent vingt-six Officiers, trente mille hommes, cent cinquante canons, huit mille chevaux, soixante drapeaux!

La répression fut alors terrible: pendus ou fusillés treize généraux, pendus les Membres du Gouvernement, pendus des milliers de Hongrois; pendant de longs mois, la Hongrie se couvrit de gibets! Des années durant, elle fut traitée en pays conquis, écrasée sous une oppression telle que parler seulement la langue nationale était un crime capital!

Magenta, Solferino n'arrachaient pas seulement à l'Autriche la Lombardie et la Vénétie en 1859, mais obligeaient encore, par répercussion, François-Joseph à se résigner à une Constitution qu'il proclama le 26

février 1861. La Hongrie rongeait son frein; mais le volcan grondait si sourdement qu'en 1864, elle était mise en état de siège; une insurrection Polonaise lui rendait l'espoir de secouer le joug. En 1866, au moment des désastres de Sadowa, François-Joseph put craindre de voir les Hongrois opprimés, prêts à lier leur sort à celui de la Prusse; il comprit enfin la nécessité impérieuse d'abandonner la voie stérile des inutiles répressions, de faire la paix avec le peuple Hongrois. Le 8 juin 1867, il se faisait couronner dans l'église Saint-Mathias de Bude, Roi de Hongrie, et le 23 décembre, il signait un compromis établissant le dualisme Austro-Hongrois encore en vigueur actuellement.

Depuis lors, la chevaleresque Hongrie s'est montrée loyaliste vis-à-vis de son Roi dont elle ignore systématiquement le titre Impérial. Elle l'accueille du vieux cri Magyar « *Éljen a Kiràly* » — Vive le Roi. — Les fils des martyrs de la Patrie, tel le

comte Jules Andrassy, font partie du Gouvernement, mais on ne saurait demander à cette Nation un oubli absolu de ses douleurs passées, un enthousiasme délirant pour un Monarque qui eut, vingt ans durant, pour sceptre une verge de fer et qui ne parle même pas la langue de ses sujets!

On me raconte, à ce propos, une curieuse anecdote: Lors de son premier voyage à Budapest, en 1849, on fit entendre au jeune Souverain que, s'il ne voulait pas s'aliéner à tout jamais le cœur de ses sujets Magyars, il était indispensable qu'il parût ne pas ignorer, au moins officiellement, la langue nationale. François-Joseph n'était pas polyglotte et tous les efforts de ses professeurs d'antan avaient échoué à lui apprendre aucune autre langue étrangère à l'Allemand, que le Français. La visite de l'Ecole Militaire de Bude et celle d'un Hôpital s'imposait. Il y avait là thème à deux courtes allocutions qu'il fallait prononcer, de mémoire, en Hongrois, et la situation serait ainsi sauvée.

L'Empereur « piocha » consciencieusement son devoir d'écolier, apprit, répéta, retint. Le geste nécessaire accompagnait bien le mot à souligner; Ministres et Professeurs se déclarèrent pleinement satisfaits à la répétition générale. Le grand jour arrivé, on commença par l'Ecole Militaire. François-Joseph écouta avec intérêt les harangues, approuvant de la tête, souriant aux bons endroits des discours dont il n'entendait pas une syllabe. Puis, résolu, sans une hésitation, d'un ton crâne et martial, il débita son « improvisation ». A l'Hôpital, même jeu de scène, même impeccabilité Impériale. Et pourtant, les visages des auditeurs, au lieu de s'épanouir à cette gracieuseté manifeste du Souverain, s'assombrissaient tandis que le cortège officiel prenait un air déconfit. Aux Militaires l'Empereur avait vanté les soins donnés aux malades, à l'Hôpital il avait complimenté sur la correction des manœuvres exécutées devant lui; il s'était trompé de discours! Depuis lors,

m'assure-t-on, François-Joseph a fait d'immenses progrès; outre l'Allemand, l'Italien et le Français qu'il possède, il converse avec ses sujets Hongrois dans leur langue.

***

Plus je parcours cette magnifique ville de Pest, plus elle me charme et me séduit. Ils ont raison les Hongrois qui me disent: « Depuis que notre révolution nous a donné l'indépendance et depuis qu'elle est la « capitale définitive de la Hongrie, nous « l'avons voulu grande, belle, opulente, « bien moderne et pourtant évocatrice de « toutes les richesses artistiques du passé. » Il est difficile de trouver, même sur les bords de la Seine, une promenade plus belle et plus élégante que ce quai François-Joseph qui, sur quatre kilomètres de long, déploie le long du Danube, dont il épouse la courbe adoucie, la splendeur de ses édifices, le luxe de ses magasins. Interdit aux voitures, il est la promenade aristocratique, baignée de soleil, avec l'amusant spectacle de l'activité

du fleuve, des grands navires amarrés en aval, vers la Douane, des vapeurs, des barques qui sillonnent sans cesse ses eaux bleues. D'immenses ponts suspendus le relient à son frère jumeau de Bude, quai plus désert, noyé dans l'ombre de la montagne au pied de laquelle on l'a taillé. Et Bude s'érige sur la rive opposée, décor féérique où l'œil va de la mince flèche gothique de Saint-Mathias, de son chevet puissant, à ce curieux et grandiose bastion des Pécheurs, sorte de terrasse monumentale dominant à pic le fleuve, faite d'arcades Romanes, de galeries ajourées agrémentées de tours à colonnades, d'échauguettes historiées, du plus puissant effet décoratif. Un grand escalier monumental cache les bases de ces fortifications somptueuses, si belles, si riches de sculptures, de colonnes, de statues, que le Moyen-Age n'en connut, en réalité, jamais d'aussi magnifiques. Dominant ses jardins en pente qui dévalent jusqu'au fleuve, l'immensité du Palais Royal se

dresse, couvrant de sa masse, longue de plusieurs centaines de mètres, de ses pavillons en saillie, de ses coupoles, de ses dômes, de ses colonnades, la croupe de la colline qui s'abaisse au-delà pour former un vallon qu'emplissent les constructions privées d'où émergent la verdure des squares, la ligne ombrée des boulevards. Plus loin, la montagne se redresse, plus haute, rocheuse et abrupte, taillée à pic sur le Danube, couronnée d'une énorme forteresse dont la masse sombre écrase de son vaste quadrilatère le sommet du mamelon. Mais, la pente qui rejoint la ville a été décorée pour le plaisir des yeux; des rampes douces bordées d'élégantes balustrades, dont la pierre blanche se détache sur la sombre verdure hivernale des massifs, conduisent à une monumentale colonnade en hémicycle au devant de laquelle se dresse, sur son socle de rochers entassés, le bronze gigantesque de Saint Gérard — Szen Gellert — ce premier apôtre de la Hongrie, Prêtre Vénitien qui con-

vertit à la foi chrétienne le Duc des Magyars, Geyza, père du Roi Saint-Etienne.

Bordant le quai, se succèdent, sur la rive de Pest, de majestueux monuments, le « Temple de Plutus », cet immense palais de la Bourse, aux assises puissantes, aux colonnes massives qui donnent l'impression de la force et de la solidité emblématiques des finances Hongroises. Plus loin le Palais de la Redoute, magnifique salle de fêtes, de bals et de concerts, profile sa masse Romano-Mauresque, offrant sa curieuse décoration de peintures murales; légendes Hongroises, Tournoi du Roi Mathias, Festin d'Attila d'un saisissant effet. Après avoir traversé la Place du Serment — « Eskü tér » — où François-Joseph a juré, en 1867, fidélité à la Constitution Hongroise, il faut s'arrêter à l'Eglise Paroissiale — « Plebània — Templom » —, la plus ancienne de la ville, celle où fut peut-être baptisée, dit-on, Sainte Elisabeth, dont la juridiction paroissiale englobait la totalité de la cité modeste

qu'était encore Pest, il y a un siècle.

Le Curé, qui est le mien, puisque l'hôtel Hungaria est sur son territoire, est une de ces figures typiques d'apôtre comme il convient à notre temps, qu'il faut saluer avec respect et admiration. D'origine Française, l'abbé Jean Bakâcs, issu de souche bourguignonne transplantée, il ne sait comment, en Hongrie, au commencement du XIXe siècle, peut-être par quelque soldat Napoléonien, épave d'une de nos armées, resté au pays Magyar après la Paix de Presbourg, il a gardé, semble-t-il, de ses origines Franques, non seulement la haute stature, la figure avenante, mais le clair et franc regard, mais encore cet esprit avisé du Bourguignon qui sait s'adapter aux nécessités des temps et des lieux. Prêtre jusqu'aux moëlles, uniquement soucieux de faire connaître Jésus, et Jésus crucifié, suivant le mot de Saint Paul, de répandre la paternelle doctrine de pacification et d'amour du Nazaréen, il est l'homme de toutes les œuvres sociales, de toutes

les charitables et philanthropiques initiatives. Persuadé que le peuple, dans son concept simpliste, juge l'arbre à ses fruits et le Prêtre Catholique, la doctrine qu'il prêche, à ses effets, il lui offre aide matérielle et morale bien plus qu'édifiantes homélies et pratiques pieuses qui ne seraient pas comprises. Pas une œuvre sociale ou de mutualité et d'assistance qui lui soit étrangère. Chacun de ses Vicaires a son département limité, sa sphère d'action tracée. Et ce Prêtre qui ambitionne seulement d'être Curé, mais vraiment Pasteur de ses ouailles, dans la plus haute acception du mot, de leur faire une vie morale plus pure et plus saine en même temps que matériellement plus douce, réalise si bien, à mes yeux, le prototype du pacifique « Miles Christi » qui convient à nos temps d'indifférence et de tiédeur plus que d'hostilité et de haine; son zèle sacerdotal me paraît si pratiquement Apostolique dans l'exposé de détail qu'il veut bien m'en faire, que je m'attarde une matinée

entière auprès de lui, en dépit du mal inouï que j'ai à m'instruire. Faut-il être assez peu polyglotte pour en être réduit, comme moi, à causer sociologie dans la langue de Cicéron... pardon, dans celle de quelque ignare Frère cuisinier d'un Monastère Bénédictin du Moyen-Age, sera plus exact! —

La double ligne de larges boulevards intérieurs et extérieurs qui font à Pest une magnifique ceinture d'air et de lumière donnent une impression grandiose qui devient franchement admirative lorsqu'on remonte en son entier le boulevard Andrassy qui s'étend rectiligne sur trois kilomètres, bordé de somptueux édifices, du centre de la ville au Varosliget, parc superbe de cent vingt hectares. L'Opéra y étale la belle ordonnance de sa façade Renaissance, chaque édifice, maisons particulières et monuments publics, rivalise de luxe avec son voisin, offrant une variété de styles qui retient l'œil charmé bientôt par la noble ordonnance du Rond-

Point venant couper très heureusement la monotonie de la ligne droite. Les hautes constructions incurvées qui le bordent, très pures de style, forment cadre aux fières statues de bronze des héros de l'Indépendance qui, artistiquement groupées là, semblent y faire revivre toute l'épopée de la Patrie Hongroise. Puis, la large voie triomphale continue entre de délicieuses villas, souvent d'une originalité imprévue, s'enveloppant dans la verdure de leurs jardins jusqu'au monument du Millénaire qui se dresse au bord d'un lac, centre d'un majestueux hémicycle amorti par deux palais et dont les colonnades grandioses, gigantesque balustrade posée en fond de tableau, laissent entrevoir la profondeur sans limites des frondaisons touffues.

Puis, c'est au hasard des randonnées à travers la ville, au long des boulevards Ràkoci, Karoly, aux trottoirs larges comme des rues, dont les maisons affectent partout un caractère architectural, ayant chacune sa physionomie propre, la visite de divers monuments :

Le Musée National sobre copie de l'antique, autrement heureuse que notre Bourse de Paris, son immense toile de Munkacsy : la conquête de la Hongrie par Arpad, une curieuse collection d'armes et de bijoux Scythes, des meubles, des objets d'art de toutes époques, jusqu'au piano de Beethoven, de longues galeries où l'histoire de la Hongrie est écrite en nombreux tableaux, presque tous modernes, dont beaucoup décèlent un art puissant, d'un coloris très chaud, quasi-Oriental. Tout auprès, le quartier des Magnats aux beaux palais Kârolyi, Esterhâzy, Festétics, l'Université, transférée de Nagyszombat par Marie-Thérèse « roi de Hongrie » avec son cachet de lourdeur Allemande des monuments du XVIIIe siècle vus partout, la cathédrale de St-Etienne, superbe édifice où l'architecte a su habilement marier St-Marc de Venise et notre Panthéon, faire infiniment mieux qu'Esperandieu à la cathédrale de Marseille. L'intérieur surtout, basilique toute Orientale en forme de croix Grecque, avec

sa profusion d'or très doux, son maître-autel pur chef-d'œuvre dont les murs revêtus d'immenses bas-reliefs en bronze doré mettent en pleine valeur sous son édicule de marbres précieux, l'admirable statue du premier roi chrétien de Hongrie.

Au pied de la statue du Comte Szechenyi qui se dresse au devant de l'Académie Hongroise fondée par lui en 1825, j'ai un souvenir de respectueuse gratitude pour sa petite-fille la Comtesse de Wimpfen, Grande Maîtresse de la Cour de l'Archiduchesse Isabelle qui m'a été si aimablement accueillante à Presbourg et je songe au mariage que vient de faire son frère le jeune Comte Szechenyi avec Miss Vanderbilt dont a retenti la Presse des Deux Mondes. Un Américain, très brutalement marchand de porcs, rencontré à une table Parisienne amie, me disait qu'il voyait dans ces alliances aristocratico-plébéiennes l'hommage rendu par les vieilles races Européennes à la jeune énergie Américaine. Mariage de l'Or et du Glaive, a-t-on

dit de celui-ci. Revanche de déracinés, jadis corvéables sur le sol de la vieille Europe, qui voient, non sans orgueil, les fils de leurs anciens maîtres solliciter ces alliances, les descendants des seigneurs qui traitaient en taillables à merci les grands-pères des financiers d'aujourd'hui, solliciter humblement ces petites mains pleines de bank-notes!

Au fond, ne peut-on dire que c'est une aristocratie « sui generis », cette race de milliardaires brusquement surgie des docks de New-York et de Chicago? Lorsque jadis les grands féodaux agglomérèrent en Comtés, en Marquisats, en Duchés, les provinces ravagées, ils fondèrent en définitive la liberté de produire en sécurité, la liberté de penser, de travailler à l'abri de la menace perpétuelle des Barbares. Les milliardaires qui unissent leurs forces en quelque « *trust* » formidable pour augmenter la production, abaisser les tarifs, écraser les concurrents du dehors, font opulentes les industries qui les secondent; le nombre des ouvriers est

augmenté, le salaire amélioré. Et concurremment à une vie matérielle meilleure, le travailleur, l'élite tout au moins s'affine, devient plus consciente. Je sais bien que trop souvent les doctrines socialistes bénéficient seules de cet accroissement d'intelligence ouvrière; mais l'emploi fâcheux du progrès obtenu peut-il faire condamner le progrès? Ce sont des aristocrates, à leur façon, qui se sont sélectionnés eux-mêmes à force d'intelligence audacieuse, ces Carnegie balayeur et camelot, il y a un demi-siècle à peine, aujourd'hui « *Roi de l'Acier* », et son associé jadis cireur de bottes sur le port de New-York qui règnent maintenant en véritables souverains, dotant les Universités, bâtissant des Hôpitaux, enrichissant les Musées, édifiant des Ecoles. En résumé, à des époques différentes et par des moyens divers , le Chevalier et le Financier ont l'un et l'autre combattu la barbarie, contribué à l'amélioration générale. Elle n'est pas, somme toute, dénuée de tout fondement l'opinion qui veut que le

mariage de la Comtesse Szechenyi et celui de sa sœur la Duchesse de Malborough symbolisent l'amende honorable consentie par le vieux monde à ses enfants traités jadis en parias qui ont fécondé le nouveau.

*
* *

Le comte Téléki qui part visiter ses électeurs Transylvaniens m'a fait l'honneur de m'inviter à dîner au Cercle des Magnats avec son ami M. de Mocsonyi, jeune gentilhomme de la Roumanie Hongroise. Le local égale en ampleur, en confort somptueux, ceux de nos plus grands cercles Parisiens; de la chère succulente que j'y ai faite, j'aurai tout dit en affirmant que le maître-queux des Magnats, si tant est qu'il ne soit pas un Vatel Français, est vraiment digne de l'être!

La conversation effleure mille sujets, politiques, religieux, internationaux, littéraires, mondains. J'ai dit l'homme de valeur vraie, l'érudit apprécié du monde savant, le causeur délectable qu'était le jeune Député Transylvanien. Tout naturellement nous

parlons de sa circonscription et j'essaie de me documenter sur cette Transylvanie que je ne connais, comme tant d'autres, j'ose dire, que de façon fort confuse.

Les Roumains se prétendent, fort à tort, assurent aujourd'hui les Savants, les plus anciens habitants du sol; à côté d'eux, les Szekely s'affirment, non pas descendants des compagnons d'Arpad comme les Hongrois, mais des Huns qui se seraient établis dans la région après les revers des hordes d'Attila(1). Constitués gardiens des frontières contre les invasions Tartares et Turques, ils auraient été déclarés tous nobles et égaux entre eux par les Souverains Hongrois qui les avaient exemptés de tout impôt autre que celui du sang. Les Hongrois, les Saxons, importés jadis comme colonisateurs, forment, pour la plus grande partie, le reste de la population dans laquelle figurent aussi des Arméniens,

(1) On admet aujourd'hui que les Huns étaient des Mongols possédant un dialecte particulier, tandis que les Szekely ne seraient, en réalité, qu'une des tribus hongroises.

des Grecs, des Tziganes, des Serbes, des Slovaques et des Juifs. Ici, autant et plus qu'en d'autres contrées Hongroises de multiples races très tranchées cohabitent de longue date. Les confessions religieuses ne sont pas moins nombreuses: Catholiques-Romains, Catholiques-Grecs, Orthodoxes, Luthériens, Unitaristes, Sociniens, Israélites, d'autres sectes encore, y vivent côte à côte.

Conquise au IXe siècle par les Magyars, la Transylvanie fut constituée, dès le temps de St Etienne, en Principauté ou Woïvodat, vassale tantôt de la Hongrie, tantôt de la Turquie. Les Saxons, appelés comme colons au XIIe siècle, se sont toujours réclamés d'une autonomie spéciale reconnue par la Bulla Aurea de 1222 confirmée par les Constitutions successives de la Hongrie et récemment encore par une loi de 1891. Dès 1545, la Diète de Torda avait réglé les droits et privilèges de chaque race. Tributaire de la Turquie depuis 1526, la Transylvanie avait gardé pourtant le droit de choisir son Prince

auquel le Sultan donnait l'investiture. Après le triomphe d'Eugène de Savoie et la conquête de Bude, la Principauté fatiguée de son indépendance relative, qui ne lui avait pas procuré la sécurité, se donna à l'Autriche sous condition que par la Charte du 4 Décembre 1691, celle-ci garantirait aux Transylvaniens, de toutes races et religions, leurs droits et privilèges respectifs. Mais les Chartes sont faites pour être violées et celle-là ne fut, autant dire, jamais appliquée. Dès qu'elle eut obtenu l'abdication du dernier Woïvode Apaffy II, l'Autriche eut la main lourde.

Mécontents de ce parjure, les Transylvaniens se soulèvent à la voix du descendant de leurs Woïvodes: François Râkóczy II. Aidé par Louis XIV, il put soutenir la lutte contre l'Autriche jusqu'en 1711, obligé finalement de se réfugier à Paris où il fut accueilli en héros. C'est pour animer ses troupes que fut composée la fameuse « Marche Hongroise de Rakoczy » que notre Berlioz a immortalisée.

Jusqu'en 1848, la Transylvanie frémissante subit le joug Autrichien. Le 30 Mai, l'union à la Hongrie est votée à la Diète de Kolozsvâr, puis les Transylvaniens font cause commune avec l'Autriche contre la Hongrie. Enfin, la Loi des Nationalités de 1868 leur donne une Constitution; mais ils ne cessent depuis d'élever des plaintes contre la prédominance Hongroise. Une campagne de Presse entreprise contre la Hongrie en 1892, a valu à ses auteurs les Assises sous l'accusation de Séparatisme. En résumé, les Transylvaniens, officiellement unis aujourd'hui à la Hongrie, repoussent la « Magyarisation » avec la même énergie que mettaient les Hongrois à refuser la « Germanisation ». Il semble impossible que la Hongrie, aussi bien que l'Autriche, admette jamais la résurrection de l'ancienne Principauté libre de Transylvanie et les rapports restent tendus entre les deux pays. La situation d'un Député national, c'est-à-dire, d'un district Roumain ou Saxon ou Slovaque ne

doit pas être sensiblement plus facile au Parlement de Budapest que celle d'un Tchèque à celui de Vienne.

Sans être de grandes et populeuses cités, Karlsburg, qui garde les tombes des Hunyade dont la demeure natale est voisine, Segesvar, Kronstadt, Hermannstadt, Kolozsvar, sont villes intéressantes, industrielles et minières. On a surabondamment décrit les beautés alpestres de la Transylvanie, les sites pittoresques des Karpathes auxquelles on arrache les minerais variés que ses flancs recèlent, en même temps, hélas, que la cognée abat ses forêts pour les transformer en papier à journaux.

Pour tout Député, ses électeurs sont les plus braves gens du monde, leurs femmes parées de toutes les vertus! C'est de source plus impartiale que mon aimable amphytrion que j'ai entendu vanter la beauté des Transylvaniennes vraies filles des anciens Daces croisés du Romain conquérant. Leurs traits réguliers, leur teint brun, leurs che-

veux noirs, leurs admirables yeux en amande, la finesse des attaches en font souvent de réelles beautés. Elles étaient vraiment gracieuses celles que j'ai aperçues à Budapest, vêtues d'une chemisette brodée, serrée à la taille par une ceinture ornementée d'argent et de grenat, coiffées du « burten » original cylindre de velours noir garni de rubans dans le dos qui fait songer au shako de nos Hussards de la Révolution, tandis que les hommes avaient belle et fière allure, quelques-uns vraiment beaux comme de jeunes dieux, avec leur pantalon blanc ou foncé, leurs grandes bottes, leur veste, à boutons métalliques, de peau blanche ornée de fleurs rouges découpées, leur surtout de laine à longs poils ou le manteau de drap blanc bordé en couleurs et doublé de rouge, la figure ombrée par le vaste chapeau de feutre.

De Transylvanie viennent aussi les fameux Tzigany, ces Tziganes dont un saint Religieux me dit avec un désespoir comique :

« Notre honte, ces maudits Tziganes qui nuisent au bon renom de la Hongrie, nous font passer à l'Etranger pour un peuple de nomades folâtres ! A Paris, quand je m'avouais Hongrois « Ah ! vous êtes du pays des Tziganes, me disait-on ; parlez-nous donc de leurs mœurs ». — Ah ! si la Hongrie n'avait ni Tziganes ni Allemands ! — Les Juifs, passe encore ; mais les Tziganes qui nous en délivrera, Seigneur ! » — J'en ai vu des Tziganes, des vrais, nature, pas « truqués », sans leurs dolmans d'Opéra-Comique, sans mandolines ni œillades langoureuses, mais à longs cheveux poisseux, misérables, haillonneux, gagnant leur vie par quelque vague métier problématique ; c'est lamentable ! Ils sont encore trente mille en Transylvanie, affirme l'Historien Auerbach, dont vingt mille à demi sédentaires sans que pourtant les tentations multipliées des Rois de Hongrie pour les fixer au sol, les avantages offerts aient jamais sérieusement réussi et dix mille irréductiblement nomades. La vallée

de la Maros, les gorges Transylvaniennes sont leur pays d'élection ; chez les uns et les autres se recrutent ces troupes qui vont par le monde exhiber dans Casinos et Cafés leurs torses, jouer, souvent avec un art véritable, leurs entraînantes Csardas.

En compagnie de mon hôte, je parcours après dîner les beaux salons du Club des Magnats, légèrement surpris de trouver au billard un superbe Evêque, à l'énergique et belle prestance revêtu de ses insignes, taquiner les billes en sirotant son café. C'est un Episcope Catholique-Grec. La salle de jeu est fort animée et j'y aperçois l'Archiduc Auguste-Joseph plongé avec un Magnat dans les savantes combinaisons du Whist. Ayant eu l'honneur de déjeuner avec le Prince, je m'incline profondément devant lui au passage.

Je viens à peine de gagner la salle de lecture voisine que S. A. I. et R. abandonnant sa partie daigne venir m'y rejoindre.

Ai-je dit qu'il est petit-fils du fameux Archiduc Joseph, Palatin de Hongrie, et fils de la Princesse Clotilde de Cobourg dont la mère, Clémentine d'Orléans, cette fille de Louis-Philippe, a été jusqu'à sa mort encore récente, « l'homme d'Etat » le mieux informé de l'Europe. Son oncle, Ferdinand, aujourd'hui Tsar de Bulgarie, règne à Sofia. Frère de Madame la Duchesse d'Orléans, il est le cousin issu de germain du Chef de la Maison de France, comme des enfants du Duc de Chartres et de tous les autres Princes d'Orléans. De son ascendance Française il a ces yeux « bleus de roi » si particuliers aux Orléans, tête énergique et fixe de jeune officier dont il porte avec aisance le dolman à brandebourgs. Si quelques-uns des Habsbourgs actuels n'ont que trop justifié les critiques dont ils sont l'objet j'entends dire ici que l'Archiduc intelligent, travailleur s'est donné tout entier aux choses de l'armée... J'en ai une preuve spéciale quand le Prince daigne m'exprimer le regret de ne pouvoir

me convier à déjeuner ou à dîner avant mon départ. Il part dès le lendemain avant l'aube pour un camp assez éloigné de Budapest où, trois jours durant, il va présider à des manœuvres de service en campagne.

Sa femme, l'Archiduchesse Augustine, dont la beauté altière, le port de Reine, les traits réguliers, et surtout les yeux superbes, en dépit de leurs éclairs dominateurs, m'ont si frappé à la table de l'Archiduc Frédéric, est la petite-fille de l'Empereur François-Joseph et de la malheureuse Elisabeth. Sa mère, l'Archiduchesse Gisèle, fille aînée du couple impérial, mariée à Léopold, Duc de Bavière, en a eu deux fils et deux filles, dont l'aînée, sœur de l'Archiduchesse Augustine, la Princesse Elisabeth a pleinement « laissé parler son cœur » en épousant, à Gênes, le 2 décembre 1893, du consentement, plutôt forcé, de son impérial aïeul et au grand scandale de toute l'aristocratie Autrichienne et Bavaroise, un gentil Lieutenant Bavarois, de religion Luthérienne :le Baron Othon de Seefried.

L'Archiduc veut bien me retenir longuement à causer de choses de France, du pauvre cher Prince Henri d'Orléans son cousin dont il partage les goûts d'exploration. J'ai dit, je crois, que dès que l'Archiduc peut obtenir de l'Empereur un congé un peu long, il part pour le Soudan où il a accompli de vrais exploits cynégétiques. Quelques anecdotes, mes appréciations Hongroises formulées avec une respectueuse mais entière liberté, l'étude que vient de faire, avec le général Donop, le Duc d'Orléans du champ de bataille de Wagram, quelques « potins » Parisiens paraissent intéresser le Prince, dont le respect m'oblige à attendre le congé. Nous sommes debout tous deux; je sais que S. A. I. et R. a interrompu sa partie, crains de ne pas savoir laisser tomber la conversation. Je vois encore en semblable occurence, le Prince Henri, M. Pasteur, chargé d'Affaires de France en Espagne, fils de l'immortel Savant, et moi, à Saint-Sébastien. Le Prince avait convié Pasteur à dîner; on avait causé

longuement; il était une heure du matin; chacun de nous avait une envie bleue d'aller se coucher. Personne ne bronchait : le Prince par affabilité, Pasteur par correction et moi par... timidité! Lorsque piétinant enfin les plates-bandes du Protocole je me décidais à formuler cette motion, chacun la trouva sage; et, rentrés dans nos chambres, le Prince m'avoua qu'il aurait bien voulu abréger, ne sachant comment congédier le très aimable diplomate. Tout aussi timidement je remercie de cette audience impromptue si flatteuse, le Prince qui veut bien me demander de me présenter au Palais Royal quand je reviendrai donner à Budapest, une conférence sur mon compatriote Gerbert, le Pape Silvestre II « coronateur » du premier roi Hongrois, que les journaux d'ici ont déjà annoncée.

***

Elle a été particulièrement aimable et bienveillante pour moi la Presse de Budapest, aussi ai-je tenu à aller remercier son

Doyen, le journaliste le plus qualifié de Hongrie, une véritable puissance, me dit-on : M. Ienò, Ràkosi, Directeur du « Budapesti Hirlap », qui exerce ici une influence au moins égale à celle de notre « Temps » et dont on ne peut mieux résumer le rôle primordial qu'en constatant qu'il est l'opinion publique vivante suivant l'expression d'un de mes amis Hongrois.

Dire d'une sommité du journalisme que je l'ai trouvé très averti, fort au courant, non seulement des questions internationales, mais de leurs dessous les moins connus, serait faire injure à sa sagacité professionnelle. J'ai passé de fort agréables moments dans le cabinet de cet aimable homme avant d'aller saluer une autre personnalité intellectuelle dont l'accueil m'a été également flatteur : M. Jules Lánczy, conseiller Aulique, Doyen de la Faculté des Lettres.

Non seulement nos Littérateurs, nos Philosophes, nos Historiens sont familiers à cet érudit qui manie le Français avec la plus

élégante aisance, mais je reste profondément admiratif de la souplesse d'un talent que les problèmes historiques les plus ardus, tel un incident discuté de la vie d'un Pape du Moyen-Age, n'effraient pas. Les bonnes et instructives heures passées dans le beau cabinet du Doyen, aux murs revêtus de livres, me laissent un cordial souvenir de déférente gratitude.

***

Je reviens de mettre ma carte chez notre Consul Général le Vicomte de Fontenay, malheureusement absent quand il me faut prendre la décision pénible de renoncer à un projet longtemps caressé de pousser jusqu'à Bukarest où tout me permet l'espoir d'être admis à l'honneur de mettre mes hommages admiratifs aux pieds de « Carmen Sylva », de S. M. la Reine Elisabeth de Roumanie, veux-je dire.

En réponse à l'envoi que je m'étais permis de mes « Esquisses Rhénanes » S. M. avait daigné m'écrire, de Sinaia, une lettre entiè-

rement autographe que je veux transcrire, parce que dans son franc-parler, libre de toute afféterie, dans son style très simplement clair qu'on croirait celui d'une Française de race, elle peint bien le caractère de cette Reine qu'auréole le triple diadème du génie, de la bonté et de la grâce royale mariant dans sa couronne leur souveraine majesté :

« Monsieur le Duc,

« Vous me faites un bien grand plaisir,
« par votre volume que je n'ai regardé qu'à
« vol d'oiseau, ne le possédant que depuis
« quelques minutes. Mais déjà, j'y ai avi-
« dement cherché et trouvé des choses qui
« me faisaient plaisir !

« Comme j'ai chanté le Rhin de toutes les
« manières, il me semble qu'il m'appartient
« plus ! Je suis un peu comme la sœur de
« mon père, quand elle arrivait dans sa ber-

« line de voyage et qu'elle apercevait le
« Rhin, elle descendait et allait le caresser,
« de sa petite main d'aristocrate! Ce n'est
« que l'affection qui nous rend propriétai-
« res.

« Les berlines de voyage nous sont ren-
« dues aujourd'hui sous la forme qui con-
« vient à notre époque impatiente et volca-
« nique, mais le « Heimweh » est toujours
« le même et ne change même pas de forme!

« Je vois la description de ma chère ca-
« thédrale dans laquelle repose un ancêtre
« dont nous sommes très fiers, — pas son
« corps, mais son souvenir — et sa crosse
« à l'écusson des Wieds.

« Il était l'ami de Luther et de Melanc-
« thon, tout en étant Archevêque et voulait
« introduire la réformation. S'il avait
« réussi, le Protestantisme et la guerre de
« Trente Ans auraient été évités!

« On n'a pas voulu le suivre et il s'est re-
« tiré dans un de nos vieux châteaux, sur la
« Wint qui, aujourd'hui, est en ruines. Le

« Rhin est si plein de souvenirs qu'on y de-
« vient poète sans le vouloir.

« Encore tous mes remerciements, Mon-
« sieur, croyez à tout le plaisir que vous
« m'avez fait.

« ELISABETH. »

Une fois Reine des Jeux Floraux
de Provence.

A une demande d'audience adressée au Secrétaire des Commandements de la Reine, M. Edgar Dau'Orso, ce dernier veut bien m'assurer, d'ordre de S. M., par une lettre des plus aimables, que je serai le bienvenu à la Cour de Roumanie où la Reine daignera me recevoir ; aussitôt, un télégramme reçu à Budapest me confirme cette espérance flatteuse, précise le jour de l'audience ; et pourtant je dois renoncer à cet honneur profond, à cette vraie joie !

Indicateur en main, il me faut, au minimum, une semaine, aller et retour, de Budapest à Bucarest, même en n'y faisant qu'un

très court séjour; les trains de luxe n'étant que bi-hebdomadaires. Je suis officiellement avisé de la date précise à laquelle je serai reçu à Weimar, par le Grand Duc régnant, de celle à laquelle je dois me trouver à Berlin, en même temps qu'un concours de circonstances graves exigent, à jour fixe, ma présence à Paris. Toutes les combinaisons échouent devant la brutalité des chiffres; navré je n'ai que la consolation de me promettre compensation dès que je reviendrai donner à Budapest, cette conférence qu'on a bien voulu me demander.

***

J'ai l'agréable devoir d'aller saluer le très aimable auxiliaire du Cardinal Primat, rencontré à Presbourg, avec qui j'ai vécu sous le toit de Mgr le Prévôt, dont j'ai partagé la loge d'avant-scène à la si belle représentation de la vie de sainte Elisabeth en tableaux vivants. En un latin dont l'élégante pureté, la facilité d'élocution font mon admiration, Mgr Médard Kohl, Evêque de Samosate, m'a

manifesté le désir de me présenter au Duc-Primat, comme on dit volontiers ici en parlant du Cardinal Archevêque Métropolitain de Hongrie.

Premier personnage de l'Etat, jouissant d'un million de rentes ecclésiastiques, chef spirituel de la Hongrie entière, le Primat est Archevêque de Gran — Esztergom — à cinquante kilomètres de Budapest. Là est sa résidence officielle, le siège archiépiscopal dont il est titulaire et auquel est attachée la primauté de juridiction. Là est sa cathédrale dont la coupole, sœur cadette de celle de St Pierre de Rome domine la plaine immense; là aussi le palais princier, digne résidence du plus grand seigneur Ecclésiastique survivant en Europe en notre vingtième siècle où presque tous les autres ont disparu dans la refonte des Etats modernisés. Mais aux splendeurs un peu solitaires de sa petite cité archiépiscopale de seize mille âmes, le Primat préfère la résidence plus centrale de la capitale Hongroise. Il y possède un vieux

palais, ou plutôt un vaste hôtel dans une des rues les plus solitaires de Bude-la-Paisible, non loin de St-Mathias et du Palais Royal. Le vieil escalier aux voûtes de pierre, la longue enfilade de salons que ne vient égayer aucun meuble joli, aucune tenture chatoyante, la sévérité rêche d'un mobilier où l'acajou alterne avec le palissandre aux formes surannées de 1830, font à ce Potentat Ecclésiastique, à ce Prince de l'Eglise, un cadre austère, non sans grandeur, qui convient pleinement à l'ascète qui y mène la vie d'un saint sous la Pourpre Cardinalice.

Né en 1832, à Keszthély, au diocèse de Veszprém, entré fort jeune chez les Bénédictins où il fit profession en 1854 et fut ordonné Prêtre en 1856, élu, en 1885, Archi-Abbé et Président de l'Ordre de St-Benoît en Hongrie, Claude Vaszary comptait bien vivre sa vie tout entière sous les arceaux du cloître, y mener jusqu'au dernier jour son existence monacale minutieusement régie par la Règle de St-Benoît. La vénération affec-

tueuse, la confiance entière de l'Archiduc Palatin, père de la Duchesse d'Orléans et de l'Archiduc Auguste-Joseph, dont il était le conseiller très écouté et l'ami très cher, l'ont arraché à sa paisible retraite claustrale pour l'asseoir, en 1891, sur le Siège Primatial de Hongrie où la Pourpre est venue, en 1893, draper ses épaules. En quittant le cloître, il a emmené avec lui le jeune Profès du Monastère du Mont de Pannonie, à peine cinquantenaire aujourd'hui, qui était le plus spécialement son fils en Religion, le bras droit de son gouvernement Abbatial pour en faire son Auxiliaire, son confident très cher et l'a sacré, en 1900, Evêque de Samosate, Auxiliaire de Gran.

Diaphane, presque immatérialisé dans sa haute taille que l'âge a ployé à peine, ce vieillard de soixante-dix sept ans, à la figure émaciée, souvent à l'agonie et en rappelant toujours quand on le croit à son dernier souffle, est encore bien vivant de toute son intelligence et de son grand cœur. Les mé-

plats s'accusent fortement sur cette face exsangue que domine un large front bombé aux teintes de vieil ivoire; la bouche aux lèvres minces, volontiers souriante, les yeux surtout, de beaux yeux jeunes, chercheurs, pétillants, aigus, donnent à la physionomie une note très accusée de finesse malicieuse, de bonhomie enjouée. Cet homme doit, semble-t-il, fouiller, en quelques regards doucement coulés, son interlocuteur au tréfond et, sans éclat, sans doute, sans se départir de sa manière souriante et douce, de sa finesse native, promulguer les décisions les plus graves, décider du sort de ceux qu'il a le devoir de commander.

Son Eminence veut bien me délivrer de la gêne à employer le Latin, me parler en un Français fort aisé. Nous évoquons la grande figure de Léon XIII de qui il reçut le chapeau; il me dit ses hésitations de vieillard valétudinaire à se rendre au dernier Conclave dont il supporta sans faiblir les réelles fatigues. Les noms de ses Eminentissimes

collègues disparus : Parocchi, Cavagnis, Masella, Mocenni, Steinhuber que j'ai beaucoup fréquentés, du Cardinal Bénédictin François Pitra, doublement son confrère, donnent un thème qui semble intéresser le Primat puisqu'il se refuse aimablement à me donner congé quand j'émets la crainte d'une fatigue pour lui de cette conversation prolongée. En dépit de mes protestations, c'est d'un pas très ferme que Son Eminence me fait le grand honneur de me reconduire à travers les salons. Mgr Kohl m'arrête devant une console sur laquelle fulgure de tous ses émaux, soigneusement recouverte d'un globe de cristal, une énorme et lourde couronne : « Voilà, me réplique-t-il, en un Latin limpide qu'il parle avec la même volubilité que sa langue maternelle, le fac-simile de la fameuse couronne de St Etienne, envoyée en l'an mil par votre Gerbert au premier monarque Hongrois, reproduction si parfaite, si mathématiquement fidèle qu'il est vraiment difficile de la différencier de l'origi-

nal. Le scrupule du copiste a été poussé si loin que le poids même de celle-ci et de la « Sainte Couronne » — ainsi la désigne-t-on d'habitude, — sont absolument identiques.

J'étais bien loin d'espérer pouvoir admirer, au moins en reproduction, cette couronne fameuse, sorte de palladium du royaume Hongrois, mystérieusement conservée. inaccessible aux regards, avec le sceptre, le glaive, le manteau du couronnement, tout près d'ici, dans la chapelle formant l'aile gauche du Palais Royal de Bude.

Surmontée de la double croix inclinée latine, elle demeure un ouvrage d'une rare perfection et d'une noble simplicité, fabriquée d'or très fin, incrustée de perles et de pierreries. La primitive couronne, affectant la forme d'une calotte semi-sphérique,se compose de huit lames d'or émaillées, représentant chacune des figures d'apôtres ou de martyrs, ainsi que les médaillons pareils recou-

vrant les deux demi cercles verticaux qui vont se joignant à angle droit au sommet. Des lignes de brillants séparent les émaux, alors qu'au front du diadème, entourées d'une guirlande de rubis, d'émeraudes et de saphirs s'enlèvent l'image du Christ, et celle de la Vierge-Mère à l'opposite. Mais, cette œuvre d'art, telle que l'avait conçue Gerbert, ne forme plus que la partie supérieure de la couronne actuelle des Rois de Hongrie. A la fin du XIe siècle, on la superposa au diadème ouvert que Geiza Ier reçut, en 1073, de l'Empereur Grec, Michel Dukas et dont le style, les inscriptions et les icônes, décèlent l'époque et l'origine byzantines.

« Cette couronne, ainsi composée, est « arrivée jusqu'à nous, pieusement con- « servée par le respect populaire qui « en a fait le palladium de la Hongrie, « et seule encore, aujourd'hui, elle confère « au prince sur le front duquel elle est pla- « cée, le droit de régner, comme si les dons « mystérieux dont l'avait dotée Sylvestre II,

« étaient réputés inséparables du diadème « de Saint-Etienne ». (1)

Lorsque le 11 août 1849, l'armée nationale Hongroise fut obligée de reculer devant le flot Russe accouru au secours des Autrichiens, le chef de l'armée de l'Indépendance Gôrgey, gagné déjà par les Russes, disent certains historiens, et préparant la capitulation qui devait livrer à l'ennemi l'armée tout entière, exigea de Kossuth que « pour sauver la patrie », celui-ci démissionnât et lui remît la dictature. Kossuth s'y résigna; mais, avant de se réfugier en Turquie, il enterra lui-même la sainte couronne Hongroise dans les environs du village frontière d'Orsova. Quand on la retrouva, plus tard, la petite croix qui la sommait se trouvait penchée de côté. Depuis lors, elle est restée telle qu'elle, fortement inclinée à gauche.

(1) M. Amédée Thierry : *Histoire d'Attila*, t. II, page 406.

— « On n'a pas idée, fait observer Mgr l'Evêque-Auxiliaire, du poids formidable de cette couronne, la difficulté réelle que doit éprouver le Souverain à la porter une demi-journée entière, puisque aussitôt couronné des mains du Primat, tandis que les cérémonies liturgiques continuent, le Roi gagne son trône où il reçoit le serment d'obédience des Magnats; puis, quand les pompes religieuses ont pris fin, il descend à cheval des hauteurs de Bude, traverse le Danube, se rend dans Pest, à la Place du Serment où devant le Peuple il jure fidélité et respect à la Constitution Hongroise. Le poids du diadème n'est réellement pas alors, pour lui, une simple figure emblématique! » — Ce disant, Mgr Kohl a prestement enlevé le globe protecteur; et, prenant à deux mains la couronne, me la pose sur la tête! Quel dommage, vraiment, qu'un kodak ne fonctionne pas à ce moment! Puisque cette occasion unique et imprévue de connaître le poids matériel d'une couronne m'est donnée;

voyons au moins la sensation physique éprouvée. Elle est absolument désagréable! Manque d'habitude, évidemment! Je doute fort que ce genre insolite de coiffure puisse être supporté deux heures durant sans provoquer une intense migraine! Le cercle enserre pourtant exactement la tête et la calotte, épousant le crâne, répartit le poids qui pèse surtout sur le sommet. N'empêche que c'est fort lourd, qu'il faut grâce d'état et que je m'explique parfaitement Léon XIII ayant fait fabriquer, disait-on, pour son usage, une tiare en drap d'argent, dont les trois diadèmes — le fameux triregno — en nikel estampé, reproduction fidèle de ceux en or massif, constituaient une coiffure supportable pour les longues cérémonies liturgiques qu'allongeaient encore les interminables ovations qui l'émotionnaient, le galvanisaient si visiblement, lorsque, du haut de la « Sedia » il jetait d'un geste vraiment magnifique, à travers Saint-Pierre, la bénédiction à la foule enthousiaste.

*
* *

Volontiers, j'appliquerais au Général Palkovics la formule de gratitude de nos Saints Livres. « Que lui rendrais-je pour tout ce qu'il a fait », pour son inépuisable complaisance à me guider à travers sa ville natale, m'en souligner, avec une science étonnante des détails, les beautés souvent insoupçonnées du touriste hâtif. Avec lui, j'admire Saint-Mathias, la fine et svelte église gothique, théâtre du couronnement de François-Joseph et de la pauvre Impératrice, victime du poignard de Luccheni, qui a voulu laisser ici maint gracieux travail de ses mains et ses plus chers souvenirs de fiançailles. La curieuse décoration murale intérieure reproduit à l'infini le corbeau de Mathias Corvin, qu'on peut appeler son constructeur, puisqu'il ne laissa guère que la base de la tour Romane élevée par le roi Béla IV, au XIIIe siècle. Fils cadet du héros national Hongrois, de ce Jean Corvin Hunyad, défenseur de la Chrétienté contre les Turcs au

XVe siècle, Mathias, élu Roi par la Nation en 1458, a laissé une réputation de Père du Peuple, de protecteur éclairé des arts, rivale de la renommée de notre Louis XII, son quasi-contemporain. Convertie en mosquée, pendant les cent cinquante ans qu'a duré l'occupation de Bude par les Turcs, elle a conservé néanmoins de précieux souvenirs antérieurs, notamment une Vierge en pierre du XIIIe siècle, délicieuse de grâce naïve, aux pieds de laquelle l'Impératrice Elisabeth a voulu déposer sa couronne de fiancée qu'accompagnait une fine broderie ouvrée de ses mains, délicat portrait de la Madone et d'autres pieux travaux à l'aiguille exécutés par elle.

Couronne Gerbertine en tête, glaive nu en main, campé en conquérant sur son cheval au harnachement asiatico-byzantin, le roi St-Etienne a vraie mine de souverain, dressé au chevet de St Mathias où les lourdes arcades Romanes du bastion des Pécheurs font à sa statue un cadre qui rappelle absolument Ravenne et ses édifices Théodoriciens.

Avec une sûreté d'érudition jamais en défaut, le P. Kòrôsi me retrace à grands traits l'épopée Arpadienne devant le monument Stéphanien. Il différencie nettement les Huns des Hongrois qu'on a longtemps confondus en une seule race, les premiers inondant l'Europe Méridionale au Ve siècle et s'effritant ensuite peu à peu, les Hongrois franchissant, vers 896, la chaîne des Carpathes, tirant leur nom, non pas du chariot — l'angaria latin — ni du château de Hungu dans les Carpathes, comme on l'a supposé jadis, mais plus sûrement du mot « *Jougra* » fréquent sur les flancs de l'Oural septentrional où se trouvent la rivière Jougra et le peuple Jougra signalés déjà par Nestor au XIe siècle, identique au « Ougroi » des Grecs dont la Basse Latinité a fait « Hungrus, Hungarus et nos Chansons de Geste, qui parlent de ce peuple, dès le XIe siècle comme habitant les extrémités les plus lointaines: Ongres et Ongrois. — Tout aussi confuse est l'étymologie de l'appellatif « *Magyar* »

qui semble avoir conservé sa saveur Ouralienne. Les pieux écrivains du Moyen-Age assuraient sans hésitation qu'il se justifiait par la descendance du peuple Hongrois de Magog, fils de Japhet ou encore de Magor, fils de Nemrod. Il est généralement admis de nos jours qu'il dérive du Vogoul « *Ma-Kar* » — homme de la terre — remonterait au-delà de l'émigration en Europe, au séjour dans leur première patrie Asiatique des riverains de la Jougra. —

Il est maintenant avéré qu'Arpad et ses hordes étaient à peine implantés sur le sol des Daces, dans l'ancienne Pannonie Septentrionale des Romains que l'Empereur Byzantin Léon VI, monté sur le trône en 886, envoyait négocier une alliance avec l'envahisseur Ouralien. — Que devinrent alors les races Finnoises et Turques précédemment implantées sur le sol Hongrois actuel : Bulgares, Baskirs, Khasars, Petchénégues, Cumans? Les uns, comme les Bulgares, furent absorbés par l'élément Slave-Danubien,

d'autres, tels les Cumans se fondirent peu à peu dans le peuple Hongrois. Contrairement aux prétentions des Roumains, que nous avons respectueusement reproduites, d'être la race autochtone Transylvanienne, la Science démontre impitoyablement aujourd'hui que l'élément Roman, très réduit en nombre, s'est difficilement maintenu au Nord du Danube, n'est sûrement pas apparu en Transylvanie avant le XIIIe siècle (1).

C'est en agitant ces ardus problèmes ethnographiques que nous admirons la belle allure des statues de deux héros contemporains d'Arpad, Eleud et Almos,allant à travers Bude vers le Palais Royal. J'oblige mes compagnons à avouer que leur langue Magyare est vraiment inintelligible, à une oreille Latine en déchiffrant péniblement l'inscription gra-

(1) On peut consulter avec fruit sur ces origines de races et les renseignements que nous fournissent sur elles nos vieilles Chansons de Geste un très savant article des mieux documentés de M. L. Karl paru dans la *Revue des Langues Romanes* de février 1908.

vée au fronton de l'Hôtel du Commandement de l'Armée Nationale du Palais: « Magy Kir. honvédparancsnoksâg. » !

Intarissable de verve, le Général qui s'est réservé la partie anecdotique, me raconte que, non contents de s'en prendre, ici comme ailleurs, sans doute, aux « Petits Chaperons Rouges » de nos Contes, les loups Hongrois, les vrais s'entend, font concurrence à nos Députés Français d'Extrême-Gauche et mangent du Curé! Récemment, le Curé de Szérednye, l'Abbé Jules Buzink'ay qui se rendait en voiture dans un village voisin, a été attaqué sur la grand'route par une bande de loups. L'ecclésiastique, le cocher et les deux chevaux ont été dévorés par les carnassiers qui n'ont laissé que les os! (1) Décidément j'attendrai plus clémente et moins périlleuse saison pour faire le long trajet en voiture dans la montagne que nécessite la visite de la glacière de Dobsina, voisine de la ville de

(1) Le fait, m'écrit un Hongrois, a été démenti et le curé n'aurait pas été dévoré tout entier.

Kassa, dans la chaîne de Tâtra. On m'a pourtant dit merveille de l'étrangeté du spectacle de cette grotte de deux kilomètres de longueur et d'un hectare de superficie, où, tandis qu'à l'orifice le thermomètre marque, en juillet, trente cinq degrés, la grotte est revêtue d'une épaisseur de glace de vingt-cinq mètres! Sol, voûtes, murs sont congelés, affectant les formes les plus bizarres, sans qu'aucune des explications scientifiques qu'on a données du phénomène satisfasse absolument (1).

***

Adossé au mur, tout à côté de la grille d'entrée du Palais Royal, le monument du

(1) Une théorie veut que la glace qui persiste sans discontinuer dans cette caverne provienne de débris de glaciers effondrés dans des excavations souterraines. Une autre explique sa formation par la stillation d'eau qui, à une température très basse, gèlerait goutte à goutte. Certains veulent que l'eau tombée en hiver dans les failles du roc gèle sous le manteau de neige qui le revêt et, qu'ainsi préservée, elle se conserve indéfiniment. — Mainte autre solution a été proposée aussi peu satisfaisante.

Roi Mathias Corvin rappelant un épisode de chasse, sa rencontre avec une bergère, fait songer à notre fontaine Saint-Michel, en infiniment plus grandiose. Les animaux en bronze, de grandeur naturelle, qui peuplent les rochers d'où chute l'eau, sont beaux comme des Barrye et l'ensemble de cet idylle de pierre et de bronze entre un roi et une bergère, est du plus galant effet.

Il faut s'être fatigué, deux heures durant, à admirer la somptuosité, presque partout moderne, des huit cent soixante pièces que contient le Palais Royal de Bude, réédifié, presque en entier, après l'incendie de 1849, pour juger de son immensité à la fatigue qu'on éprouve! L'imposante salle du trône, où s'ouvre la Diète Hongroise, les autres salles d'apparat avec leur profusion de colonnes marmoréennes, leurs lustres de dix mètres de hauteur, entièrement en cristaux de Bohême, sont classiquement belles. Combien préférables, néanmoins, à ces splen-

deurs, les Gobelins qui tendent la partie ancienne, retraçant les épisodes de la reprise de Bude sur les Turcs, les fines boiseries du XVIIe et ce Cabinet de travail d'un gothique très sobre, pièce préférée de François-Joseph, où, réchauffant des couleurs vives de leurs riches costumes, les murs volontairement sombres, la série entière des Souverains Hongrois se dresse, d'Arpad à son héritier actuel.

C'est au pas gymnastique qu'on traverse l'interminable enfilade de chambres, de salons luxueusement meublés : tentures de soie, belles reproductions de sièges, de meubles anciens, mériteraient un regard admiratif ; mais vraiment il y en a tant et tant, encore et encore, que la lassitude vient de tant de belles choses qui ne décèlent que l'habile facture du copiste moderne, sans traduire aucun effort d'art original et personnel.

***

La chapelle exiguë et banale, non pas celle où se conserve la couronne Stépha-

nienne où nul ne pénètre, mais l'Eglise du Palais ne retient l'attention que grâce à la main droite de Saint-Etienne, Roi de Hongrie, exposée dans un tube de verre derrière le maître-autel. Dans la crypte, nombreux monuments d'Archiducs d'Autriche que domine la belle statue funéraire du Palatin de Hongrie, l'Archiduc Joseph. Quittant ces morts illustres, je vais déposer ma carte chez leur héritier, l'Archiduc Auguste-Joseph qui habite l'aile voisine du Palais et rentrer dans le monde des vivants en passant cette fin de journée auprès du Comte Apponyi, dont le Ministère de l'Instruction Publique et son hôtel particulier, sont voisins du Palais-Royal (1).

(1) Dans la séance du Parlement Hongrois du 15 décembre 1908, le comte Apponyi a déclaré, au sujet de la récente annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, que jamais la Hongrie ne permettra qu'on fasse des provinces annexées un agrandissement de l'Empire Autrichien, rappelant aussi que, dans le compromis Austro-Hongrois, le parti de l'Indépendance s'est réservé le droit de créer une Banque Nationale de Hongrie.

*
* *

Si mes pérégrinations à travers Pest et Bude, sous la conduite de guides documentés sur les moindres détails, m'a fait connaître la superbe capitale du royaume de Saint-Etienne, mes longues causeries avec le P. Kôrôsi et ses compatriotes, que je lui dois d'avoir connus, m'ont révélé un peu de l'âme Hongroise, donné quelque teinture de cette littérature Magyare si peu connue en France et qui tient pourtant une belle place entre ses sœurs européennes.

Très postérieurement à tous les autres peuples, les Ecrivains Hongrois ont utilisé la langue Latine et il n'est encore guère éloigné le temps où le Latin était l'idiome officiel en Hongrie. La domination Autrichienne, toujours soupçonneuse, voyait de mauvais œil les productions littéraires Magyares qu'elle entravait de son mieux. Aussi, peut-on dire que de son émancipation politique date pour la Hongrie cette belle efflo-

rescence d'art qui a créé sa Littérature moderne, lui a fait explorer à pas de géant tous les domaines de la pensée.

Dès le milieu du XIXe siècle, les Exilés des guerres de l'Indépendance, réfugiés à Paris, initièrent nos littérateurs, Chassin, Saint-René - Taillandier, Thalès, Bernard, Desbordes-Valmore aux productions littéraires de leur pays. Puis M. de Polignac nous donnait ses Poésies Magyares, Mlle Horn, M. Taraud, leurs Contes Magyars, M. Kont, Professeur à l'Université de Paris toute une série d'Etudes complètes et de très haute érudition sur la Littérature Hongroise, son histoire, ses illustrations principales, de sorte qu'un profane, même totalement ignorant comme moi, de la langue Magyare peut goûter un certain nombre des chefs-d'œuvre qu'elle a produits.

Considérée encore par beaucoup, il y a moins d'un siècle comme une province arriérée de l'Autriche, la Hongrie a fait en quarante ans, spécialement dans le domaine lit-

téraire, de nombreux progrès, compte aujourd'hui, dans l'Histoire, la Critique, le Roman, le Théâtre, la Poésie, des représentants éminents.

Il y a cinquante ans, l'Ecole Historique Hongroise, avec Coloman Thaly, cherchait à tenir le patriotisme en éveil, à montrer par les exemples du passé que la résistance à l'Autriche était le meilleur outil de libération. Aujourd'hui, avec Fraknói, la jeune Ecole a donné de superbes travaux d'érudition, comme les « Monumenta Hungariæ Historica », l'Histoire Nationale de Szilagyi, l'Histoire Universelle de Marczali, les savants travaux de Forster, Mârki, Csánki Bœthy, Andrassy, le Ministre actuel, et nombre de jeunes savants, rigoureux observateurs des méthodes historiques les plus récentes.

La critique a ici ses « Princes » dont Gyulayï est le doyen. Le professeur Bœthy, Heinrich, Alexander, Peterfy, Szechy, Keszler, Szüry, philosophes, auteurs littéraires, s'ins-

pirant manifestement de la méthode Française, ont substitué la vraie et saine critique historique à la critique dogmatique qui régnait seule avant eux. Replaçant les écrivains dans leurs milieux, ils expliquent leurs œuvres par une étude consciencieuse de l'âme de leur époque, font vraiment en matière théâtrale et artistique de la critique raisonnée, digne de tous points des maîtres du genre chez les autres peuples.

Le Roman n'a pas subi une évolution moins heureuse. Josika, surnommé le Walter Scott Hongrois, Jokaï procédaient visiblement d'Hugo et de Dumas. Une imagination toute orientale, un art puissant de conteur impriment à leurs œuvres un cachet idéaliste caractéristique de notre Romantisme dont ces auteurs procèdent. La jeune Hongrie a un idéal différent; au lieu de vivre de souvenirs historiques, les auteurs contemporains semblent avoir pris pour mot d'ordre, le précepte venu de France: « Observer au lieu d'inventer ». Peignant fidèlement la vie quo-

tidienne avec ses misères, ses luttes, les romanciers de la jeune Ecole ont créé un genre vraiment nouveau, très goûté du public qui absorbe rapidement plusieurs éditions de leurs œuvres.

Coloman Mikszath, Arpad Bercxik et Sipulusz (Rakosi) avec leurs récits humoristiques, leurs scènes villageoises ont fait école. — Petelei, Tœmœrkeny, Benedek avec ses « Contes Hongrois » et ses études Transylvaniennes, Bársony et ses peintures de sous bois, Eœtvœs et son délicieux « Voyage autour du lac Balaton », Herczeg et Gardonyi, dans leurs scènes de la vie militaire ou dans une superbe reconstitution de la Cour d'Attila, Brody, disciple manifeste de Bourget, dans ses psychologies féminines, Kabos, le peintre des pauvres hères, des professeurs besogneux, du Monde spécial des Cafés-Concerts, Justh, Malonyay, Pekâr, Ambrus, disciples des Goncourt, beaucoup d'autres encore, parmi lesquels quelques femmes d'un réel talent : la Comtesse Tele-

ki (Szikra-Etincelle) Mesdames Beniczky, Wohl, constituent une brillante pléiade dont pourrait s'enorgueillir un peuple venu beaucoup plus tôt que la Hongrie à la littérature moderne.

Plus encore, s'il se peut, le Théâtre était énergiquement comprimé par l'Autriche redoutant, non sans raison, ce moyen puissant qu'est l'art dramatique pour propager, sous une forme accessible aux plus humbles, les idées patriotiques.

Désireuse de laisser la Hongrie dans l'ignorance et l'isolement, l'Autriche ne se prêtait que de fort mauvaise grâce, jusqu'en 1867, à l'éclosion de l'art Dramatique Magyare, exerçant une censure draconienne sur les œuvres théâtrales. Kisfaludy, Katona avaient pourtant ébauché au commencement du XIXe siècle des essais dramatiques; mais en 1837 seulement s'ouvrait, grâce au Comte Széchenyi le premier Théâtre Magyar. Szigligeti, Madach, tentèrent d'instaurer la pièce populaire, mais c'est, surtout d'adapta-

tion que vécut le théâtre jusqu'à l'Emancipation Hongroise.

Depuis, un art dramatique national est né, le drame à thèse sociale a de fervents adeptes. Csïky, observateur sagace, me dit-on, de la société Magyare, Herczeg, Ferenczy et leurs émules cultivent le drame à thèse sociale, tandis que le drame historique garde toute sa vogue, avec Doczi, Berczik, Predm, Abranyi, Bartok et surtout Eugène Rakosi, auteurs chéris du public. L'aimable Directeur du *Budapesti Hirlap,* ne se contente pas, en effet, d'être « l'opinion vivante », de faire partie de la Chambre des Magnats et de l'Académie, il est encore dramaturge de premier plan. Son Esope, ses Moines de Cracovie, Ladislas V, Etienne V, maints autres drames historiques ou populaires en font un des auteurs les plus féconds, dont les œuvres toujours goûtées du public, reprennent fréquemment l'affiche.

On peut dire que, du XVIe au milieu du XIXe siècle, pendant toute la durée de la

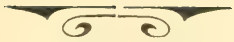
domination Autrichienne, les angoisses patriotiques, la crainte d'être englouti par une Monarchie centralisatrice et réactionnaire se sont incarnées dans les poètes Magyares. Le patriotisme est le thème mélancolique des poèmes de Vœrœsmarty, le barde de 1840, tandis qu'il éclate comme une fanfare dans les strophes ailées de Petœfi, le chantre de la Révolution, aussi vibrant mais contraint à plus de prudence dans les œuvres de Arany, Tompa, Gyulaï parues entre 1848 et 1867, pendant la période de réaction.

Si pour le moindre Roman l'adage Italien reste vrai « Traduttore, Traditore » on juge de ce que perdent les beaux vers ciselés dans cette langue Asiatique, sonore et forte, à passer, fatalement amoindris dans la prose étrangère. A travers cette défiguration inévitable, ont sent pourtant qu'ils sont fidèles à leur devise « Humain et Universel » les bardes de la jeune Hongrie qui chantent leur compassion pour les faibles et les opprimés, côtoyant parfois le rêve socialiste.

Mais c'est dans leur lyrisme amoureux qu'il faut les lire pour apprécier toute la richesse de ces génies quasi-Orientaux si riches en poèmes d'amour. Vraiment, du soupir, du gémissement aux plus frénétiques transports, les poètes Hongrois trouvent des expressions vibrantes, des images d'un coloris intense pour dépeindre les bienfaits et les méfaits du Dieu Eros les « états d'âme qu'il nous impose. Abranyi, Ladislas Arany, digne fils de son père, Lampérth, Endrœdi, le maître du « lied » Hongrois, Jakab, Kiss, Kozma, Palagyi, Vargha, vingt autres dont les noms vaudraient tout autant d'être cités, constituent à la Hongrie un mélodieux Parnasse où chacune des cordes de la lyre apporte son musical tribut.

Le thème serait aisé et fertile de montrer ce qu'un demi siècle à peine d'indépendance a fait éclore dans toutes les branches de l'intellectualité humaine. Souhaitons cordialement à ces représentants de l'intellectualité

Hongroise de grandir sans cesse et toujours le rôle littéraire de leur pays, naturel intermédiaire entre les civilisations de l'Occident et de l'Orient.



IV

PHYSIONOMIE GÉNÉRALE DE LA HONGRIE

PHYSIONOMIE GÉNÉRALE DE LA HONGRIE

Configuration du sol, orographie. — Aspect de la plaine Magyare. — Le paysan Hongrois et les agglomérations campagnardes. — Les régions fluviales et les zones montagnardes et forestières. — Agriculture: productions de l'Alföld, Exploitation des forêts. — Voies de communication. — Les groupes ethniques: leur diversité, leur situation. — Le caractère Magyare et ses distinctives: patriotisme, dévouement, abnégation. — L'élément hébraïque. — Le Péril Socialiste. — Affinités et sympathies Franco-Hongroises.

Enclavé dans le pays Autrichien, mais nettement distinct, le royaume de Hongrie se décompose en trois parties essentielles, bien q'au double point de vue administratif

et politique l'une des trois divisions, la Transylvanie, n'a aucune existence légale différente. Ce sont, en plus de celle déjà citée, la Hongrie véritable ou pays des Magyars et la Croatie-Slavonie.

Sans chercher à pénétrer profondément l'autonomie dont jouit jalousement cette dernière, un aperçu rapide du pays que je viens de parcourir, me semble nécessaire pour compléter ces notes de voyage.

La configuration générale du sol semble délimiter et trancher nettement les aspects bien différents de la Hongrie proprement dite et de la Transylvanie. Autant la première, pays de plaines infinies et productives, semble immuablement plate, à quelques rares exceptions près, accuse dans ses cultures et sa physionomie quelque ressemblance avec notre pays Beauceron, autant la Transylvanie contraste profondément avec elle, par ses soubresauts montagneux. On peut dire : « d'un côté rien que la montagne ; de

« l'autre, rien, ou à peu près que la plai-
« ne (1).

Cette plaine, où depuis dix siècles les Magyares ont implanté leur population conquérante, se trouve géographiquement divisée en trois morceaux par le Danube et la Tisza, principal affluent de celui-ci. Il en existe un quatrième formant la zone montagneuse du sol Hongrois proprement dit, qui s'étend des coteaux de Pozsony, jusqu'au mont Piétrosz,comprenant le massif aux sites remarquables et pittoresques de la Tâtra.

Mais, le centre indiscutable, tant au point de vue géographique que politique, est la vaste étendue de l'Alfôld, que limitent à l'Orient et à l'Occident les deux cours parallèles de la Tisza et du Danube.

L'aspect reste sensiblement le même et ne varie plus guère dans ce berceau de la domination Magyare. Une plaine grise ou noire, émaillée parfois comme une prairie au prin-

(1) René Gonnard : *La Hongrie au XXe siècle*, p. 11

temps, des taches blanchâtres du natron s'étend jusqu'aux lointains; rien à l'horizon n'interrompt la vue, aucun obstacle ne surgit hors du sol uniformément plat, que la silhouette implacable et régulière du T incliné dominant les puits Hongrois. Presque partout le sol est cultivé, utilisé au mieux, approprié au meilleur rendement des terres. Les pâturages, en maints endroits ont fait place aux labours féconds, les landes ont été défrichées, les marais assainis et desséchés, et les récoltes demeurent abondantes, au sein de cette platitude immense, que parfois raye brusquement le ruban d'une route poudreuse serpentant entre les moissons blondes.

La monotonie reste toujours la même, et cela remémore en moi, à cette différence près pourtant qu'ici, le sol admirablement et intelligemment cultivé produit merveilleusement et augmente de jour en jour les revenus des propriétaires terriens, les contrées poussièreuses des Castilles arides et sèches. Tout s'y retrouve, jusqu'aux longues bandes

de moutons ou de porcs noirs et gris, au museau pointu, jusqu'au berger pareillement altier et semblablement drapé dans ses souquenilles décolorées.

Parfois, dominant brusquement la plaine, ou tachetant isolément son étendue, l'arbre spécial des campagnes magyares, l'acacia, secoue ses feuilles dentelées, érige ses épines et tord ses troncs au-dessus de la terre, de la terre fruste ou cultivée, toujours unie, sans un rocher, sans un caillou : mer terrienne figée en son immobilité horizontale, sans un pli, sans une ride.

Et, c'est à cette glèbe nourricière que l'habitant demande non seulement sa subsistance, son alimentation et son vêtement par la production du lin et du chanvre, et la laine des moutons, mais encore son gîte et sa demeure : car c'est encore elle, qui séchée au soleil, mais non cuite fournit les matériaux nécessaires à leur édification, de même que c'est elle, encore et toujours qui abritera dans son sein substantiel, tous les disparus,

recouvrant les morts de faibles exhaussements semblables à de légers tumuli.

Jamais dans cet Alföld désespérément plat, un accident de terrain ne surgit aux regards qui le cherchent en vain. Peu d'habitations disséminées çà et là, égayant les horizons, s'abritant comme nos fermes françaises sous un rideau d'arbres. Seulement de loin en loin, coupant l'immensité, une agglomération villageoise, souvent fort peuplée, apparaît confusément au ras du sol, abritant ses maisons basses autour des deux églises rivales, catholique et protestante, que vient parfois compléter la synagogue.

Je me souviens que le Père Kôrôssi qui fut pour moi un des plus zélés initiateurs à cette Hongrie si ardemment patriote, en même temps qu'un aimable cicerone à l'inépuisable complaisance, me faisait remarquer cet état des mœurs rurales, soulignant finement la différence très tranchée avec nombre d'Etats Européens.

Peu de fermes, sinon quelques grandes

exploitations agricoles, véritables villages eux aussi. Ces agglomérations des exploitants de la propriété foncière, de ces travailleurs de la glèbe, sont parfois considérables. L'auteur d'une étude très documentée sur la Hongrie Agricole au XXe siècle, M. René Gonnard, ajoute même : « Pas d'habitations « éparses dans la plaine.....

« ..... Les villages sont fréquemment très « populeux. Bien plus, au-dessus du village « il y a d'assez nombreuses villes de pay- « sans. Certaines de ces villes peuvent riva- « liser comme population avec de grandes « cités; mais elles conservent l'aspect rural « et leurs habitants ne sont en majeure par- « tie que des agriculteurs. Ce sont, pour- « rait-on dire, si ces mots ne s'offusquaient « d'être assemblés, des villes non-urbaines.»

Et, cette efflorescence des groupements paysans est si vraie, qu'il me fut donné d'entendre à Budapest évaluer la population de certains d'entre eux, à soixante, quatre-vingts et même plus de cent mille habitants.

Ainsi donc, au milieu de la puszta Hongroise, dans cette partie de l'Alföld, véritable plaine productive et féconde aux multiples cultures qu'interrompt parfois la balafre d'une voie de communication jetée à travers le pays, rien ne vient limiter les regards entre ces deux plaines superposées, du ciel et de la terre.

De l'autre côté de la Tisza, le pays apparaît bien encore le même, sans changement d'aspect notablement différent. Mais, néanmoins par places, la ligne d'horizon ne conserve plus sa rectitude géométrique. Elle oscille et ondule aux lointains, tentant un effort d'escalade vers les nuages. Vers l'Est, de hautes montagnes s'érigent confusément. Les bois font leur apparition, précurseurs des forêts de chênes, sapins ou charmes, dont quelques-unes, dans la Transylvanie demeurent fort belles. Les terres arables cependant restent toujours jaunes ou noirâtres, incultes parfois quand la grisaille du natron y épand ses taches infertiles. Les villages

s'espacent, deviennent encore moins nombreux, pendant que les grands domaines augmentent dans de notables proportions, vastes terres des Magnats ou propriétés des villes.

L'irrigation y est facile ; quelquefois même y présente-t-elle quelque danger d'inondation dans ces plaines où les fleuves et les rivières coulent en un lit trop peu accidenté, sorte de coupure faite dans les terres qu'elle scissionne, véritable estafilade serpentant au ras du sol plat. Les puits artésiens dont les eaux sont potables demeurent nombreux, encore accrus dans ces dernières années, permettent et facilitent la mise en valeur de ces terres riches et plantureuses.

Puis, tranchant nettement avec ces parties peu différentes entre elles, la région occidentale comprise entre le Danube et l'Autriche constitue à la fois la zone fluviale et lacustre, bien que demeurant en grande partie, également assez plate. Arrosée par de nombreux affluents du Danube, dont entre autres la jolie et pittoresque Leitha, elle

enchâsse deux étendues d'eau remarquables : le Fertö, près de la frontière Autrichienne, et le Balaton, vaste étendue d'eau appelée : la mer Hongroise.

L'orographie y est pourtant plus remarquable, non pas que les grandes montagnes y abondent, mais des collines y dessinent de place en place leurs vallonnements, parés des richesses des vignobles étalant leurs pampres le long des pentes.

Enfin au Nord, la partie montagneuse surgit avec la Tâtra, aux deux chaînons parallèles, enfermant entre leur ligne de faîte, une région de hauts plateaux. Sur ceux-ci, en partie cultivés, en partie prairies naturelles, paissent les moutons et les vaches, s'ébattent les porcs noirs à l'orée des sapinières, des forêts aux essences différentes. Les mines y sont nombreuses, recélant le fer, le cuivre, l'or et l'argent, et l'industrie s'en accommodant y met en activité ses fabriques et ses forges ; région non dépourvue de beautés, dont les sites agrestes s'égaient du

bondissement des chevreuils et des daims, du vol bruyant des coqs de bruyère.

***

Sans contredit la partie agricole est par excellence d'Alfôld. Sur cette plaine considérable se livrant à la culture en grand, aux exploitations immenses, presque pareillement aux terres de l'Union Américaine, l'agriculture a là son centre de production. D'immenses champs la divisent et la sectionnent, blés, maïs, ou betteraves, parfois quelques vertes luzernes qui brochent sur le tout un air de fraîcheur et de verdure reposantes.

Les terres labourables constituant la catégorie la plus importante du sol Hongrois, quoique ne s'étendant pas même sur la moitié du royaume, produisent une quantité notable de céréales diverses, parmi lesquelles figurent en première place, les froments divers, le Méteil, le Seigle et l'Orge. Mais ce n'est pas seulement ces quelques cultures

qui peuvent donner une idée approximative de la fécondité du sol, véritable continuation du fertile Marchfeld Autrichien, comparable aux Terres Noires de la Russie Méridionale. Les plantes industrielles et légumineuses ont en outre, un important rendement, cependant que la vigne tend à prendre de plus en plus d'extension et d'importance, utilisant de larges espaces sablonneux, auxquels nulle germination ne pouvait convenir.

Après la Suisse, après l'Allemagne, passée l'Autriche, le Français retrouve là un pays de vignobles, où vraiment le vin reste la boisson habituelle, et n'est pas relégué comme une rare liqueur de dessert. Sa culture a fait de tels progrès, quelques crus ont une renommée telle que ce n'est pas sans fierté que le Hongrois salue ces produits du sol.

Viennent enfin à profusion les plantes textiles, lin et chanvre, ainsi que la betterave sucrière que le gouvernement Magyar a constamment favorisée dans son développement, qui fournissent leurs appoints à l'é-

conomie nationale, que renforcent encore les apports du tabac.

A ces richesses déjà nombreuses, il faut ajouter encore celle qu'une exploitation régulière et méthodique des forêts procure en outre au pays. Bien que la Hongrie soit presque exclusivement un pays de plaines, du moins en son cœur même, la Croatie-Slavonie apporte au royaume, les futaies de ses pentes boisées, qui le rangent tout entier parmi les statistiques des pays les plus forestiers d'Europe. Les coupes rationnelles des bois de diverses essences, sagement délimitées par la loi de 1879, chargée d'assurer la conservation des forêts sur un sol impropre aux cultures et de garantir la gestion raisonnée de celles de défense a mis un terme au fâcheux déboisement qui menaçait la Hongrie montagneuse. Maintenant, sous le contrôle sage et efficace de la loi, elles apportent une part contributive à la richesse nationale, à l'épargne et à la grandeur du peuple Magyar, que rendent encore plus pros-

père, l'élevage des bêtes à cornes, des chevaux et des moutons, et l'exploitation des richesses minières de la Tâtra.

Un rapide coup d'œil jeté encore sur les voies de communication est indispensable pour compléter cet aperçu succinct du pays Magyar. Plus que tout autre peut-être, il semble avoir été favorisé de la nature, et offrir dans son ensemble un magnifique réseau circulatoire. Aucun obstacle sérieux ne s'oppose à l'art de l'Ingénieur, ne vient compliquer de difficultés les études des Ponts et Chaussées. Et, d'autre part l'admirable artère fluviale ou plus exactement le lacis multiplié des rivières viennent ajouter encore leurs voies naturelles, que quelques travaux relativement faibles et minimes pour la plupart suffisent à rendre utilisables. Des améliorations de régularisation, des coupures, ont été faites; des canaux proprement dits ont été creusés, tel le canal François, le canal Béga, et le Vaskapu, aux Portes de Fer.

A ces voies peu onéreuses de transports, qui sont d'un si grand intérêt pour l'agriculteur et le fabricant, il convient d'ajouter en outre le réseau des routes et celui des chemins de fer, que la Hongrie a très notablement accru, dans la dernière partie du XIXe siècle. Quant aux routes mêmes, si elles peuvent soutenir la comparaison avec celles de nombre de grands Etats Européens, elles demeurent sensiblement inférieures aux nôtres cependant.

Quoiqu'il en soit, admirablement desservie par les voies naturelles fluviales qu'elle possède en quantité, la Hongrie attachée à les rendre utilisables plus peut-être encore qu'à en créer de nouvelles, possède un système circulatoire déjà très complet, que le patriotisme des Magyars dévoués à rendre toujours plus prospère et vivante la patrie chère, développe et amplifie chaque jour de plus en plus.

***

Il m'a paru intéressant, au cours de mes

longues conversations avec nombre de personnalités de Pozsony et de Budapest, de demander discrètement quelques renseignements ethnographiques, sur cette diversité d'éléments, ce groupement de races, qui constituent ce qu'on a coutume d'appeler le Peuple Hongrois. Bien que non homogènes, elles constituent cependant un bloc important, dans lequel la Nation Magyare garde la priorité.

Car à côté, ou plutôt à l'entour d'elle gravitent et vivent d'autres habitants, dont les atavismes anciens n'ont qu'une parenté lointaine très différente, dont les tendances ne sont pas toujours communes. Ce sont les Allemands, les Serbes, les Croates, les Slovaques, les Slovènes, les Roumains et les Ruthènes. Encore faut-il ajouter à cette énumération déjà longue un nouvel élément, qu'on retrouve bien un peu partout dans toute nation, mais qui semble ici prendre une place plus marquée, une influence grandissante : l'élément Israélite.

Il est difficile de préciser exactement quelle est la fraction qui peut chiffrer et représenter l'importance de chacune de ces « nationalités », bien qu'encore ce mot soulève tant de violentes polémiques. Après les Magyars, viennent sans contredit les Roumains, qui occupent ainsi la seconde place. Quelques-uns de ces groupes ethniques sont relativement faciles à délimiter, quant à leur place géographique sur la carte Hongroise.

Il est à remarquer, que dans cette contrée plate où s'étend le plantureux Alfôld, l'élément, à peu près unique, reste Magyar. Là, où commence la colline, il se mélange, se fusionne, s'estompe, telle une teinte dégradée, pour disparaître complètement lorsque surgit le chaos montagneux. Les Roumains s'avancent à l'Ouest de la Transylvanie, pendant qu'au Nord se cantonnent les Slovaques, mélangés d'Allemands et de Ruthènes, et que les Croates habitent, pour la plus grande partie du moins, la Croatie-Slavonie.

En résumé, une carte ethnographique du royaume Hongrois présente au premier abord, les trois groupements suivants: au Centre et à l'Ouest, la partie Magyare, à l'Est l'élément Roumain et enfin le bloc Slovaque au Nord.

Quant aux autres populations la diversité de leurs situations est telle qu'il est assez difficile de les indiquer même approximativement; et par place le royaume de Saint-Etienne présente au point de vue de la répartition des races, l'apparence d'un véritable échiquier aux multiples cases.

Les Juifs, eux, dont l'immixtion reste considérable, ne se peuvent délimiter. Ils sont là où s'établissent les grandes villes, où fleurissent négoce et commerce, banques et Crédits. Leur chiffre global atteint presque le million, et, en la seule cité de Budapest, leur nombre est à peu près de deux cent mille, bien que dans certaines agglomérations paysannes se puisse rencontrer encore le type hébraïque. Mais ils demeurent là, l'exception

n'étant pas, par atavisme de race un peuple pasteur, fort peu agriculteurs ou agronomes.

Les Allemands, eux, se disséminent un peu partout, encore que ce ne soit pas là, le dernier élément disparate de ce faisceau de races. Les Souabes se font remarquer par leur loyalisme envers la Couronne, et certains d'entre eux accusent dans leurs antécédents une lointaine origine Française. Il faut ajouter encore le vol musical des Tziganes qui fournissent leurs contingents à la majorité des concerts Européens et mentionner en outre les Slovènes et les Serbes pour avoir quelque notion de cet amalgame de peuples.

***

Un proverbe Hongrois fort courant assure que : « Hors de la Hongrie, la vie n'est point la vie. » Cet attachement du Magyar pour son sol, ce patriotisme exultant, aimant son pays avec noblesse, avec fierté, est une caractéristique de sa race, forte et sécu-

laire. De cette fusion de tribus conquérantes est sortie, trempée au creuset des gloires et des revers, une nationalité distincte, énergique et puissante qui, victorieusement défendit son indépendance, son hégémonie et les territoires conquis par Arpad, contre le Turc, le Slave et l'Allemand. Forgés à la rude flamme des perpétuelles nécessités, devant les quotidiennes menaces de l'envahisseur, obligés de porter la guerre au dehors pour ne pas être appelés à la toujours subir, il n'est pas étonnant que l'Europe ait gardé des incursions de leurs ancêtres un souvenir effrayant et durable dont le mot d'Ogre, conserve la mémoire aux plus lointaines de nos campagnes.

Ainsi donc, au milieu des luttes incessantes que les fils d'Arpad durent soutenir pour conserver leur indépendance, un patriotisme ardent est né, chaque jour développé, puisant sa force et sa vitalité aux sources millénaires. Il reste aujourd'hui encore une distinctive essentielle du caractère Hongrois,

bien que miné sourdement par les éléments de dissension qu'infiltre le socialisme et peut-être aussi les Israélites, qui le battent en brêche dans la classe ouvrière. Mais ce sentiment par contre ne fait que s'exaspérer et se fortifier davantage dans la noblesse et la bourgeoisie nationales. Le Hongrois aime son pays, il le chérit d'un amour sincère et vibrant, il le montre avec orgueil, comme il est fier de sa race, de son passé, de toutes ses prouesses valeureuses inscrites en lettres d'or aux pages de l'Histoire mondiale. Il a conservé un souvenir intense et vivace des luttes soutenues pour son indépendance, des querelles passées et modernes entre l'Autrichien et lui, qui ont fait naître et grandir une antipathie profonde, de plus en plus vive chaque jour.

D'autres traits complètent encore le caractère Magyar, traits universellement connus, qui ont porté jusqu'aux confins des mondes policés sa renommée de courage et de fierté, soutenue peut-être encore par un

sentiment d'orgueil puissant et généreux :

« Le Magyar, on le sent, s'estime supé-
« rieur à ses voisins. Il méprise l'Autrichien
« et l'Italien ; il n'aime guère le Prussien,
« — malgré la Triple Alliance à laquelle
« contribua si puissamment le Comte An-
« drassy, — il le considère comme n'appar-
« tenant pas à une race noble. Il estime peu
« le Russe, et lui garde rancune de son in-
« tervention dans la guerre de l'Indépen-
« dance. » (1)

Cet orgueil quasi national semble entretenu et cultivé par l'Aristocratie Magyare, la classe dirigeante par excellence : aristocratie nobiliaire et terrienne qui, connaissant à fond ses droits semble encore plus préoccupée de ses devoirs, de cet exemple et de ce dévouement que l'élite doit toujours,

(1) René Gonnard : *La Hongrie au XXe siècle*, p. 57. Ce jugement un peu sévère semble défectueux notamment vis à vis de l'Italien, avec lequel le Hongrois sympathise quelque peu, ayant comme lui été asservi sous le joug Autrichien, et ayant donné asile à Louis Kossuth.

partout et sans cesse, pour conserver sa supériorité. Cette noblesse, très ouverte, reste pénétrée de l'importance considérable de son rôle politique, et, se rendant un compte exact de l'efficacité de ses efforts, ne semble nullement disposée à l'abdiquer ou à en amoindrir l'importance. M. René Gounard fait, à ce sujet, la remarque suivante d'un industriel Autrichien, un peu exagérée sans nul doute, pour qui connaît l'hostilité des sentiments entre les deux nationalités : « La « Hongrie, disait-il, c'est un millier de per- « sonnes ».

Ce qui reste véritable et n'est pas, je suppose, pour déplaire aux Hongrois, c'est que, dans presque tout ce qui se fait chez eux, se retrouve l'impulsion d'un magnat. L'influence première vient de cette classe de la société, en laquelle l'esprit atavique combatif de la race s'allie à une grande finesse d'esprit, à la perception toujours très nette des hommes et des événements. Doué d'un sens politique avisé, le Magyar s'entoure souvent

d'une diplomatie habile et serrée, qui a parfois contribué puissamment à la conquête de ses libertés parlementaires, de sa quasi hégémonie nationale, lui a permis tout autant que ses luttes ardentes soutenues d'une foi sincère, d'arracher à l'Autriche, lambeau par lambeau, l'indépendance de sa patrie. Ce sont ces négociations habilement conduites, ces compromis établis avec perspicacité qui lui ont obtenu, au cours de l'Histoire, de conserver et de maintenir, glorieux toujours et également vaillant, sans déclin jamais, et voyant monter à l'horizon l'astre de destinées peut-être plus brillantes, ce royaume de Saint Etienne, au milieu de populations disparates, souvent ennemies, quelquefois puissantes et toujours hostiles.

***

A ces qualités portées à un si haut degré, entretenues soigneusement dans l'âme de cette nation fière et libre toujours, il faut encore noter l'adjonction d'un point particu-

lier de l'esprit patrimonial, bien propre à lui assurer un avenir toujours orienté vers de plus grandes choses, une tournure positive et nullement empreinte de mysticisme du caractère. Marchant de front avec les temps et les époques, le Magyar, tout en se montrant à bon droit, fier d'un passé glorieux à tant de titres, sans renier et rejeter les enseignements puissants qu'il en peut tirer, se rend justement compte des tendances de l'esprit moderne. Envisageant le côté utilitaire des choses, mettant à profit toutes les inventions d'ordre économique, industriel et pratique, il semble n'apporter qu'un intérêt médiocre et relatif aux querelles religieuses, qui chez nous suscitent tant d'effervescence combative. Doué d'un large esprit de tolérance, mais gardien fidèle d'une autorité patriotique que le « jus patronatus » lui a dévolu autrefois, il ne laisse prendre aux représentants des Religions qu'une influence partielle, sagement limitée. Ceux-ci, d'ailleurs, préoccupés d'améliorer le

sort de leurs ouailles, ne s'immiscient guère dans les affaires familiales, et dévoués aux intérêts de la Patrie vont partout, observant leur mission de concorde et de paix.

Ce caractère chevaleresque du peuple Magyar, cet esprit pratique, cette vaillance à toute épreuve, cet amour profond et tenace de la Patrie vivante et toujours chère sont peut-être rendus plus sensibles encore de nos jours, à cette heure où toutes les offensives semblent se coaliser contre lui.

A cet instant, où l'Autriche, l'ennemie séculaire, le harcèle, quand les Croates, ses alliés d'hier font diversion sur d'autres points, alors que les nationalités hétéroclites s'épuisent à susciter difficultés sur difficultés, la Hongrie fait tête à la fois partout, à ces éléments de dissension. Bien plus, les affrontant bravement, elle prend nettement une offensive hardie, sans se laisser intimider par les conquêtes que le socialisme fait au sein des populations ouvrières. L'aristocratie Magyare n'abandonne ni ses espéran-

ces ni sa volonté d'établir l'unité nationale, encore que menacée au dedans par l'Autriche, les périls israélites et socialistes, à l'extérieur par le panslavisme et le pangermanisme, luttant vaillamment sans s'abandonner à une capitulation par trop escomptée, et qui semble n'être pas à la veille de paraître.

Ces périls intérieurs sont réels, encore qu'inégaux en puissance et en influence. La question israélite semble, de nos jours, dans un pays où l'élément hébraïque est en telle proportion, accaparer l'attention, avec la progression et la poussée socialiste. Disons, toutefois, que malgré le nombre de leurs représentants, les israélites ne paraissent pas avoir, toutes proportions observées, beaucoup plus d'influence que dans d'autres pays Occidentaux. L'obstacle sérieux à leur prépondérance et qui paraît insurmontable gît dans la résistance à outrance de l'aristocratie, et s'étend ici à toutes les castes nobles, sans distinctions de croyances. Désintéressé

nous l'avons dit, des polémiques religieuses, le Hongrois ne voit pas dans l'immixtion Juive une question de religion, mais une diversité de races, un autre entendement de la direction des affaires publiques, l'infiltration d'un élément différent dans le bloc des forces formant la structure de la nation, suscitant ainsi l'attention, peut-être aussi la surveillance innée non exempte de préjugés s'exerçant contre toute mentalité nouvelle.

Ils ont déjà une large part d'influence au sein même de la Chambre Hongroise, comptant au Parlement une certaine représentation, fort au courant de ce qui se fait et se promulgue. Mais, contrairement à d'autres pays, leur influence s'exerce aux yeux de tous, ce qui peut-être, pour l'observateur mal averti, augmente dans de notables proportions ses limites et sa puissance.

Mais il est un à-côté de cette question qui se développe de plus en plus, prenant une extension marquée. Encouragé par sa propagande, le Socialisme augmente ses adeptes

au cœur de la Nation Magyare. Il paraît en voie de progression, à la fois dans les agglomérations ouvrières des centres industriels et jusqu'au milieu des populations rurales, auxquelles le bouillon de culture fut donné par la constitution de la propriété paysanne, indépendante en 1848.

Importé d'Allemagne et d'Autriche, dans les milieux industriels, il a gagné les campagnes préparées à le recevoir, par l'affranchissement des paysans et le dégrèvement qui ont créé là une classe ouvrière. « Auparavant, l'existence du paysan, existence misérable si l'on veut, était assurée en toute circonstance, mais désormais il pouvait, à la suite d'une mauvaise récolte, tomber dans l'indigence ou les dettes » (1). Dès lors se constitua la classe des ouvriers ruraux déracinés, qui accueillit avec complaisance les doctrines socialistes, d'autant plus facilement que ses malheurs étaient rendus plus considérables encore par les ravages qu'y

(1) E. de Philippovich.

faisait l'usure. N'ayant rien à perdre, elle devait fatalement accepter ces théories subversives, ces songes humanitaires, leurre trompeur d'un avenir miroitant, utopies funestes et dangereuses aux peuples qui les nourrissent.

Tel est, à l'heure actuelle, l'état de la question dans ce pays qui ne semble pas, malgré la propagande des illuminés et des intrigants vouloir se déclarer pour l'acceptation du libéralisme à outrance.

***

Ce génie de la race Hongroise, ce patriotisme ardent, cet orgueil national très vif, ce goût du progrès, cette aptitude heureuse aux négociations diplomatiques, ce sens des réalités et de la politique, font du peuple Magyar, une nation qui peut devenir de jour en jour plus puissante. Et cette Nation, quand l'heure sonnera où, devenue complètement unifiée, gardienne vigilante de ses libertés chèrement conquises, jalouse de son hégémonie, triomphante enfin, peut prétendre à

jouer un rôle indépendant dans le concert des Cabinets Européens, à posséder sa part effective et particulière dans les événements de la politique mondiale.

Quoiqu'il en soit, ces distinctives chevaleresques et nobles, ces sentiments d'affinité avec la Pologne, comme elle aristocrate et guerrière, comme elle étouffée entre le panslavisme russe et l'oppression douloureuse du pangermanisme. font de la Hongrie un peuple généreux et fier, dont les fortes qualités créent les élévations rapides et la grandeur des Etats.

Ces séduisantes distinctives de franchise et d'hospitalité. ces hautes vertus de dévouement et d'abnégation envers la Patrie, établissent vite entre les Hongrois et les Français un courant de sympathie profonde, fortifiée peut-être des atavismes anciens et des attaches séculaires des deux nations et, suivant l'expression très vraie et très heureuse de M. Gonnard :

« Il n'y a guère de peuple avec les natio-

« naux duquel, un Français sente s'établir
« aussi vite qu'avec eux, un courant de facile
« et sincère sympathie. Bien souvent, parmi
« les Magyars, surtout parmi ceux, si nom-
« breux, qui parlent admirablement notre
« langue on oublie qu'on se trouve hors de
« France, tant la pensée et l'expression dif-
« fèrent peu, ici et là. »

V

VIENNE

VIENNE

Le Graben en 1793. — Exil et équitation. — L'Autriche « expression géographique ». — Antagonisme de races. — Le Pangermanisme. — Une opinion de Rambaud. — Le « Los von Rom ». — Avancements administratifs. — La Vendobona Romaine et la Vienne médiévale. — Politique des Alliances. — La Hofburg. — La vie quotidienne de François-Joseph. — Reliques impériales et diamants de la Couronne. — Les rubis de France. — Le berceau du Roi de Rome. — Saint-Etienne et l'Hôtel de Ville. — Le Nonce Apostolique. — L'Ambassadeur de France. — Le Prater. — Le Belvédère. — L'Héritier Présomptif et la Comtesse Cholek. — L'Empereur d'après-demain. — Le caveau des Capucins. — Le Tombeau de l'Aiglon. — Le Duc d'Orléans à Wagram. — Ecuries Impériales. — Schœnbrun, cage de l'Aiglon: ses volets verts et son parc. — La Gloriette. —

Le « Graben », fossé des remparts de la Vienne féodale du Duc Henri Jasomirgott et des Babenberg, est devenu le cœur de la ca-

pitale des Habsbourg. A l'un des angles de cette large voie, dont on ne sait trop si elle est une rue ou une place, se dresse un vieux tronc de méléze couvert de clous, le « Stock im Eisen ». — Le tronc au fer, — arbre sacré qui marque la limite extrême de la forêt, la « Wienerwald », au temps où l'Empereur Marc-Aurèle expirait dans la forteresse de Vindobona, élevée par les Romains au centre de la cité Celtique, lointaine ancêtre de la Vienne impériale.

Les magasins sont fermés, les rues désertes, bien qu'il soit à peine dix heures du soir et je peux, face à la Colonne de la Trinité, monument de style baroque, commémoratif de la peste de 1679, contempler tout à mon aise une maison fort banale pour tous, évocatrice pour moi de souvenirs familiaux et de philosophiques enseignements.

Garde du Corps de Louis XVI, jeune Colonel de Cavalerie, le Comte-Colonel de la Salle, mon arrière-grand-père, venait de remplir, en 1789, son mandat de Député de la

Noblesse d'Auvergne aux Etats, d'épouser la belle Maximilienne de Courthille de Giac, descendante de ce Pierre de Giac, Chancelier de France, que la haine des Bourguignons « fit jeter en un sac en Seine », sous Charles VI le Dément. Dans la brillante cohue des « hauts et puissants seigneurs », suivant la formule sacramentelle du temps, qui lui firent l'honneur de signer à son contrat, figurent deux de ses cousins, modestes gentilshommes d'Auvergne qui allaient inscrire glorieusement leur nom l'un dans les Annales Parlementaires, l'autre dans nos fastes militaires : Le Comte de Montlosier et le Chevalier des Aix d'Aydat.

Le premier allait rappeler dans la fameuse séance des Etats Généraux, aux Evêques Français, hésitants au sacrifice de leurs immenses richesses, en montrant les croix d'or fulgurantes de pierres qui brillaient sur leurs poitrines, que c'était une simple croix de bois qui avait sauvé le monde. Le jeune Chevalier, sous le nom démocratisé de De-

saix, deviendrait bientôt un héros, un Général vainqueur, une des gloires les plus pures de nos armées républicaines. Sauvé par son cousin le Général de Lafayette, devant l'Hôtel-de-Ville de Paris, des furies de la foule qui le prenait pour un Officier de ces Gardes Françaises abhorrés, le Comte de la Salle dut quitter Paris dès les premiers troubles révolutionnaires, chargé d'une mission de Louis XVI pour « Monsieur », Comte de Provence déjà installé à Coblentz. Incorporé d'office avec le commandement d'un escadron, à l'armée de Condé, « le cœur lui défaillait », avoue-t-il, à la pensée qu'il lui faudrait croiser le fer avec des Français, si rebelles qu'ils fussent à ses yeux. Aussi fut-il ravi de la confiance de « Monsieur » qui l'envoya à Vienne parler à l'Empereur.

Les événements marchèrent vite, les armées républicaines partout triomphantes avaient balayé la coalition des Rois, tandis que la sanglante Convention jetait en exécrable défi à l'Europe la tête du malheureux

Louis XVI. Les illusions premières s'étaient évanouies et ceux-là même qui, avec mon aïeul, avaient siégé parmi les plus sages et les plus modérés, en étaient réduits à chercher en exil les moyens de gagner le pain quotidien. Celui qui devait se faire plus tard le « Régent » de « L'Aiglon » Metternich, avec lequel il s'était lié l'engageait à rappeler à l'impérial frère de Marie-Antoinette qu'en 1385, tandis que Bernard de la Salle, Capitaine de Routiers, Protecteurs des Républiques de Pise, de Sienne et de Lucques, qui faillit se tailler une Principauté en Italie, épousait Ricciarda Visconti, fille de Barnabo Duc de Milan, sa sœur devenait par son mariage avec le Duc d'Autriche, l'aïeule des Habsbourg. Le pain de l'aumône reçu d'un Souverain étranger, si bienveillant soit-il à une infortune imméritée est toujours amer! Le Comte de la Salle se contenta de solliciter la protection impériale pour un cours d'équitation, de musique et de danse qu'il organisa, aidé de quelques camarades d'exil

« sur le Graben vis-à-vis la Colonne de la Trinité ». L'aristocratie Autrichienne s'y porta en foule. Ducs, Comtes et Marquis Français professaient avec cette aisance galante retenue de Versailles, inaltérables de bonne humeur, tandis que Abbés et grandes dames portant nos vieux noms les plus illustres, tenaient le contrôle, s'appliquaient à la comptabilité, gardant la fierté de ne percevoir que le prix tarifé sur la pièce d'or ou le billet de banque négligemment versé, dans un dessein charitable, par quelque richissime Prince du Saint-Empire. Comme l'Abbé Sieyès, et avec moins de remords peut-être, à travers ce temps d'une horreur si épique, mon aïeul « vécut », assez industrieux pour secourir maint compatriote aux abois et rapporter encore, à sa rentrée en France, « mille beaux louis d'or » laborieusement gagnés.

Tous ces sombres et tragiques souvenirs me font conclure, devant la maison du « Graben » que les meilleures choses sont faites de beaucoup de douleurs imméritées

et que si le char du triomphateur antique écrasait impitoyablement jadis les vaincus, les grands bouleversements mondiaux, la marche en avant de l'humanité vers plus de justice sociale, de progrès matériel et moral ne peut se réaliser qu'à travers beaucoup de souffrances, d'injustices, de cruautés odieuses et de sang inutilement versé.

En parcourant d'abord en tous sens, avant d'en étudier un à un les principaux monuments, cette belle capitale de 1.700.000 habitants, ses larges boulevards à la « Haussmann », en contemplant ses vastes édifices modernes, dont un trop grand nombre appartiennent à ce style imprécis « Napoléon III », comme dans mes causeries du soir en maint salon où l'on veut bien m'accueillir, je cherche à dégager de tout ce que j'entends, de mes impressions personnelles, une opinion sur l'Empire Austro-Hongrois actuel et son immédiat avenir.

Si le vénérable Empereur François-Joseph,

en ce moment alité dans son palais de Schœnbrünn, lit quelques-unes des Etudes politiques qui foisonnent un peu partout, lui maintenant sans héritier direct, dont l'existence a été assombrie par les plus grandes douleurs humaines et qui a connu les affres des désastres irréparables, il doit s'attrister encore de voir certains prophètes faire dépendre la conservation intégrale actuelle d'un Empire de 60 millions d'âmes de sa vie de souverain octogénaire. A les croire, la mort de François-Joseph serait le signal de la désagrégation de cet Empire, formé de contrées plus juxtaposées qu'unifiées dans lesquelles on ne parle pas moins de treize langues différentes.

On a appliqué, non sans raison à l'Autriche le mot de Metternich sur l'Italie: « C'est une expression géographique ». Certains écrivains considérables, tel Auerbach (1) vont jusqu'à prétendre que l'Autri-

(1) *Les Races et les Nationalités en Autriche-Hongrie.* Paris, 1898.

che n'est pas même une expression géographique, que cette réunion d'Etats, de Duchés, de Comtés agrandis de lambeaux de provinces arrachés à d'autres royaumes n'est qu'un apparent faisceau que des aspirations, chaque jour plus précises, tendent à disjoindre. Les revendications Hongroises et leur triomphe ont donné le branle. Bohême, Croatie, Pologne, n'iront que plus loin encore dans la même voie pour avoir attendu davantage. Tandis que la France sous l'action continue de la Monarchie, puis de la rude poigne de la Révolution et de l'Empire a inlassablement marché vers la forme centraliste, l'Autriche, agitée par ses dissensions, a accentué de plus en plus sa tendance à une simple agrégation fédéraliste. L'Empire Austro-Hongrois, ne serait plus, à les entendre qu'un château de cartes édifié par un peu de patience et d'ingéniosité qu'une chiquenaude suffirait à jeter bas. Chacun des Etats de la Monarchie : Hongrie quasi-autonome, Bohême jouissant de la parité des langues, im-

posant la sienne aux Tribunaux et aux grands Conseils du royaume, Pologne toujours inconsolable de sa mutilation, maint autre province, tout aussi férue du principe des Nationalités, ont tellement tendu à l'autonomie, à l'extension de leurs privilèges, à la conquête pleinière de leurs libertés, à l'indépendance plus ou moins complète, qu'ils en sont arrivés à disloquer l'édifice que ne maintient encore, en apparence, qu'un ciment cohésif partout effrité.

Il faut se garder, me semble-t-il de juger de la cohésion Autrichienne avec notre mentalité centraliste Française, avec notre habitude d'unification à outrance qui imaginerait très vite « L'Une et Indivisible » en péril, si le contribuable de Brest et celui de Perpignan n'étaient pas molestés, le même jour et en termes identiques, du même papier vert, portant menace de contrainte. A tout prendre, l'histoire des Habsbourg n'est qu'une longue suite de révoltes, de scissions, de guerres intestines. Bohêmes, Tchèques,

Hongrois, Slaves, Polonais, Serbes, Croates, Roumains, Ruthènes, Italiens ont été en perpétuelles luttes contre la minorité Allemande qui personnifie l'autorité centrale. Si ce formidable bloc coalisé se ruait à l'assaut du Germain, nul doute que celui-ci ne fût vite écrasé. Mais, de Rodolphe de Habsbourg à Marie-Thérèse, de Joseph II à François-Joseph, le pouvoir central a toujours pratiqué le « Divide ut imperes ». Non seulement de pays à pays l'antipathie est parfois violente, mais dans la même province, les scissions sont profondes entre Polonais et Ruthènes, entre Serbes et Croates, Slaves et Italiens qui neutralisent l'ascendant de chaque race, permettent au pouvoir central de maintenir, avec quelques concessions opportunes, le statu quo territorial. Après tout si elle est plus accentuée ici, cette situation n'est pas unique. L'Angleterre a son Irlande, l'Allemagne, l'Alsace-Lorraine et le Duché de Posen, l'Espagne, sa Catalogne qui ont des tendances tout aussi autonomistes et séparatis-

tes. Si aléatoire que reste le « Compromis » Hongrois, si pressantes que soient les convoitises Italiennes sur Trente et Trieste, on peut se demander si le péril du Pangermanisme n'est pas plus menaçant encore pour l'Autriche.

Une véritable croisade de prosélytisme Teuton se poursuit sans relâche, qui compte, m'assure-t-on, des apôtres jusque dans le Parlement Autrichien. D'ardents missionnaires exaltent la préexcellence de la culture Allemande, préconisent sans trêve la théorie de la « Plus Grande Allemagne », semblent préparer les esprits Autrichiens et Bohêmes à une annexion consentie. Cette éventualité est trop grosse de menaces pour que je n'écoute pas avec un profond intérêt ce que j'entends dire dans les milieux bien informés, ne recueille pas l'opinion de personnalités qualifiées sur cette question brûlante dont aucun pays d'Europe ne saurait se désintéresser.

Les rêveurs d'Outre-Rhin seuls, au dire

des uns; la politique constante des Hohenzollern, prétendent les autres, ont pour idéal la réunion de tous les Germains en un seul Etat. Identité de langue et de race, ont créé le Pangermanisme de longue date. On cite à l'appui de cette affirmation la proclamation du Roi de Prusse à la Bohême, invitant, dès 1866, les Tchèques à s'incorporer à la Prusse qui respecterait les droits et libertés du royaume de Venceslas et l'on prétend que si la tentative ne fut pas poussée plus avant, c'est que Bismarck s'y montra résolument hostile. Après les triomphes Allemands de 1870, l'idée se précise et l'on peut lire dans maints auteurs Allemands l'exposé de la théorie suivante: En dehors des frontières actuelles de l'Empire Germanique, existent vingt et un millions d'Allemands dont dix millions en Autriche. « Toute terre où résonne la langue Allemande, a écrit le poète Arndt, est Allemande ». « Eveillons dans les pays Germains le sentiment de la communauté d'origine et le désir d'unité. » Le

Conseiller Privé, Professeur Wislicenus, Recteur de l'Université de Leipzig s'écriait, le 29 septembre 1894, devant une assemblée de savants : «... L'Allemagne est aussi grande que le pays où résonne la langue Allemande. » L'application pratique de l'idée Pangermaniste serait la constitution au centre de l'Europe d'un Empire Allemand de soixante douze millions de têtes étendant l'Allemagne jusqu'à l'Adriatique (1). Une brochure Allemande célèbre «Le démembrement de l'Autriche et sa reconstitution » a étudié minutieusement les moyens de réduire au minimum les difficultés de l'absorption par l'Allemagne. La Prusse recevrait la Silésie et la Moravie, la Bohême irait à la Saxe, l'Inn, Salzbourg, le Tyrol, le Vorarlberg, à la Bavière. L'Autriche, Haute et Basse, la Carinthie, la Carniole, formeraient un Etat, la Dalmatie, le littoral et Trieste constitueraient un « Reichsland », Pays d'Empire,

(1) Chéradame : *L'Allemagne, la France et la Question d'Autriche*, p. 6.

comme l'Alsace-Lorraine — L'insignifiant royaume d'Autriche ainsi respecté serait tenu vis-à-vis de l'Empire aux mêmes devoirs que le Wurtemberg; l'Empereur Allemand règnerait de Hambourg à Trieste! Le « Zollverein » — L'Union Douanière — a supprimé, dans l'Empire Germanique, toutes les anciennes barrières qui gênaient le commerce, a été la cause première des succès économiques, du magnifique développement industriel Allemand. « Etendons, disent les Pangermanistes, l'union douanière à toute l'Europe centrale » donnant par là une conception précise et utilitaire à leur projet dont une propagande énergique et constante assure le développement.

On me cite surtout l'*Union Pangermanique*. « Alldeutscher Verband », dont le Comité compte force noms des plus qualifiés de l'Empire et qui a officiellement pour but avéré l'union de « toutes les tribus Allemandes ». Le 10 juin 1897, plusieurs Membres du Parlement Autrichien assistaient à l'As-

semblée Générale de l'Union Pangermanique tenue à Leipzig et l'appel de solidarité adressé aux frères Allemands d'Autriche fut si violent que le Gouvernement de François-Joseph fit saisir, le 27 juin, à la frontière, les feuilles destinées à le répandre dans les Etats Autrichiens. Il convient d'ajouter que le Gouvernement Allemand, par une habile manœuvre, courtoise vis-à-vis de l'Autriche et qui ne fit que grossir les adhésions Pangermanistes, interdit une nouvelle Assemblée Générale qui devait se tenir à Berlin, le 12 novembre suivant.

Tandis que « L'Union » entretient dans toutes les régions de l'Autriche des « hommes de confiance » chargés de la tenir au courant de l'état des esprits et d'organiser la propagande, nombre d'autres groupements travaillent d'accord avec elle, tels « *L'Odin Verein* », la Société Protestante *Gustave-Adolphe, L'Union Evangélique,* et bien d'autres. « Jusqu'à présent, disait la « *Gegenwart* » — Le Présent — Revue Alle-

« mande de premier ordre, l'Allemagne n'a « même pas accompli sa mission la plus im- « médiate qui consiste à réunir sous l'Aigle « Impériale, tous les peuples de race et de « langue Allemandes... Les Allemands d'Au- « triche désirent précisément être rattachés « à l'Empire Allemand. Il faut trouver un « moyen quelconque de donner une solution « satisfaisante à cette grave question qui, « non seulement pour les Allemands d'Au- « triche, mais encore pour l'Empire Alle- « mand, est une question de vie ou de mort.» Un autre journal, les « Leipziger Neueste Nachrichten » de Leipzig déclarait en août 1897 que « La Cisleithanie subsistera seule- « ment si... l'Autriche entre dans une union « douanière et commerciale avec l'Empire « Allemand. » Aux yeux des Pangermanistes, les Habsbourg ont été les champions du Germanisme contre l'ébullition Slave, Hongroise, Polonaise, Croate, s'il sont insuffisants à cette tâche, leur disparition s'impose et l'annexion des provinces Allemandes de

l'Autriche à l'Empire Allemand fournira la solution. Les personnalités militaires Allemandes les plus qualifiées, tel le Général von der Goltz, laissent assez entendre leur sentiment; les Etudiants eux-mêmes l'affirment nettement, quand, s'adressant à leurs camarades de Vienne, l'orateur d'une Délégation déclarait en 1897 : « Nous n'oublierons ja-« mais la Marche de l'Est pas plus que nous « n'avons oublié Strasbourg. L'avenir le « montrera». Un géographe Allemand, P. Langhans, qualifie, dans son Atlas Pangermanique de 1900, la Bohême de : « *L'Obstacle transversal Tchèque entre les Marches Allemandes de l'Est* » (1). Le chant Pangermaniste du Dr Tille, professeur de l'Université, concrète et résume ces aspirations dans leur plus grand épanouissement :

Celui qui descend de parents Allemands
Et parle notre langue,
Celui dont le cœur bat à l'unisson du nôtre,
Nous ne l'abandonnerons pas non plus.

(1) Cité par M. Chéradame, p. 31, 32, 40, 44.

Que l'Autriche, la Suisse ou les rives de la Frise
Soient son pays, peu nous importe! [Allemands,
Tendez les mains de ce côté, voisins des pays Hauts
Vers le nouvel Empire Allemand!
Debout! — Qu'un son Allemand résonne bientôt
Depuis l'embouchure du Rhin
Jusqu'à la Moravie et, depuis le Waskenwald
Jusqu'à la mer Adriatique,
Quand tout ce qui se sent Allemand
Sera réuni en un seul Empire,
Quand une seule couronne brillera
Dans le monde germanique,
Alors l'Aigle impérial prendra son vol de la côte,
Son aile frappera l'air à grand bruit [terre,
Et ce bruit voudra dire : Pangermanie de la mer à la
Pangermanie de la terre à la mer,

Il ne faut, certes, pas attacher l'importance d'une pièce officielle de chancellerie aux rêves, aux aspirations d'un poète; chez nous aussi, lorsque notre « César triomphant, de son ombre couvrait *les* plaines » Germaniques, il n'a pas manqué de bardes pour reculer à l'infini les limites de l'Empire Français. On ne saurait méconnaître pourtant que si, bien avant 1870, on apprenait aux enfants, dans les écoles Prussiennes, que l'Alsace-Lorraine faisait partie de l'Allema-

gne, de même on enseigne, m'assure-t-on, que le Nord de la Bohême appartient à l'Empire Allemand et on cite un « Manuel de Géographie » pour les Ecoles Supérieures, par MM. Brust et Berdrow, Professeurs de la ville de Berlin qui le déclare expressément (1).

Dans quelle mesure l'Empereur Allemand tolère-t-il, encourage-t-il les menées Pangermanistes en Autriche? On a extrait nombre de passages de ses discours, on les a groupés et on en a tiré cette conclusion que, lorsque le 28 octobre 1900, souhaitant à son Etat-Major de conduire l'Allemagne à de nouvelles victoires, il disait « Mon but suprême est d'écarter ce qui sépare le grand peuple Allemand », c'était transparente allusion aux Allemands d'Autriche. J'estime que

(1) Nous avons pris soin de contrôler cette assertion. M. Chéradame, dont le savant ouvrage déjà cité, nous a permis de contrôler maintes assertions recueillies en Autriche que nous aurions hésité à transcrire, cite expressément ce fait. p. 57.

personne n'est moins à l'aise qu'un Français, à qui une réserve toute spéciale s'impose, pour apprécier, sur de simples suppositions, le tréfond de la politique Allemande.

L'état actuel de l'Empire des Habsbourg est-il vraiment tel, que les ambitions Pangermanistes se puissent si facilement réaliser? Un Autrichien, pur Allemand de nationalité et de race, mais qui appartient à ce groupe loyaliste à outrance qui reconnaît pour chef M. Lueger, Maire de Vienne, me cite la déclaration de cet Homme d'Etat, en octobre 1901 : « Je ne prendrai jamais la « parole sans affirmer que l'Autriche doit « subsister. ». Rien n'est plus faux que de croire que l'unanimité, pas même la majorité, des Allemands d'Autriche est favorable à une absorption éventuelle par l'Allemagne. La vérité est que, sur les neuf millions d'Allemands sujets des Habsbourg, trois millions à peine admettraient, en haine des Slaves, un démembrement de l'Au-

triche; les autres six millions sont partisans énergiques de l'existence nationale actuelle, une moitié parmi eux peut être considérée, avec le Docteur Lueger, comme hostile à toute modification du régime actuel, à un fédéralisme substitué au centralisme, tandis que les autres pencheraient volontiers vers un fédéralisme qui donnerait à la Bohême et aux autres Etats, la situation de la Hongrie, les grouperaient tous fédérés, sous la suzeraineté impériale. Ce serait simplement, au reste, la loyale et entière application de la Constitution de 1867, dont l'article 19 dit expressément: « Tous les peu-« ples de l'Etat sont sur le pied d'égalité « et chaque peuple en particulier a droit à « ce que l'inviolabilité de sa nationalité et « de son idiome soit garantie. » Lorsqu'après Sadowa, l'abandon du pouvoir absolu s'est imposé inéluctable, François-Joseph eût pu fédéraliser l'Autriche entière; il restreignit aux Magyars seuls cette concession, partageant avec eux la domination

des autres peuples et à dater du 22 décembre 1867 naquit le dualisme Austro-Hongrois, qui subsiste toujours. Ce n'est pas la Hongrie qui aurait à gagner à une mainmise Allemande sur l'Autriche, déclare le Docteur Eim, puisque « les Magyars ne doivent « pas se dissimuler que le jour où le dra- « peau des Hohenzollern flotterait de Pra- « gue à Trieste, leur état et leur nationalité « s'effondreraient aussi sous le poids de la « suzeraineté de l'Allemagne. »

Si, des neuf millions d'Allemands que contient l'Autriche ou Cisleithanie, Hongrie à part, un tiers à peine peut être réputé partisan de l'Allemagne, cette totalité Germaine n'est, elle-même, qu'une minorité en face des quinze millions de Slaves résolument anti-Allemands, sans parler du million de Latins qu'on peut classer comme séparatistes, mais dans le sens Italien. Or, si bouleversée que soit la Russie par ses récents désastres en Orient et ses troubles intérieurs, elle ne peut pas ne pas entrer en

ligne dès que le Slavisme est en jeu. Sa Presse n'a, du reste, jamais cessé de dire bien haut : « Pour arriver au Danube et à « l'Adriatique, l'Allemagne devrait passer « sur des cadavres Slaves, attaquer beau- « coup de Slaves et de Provinces Slaves; « c'est justement ce que la Russie ne per- « mettra jamais. »

Héritiers élus du Saint-Empire Germanique, les Habsbourg ont été d'instinct, jusqu'ici, des Monarques Germains, ployant sous leur autorité Germanique tous les autres peuples soumis à leur sceptre, recrutant presqu'exclusivement parmi leurs sujets Allemands leur personnel gouvernemental, trop souvent enclins à traiter en races inférieures tous les autres peuples de l'Empire. Or, depuis le dualisme Austro-Hongrois, la majorité des sujets Autrichiens est nettement Slave; elle amènera le Souverain à tenir désormais compte de cet élément dominant. Un sage fédéralisme fera le reste,

affirme mon interlocuteur. C'est la même conclusion que celle donnée par Chéradame, dans sa « Question d'Autriche » quand il définit ainsi l'Autriche actuelle : « L'Autri-
« che vraie est un Etat polyglotte de majo-
« rité Slave où les Allemands prédominent
« encore... Depuis cent ans cette situation
« se modifie. L'évolution naturelle de l'Au-
« triche la pousse au Fédéralisme qui ferait
« de la Cisleithanie une Suisse monarchi-
« que. L'établissement du Fédéralisme,
« réforme purement intérieure, n'implique
« point la modification des frontières ac-
« tuelles de la Cisleithanie ; elle ne saurait
« par suite troubler la paix générale. Il est
« exact cependant qu'un danger menace
« l'Europe, mais il réside exclusivement
« dans les convoitises sur l'Autriche de
« l'Empire Allemand ». (1).

J'ai voulu résumer au moins, dans ces notes de voyage, ce que j'ai entendu sur ce

(1) Chéradame : *Question d'Autriche*, p. 139.

grave problème qui a servi maintes fois de thème à la conversation, me remémorant l'opinion très nette d'un de nos hommes d'Etat. La dernière fois que mon éminent ami le Sénateur Rambaud, ancien Ministre de l'Instruction Publique, me fit l'honneur de venir, quelques mois avant sa mort, s'asseoir en intimité à ma table, les Evêques de Nîmes, Cahors et Langres (1), qui étaient présents, parlèrent de l'Autriche à propos du « *Los von Rom* » — Rompons avec Rome. — Notre savant historien envisageant la question Autrichienne nous cita son opinion consignée dans un de ses ouvrages : « Si « l'éventualité du partage de l'Autriche se « réalisait, il ne s'agirait pas de dire que la « France est en face du plus grand danger « qu'elle ait jamais couru depuis mille ans ; « non, il s'agirait pour elle, à une date très

(1) Mgr Béguinot, évêque de Nimes ; Mgr Enard, évêque de Cahors, mort archevêque d'Auch ; Mgr Herscher, évêque de Langres.

« rapprochée, d'être ou de ne plus être! » D'aussi formidables conséquences entrevues, un ébranlement aussi profond de l'équilibre Européen ne sont-ils pas les plus sûrs garants de la stabilité Autrichienne dont aucune grande Puissance ne peut admettre l'effritement.

Ce cri Autrichien de « Los von Rom » — Rompons avec Rome — est venu sous ma plume. Il se rattache certainement à la propagande Pangermaniste et son grand promoteur M. Schônerer s'écriait dès 1898: « Brisons enfin les chaînes qui nous lient « à une Eglise ennemie du Germanisme ». Je me souviens fort bien qu'en Décembre 1901, au cours d'une audience de Léon XIII, que Sa Sainteté daigna prolonger longuement, le Pape me parla de ce mouvement avec ce calme lucide, ce génial concept des problèmes politiques, ennemi instinctif des outrances, qui faisaient de ce grand Pontife l'homme providentiel ne mettant jamais le pied pour l'éteindre sur la mèche encore fu-

mante, si incertaine que fût sa lueur, se refusant énergiquement aux actes irréparables qui creusent les fossés que les générations successives ne voient pas combler. L'héritier de la Couronne d'Autriche venait de dire alors qu'il fallait combattre sans merci ce mouvement dont il déclarait que la signification vraie n'était pas « Rompons avec Rome, mais réellement « Rompons avec l'Autriche ». Le grand Pape du XIXe siècle démêlait fort bien, m'a-t-il paru, le côté purement politique de cette manœuvre surtout anti-Autrichienne et anti-dynastique, arme séparatiste contre le pouvoir absolu des Habsbourg. Mais, il ne s'illusionnait guère, ce me semble, sur l'état religieux vrai de l'Autriche, sur les difficultés d'un système qui a toujours oscillé, n'allant jamais résolument jusqu'au bout dans la voie adoptée, il est vrai, à contre-cœur, promettant à la Bohême, puis retirant ses concessions, reconnaissant de mauvaise grâce un fait accompli pour s'ingénier ensuite à en paralyser les

effets. Léon XIII, admirablement renseigné sur l'état vrai des esprits et les courants d'opinion, irrésistibles vagues d'ondes qui passent sur les peuples et les emportent souvent dans leur remous, savait, sans doute que chez une nation au Catholicisme profond, inébranlable, des défaillances momentanées, des tiédeurs individuelles sont possibles, mais qu'il ne serait rempli que par de rares apostats ce bulletin de conversion au protestantisme répandu par milliers dans les centres industriels et agricoles de l'Autriche et principalement dans le Nord de la Bohême :

« Par les présentes, le soussigné déclare « sur l'honneur qu'au jour indiqué par le « Député Schônerer, il notifiera aux autori- « tés sa sortie de l'Eglise Catholique.

« Prénom et nom de famille. — Situation. « — Domicile. — Poste. — Pays de la Cou- « ronne. — 1899. »

Je reste convaincu qu'il existe en Autriche de nombreux millions de Catholiques énergiques, résolument pratiquants; je voudrais me persuader que mes observations n'ont porté que sur des exceptions; mais, infiniment plus qu'en Hongrie, où les confessions sont plus nettement tranchées, j'ai trouvé dans la Cisleithanie, plus exactement dans la Haute et Basse Autriche, un Catholicisme officiel correct et tout de surface, qui me rappelait l'attitude de nos Préfets, de nos Maires, de nos Personnages Officiels de l'Empire et du Gouvernement de l'Ordre Moral, si correctement assidus aux cérémonies publiques du culte, Messes solennelles, Saluts en Musique, Processions votives et dont on disait tout bas que nombre d'entre eux « apportaient le soir à la Loge un vague « parfum de sacristie. »

Profondément édifié en visitant la Cathédrale Saint-Etienne du nombre considérable d'hommes assistant en semaine à la Messe, j'en faisais la remarque à mon

guide que j'avais vu saluer plusieurs d'entre eux.

— « Ce sont des collègues de telle Admi-
« nistration, fit-il en souriant, (je me garde
« de préciser s'il s'agit d'un Ministère ou
« d'un Etablissement privé) ils ne sont pas
« ici par dévotion, pas même par conviction,
« beaucoup sont incroyants; mais chez nous,
« *c'est bon pour l'avancement;* on ne refuse
« jamais un congé de deux heures pour aller
« enterrer, marier, baptiser un ami ou un
« parent. Cela coupe la matinée; l'ennui
« est qu'on est « filé », il faut vraiment ve-
« nir à l'Eglise et ne pas s'attarder à la
« Brasserie ». Loin de moi la pensée que nos Employés Français de Ministères et de Grandes Administrations abattent plus de besogne quotidienne que leurs collègues de Vienne, ne pratiquent pas, eux aussi, la recherche du « *farniente* ». François Coppée, Henri de Rochefort, Huysmans, tant d'autres de nos Maîtres Ecrivains les plus incontestés, ont été, en leur prime jeunesse,

Rédacteurs à la Préfecture de la Seine ou en quelque Ministère. Ils déployaient, confessaient-ils, des ruses d'Apaches pour substituer le sonnet ébauché, le roman sur chantier, voire le virulent article de journal antigouvernemental, à la fastidieuse besogne prescrite. Ni eux ni leurs successeurs actuels ne préféreraient au Bureau, j'imagine, un hypocrite somme en quelque coin de Ste-Clotilde ou de Notre-Dame!

Sous un vernis apparent, craquelé par place, certaines castes Autrichiennes me font songer à notre société Française du XVIIIe siècle encore férue de Noblesse, de Preuves et de Quartiers. La jeunesse Universitaire, très ardente, très montée contre le Catholicisme est encore émue de la destination d'un de ses Professeurs, entaché de « Modernisme » qu'elle a énergiquement réclamé, sans reculer devant une grève générale. Les beaux défauts de la vingtième année sont partout les mêmes; il ne convient pas d'attacher à ces actes d'exhubérance passionnée une im-

portance exagérée. Ce qui reste plus sérieux c'est la campagne méthodique, persistante de Protestantisation de l'Autriche qui se poursuit inlassablement non sans succès. Une brochure-pamphlet surtout obtient grand succès, répandue à profusion, avidement lue. — Cela s'appelle la « Confession de Rome ». J'aurais hésité à en citer les passages caractéristiques si notre grand journal Catholique « l'Univers » ne les avait donnés lui-même dans son numéro du 15 janvier 1908 :

— « Moi, Eglise Romaine et pécheresse « reconnais et confesse que depuis ma fonda- « tion j'ai péché contre tous les commande- « ments par pensées, désirs, paroles et ac- « tions et je confesse en particulier les « fautes suivantes :

« 1° Malgré ton premier commandement « Je suis le Seigneur ton Dieu et tu n'auras « pas d'autres dieux que moi » j'ai canonisé « une foule de Saints que j'offre à l'invoca- « tion du peuple soumis, j'ai créé tout un

« ciel d'intermédiaires entre Toi et les
« hommes et finalement je suis tombée
« dans l'idôlatrie..... j'ai méprisé le saint
« nom de Dieu en faisant du Pape, homme
« pécheur, le Chef de l'Eglise et en le nom-
« mant « Saint Père », car nous n'avons
« qu'un Père qui est aux cieux..... Au lieu
« de sanctifier les dimanches et fêtes, j'ai
« profité de ces jours pour blasphémer et
« injurier du haut de la chaire, pour faire
« de la politique et autres choses dans le
« but d'agrandir ma puissance. Mais, ce qui
« est bien plus grave pour moi, Eglise Ro-
« maine, c'est le sixième commandement.
« Mes Papes ont été sans mœurs et retenue
« et mes Prêtres le sont encore. Je les ai for-
« cés au célibat,mais ils pèchent toujours...»

Avec « L'Univers », je répète: Il faut s'arrêter ici ; le reste n'est vraiment pas..... de bonne compagnie! Plus de deux millions d'exemplaires de cette brochure sont déjà en circulation et elle continue à se vendre avec un succès toujours croissant.

Différence des mentalités : nos «*camelots*» Parisiens, qui ont le sens très exact de ce qui plaira au public et « fera de l'argent » se refuseraient à colporter sur nos trottoirs un factum aussi ennuyeusement huguenot qui n'a même pas le mérite d'une attaque spirituelle, humoristique, telle que la conçoit l'esprit Français.

Opposer, comme je l'ai entendu faire par certains à Rome, la Catholique Autriche à la France Séparatiste, assurer que cela consolera pleinement de ceci me laisse incrédule. Je ne doute pas que l'Episcopat Autrichien, placé dans les mêmes conditions, ne donnât sans faiblesse, l'héroïque et admirable exemple d'obéissance unanime dans le dénuement imposé, qui restera la gloire de nos Evêques, mais seraient-ils aussi nombreux que chez nous, ces paysans simplement aisés, comme j'en connais en Auvergne, qui disent à leur Curé, de qui je tiens le fait : « Personnellement, je suis incroyant, ap-

« prouve la Séparation; mais j'entends res-
« pecter la liberté de ma femme et de ma
« fille qui pratiquent. Il est naturel que le
« Prêtre vive de son Ministère, voici vingt
« francs par an pour le Denier du Culte ».

***

De la Vindobona Romaine où mourut l'éclectique et savant Empereur Marc-Aurèle, l'an 180 de notre ère, il ne reste que d'insignifiants débris, guère plus de la Vienne féodale des Babenberg, ces barons Allemands dont l'Empereur Othon II fit des Margraves d'Autriche et que Frédéric-Barberousse éleva au titre de Ducs. C'était, lui aussi, un modeste Baron Allemand ce Rodolphe de Habsbourg qui vainquit ici, en 1276, le Roi de Bohême Ottocar successeur des Babenberg éteints et devint ainsi Duc d'Autriche. La clamyde Impériale couvrit bientôt ses épaules et c'est à Vienne, devenue sa résidence, qu'il assit la gloire de sa Maison d'où devait sortir une si prodigieuse lignée d'Em-

pereurs et de Rois. Elle a su ne pas confier uniquement, à travers les siècles, au sort des armes le soin de son exaltation cette Maison des Habsbourg et il est pleinement justifié le fameux distique qui résume sa politique :

Bella gerant alii, tu felix Austria nube
Nam quæ Mars aliis, dat tibi regna Venus

— Que d'autres s'épuisent à soutenir de coûteuses guerres ; toi, heureuse Autriche, tu contractes des mariages et ces royaumes que Mars donne à d'autres, à renfort de batailles et de conquêtes, Vénus te les apporte sans efforts par des combinaisons nuptiales. —

Telle a été, en effet, dès son origine, et toujours et sans cesse, la politique de la Maison d'Autriche. En 1519, l'Empereur Maximilien conclut à Vienne les mariages de ses enfants qui apporteront à leur postérité, Hongrie, Bohême, Moravie. Mariages Espagnols, Mariages Bourguignons et Flamands qui feront de Charles-Quint le souverain d'Etats sur lesquels jamais le soleil ne se couche ! De nos jours encore, une Archiduchesse d'Autri-

che occupait naguère un trône, la Reine-Mère d'Espagne, sans parler de la Reine de Saxe, une autre est femme du prétendant à celui de France : l'Archiduchesse Marie-Dorothée, Duchesse d'Orléans.

Elles ne sont tombées qu'en 1857 ces fortifications médiévales de Vienne édifiées au XIIIe siècle par Ottocar de Bohême. On peut presque dire de la ville actuelle, cette capitale de près de deux millions d'habitants, qu'elle date quasi tout entière du Souverain régnant, de cet Empereur François-Joseph qui occupe le trône depuis soixante ans. Transformée au moment même où notre Haussmann éventrait Paris, Vienne a tracé dans de superbes proportions ses boulevards, ses rues et ses places. On ne saurait trop admirer la profusion des jardins, des squares, l'air circulant partout à flots. Et, l'on me dit qu'autour de la ville agrandie, l'Etat et surtout le Maire actuel Lueger ont acquis une zone de forêts qui fera à perpétuité une large et verdoyante ceinture à la cité Impériale

au-delà de laquelle seulement pourront naître de nouveaux faubourgs.

Monotonement belle et rectiligne, Vienne aligne au long de ses larges voies des édifices somptueux mais uniformes frères de nos immeubles Haussmaniens, maisons de rapport opulentes sans aucune recherche d'art. A suivre, de l'Hôtel Impérial que j'habite, le « *Ringstrasse* », majestueux boulevard de 60 mètres de largeur qui, sous différents noms, encercle la ville, on rencontre l'Opéra, édifice splendide dans le goût de la Renaissance Française, la Bourse qui en est le pâle clair de lune, le théâtre de la Hofbourg, leur émule plus modeste, puis, les deux immenses Musées dont les richesses artistiques accumulées m'effraient, tant sont vastes leurs salles suremplies des magnifiques trésors de toutes les Ecoles. Séparées seulement par le boulevard du Palais Impérial, on a prodigué aux vestibules de ces deux énormes constructions Renaissance, colonnes de marbre, mosaïques et richesses de décor. Les salles admirable-

ment aménagées, parfaites d'éclairage, mettent très en valeur les trésors qui y sont entassés : toiles célèbres et hors pair, Primitifs Allemands, grands maîtres de toutes nations où notre Ecole Française est très dignement représentée. Il faudrait des semaines pour apprécier, même sommairement, cette immense collection, une des plus considérables d'Europe.

Entre les deux Musées, la statue de l'Impératrice Marie-Thérèse se dresse sur son haut soubassement, flanquée de ses Maréchaux à cheval, de ses Conseillers drapés dans la simarre, formant un ensemble de très grande allure. Face à son palais, cette femme de tête, vrai Louis XIV Autrichien, mère de notre infortunée Marie-Antoinette, domine vraiment et son peuple et son temps.

Il est plus intéressant qu'impressionnant le grand et vieux palais Impérial de la Hofbourg. Une partie, monotonement unie et grisâtre, revêtue d'un simple crépi, date des

Babenberg; celle qui lui fait suite, d'extérieur un peu moins fruste, a été édifiée au XVIIe siècle, fort simple encore et sans souci de plan général: longues ailes parallèles, propres à toutes destinations, usines, magasins, casernes, écoles, aussi bien qu'habitations, encadrent des cours où se dresse, de ci de là, la statue d'un Empereur. Sur l'emplacement du théâtre de la Cour, incendié récemment, François-Joseph a fait ériger une entrée monumentale, coupole imposante ornée à sa base des statues colossales de la Domination sur terre et sur mer, des Travaux d'Hercule, qui donnent grand caractère à cette façade engorgée dans les rues de la ville. Sur le large boulevard opposé, en bordure sur le jardin privé et le parc public, car piétons et voitures traversent toutes les cours du Palais comme les Parisiens le Carrousel, s'érige la partie neuve, encore inachevée. Sa façade principale en hémicycle, ses lourdes colonnes lui donnent un aspect ingrat sinon absolument disgracieux, mais

solennel. Au devant, la statue du Prince Eugène de Savoie, ce Capitaine fameux qui rendit au XVIIe siècle de si grands services à la Monarchie Autrichienne fait pendant à celle de l'Archiduc Charles, l'adversaire de Napoléon. La disposition intérieure de cette partie neuve est si défectueuse, me dit-on, les dégagements si sombres, qu'on a dû arrêter les travaux et changer l'architecte.

Si l'extérieur de la Hofbourg n'offre qu'agglomération, juxtaposition d'ailes en longueur, en retour, à faux équerre, inscrivant des cours, bordant des rues, l'intérieur, en revanche, est digne logis impérial, avec son interminable enfilade de salons, sa Salle du Trône, d'un beau XVIIIe, de luxe discret, majestueux, sans surcharge de dorures. L'ornementation la plus typique de ces salles est la série merveilleuse de Gobelins qui couvrent les murs. Ils sont d'autant plus intéressants, ces immenses panneaux très fins et de beaux coloris qu'ils retracent, exécutés au lendemain de la victoire, la con-

quête de la Hongrie sur les Turcs, la prise de Bude, de Presbourg, la délivrance de Vienne. C'est ici la partie du Palais appelée la Résidence. Sa salle des Chevaliers est superbe de proportions; je m'arrête au long « Corridor du Contrôleur » étroite galerie où Joseph II, le fils de Marie-Thérèse, aimait à recevoir les Députations du Clergé, émettait là ces théories régaliennes du contrôle de l'Eglise par l'Etat qui ont le nom de « Joséphisme ». La Chancellerie, l'Intendance, la Bibliothèque, immense et fort riche, la Chapelle du Château sont parties intégrantes du Palais; fort loin dans la rue, ce qu'on croit être des maisons particulières sont encore des ailes de la Hofbourg.

L'aimable fonctionnaire Impérial qu'une intervention bienveillante a mis à ma disposition pour me guider aux heures interdites au public. — Odi profanum vulgus et arceo — je déteste la promiscuité des foules et.... des touristes anglais. — m'arrête dans la salle à manger où l'Empereur prend ses

repas, toujours en tête à tête avec un unique convive: Aide de Camp, Général ou Haut Fonctionnaire de la Cour. Depuis la mort de l'Impératrice plus de dîners de gala, de réceptions fastueuses; la table ne se pare plus jamais de fleurs. Le fameux service en or massif des Habsbourg reste inutilisé; c'est dans de la très belle vaisselle plate, mais sobre de ciselure que mange l'Empereur. En revanche, il mange solidement ce beau vieillard dont on croyait, ces jours derniers, la fin prochaine. Réveillé entre quatre et cinq heures du matin, on lui apporte immédiatement un petit déjeuner confortable et copieux. Ce n'est qu'après l'avoir consciencieusement absorbé que François-Joseph se lève et, sa toilette faite, passe dans son cabinet de travail. A huit heures, second déjeuner, plus substantiel encore, composé d'un potage, un roti, un légume, un entremets et desserts variés. Il dépouille ensuite son courrier jusqu'à midi où il fait un troisième repas, large équiva-

lent du second. Entre quatre et cinq heures, S. M. I. dîne sérieusement. Le menu se compose invariablement d'un potage gras suivi quotidiennement du bœuf bouilli et d'au moins six plats, poisson, viande, volaille, gibier, entremets, desserts; à chacun, l'Empereur revient souvent deux fois, se servant toujours copieusement. Enfin à huit heures du soir, cinquième et dernier repas composé de thé, tartines et viandes froides, après quoi, vers neuf heures, il gagne son lit. Combien d'octogénaires dans le monde pourraient en faire autant?

— « Ah! vous sortez de chez « Monsieur Schratt » — me dit un fort aimable Belge rencontré à la porte de la Hofburg. Et devant mon air ahuri, ma bonne foi évidente: « Vous ignorez donc Katharina Schratt, la « Sarah-Bernhardt Viennoise, la grande ar- « tiste du Burg-Théâtre? ». J'ai un air d'effarement si admiratif pour la vigueur de l'octogénaire Impérial que mon Belge rit aux

larmes, — pour une fois, sais-tu ! — et m'entraînant chez Sacher, le Café de Paris, la Maison Dorée, d'ici, me conte les « potins » Viennois. Comme pour l'explication du drame de Mayerling que j'ai recueillie, j'hésiterais à consigner l'histoire dans ces notes, si on ne m'assurait qu'elle est archi-connue, contée déjà par M. de Weindel, dans son « François-Joseph intime ».

Donc, il y a quelque trente ans, François-Joseph, subit avec ivresse, dit-on, l'ascendant du grand talent de Katharina Schratt, alors dans tout son éclat. Et, chose rare, l'Empereur sut trouver, « après la flambée passionnelle, une amitié durable dans les cendres de l'amour ». Une reposante intimité dure depuis plus d'un quart de siècle, à laquelle François-Joseph trouve si grande douceur qu'après les effroyables malheurs qui ont dévasté son foyer, il va, aussi souvent qu'il le peut, passer ses soirées chez sa vieille amie, dans son appartement très simple de bour-

geoise aisée. Le « Colonel », seul nom qu'on donne à l'Empereur chez Madame Schratt, s'y invite à dîner plusieurs fois par semaine, et là, chez sa fidèle amie, discute gravement le menu avec la cuisinière, manifeste par un impérial pourboire sa joie d'un entremets réussi. Calé, au coin du feu, dans le meilleur fauteuil, une chaufferette sous les pieds, l'Empereur digère paisiblement, en causant, le dîner fin apprécié en tête à tête avec sa vieille camarade. — Assez souvent pourtant deux hommes apparaissent à heure fixe qui saluent le maître de céans d'un cordial « bonjour mon Colonel » et s'installent à la table de « *tarok* », ce whist Viennois qu'affectionne particulièrement François-Joseph. Les deux partenaires de leur Souverain sont deux vieux amis de Katharina Schratt : M. Palmer, Directeur de la Banque des Pays Autrichiens et un autre Banquier Israélite ! Quelques menues monnaies blanches, jamais d'or, passent d'un gousset dans l'autre constituant tout l'enjeu et à neuf heures tapant,

le « Colonel » prend congé regagnant la Hofburg solennelle.

***

Trois petites salles exiguës et modestes de la Hofburg Impériale me captivent une journée entière, fasciné, ébloui des inconcevables richesses qui y sont accumulées. Si incalculable que soit la valeur pécuniaire des gemmes extraordinaires réunies ici, de tous les objets qui constituent l'admirable Trésor Impérial, le « Schatzkammer », de presque tous on peut dire: Materiam superat opus. — L'art dépasse encore la valeur intrinsèque. —

Chaque vitrine adossée au mur ou placée au milieu de la pièce est surveillée par deux factionnaires sans préjudice de nombreux gardiens qui vont et viennent, l'œil aux aguets constamment ouvert, sur chaque visiteur. C'est que vraiment il vaut à lui seul le voyage de Paris à Vienne ce merveilleux trésor !

La première salle est consacrée tout entiè-

re aux insignes que portaient à leur couronnement les Empereurs de « l'ancien Saint Empire Romain de Nation Allemande » selon l'expression du catalogue officiel. Quelques-uns de ces précieux objets remonteraient à l'origine même du Christianisme, plusieurs aux VIIIe et IXe siècles, d'autres, sûrement, au XIe siècle; les plus récents au Moyen-Age.

La fameuse couronne Impériale est un lourd et large bandeau octogonal fait de plaques émaillées à sujets religieux: le Christ dans sa gloire, le Prophète Isaïe et le Roi Ezechias, David, Salomon, le Crucifiement. Dans les intervalles sont sertis d'énormes cabochons, saphirs, rubis, émeraudes, de grosseur extraordinaire, qu'on constate avoir été utilisés antérieurement, venus de Rome, de Byzance ou de quelque trésor Asiatique. L'ensemble semble être un travail très fini attribuable au XIIe siècle.

Très fruste, en revanche, le globe Impé-

rial, simple boule d'or martelé de la grosseur d'une pomme, sommée d'une croix en richie de cabochons, rattachée au globe par quatre agrafes d'un beau travail. L'énorme saphir gravé qui domine la croix est évidemment une pierre antique. Tout aussi simples que le globe les deux sceptres en vermeil dont l'un terminé en fleur de chardon est tout bonnement un goupillon; l'extrémité percillée en écumoire devait contenir une éponge imbibée.

Qu'il provienne de Charlemagne ou, plus probablement du Roi Normand de Sicile, le Glaive, dit Carolingien, est fort riche de poignée et de fourreau, tout constellé de gemmes et aussi beau que celui, dit de St-Maurice, qu'on portait devant l'Empereur, tout incrusté d'or dans l'acier, offrant l'intéressante image d'un Empereur du XIIIe siècle en habits de couronnement. Le glaive Impérial qui voisine avec les précédents est celui dont se servait l'Empereur, aussitôt couronné, pour armer les Chevaliers. Sa poi-

gnée d'or émaillée de fines arabesques est incontestablement un superbe travail du XIVe siècle, probablement d'origine Sarrazine.

L'Evangéliaire sur lequel l'Empereur prêtait serment est autrement précieux et vénérable. C'est celui qu'Othon II recueillit de ses mains sur les genoux mêmes de Charlemagne quand il fit ouvrir le sépulcre de Karl dont les ossements s'affaissèrent immédiatement au contact de l'air. Manuscrit du VIIe ou du VIIIe siècle écrit en lettres onciales d'or sur papyrus teint en pourpre, il a été revêtu au XVe siècle d'une admirable reliure or et argent, chef-d'œuvre d'orfèvrerie gothique dont les hauts reliefs, infiniment délicats sont certainement une des œuvres les plus parfaites de l'art ogival.

Le Manteau du couronnement, identique de forme à nos chapes d'Eglises, fabriqué en 1133 à Palerme, par des ouvriers Arabes au service du Roi Roger II de Sicile est un tissu de pourpre broché de dessins en or, pal-

mier, animaux, d'un fini de travail étonnant. L'Aube en taffetas de soie blanche, brodée de demi perles en damier, d'émeraudes et de saphirs, la Dalmatique en pourpre d'un violet foncé brodée comme le manteau et sortant visiblement du même atelier, l'autre Dalmatique aux grands aigles tissés, l'Etole en soie jaune à rinceaux de fils d'or surbrodés, la Ceinture or et soie ornée d'inscriptions,l'autre Ceinture pour retenir l'Etole, en soie blanche à lames d'or, portent leur acte de naissance tissé en lettres onciales et coufiques dans leurs bordures en de prolixes inscriptions à la louange du Roi de Sicile, bienfaiteurs des tisserands Sarrazins. Les gants en soie rouge à broderies d'or sur lesquelles sont cousues de grosses gemmes : saphirs, rubis, émeraudes, les bas de même soie rouge brodés de perles fines, les souliers en soie de même couleur constellés de perles et de pierres précieuses, montés sur épaisses semelles de cuir de bœuf, constituent un archaïque costume d'une inouïe richesse tel

qu'on l'imagine pour l'Empereur, cette moitié de Dieu! Il a fallu certainement le culte respectueux dont on entourait ces vêtements en raison de leur destination auguste pour que ces étoffes se soient conservées huit cents ans, absolument intactes, sans une déchirure, à peine légèrement pâlies de couleur.

La vitrine juxtaposée à celle de la Couronne et des Vêtements contient, elle, des Reliques vénérables à la piété catholique qui justifient pleinement la prescription de ne pénétrer dans cette salle que tête nue.

La Lance de St Maurice affecte la forme classique. Elle est en fer de fort mauvaise trempe, paraît-il. Othon-le-Grand l'a faite évider dans sa partie la plus large pour y enchâsser un Clou du Crucifiement. On peut discuter l'origine, la provenance, la forme d'un objet simplement historique; ceux-ci et les suivants échappent à la critique impuissante à les authentifier. Tout ce qu'on sait, c'est que depuis les temps les plus reculés, les Empereurs Allemands s'enor-

gueillissent de les posséder. A côté repose, dans un très simple reliquaire, un fragment considérable de la Croix du Christ, de trente centimètres environ de longueur. Il est certain que c'est bien un morceau, le plus important qu'on en ait jamais détaché, de la Croix trouvée par Ste Hélène au Calvaire et conservée à Rome, à l'Eglise de Sainte Croix-en-Jérusalem.

La croix processionnelle, dite Croix de l'Empire, toute revêtue de superbes pierres et d'énormes perles, est disposée pour recevoir exactement la Lance de St Maurice et la Vraie Croix. On la portait constamment devant l'Empereur le jour du couronnement. Dans les extrémités des bras et du pied se placent un fragment de la Nappe de la Cène, un lambeau du Linge avec lequel Jésus essuya les pieds de ses Apôtres, un éclat de la Crèche conservée à Ste Marie-Majeure, un os du bras de Ste Anne, d'autres reliques insignes, provenant authentiquement du trésor de Charlemagne.

Si intéressantes que soient les vitrines qui suivent, on ne donne qu'un coup d'œil distrait aux vêtements, bannières et colliers de la Toison d'Or, à une coupe d'un mètre de diamètre taillée dans la plus extraordinaire agathe qu'on connaisse, tant on est attiré par l'éblouissement des diamants qui constituent ce qu'on appelle : « Les joyaux privés de la Maison Impériale d'Autriche. »

Tout fulgurant, le diadème Impérial se compose d'une couronne de Duc entièrement faite des pierres et des perles les plus belles. Une calotte en or ciselé, à bas-reliefs, la surmonte, traversée par un large bandeau de pierres de couleur. L'énorme saphir cabochon en forme de poire qui somme la couronne est la pierre la plus grosse, la plus pure et du plus beau bleu qu'on connaisse. Le globe Impérial et le sceptre sont comme la couronne recouverts des pierres les plus pures. L'ensemble a été remonté dans son état actuel en 1612.

Une immense vitrine vient ensuite qui

jette mille feux, toute blanche, sans une pierre de couleur, sans qu'on distingue rien autre que les imperceptibles griffes des montures. Ce sont entièrement en diamants, toutes les Croix, Plaques et Colliers de tous les Ordres Autrichiens.

Isolée, resplendit la couronne Impériale remontée en 1867 pour la dernière Souveraine, la malheureuse Elisabeth. Elle est du modèle classique, légère et superbe, contenant d'après l'estimation la plus modérée pour plus de quatre millions de francs de diamants. Beaucoup sont énormes, ceux de la grandeur d'une pièce de deux francs abondent, tous sans défaut et parfaitement blancs.

Ce qui est autrement beau, révélant une note d'art délicieuse dans sa variété, en dehors même de l'inconcevable valeur intrinsèque, c'est la collection des parures officielles de l'Impératrice. Chacune se compose d'un diadème, d'une rivière à pendeloques, d'un immense bouquet de corsage et d'une

« ceinture de taille » qui s'épanouit en rinceaux sur le ventre et les hanches, poussant des branchages et des volutes jusqu'à mi-hauteur de la jupe. A quel chiffre estimatif, à combien de centaines de millions de francs évaluer le contenu de cette immense vitrine? Le calcul existe rigoureux, mathématique, me dit-on. De tant de merveilles accumulées, quelques-unes me laissent un particulier souvenir de beauté dans leur splendeur :

La parure émeraudes et diamants de l'Impératrice Marie-Thérèse comprend cent cinquante à deux cents pierres d'un admirable vert, sans un givre, de la grandeur de nos pièces de cinq francs; les diamants qui les entourent ont le volume d'avelines et d'œufs d'oiseaux. Une montre fait partie de cette parure. On a creusé une émeraude de la grosseur d'un œuf pour y loger un mouvement de montre dont le cadran est une plaque d'émeraude aux heures de diamants incrustés.

Un peu plus loin deux colliers de perles dont chacune est sensiblement plus grosse que des œufs de pigeon ne me retiennent pourtant guère, malgré leur fantastique valeur actuelle tant je suis captivé, ému un peu vraiment, devant les fameux « Rubis de France » dont j'ai tant entendu parler par ceux des miens dont les parents les avaient vus sur Marie-Antoinette.

Les rois de France possédaient une collection de rubis d'Orient dont plusieurs provenaient des Carolingiens, inestimable trésor grossi à travers les siècles, auquel Philippe VI, Louis XII, François 1er notamment avaient beaucoup ajouté. Nombre de ces rubis dépassent en surface un écu de six livres, tous sans tache, de couleur identique, sang cristallisé, semble-t-il, de la nuance qu'il prend en s'imprégnant sur un linge. Nul trésor royal n'a possédé un ensemble aussi considérable, aussi parfait. Diadème, collier, ceinture dont les astragales doivent couvrir

la robe quasi au genou, bouquet, rivière, pendants d'oreilles forment une collection unique dont les diamants de Golconde sont sans défaut. Marie-Antoinette les porta la dernière de nos Reines, en était parée pour la fête de l'ouverture des Etats Généraux. Avant la fuite à Varennes, ces rubis fameux avaient été expédiés à l'Etranger avec quantité d'autres pierres échappées au séquestre de la Convention. Ils furent restitués à la fille de Louis XVI à sa libération du Temple par leur détenteur Autrichien et cette Princesse les vendit le 21 octobre 1801, lors de son mariage avec le Duc d'Angoulême, à son oncle l'Empereur François II; c'est ainsi qu'ils sont passés dans le trésor Impérial.

Il reste vraiment trop d'incomparables richesses à admirer encore; j'y renonce! Comment ne pas noter au moins les diamants hors de prix pour leur grosseur comme ce « Florentin » le quatrième des diamants connus. Son premier propriétaire Charles le

Téméraire le perdit sur le champ de bataille de Granson, le 2 Mars 1476. Un paysan le trouva qui le vendit un florin (deux francs quarante cinq) au Curé de Martigny lequel le revendit trois francs à un Bernois. Celui-ci le céda pour cinq cents florins (douze cent trente cinq francs) à un marchand de Berne; il fut finalement acheté par les Médicis dont les Habsbourg sont les héritiers.

Rapidement je salue les insignes du couronnement comme Roi d'Italie, de Napoléon, restés à Milan, enlevés par les Autrichiens quand ils redevinrent maîtres de la Lombardie en 1815 et je vais au berceau du Roi de Rome:

Le berceau dont Paris m'a fait don
Mon splendide berceau dessiné par Proudhon...
J'ai dormi dans ta barque aux balustres de nacre,
Bébé dont le baptême eut la pompe d'un sacre (1).

Pesant deux cent quatre-vingts kilos d'argent vermeillé, incrusté de nacre, ce chef-

(1) Edmond Rostand : *L'Aiglon.*

d'œuvre d'Odiot, notre vieil argentier Parisien, réconcilie avec l'art Empire. Rien de beau comme la Victoire agenouillée tenant une couronne de lauriers d'où tombe le rideau. La corbeille formant le lit, à balustrades de nacre avec ses bas-reliefs, Naissance de Romulus faisant pendant à celle du Roi de Rome, les cornes d'abondance qui la soutiennent, les statues de la Sagesse et de la Force placées au pied, tout cela est beau comme de l'antique. Dans ce berceau orfévré jeta son premier vagissement le pauvre Aiglon qui dort maintenant tout près d'ici dans le caveau des Capucins.

***

A travers les belles et larges rues, bordées de magasins luxueux, emplies d'une circulation animée l'après-midi entière, fourmillantes de six à huit heures, absolument désertes ensuite, le hasard de la flânerie me conduit devant une grande vieille Eglise gothique à la façade lourde, disgra-

cieuse qu'accusent encore deux tours-champignons engorgées à demi, paraissant ne surgir que timidement et à regret du toit de l'édifice qu'elles flanquent désagréablement. Sur un des côtés s'enlève, en revanche, une haute tour gothique, aux murs fouillés de sculptures, svelte aiguille ajourée. Les soubassements extérieurs de l'église apparaissent surchargés de bas-reliefs; de riches portails latéraux se creusent et vers le chevet surgit, dominant le trottoir même de la rue, une chaire de pierre qui doit être celle d'où St Jean de Capistran prêcha au XVe siècle cette croisade contre les Turcs dont j'ai étudié jadis les phases en raison de la part qu'y prit un des miens, Gadifer de la Salle. A ces détails, à sa toiture de céramique coloriée, je devine St Etienne, la cathédrale de Vienne, le plus grand édifice religieux de la ville.

Dès l'entrée, même en plein jour, on ne distingue rien tant les vitraux, pourtant immenses, sont opaques et sombres. Peu à peu

s'accuse l'étrangeté de trois nefs de hauteur égale, sans transept, un chœur profond sans déambulatoire, un ensemble disgracieusement lourd en dépit des statues de pierre multipliées aux piliers, de la riche et massive décoration des autels. Rien ici, dans ce vaste édifice de plus de cent mètres de long qui rappelle, même de loin, les proportions gracieuses, les arrière-plans fuyants, les effets de perspectives savamment ménagés, la sobre élégance de nos moindres cathédrales Françaises.

Infiniment plus belle, dans son modernisme, la très intéressante Eglise Votive, délicieuse reproduction gothique élevée par l'Empereur actuel en actions de grâce d'un attentat auquel il échappa en 1853. Ses deux flèches de pierre ajourée de cent mètres d'élévation, la sveltesse de son ossature, la hardiesse de ses contreforts, tout un ensemble gracieux, séduit. Emule de notre Violet-Leduc, l'architecte qui a édifié ce très beau monument avait dû étudier profondément

l'art ogival; il a dû prendre à chaque type ce qu'il avait de plus beau, a créé ainsi un édifice vraiment superbe dont l'intérieur tout à jour, aux rutilantes verrières, lutte de beauté avec la grâce extérieure du monument.

Encore gothique,mais tout autre,bien que l'œuvre du même architecte, est l'immense Hôtel de Ville Viennois, voisin de l'Eglise Votive, dont la belle masse se dégage de la verdure qui l'entoure, prolongeant le quadrilatère imposant de ses façades sur de larges boulevards. S'il n'a ni la grâce de son émule de Munich, moderne lui aussi pourtant, ni les charmantes irrégularités du « vrai vieux », les services Municipaux y paraissent installés admirablement, et la grande salle des fêtes de cent mètres de long sur vingt-quatre de large et vingt de hauteur, doit se prêter aux cohues les plus intenses. Sa voûte gothique, tout en fer, est un joli pastiche, tribunes à musique, buffets sont de belle ampleur. Fort belle aussi

la salle des séances, Parlement en miniature, qui compte une centaine de Conseillers Municipaux et partout une profusion de fleurs et de plantes vertes que le Maire affectionne particulièrement.

L'Université, voisine, me paraît des plus confortablement vaste, toute neuve, résumant, m'assure-t-on, les derniers perfectionnements d'acoustique, de disposition des salles de conférences et des laboratoires. A sa visite, je préfère celle d'un Palais dont François-Joseph dit à son propriétaire quand il l'honore d'une visite : « Vous êtes mieux logé que moi ». Infiniment moins grand que la Hofbourg, le Palais Lichteinstein est évidemment plus homogène. Le prince qui passe pour le plus grand propriétaire foncier de l'Empire y a accumulé des merveilles. Le grand escalier, tout en pierre, vaut, à lui seul, la visite, avec sa profusion de belles statues, sa rampe délicatement fouillée aux Amours joufflus couchés sur

la main courante, jouant avec chèvres et moutons, épandant des fleurs. L'enfilade des dix ou douze immenses salons auxquels il donne accès, desservis par une somptueuse galerie, est des plus imposante. La richesse du décor, l'entassement des sculptures dans ces voûtes qui s'élancent à quinze mètres, la profusion des dorures, des objets d'art, des tableaux de maîtres, le luxe de l'ameublement, la richesse des tentures constituent un ensemble auquel on ferait presque le reproche d'être trop riche, trop surchargé, trop royalement beau.

Je quitte ces splendeurs pour aller, le plus souvent possible, dans un palais plus modeste quoique de belle ampleur, passer de bonnes heures auprès d'un ami vénéré que je retrouve avec une joie profonde : S. Exc. Mgr le Prince Granito di Belmonte, Archevêque d'Edesse, Nonce Apostolique en Autriche. Le faste de la Cour impériale, la vie d'un Nonce infiniment plus agréable à Vienne qu'à Paris, n'ont rien fait perdre au

saint Evêque de sa cordiale simplicité de grand seigneur. Son Excellence daigne m'être, de longue date, infiniment bienveillante et ce n'est pas sans une pointe de mélancolie que nous évoquons les jours d'antan, où, au sortir de quelque laborieuse entrevue avec Dumay ou Waldeck, le Conseiller de la Nonciature de Paris me faisait l'honneur de venir s'asseoir à ma table familiale. A travers des difficultés journalières, en dépit des pourparlers parfois prolongés que nécessitait la nomination des Evêques, malgré les à-coups que produisaient dans les négociations en cours les trop fréquents changements de Ministères, rien ne faisait présager alors une si prochaine rupture, une Séparation à laquelle, dans les hautes sphères gouvernementales elles-mêmes, on ne croyait pas. Je voudrais pouvoir souhaiter à mon ami vénéré de revoir Paris sous la Pourpre, d'y revenir, Légat « a latere », nouveau Consalvi, renouer la trame rompue. Rien n'est moins

probable et pour qui veut regarder, sans parti pris, la conviction grandit chaque jour que le câble qu'on a laissé rompre ne se renouera pas, au moins dans sa forme ancienne, qu'il en sera de la Séparation comme de tant d'autres innovations que les tenants des anciens partis déclaraient irréalisables et que le peuple Français a très vite fait siennes sans effort. Les superficielles agitations des inventaires et des expulsions ont été simples rides de surface de l'Océan politique que d'aucuns prenaient pour lames de fond. Il est à craindre que notre Clergé ne reste longtemps sans statut légal, sans pouvoir réaliser pour cela le rêve de Montalembert « L'Eglise libre dans l'Etat libre ». Notre mentalité Etatiste n'a rien de commun avec celle des Yankee. J'ignore si les jeunes générations qui affluent chaque année à la vie civique reconstitueront le patrimoine ecclésiastique englouti, les fondations obituaires transférées aux établissements de bienfaisance, acquitteront aussi

spontanément que leurs pères, témoins de la rupture, l'indispensable denier du Culte. Tout me fait croire qu'elles ne se laisseront pas entraîner en arrière dans les anciennes voies réactionnaires, que trop disposées déjà à supposer à notre Episcopat des sentiments républicanophobes parce qu'elles voient les anciennes classes dirigeantes en majorité aux premiers plans Catholiques, elles se départiront seulement de leur méfiance quand elles ne trouveront plus le Prêtre sur le terrain électoral et que son influence moralisatrice grandira d'autant qu'il saura, comme nombre de nos vieux Curés de campagne, grouper les bonnes volontés vacillantes sans souci des passions politiques.

J'aurai pu deviser plus à l'aise des tendances de notre suffrage universel avec l'éminent Ambassadeur de la République à Vienne. M. Philippe Crozier a bien voulu me montrer par la cordialité bienveillante de son accueil qu'il se souvenait de certaine

soirée, où, debout, côte à côte, pendant de longues heures, lui comme Chef du Protocole et moi, à titre de Chambellan de Léon XIII, nous nous tenions aux côtés du Nonce Apostolique Mgr Clari, à l'unique réception officielle que donna le Représentant du Saint-Siège à l'Hôtel de la Nonciature de Paris. Parmi mes meilleurs amis plusieurs sont fort liés avec Son Excellence; je peux lui en donner des nouvelles mais non pas apprendre quoi que ce soit d'inédit au Parisien très informé qu'est notre Ambassadeur. J'ai quitté Vienne avec le regret de ne pouvoir assister à une soirée de bridge qu'il avait la flatteuse amabilité de vouloir bien me proposer pour rencontrer chez lui nombre d'intéressantes personnalités. M. Crozier va quitter bientôt le Palais Lobkowicht pour s'installer dans celui que la France a fait construire sur la place Schawrtzember; la situation est superbe, l'intérieur de la nouvelle Ambassade sera luxueux et confortable, me dit-il; la façade m'a étonné

sans me séduire. Je ne peux même pas prier l'Ambassadeur de m'obtenir une audience de l'Empereur ou de l'Archiduc François-Ferdinand. Sa Majesté est alitée à Schœnbrün et l'Héritier Présomptif momentanément absent de Vienne.

On m'avait tant et tant dit merveilles du Prater qu'écourtant une tournée de visites pour mettre à profit une après-midi ensoleillée, je l'ai parcouru longuement. Quais et boulevards qui y mènent n'ont rien de la voie triomphale des Champs Elysées qui conduit à notre Bois de Boulogne, ni l'ampleur rectiligne de l'Avenue Louise précédant le Bois de la Cambre Bruxellois. Ce qu'il faut louer sans réserve de ce vaste parc de 1700 hectares, c'est sa large allée droite plantée d'un quadruple rang de marronniers, longue de plusieurs kilomètres, aboutissant à un vaste rond-point (Rondeau) au-delà duquel s'étend un immense terrain de chasses impériales. Lors des fameuses promenades de Mai,

dites du « Corso », si renommées par les belles toilettes, les magnifiques chevaux et les splendides équipages, le brillant défilé des voitures à rangs pressés, sur une longueur de quatre kilomètres, doit être infiniment supérieur à celui de notre Allée des Acacias. En revanche, les sous bois, les allées transversales sont loin d'égaler la beauté du bois Parisien, ses ombrages touffus, ses coins de mystère, ses beaux lacs animés. Le Petit Prater, malgré sa laiterie, n'a ni la grâce du Pré Catelan, ni les splendeurs maniérées du Trianon, le Prater du Peuple (Wurstelprater) est un précieux terrain d'ébats pour les foules dominicales qui trouvent là, bordant une large avenue, une sorte de foire de Neuilly permanente, un « Venise à Vienne » et mille attractions évocatrices de la « Roue de Paris » de notre dernière Exposition.

Du Prater, les larges boulevards tracés sur les anciennes fortifications conduisent aux quartiers aristocratiques, aux grands

hôtels somptueux, dont plusieurs récemment reconstruits, jettent sur les avenues une note de modern-style épuré du meilleur aloi, avec leurs façades dont les hardiesses de décor restent pourtant dans une note sobre sans tomber dans l'exagération de cette recherche outrée, parfois si malheureuse du nouveau à tout prix, de l'inédit quand même.

Un merveilleux palais, très noblement assis sur la hauteur domine magnifiquement toute cette partie de Vienne : le Belvédère qui est bien, dans l'ensemble, l'une des plus belles résidences Princières que je connaisse.

Emule de notre Luxembourg, aujourd'hui Sénatorial, il a été édifié au XVIIe siècle par le Prince Eugène de Savoie, ce serviteur heureux de la Monarchie Autrichienne, Stratégiste habile qui eut la bonne fortune de commander les armées Impériales au temps où Louis XIV vieilli, n'avait même pas à opposer au Général, dont il avait dédaigné les offres de service, la monnaie des Turenne, des Condé, de tous les Maréchaux de la pre-

mière partie du règne. Tandis qu'au devant de l'entrée principale du palais se développe une large cour que vases et statues monumentales égaient, agrandie encore par les larges boulevards qui la bordent, la façade du midi domine le parc superbe qui coule en pente douce, ombragé d'arbres séculaires, jusqu'à la place et au Palais Schwarzemberg, pastiche grec à colonnes Ioniennes, qui marie ses vastes jardins à ceux du Belvédère.

Ce beau Palais sert actuellement de résidence à l'Archiduc François-Ferdinand dont le drame de Mayerling a fait inopinément l'héritier Présomptif de la Couronne Autrichienne. Beau cavalier, élégante stature, tête énergique aux cheveux taillés en brosse, les traits réguliers, les yeux expressifs, la fameuse lèvre « Autrichienne » difficile à noter sous l'épaisse moustache qui l'ombrage, l'Archiduc a « laissé parler son cœur » ! Il a épousé morganatiquement la fille d'un simple gentilhomme Autrichien, la comtesse

Sophie Chotek, titrée depuis son mariage Princesse de Hohenberg, dont il a une fillette et deux garçonnets. Cette alliance ne lui a pas fait perdre, à lui, ses droits héréditaires ; fils du premier frère cadet de François-Joseph, il recueillera, après le vieil Empereur, l'héritage Impérial ; mais sa femme, parce qu'elle n'est pas issue de race Souveraine, ne peut jamais être Impératrice et les enfants issus d'elle, sont inhabiles à succéder au trône, radicalement exclus de la succession Impériale. « Mais, en revanche, elle peut fort bien être proclamée Reine de Hongrie, dont la Constitution n'exige pas pour ses Souverains une extraction royale, et ses enfants succéder au trône de saint Etienne » ne manquent pas de faire remarquer Prêtres et Moines qui paraissent tout dévoués à l'épouse du Présomptif et exercent, dit-on, sur elle, une influence sans borne. Très intelligente, disent ses ennemis, elle est, assurent-ils, entièrement acquise aux Jésuites qui ont obtenu, par elle, de son mari, qu'il descende,

lui, futur Empereur, dans l'arène politique, prenne parti pour les Tchèques, compatriotes de sa femme, accepte le titre de Protecteur de la Ligue « Katholischer-Schülverein », ligue catholique scolaire fondée par le Clergé contre la « Deutscher-Schülverein » qui défend le libéralisme de la loi scolaire votée par le Parlement, sanctionnée par l'Empereur.

Sur la renonciation formelle exigée de l'Archiduc François-Ferdinand, pour sa postérité morganatique, l'héritier politique du Présomptif actuel est son neveu le jeune Archiduc Franz-Joseph, fils du second cadet de l'Empereur, l'Archiduc Otto. Ce jeune homme de vingt ans qu'on dit vraiment bien doué, habite le Palais Royal de Prague où il parfait ses études, se prépare à son rôle éventuel, d'autant plus imminent qu'on va jusqu'à prétendre que l'Archiduc François-Ferdinand, bien qu'il travaille avec l'Empereur depuis qu'il est héritier Présomptif et

le remplace, en maintes circonstances, pourrait bien se décider à abdiquer en faveur de son neveu qui deviendrait ainsi le successeur immédiat du vieil Empereur.

C'est encore tout imprégné de ces réflexions dynastiques que je vais saluer la dépouille de la pauvre Impératrice assassinée à Genève, devant cet hôtel Beaurivage où ma belle-sœur et moi logions quelques semaines auparavant, en étape dans la Rome protestante, au retour de la Rome Papale. La journée est de circonstance, absolument lugubre; pluie incessante, ciel bas, brouillard intense. Qu'importe puisque je vais au pays des Ombres.

Jusqu'au XVIIe siècle, la cathédrale St-Etienne a servi de nécropole aux Habsbourg; depuis lors ils ont fixé leur sépulture dans les caveaux du Monastère des Capucins, situé au cœur de Vienne. Ouvrant sur le trottoir même de la rue une porte quelconque donne accès à un couloir banal où

un Capucin vous précède vers un escalier aussi banal. Il accède à une vaste cave aux voûtes unies à plein cintre, aux murs blanchis à la chaux, longue galerie avec retour d'équerre à son extrémité. Cet ossuaire Impérial, d'une simplicité austère et voulue, n'est pas sans grandeur.

Le long de l'allée centrale sont rangés, têtes au mur, les cercueils Impériaux, dans des sarcophages de bronze, les uns fort simples, d'autres pompeusement parés d'attributs : aigles, anges, guirlandes, chacun selon la caractéristique de son époque. Seul, le tombeau de Marie-Thérèse, immense, somptueux, surchargé de statues, d'ornements, d'attributs du plus pur Louis XV Français, domine les cent vingt sarcophages Impériaux. Partout, ici, dans le palais qu'elle habita, dans les Musées, jusque chez les antiquaires et les marchands de cartes postales, j'ai rencontré l'image de ce Louis XIV, de cet Henri IV féminin des Habsbourg. Fidèle épouse du très pâlot François de Lor-

raine dont elle fit un Empereur, mère vigilante de dix ou douze enfants dont elle sut assurer brillamment l'avenir, elle fait belle et grande figure jusque dans son mausolée ce « Roi de Hongrie » Impératrice du Saint Empire.

Au bout de la galerie, je m'incline devant le cercueil couvert de fleurs fraîchement renouvelées de l'Impératrice Elisabeth, l'une des quatre filles de cette maison de Bavière aux destinées si tragiques, dont une sœur, la Duchesse d'Alençon, a péri si malheureusement au Bazar de la Charité, où il me souvient, accompagnant le Nonce Clari, d'avoir baisé sa main deux heures à peine avant la catastrophe, tandis que l'autre, la Reine Sophie de Naples, l'héroïne malheureuse de Gaëte, vit silencieusement, à Neuilly son veuvage endeuillé et que la troisième, la Comtesse de Trani, veuve d'un Bourbon de Naples, mène une existence de recluse dans quelque Monastère Autrichien. Du cercueil de cette belle Souveraine et de celui de son

unique fils, le malheureux Archiduc Rodolphe, disparu dans le drame mystérieux de Mayerling, se dégage un haut et triste enseignement. Et nunc erudimini; intelligite qui judicatis terram.

Mes yeux, se détachant des funèbres dépouilles, vont au recoin le plus sombre, le plus obscur du caveau impérial, attirés par deux pauvres petits bouquets de violettes d'un sou, fanés sur le sarcophage tout uni, sans le moindre relief qui, tout contre le mur, dans l'encoignure du jambage de l'arcature qui projette sur lui une ombre que l'ampoule électrique n'atteint pas, semble se faire tout petit, tenir le moins de place possible au milieu de ce peuple d'Empereurs, de Rois et d'Archiducs. Ce pauvre rien, sur lequel pas un des visiteurs ne jette les yeux, ce mort caché là dans cet angle d'ombre, c'est « l'Aiglon », le Roi de Rome, le fils unique de Napoléon le Grand!

Ils auront beau dissimuler sa dépouille dans les ténèbres de la cave sépulcrale, ne

lui donner pour abri qu'un peu de ce métal, grossièrement façonné, dont étaient faits les canons Français de la République et de l'Empereur; ils auront beau le traiter en simple fils d'une Archiduchesse, lui marchander, dans son épitaphe, jusqu'à ses titres et à son nom, il n'en restera pas moins pour l'Europe, le fils de l'Homme devant qui elle a tremblé tout entière, l'héritier de « Notre César triomphant dont l'ombre a couvert leurs plaines ». Wagram, Lobau, Essling sont à quelques kilomètres de la tombe de l'Aiglon!

Il ne fallait pas, tremblant et apeuré, jeter une Archiduchesse dans le lit du Parvenu Corse, car:

Pour peu qu'il la leur demandât,
Les Empereurs donnaient leur fille à ce soldat (1).

mais, quand, trop heureux de cette « combinazione » qui, dans l'effondrement du Saint Empire Romain sauva une couronne Impé-

(1) Edmond Rostand : *L'Aiglon.*

riale pour le béau-père de Napoléon, on a consenti à donner pour femme au Général Bonaparte une nièce de la Reine de France Marie-Antoinette, quand de ce chef, le commandant en chef des armées de la République a pu dire du Roi décapité : « Mon oncle Louis XVI », on doit avoir la pudeur de traiter avec moins de désinvolture le fils de César, du César effectif des temps modernes, César par la volonté nationale, César par le génie, plus César, plus Auguste que tous ceux qu'ont pu créer à travers les siècles le vote de toutes les Diètes Allemandes !

> Grand Dieu, ce n'est pas une cause
> Que j'attaque ou que je défends;
> Et ceci n'est pas autre chose
> Que l'histoire d'un pauvre enfant (1).

Aucun des miens, certes, ne dut jamais rien au régime Impérial; mon patriotisme, respectueux de toutes nos gloires et de toutes nos infortunes, veut faire au pauvre Aiglon l'hommage des fleurs que j'ai envoyé

(1) Edmond Rostand : *L'Aiglon.*

quérir. Je dois, devant le Capucin ébahi, enjamber deux ou trois Archiducs, contourner une ou deux Impératrices, m'érafler la jambe aux angles du mausolée de Marie-Louise, cette triste mère qui doit ici, peut-être pour la première fois dormir auprès de son fils, pour atteindre le cercueil de celui qu'on appelle le Duc de Reichstadt. Les prudents épigraphistes à la solde de Metternich, n'ont osé ni donner ni enlever à l'Aiglon son titre natal : « Salué au berceau du titre de Roi de Rome » a écrit leur ingénieuse prudence !

Æternæ memoriæ Josep. Car. Francis, Ducis Reistadiensies, Napoleonis Gall. Imp. et Mar. Lud. Archi. Aus. filii, nati Parisiis XX Martii MDCCCXI, in cunabulis Regis Romæ nomine salutati, ætate omnibus ingenii corporisque dotibus florentem Procera statura vultu inveniliter decoro singulari sermonis comitate militaribus studiis et laboribus mire intentum phtisis tentavit tristissima mors rapuit in suburbano augustorum

ad Pulchram Fontem prope Vindobonam XXII Julii MDCCCXXXII.

J'ai dû rassurer le Capucin perplexe de me voir relever l'inscription funéraire et, ne pouvant le faire qu'en Latin, lui demande s'il entend cette langue. — « Me prenez-vous donc pour un Frère Lai », fait-il indigné. — L'orgueil sous le froc ! — Il ne nous quitte, assure Saint-François de Sales, qu'un quart d'heure après notre mort ! — « Vanitas vanitatum » enseignent ces sépulcres auprès desquels je me suis attardé si longuement.

Le 24 juin 1908, Mgr le Duc d'Orléans, guidé par le Général Donop, a visité longuement le champ de bataille de Wagram, y étudiant, dans ses moindres détails, toutes les phases de la bataille fameuse qui livra Vienne à Napoléon, le 6 juillet 1809. Aspern, Essling, Wagram, noms qui résument en trois mots le chant le plus héroïque de

l'épopée Impériale, qui brillent comme des épées et sonnent comme des trompettes! La glèbe a bu le sang, digéré les cadavres, elle donne des moissons aussi belles que celles qu'incendièrent les obus de Napoléon, obligeant, en pleine action, Autrichiens et Français à reculer devant la trombe des flammes. L'île de Lobau, formidable place d'armes improvisée par l'Empereur qui en fit un Comté pour un de ses Généraux, c'est cet îlot tout verdoyant, délicieux décor d'idylle, d'où on rêverait volontiers voir sortir bergers et bergères de Florian. C'est sur sa berge qu'expira l'un des miens, ce Général Comte de la Salle « le Brave des Braves », rival en folies héroïques de Murat, dont sa petite-fille, la Princesse de Podenas, me disait pudiquement, en me montrant son admirable portrait, au château de la Ferrière, en Touraine, qu'il était vraiment regrettable que sa morale privée n'ait pas eu la même rigidité de principes que sa vie militaire!

En rentrant à Vienne, on m'arrête non loin de la Hofbourg, à une décoration de terrasse formée de grandes statues représentant les divers fleuves de l'Autriche. La rampe que décorent ces allégories donne accès à une vaste construction, autant maison de rapport que palais, qui est la propriété de l'Archiduc Frédéric dont j'ai eu l'honneur d'être l'invité à Presbourg. Lui, sa sœur la Reine-Mère d'Espagne et leur frère l'Archiduc Eugène, Grand Maître de Malte pour la « Langue Autrichienne » qui commande à Insprück, ont hérité de leur oncle l'Archiduc Albrecht une fortune qui ne serait pas inférieure, m'assure-t-on, à 2 milliards. Les petits-enfants de Marie-Christine et les nombreuses filles de l'Archiduc Frédéric, parmi lesquelles ma délicieuse voisine de table, sont assurés d'une existence dorée!

On m'affirme que je ne saurais me dispenser de visiter les Ecuries Impériales, dont les collections sont uniques au monde. De fait, elles dépassent en richesse celles de

Madrid et de Lisbonne, pourtant déjà si belles. Harnais du sacre, harnais de la procession de la Fête-Dieu où le cuir rouge ou blanc n'apparaît que pour justifier les délicates orfèvreries de vermeil qui les enrichissent, harnais de deuil lugubrement beaux, rivalisent avec les selles qu'on s'étonne avoir pu donner prétexte à une aussi grande richesse de décor. Certains tapis de selle sont recouverts tout entiers de demi-perles fines de belle grosseur qui représentent un chiffre respectable; l'or en broderies en appliques est prodigué aux chabraques, à toutes les pièces de l'équipement. Tout aussi intéressante la collection des armes à feu de la Famille Impériale: fusils de chasse de Marie-Thérèse et des derniers Empereurs, pistolets du Duc de Reischtadt, du malheureux Archiduc Rodolphe, de l'Empereur du Mexique, Maximilien. Aux étages supérieurs s'aligne la fabuleuse armée des carrosses qu'un formidable monte-charge dépose dans la cour en un clin d'œil. Ce sont de véritables

édifices en bois dorés que les carrosses du sacre, aux panneaux peints par Boucher lui-même, rivaux de ceux, pourtant si magnifiques, de France, d'Espagne, de Portugal. Ceux du couronnement de Napoléon à Milan, délicieuses bonbonnières du XVIIIe siècle, avaient dû être réquisitionnés, sans doute, par le vainqueur, aux écuries de Toscane, de Parme ou de Modène. Il n'est pas jusqu'aux corbillards, celui qui ne sert qu'au transport des cadavres Impériaux, celui des Archiducs, le carrosse de l'Empereur pour suivre les convois, qui, tout noirs, mais délicieusement chantournés avec leurs Amours pleureurs, ne soient aussi beaux que leurs émules des fêtes joyeuses.

Toute une collection de voiturettes d'enfants ne me ramena pas à des idées plus riantes. Celles du Duc de Reischtadt, de Joseph II, de Maximilien, délicats joujous, chefs-d'œuvre en miniature, font songer à l'enfant rieur qui s'en servit, et trop souvent hélas! chez les Habsbourg du XIXe siècle,

périt victime d'un assassin, d'une catastrophe, quand ce ne fut pas, comme l'Empereur du Mexique, sous les balles de ses propres soldats!

Les centaines de voitures modernes, si élégantes, si fines, gala, demi-gala, incognito, offrent tous les types connus dans le summum de cette carrosserie Viennoise si réputée. A noter qu'aucun Membre de la Famille Impériale ne sort, sauf l'incognito, qu'en voiture aux roues dorées.

***

Au cours d'une chasse dans la forêt de sa capitale, l'Empereur Mathias découvrit, au XVIIe siècle, une fontaine dont la fraîcheur, le site environnant lui plurent au point de faire construire là un château qui prit le nom de la source — Belle Fontaine. — Schœne Brunnen. — Schœnbrunn. — Telle est l'origine du Saint-Cloud Viennois. Comme son émule Parisienne, la résidence favorite des Habsbourg est située dans un faubourg,

mais au lieu du délicieux bois de Boulogne à traverser, de la Seine à franchir, il faut suivre ici d'assez maussades boulevards, longer les quais d'un canal, passer, sans s'en douter le très mince ruisselet qui s'appelle la Vienne, pour atteindre Schœnbrunn, où vit, presque continuellement, le vieil Empereur qui ne vient à la Hofbourg que pour l'expédition des affaires.

On comprend vraiment que le pauvre Aiglon soit mort d'ennui à Schœnbrunn! — Vaste demeure sans caractère, insipide et monotone, cette grande bâtisse choque surtout par les persiennes vertes, d'un beau vert bien cru, qui s'étalent à chaque fenêtre. Il y a bien une grille assez modeste d'où s'élancent, sur leurs pesants socles-corps-de-garde, de hauts obélisques de pierre sommés d'aigles planants. Il y a bien un motif central décoratif fait de six colonnes soutenant un acrotère, il y a bien des ailes en retour s'allongeant en bâtiments plus bas formant terrasse, il ya bien quelques vases rompant la

monotonie de la balustrade banale posée sur l'entablement de la corniche, mais il y a surtout des volets verts aux trois étages de ce Palais Impérial.

L'intérieur est beau, me dit-on, et la grande galerie où l'Empereur aime à se tenir tendue de splendides Gobelins; je ne pourrai pas plus le visiter que présenter mes respects à son auguste habitant. La pneumonie qu'on redoutait a pu être conjurée, mais François-Joseph est oppressé d'un catharre que la « ottantième » année approchante, comme disent les Belges, ne lui permet guère de négliger. Il porte pourtant allègrement, d'ordinaire, ses soixante-dix-huit hivers, le vieil Empereur à qui la vie a été si rude. Que de ruines amoncelées autour de lui! La mort y a fauché tragiquement! Femme, fils, frère ont péri de mort violente; et il demeure immensément seul dans les salles vides de la Hofbourg ou de Schœnbrunn.

Je passe précisément sous ses apparte-

ments pour gagner le parc, plus beau que le Palais. La fontaine qui lui a donné naissance, est maintenant enfermée dans un édicule où l'on vient puiser son eau qu'on distribue pompeusement aux Archiducs, pour leur table. Des ombrages centenaires, de larges allées bien percées, des boulingrins soigneusement peignés, un peuple de statues, une ruine Romaine authentique, découverte aux environs de Vienne et réédifiée ici donnent au parc, d'étendue restreinte, une physionomie quelque peu Versaillaise. Face au château, une fontaine monumentale occupe la base de la colline dont la fameuse Gloriette couronne le sommet.

Ce portique, d'une centaine de mètres de longueur, aux arcades ouvertes, constitue simplement un fond de tableau, reposant et majestueux décor pour les habitants du château. De son toit en terrasse, la vue embrasse Vienne tout entière et sa campagne immédiate. Napoléon y montait quand, par deux fois, en 1805 et en 1809, il établit ici son

Quartier Général. Son fils venait y rêver avant de mourir dans la chambre même qu'avait occupée son père à Schœnbrunn :

Lui, ce Duc de Reischtadt qui, triste, ne peut rien,
Qu'errer sous les tilleuls de ce parc Autrichien,
En gravant sur leurs troncs des N dans leur mousse (1).

(1) Edmond Rostand : *L'Aiglon.*

VI

PRAGUE

PRAGUE

Sympathies Tchèques pour la France aux heures douloureuses de la Guerre Franco-Allemande. — Antagonisme Austro-Tchèque. — Les Groupements patriotes et le loyalisme de la Bohême. — Origines de Prague. — La cité vue du Hradschin. — La Cathédrale. — Autel-tombeau de Saint Jean Népomucène. — Deux héros du secret confessionnel. — Le Palais-Royal. — Le Prince Archevêque de Prague, Cardinal Skrbensky. — Un déjeuner Cardinalice. — Palais Tchèques. — L'Enfant Jésus. — Le Pont Charles. — La Teynkirche et l'église des Capucins. — Synagogue et cimetière Juif. — Un condottiere Tchèque: Jean Zizka. — Manœuvres combinées Austro-Germaines.

Le 8 décembre 1870, alors que l'Europe entière se taisait devant le fait accompli, seul le peuple Tchèque fit entendre une protestation indignée contre le bombardement de Paris et l'annexion de l'Alsace-Lorraine: « à cette heure solennelle et grave, disaient « ses représentants, la Bohême se voit em-

« pêchée par des raisons majeures, d'éle-
« ver la voix en tant que Nation politique,
« en faveur des principes supérieurs qu'elle
« considère comme sacrés et qu'elle est dé-
« cidée à défendre constamment et de tou-
« tes ses forces, elle tient cependant à faire
« connaître ses sentiments ».

« Indubitablement la Nation Allemande
« a le droit de repousser par les armes, les
« attaques contre ses Etats ou contre sa
« liberté. Mais si elle prémédite d'imposer
« à la Nation Française une certaine for-
« me de gouvernement ou de lui arracher
« une partie de son territoire dont les po-
« pulations se sentent Françaises, elle vio-
« lerait à l'égard de ces populations leur
« droit de disposer librement d'elles-mêmes
« et elle subordonnerait le droit à la force.
« — La Bohême ne peut pas refuser ses
« plus franches sympathies à cette noble et
« glorieuse Nation Française qui ne com-
« bat plus aujourd'hui que pour sa liberté
« nationale et pour la défense de sa patrie,

« à cette nation qui s'est acquis de si « grands titres à la reconnaissance de la « civilisation pour le progrès des princi- « pes humains et libres ». —

En juillet 1900, la Bohême affirmait les mêmes sentiments par les Délégués de Prague venus officiellement à Paris, à l'Exposition Universelle et déclarant au Conseil Municipal Parisien : « Les représentants de « la royale capitale du royaume de Bohê- « me désirent témoigner en leur nom et au « nom de leurs compatriotes, leur vive ad- « miration et leur enthousiasme pour la « Métropole de la France et ils saisissent « cette occasion solennelle de rappeler la « solidarité des intérêts publics, civilisa- « teurs, économiques, unissant la Nation « Tchèque à la France éclairée et laborieu- « se, qui répandit toujours dans le monde « avec désintéressement les idées généreu- « ses du progrès et de la civilisation en lut- « tant pour la liberté et les droits de l'hu- « manité entière ».

Ces sentiments envers la France sont ceux qui guidaient six siècles plus tôt, Jean l'Aveugle, Roi de Bohême, lorsqu'il faisait élever son fils à la Cour de France, lui choisissait pour femme une nièce de Philippe le Bel et venait à la tête de cinq cents Chevaliers Tchèques trouver une mort glorieuse dans la désastreuse journée de Crécy.

Communauté de race a-t-on dit. Elle est en tout cas bien lointaine et fort mitigée, à supposer que ce soit une tribu des Celtes, nos aïeux, la Boïenne, qui ait peuplé la première ce pays qu'elle appela « Boyohœmum », origine du nom de la Bohême. Les Tcheco-Slaves ne seraient venus qu'au Ve siècle absorbant les Celtes arborigènes, donnant naissance à ce peuple Gallo-Slave que d'aucuns chez nous appellent « Nos frères de Bohême » (1).

(1) F. Régamey : *Nos Frères de Bohême.* Intéressante étude sur la Bohème en 1907 et la Fédération des Solokis.

Sans chercher à percer les ténèbres de ces lointaines origines il faut reconnaître que Charles IV, roi de Bohême et Empereur d'Allemagne, hérita des sentiments Francophiles de son père, le glorieux paladin tombé à Crécy. C'est sur le modèle des Universités de Paris et de Montpellier qu'il fonde à Prague la première Université érigée en pays non Latin, c'est de France qu'il appelle l'architecte Mattias d'Arras pour édifier au Hradschin cette merveilleuse cathédrale de St-Vit, digne émule lorsqu'elle va être enfin terminée, de ses sœurs Françaises.

Dès ces temps lointains, le Germain est déjà pour le Tchèque Slave, l'ennemi héréditaire. On a prétendu, non sans quelque apparence de raison que la réforme de Jean Huss et les troubles qui en découlèrent étaient d'origine nationaliste autant que religieuse et que ce ne fut pas seulement l'hérétique, mais aussi le patriote Tchèque que brûla le concile de Bâle.

En 1526 l'Archiduc Ferdinand d'Autriche est appelé au trône de St Venceslas et dès lors commence cette mainmise Autrichienne pesante et tyrannique qui aboutit à la féroce guerre de Trente ans. En 1618, les Tchèques exaspérés précipitent des fenêtres du Hradschin leurs Gouverneurs oppresseurs; le lion de Bohême reste expirant sur le champ de bataille de la Montagne Blanche où la révolte Tchèque est noyée dans le sang. Déportations et gibets achèvent l'œuvre et pendant de longues années les têtes des promoteurs de la « défénestration de Prague », restent suspendues aux tours du vieux pont de la ville. Le XVIIe, le XVIIIe siècles pèsent sur le tombeau où la nationalité Tchèque paraît définitivement ensevelie; la Bohême n'est plus qu'une province Autrichienne et l'une des moins favorisées. En vain, elle verse chaque année au trésor Impérial trois cent soixante-dix millions d'impôts; cent trente à peine sont employés pour elle, deux cent quarante restent à Vienne.

La Révolution Française, toute la commotion Européenne de 1789 à 1815 secouant le vieux monde, avait laissé inerte la Bohême plongée dans la servitude. L'orage révolutionnaire de 1830 n'avait pas eu plus d'écho. C'est à peine si une poignée de patriotes précurseurs songeaient alors pour leur patrie à un avenir de plus de justice sociale et de plus de liberté. Ils trouvaient autour d'eux si peu d'écho que Palacky, l'historien de la Bohême, ayant réuni chez lui ses trois amis : Prese, Jungmann et Vinaricky, pouvait dire en 1829 : « Si le plafond de cette chambre « tombait sur nous et nous écrasait, il n'y « aurait plus de patriotes Tchèques ».En 30 ans, tandis que Jungmann faisait un dictionnaire Tchèque, retrouvait et réimprimait les vieux livres en langue nationale, échappés aux destructeurs Autrichiens, Palacky racontait, en un style coloré et superbe, l'histoire de Bohême, célébrait ses gloires passées, réveillait au cœur du peuple l'amour endormi de la patrie, méritait ce nom de « Réveil-

leur de la Nation » qu'il se donnait lui-même.

La révolution de 1848, survenant sur ces entrefaites, se répercuta à travers l'Allemagne jusqu'en Bohême, où elle fut l'étincelle réveillant les énergies latentes. Une véritable fièvre s'empara de Prague. Les réunions de patriotes se succédaient, ébauchant le programme des libertés à obtenir, envoyant une délégation à l'Empereur pour formuler les desiderata des Tchèques. Riéger, qui devait jouer un rôle prépondérant dans l'émancipation Tchèque, rapporta de Vienne « une vraie charte politique et constitutionnelle, confirmant la continuité du droit de l'Etat de Bohême et reconnaissant l'égalité des deux Nations ». En vain les Allemands tentèrent-ils,dès cette époque,d'entraîner la Bohême dans l'orbe Germanique, la conviant au Parlement de Francfort; le patriote Palacky répondit à ces avances: « Vous voulez « affaiblir l'Autriche; or le maintien, l'inté- « grité de l'Autriche, sont nécessaires à la

« Bohême. Si l'Autriche n'existait pas, il « faudrait l'inventer ! »

En dépit de ces déclarations loyalistes, Vienne, assurent les historiens Tchèques, fit répandre le bruit que la Bohême Slave voulait se jeter dans les bras de la Russie ; ses agents, dit-on, provoquèrent une émeute qui éclata le 12 juin 1848. Aux manifestations Tchèques, les Autrichiens répondirent par des coups de fusil ; dans la bagarre une balle frappa la princesse Windischgraetz, femme du Général Gouverneur. Tandis que les Autrichiens accusaient les Tchèques de ce meurtre, ceux-ci prétendaient que le Général, en instance de rupture de mariage, avait profité des circonstances pour liquider ainsi sa mésintelligence matrimoniale ! Prague fut bombardée et le joug Autrichien pesa plus lourd que jamais sur la Bohême.

Luttant dès lors pied à pied, pour arracher une à une à l'Autriche ses libertés, le patriotisme Tchèque sut rester clairvoyant,

écarter toujours de ses revendications l'idée séparatiste. « Vieux Tchèques » prudents et timorés, aussi bien que « Jeunes Tchèques » plus ardents, plus pressés d'atteindre le but, comprirent que livré à lui-même, ilôt slave entre deux courants Germaniques, leur pays n'échapperait à la tutelle Autrichienne que pour devenir la proie de l'Aigle Allemande. Pour les pangermanistes en effet, toutes les provinces qui faisaient jadis partie du « St-Empire Romain de Nation Germanique » doivent être incorporées à l'Empire d'Allemagne. Les Allemands ont toujours voulu faire de la Bohême une des colonnes de la Germanie moderne; aussi, le Roi de Prusse, entrant en Bohême, adressait-il le 10 Juillet 1866 une proclamation au « glorieux royaume de Bohême et Bismarck offrait aux Tchèques en récompense de leur défection vis à vis de l'Autriche, l'autonomie et la reconstitution du vieux royaume de Bohême avec... un Prince Allemand comme souverain. Les Tchèques se battirent pour

l'Autriche loyalement et courageusement

Sans coup férir les Prussiens entrèrent dans Prague où l'armée Autrichienne ne put tenir, même une journée, magnifique revanche pour Guillaume, de l'échec du grand Frédéric qui l'avait vainement assiégée de longs mois durant, en 1757. C'est dans la chambre de l'Hôtel de l'Etoile Bleue, où je rédige ces notes, que fut signée la capitulation. Puisse l'honneur, non désiré, d'occuper cet appartement historique ne pas enfler ma note outre-mesure !

Après le désastre de Sadowa, la paix ruineuse conclue avec la Prusse, le dualisme Austro-Hongrois proclamé, Vienne fit peser lourdement sa domination sur la Bohême. A la déclaration des Tchèques revendiquant, le 22 Août 1868, le respect des « Droits historiques » du royaume de St- Venceslas, composé de la Bohême proprement dite, de la Moravie et de la Silésie, Vienne répondit par des mesures de rigueur : état de siège, libertés suspendues, journaux supprimés. Soixan-

te mille Tchèques se réunirent un jour sur la colline de Rip pour protester et sur toute l'étendue du territoire Tchèque, les « meetings » se multiplièrent.

Heureusement conseillé, l'Empereur François-Joseph adressait le 12 Septembre 1871 un Rescrit à ses sujets Tchèques où, rendant hommage à leur inébranlable fidélité, il reconnaissait solennellement les droits de ce royaume, se déclarait prêt à renouveler cette confirmation par le serment du sacre et du couronnement. Une aurore de justice et de liberté semblait se lever pour la Bohême. Mais la France écrasée, l'Empire Allemand constitué à Versailles, Bismarck entendit parfaire son œuvre d'une plus grande Allemagne, dont la politique fédéraliste Autrichienne contrecarrait les plans. Le roi de Saxe fut dépêché auprès de François-Joseph qui dut se laisser persuader, retirer aux Tchèques toutes les promesses faites, ruiner les espoirs entrevus.

Et ce fut, dès lors, entre le patriotisme

Tchèque et la domination Autrichienne, une lutte de toutes les heures, sans repos, sans trêve, aux passes multiples, aux combinaisons inépuisées : obstruction au Parlement, pactes momentanés apportant l'appoint des voix Tchèques à tel parti allié, groupement et éducation de la jeunesse nationale, ardemment patriote, sous l'emblème des sociétés de gymnastiques, tels ces fameux Sokols. Sous le symbole énigmatique du faucon « sokol » qui leur a donné son nom, les patriotes Fuegner et Tyrs, ont groupé cinquante-huit mille jeunes hommes et sept mille jeunes filles, exclusivement Tchèques (1), étroitement fédérés dans un culte passionné de la patrie. Aux grandes fêtes de gymnastique qui ont eu lieu à Prague, en Juin 1907, auxquelles une délégation du Conseil Municipal de Paris, assistait, on vit manœuvrer avec un parfait ensemble, sur la Place de l'Hôtel de

(1) La Société des Sokols compte en outre 18.000 affiliés Polonais de Galicie et 3000 de Posnanie, 3000 Slovènes, 6500 Croates et 1000 Serbes de Slavonie.

Ville, vingt-trois mille Sokols et deux mille femmes.

C'est par « l'idée sokole » pourrait-on dire, que les patriotes tchèques s'efforcent de réunir en un bloc indissoluble la grande famille Slave Autrichienne. Convocations fréquentes, rapports constants de groupe à groupe, journal distribué à tous, fêtes fédérales périodiques, créent et nouent autant de liens puissants qui unissent tous les membres de cette formidable association en une constante fraternité.

En 1895, François-Joseph appelait au ministère Autrichien, le Comte Baldeni et, le 5 Avril 1897, était promulguée « l'Ordonnance sur l'emploi des langues dans le service des Administrations en Bohême ». La langue Tchèque était mise sur le pied d'égalité avec l'Allemande, une Université Tchèque se créait à Prague; l'Allemand restait la langue gouvernementale officielle, mais la Bohême pouvait user de la sienne devant les Tribunaux et pour les actes de la vie courante; les

plaques indicatrices des rues s'ornaient des inscriptions dans les deux langues.

Ce fut, dans tout le clan Allemand, chez les Pangermanistes surtout, un formidable tolle. Les Tchèques d'Allemagne vinrent bruyamment au secours de leurs « Frères Autrichiens », contre les « Ordonnances impies » et le savant Prussien Mommsen osa écrire aux sujets Allemands de François-Joseph : « Surtout soyez durs ! La raison « n'entre pas dans un crâne Tchèque ; mais « il est sensible aux coups ! Soyez durs ! » Journaux, Universités fulminèrent ; le Reischrat de Vienne vit des luttes homériques qui n'avaient plus rien de parlementaire ; le Professeur Pfersche de l'Université Allemande de Prague brandissait son couteau en pleine séance, contre les Députés Tchèques.

Encore une fois, Berlin intervint. Guillaume, fit dit-on des remontrances à son bon frère de Vienne. Des émeutes éclataient sur tous les points de la Bohême en réponse aux

protestations multipliées; pendant six semaines, de Décembre 1898 à Janvier 1899, la loi martiale tint Prague sous sa terreur sanglante; la vie publique y est interrompue; les patrons Allemands renvoient les ouvriers Tchèques; à Eger, deux cents familles sont chassées de la ville; enfin, le 16 octobre 1899, les fameuses Ordonnances sont abolies.

— « Echecs et persécutions, me dit une « haute personnalité Tchèque, ne sont que « blessures superficielles. Debout, vaillante « et forte, consciente de ses droits et de ses « devoirs, la Bohême marche droit au but; « — les chicanes pourront la retarder, elles « ne l'arrêteront jamais. — Pour nous ré- « duire, il faudrait plus que les horreurs « d'une nouvelle guerre de Trente Ans, que « les circonstances ne permettent plus. Lors « de son voyage de 1906, le vieil Empereur « a été grandiosement reçu à Prague; les « Tchèques ont volontairement oublié griefs « et rancunes contre un Souverain qui leur

« fut dur, pour ne lui montrer qu'un indé-
« fectible loyalisme. François-Joseph a paru
« en être ému, comprendre que la Bohême
« méconnue était vraiment et sincèrement
« fidèle. Mais il est vieux; le « modus
« vivendi » à trouver incombera à son suc-
« cesseur; nous l'attendrons à l'œuvre. La
« mort de l'Empereur n'entraînera aucun
« cataclysme; la transmission se fera nor-
« malement, tranquillement; s'il doit se pro-
« duire ce ne sera que plus tard, sous la
« pensée grandissante des événements que
« fera surgir l'attitude adoptée par le nou-
« vel Empereur. »

Les choses en sont là. Cette évocation du passé Tchèque est indispensable pour comprendre quelque peu l'état d'âme de la Bohême, son horreur de l'Allemagne Prussienne dont elle redoute la convoitise, son antipathie pour les Allemands de Vienne. Elle veut rester elle-même mais sans songer, néanmoins, à détacher du diadème Impé-

rial d'Autriche, de ce faisceau de couronnes, celle de Saint Venceslas, ni rêver un impossible isolement.

***

Depuis que Libussa, première Duchesse de Bohême, fondait Prague, au VIIIe siècle, sur les rives de la Moldau, que les Tchèques appellent Vltana, construisait un château-fort à la cime de Vysehrad, la colline voisine du Hradschin « Hrad cany », en Tchèque, la capitale de la Bohême a connu bien des vicissitudes, a été souvent la proie du vainqueur. La guerre des Hussites et celle de Trente-Ans lui furent funestes, celle de la succession d'Autriche plus encore. Elle n'a pourtant cessé de grandir, est devenue une cité superbe, industrieuse et vivante qui compte aujourd'hui près de cinq cents mille habitants. Les cinq sixièmes sont Tchèques, parlent exclusivement leur langue maternelle, idiome incontestablement dérivé du Slave, proche parent du Russe, du Polonais, du Moravien, du Croate, aussi effarant à

l'oreille Française que le Hongrois. Son Université qui a fêté, en 1848, son cinquième centenaire, compte trois mille Etudiants Tchèques et quinze cents Allemands. Les édifices grandioses qu'elle a conservés du Moyen-Age, ses embellissements modernes, son immense Palais Royal lui donnent vraie figure d'une capitale dont on imagine le Souverain momentanément absent.

Eût-on gravi à pied les pentes escarpées du Hradschin, qu'on ne regretterait pas l'ascension, une fois accoudé au balcon de Mesdames les Chanoinesses Nobles « AdliFrœuleinstift », d'où l'on domine la ville entière et les hauteurs environnantes. Vue de ce belvédère, elle est réellement belle et typique Prague aux cent tours, Prague la Royale, la Dorée, la Superbe, comme l'appellent ses poètes.

Aux premiers plans frissonnent les arbres du parc qui couvre les pentes, puis derrière, s'échelonnent et dévalent les maisons, les

vieux hôtels opulents à la grande ampleur du XVIIe siècle, jusqu'à la moire argentée de la rivière coulant entre des rives verdoyantes, offrant comme autant de corbeilles fleuries, de retraites aimables et galantes, ses jolis ilôts boisés. Au-delà, la ville dresse à profusion ses nombreuses églises, lance à l'assaut des nuages ses tours isolées ou accouplées, austères comme des donjons de forteresse ou sculptées et fleuronnées comme un décor de rêve et de féérie. En ce jour hivernal, les demi-lumières ajoutent encore à l'illusion, tout cela se fond et s'imprécise dans une grisaille bleuâtre, aux colorations mourantes, qu'avive de ses feux d'enchantement le poudroiement du givre. On ne sait où finit la cité, on ne peut dire où commence la campagne; les lointains s'estompent, se perdent, et se meurent dans la brume ensoleillée qui noie l'horizon, donnant à la ville le fantasmagorique aspect d'une cité de rêve, émergée soudain d'un diaphane brouillard.

On me nomme les sept quartiers de Pra-

gue : « Alstadt » — « Staré mesto » en Tchèque — la vieille ville avec sa délicieuse tour de la Poudrière « Pulvertum », dont je ne me lasse pas de détailler de mes fenêtres la gracieuse décoration du gothique le plus flamboyant, et tout auprès le Kœmgshof, ancien palais des rois de Bohême, transformé en caserne. La Tenykirch, la vieille église où prêcha Jean Huss, le bel Hôtel de Ville et sa grande place bordée de curieuses maisons, la lourde masse du Collège Clémentin : Collège, Université, Séminaire, le fameux pont Charles et ses curieuses statues, le vaste Rudolphinum, grand édifice moderne, Musée Industriel, Conservatoire de Musique et Galerie des Beaux-Arts, apparaissent tour à tour aux regards étonnés. Puis le « Josephstadt » — « Josefw », le quartier des Juifs, l'antique Ghetto, aujourd'hui éventré, remblayé, modernisé, gardant pourtant, intact encore, son Hôtel de Ville son antique Synagogue et son fameux cimetière. Au-delà, la Ville Neuve, « Nové

mesto » avec le superbe Musée Bohémien, sa belle rue appelée, on ne sait trop pourquoi, la Place Venceslas » : « Vàclavské Nàmèsti », son beau parc, son fastueux théâtre, le Tribunal et le vaste quadrilatère des édifices hospitaliers. Plus loin, le quartier Vyschrad, ce berceau de Prague, couronne la colline voisine, et au-delà les populeux faubourgs s'étendent dans la vallée, prennent d'assaut les collines qui ceinturent la Moldau, ici denses agglomérations ouvrières, plus loin sorte de Passy bourgeois, dont les coquettes villas s'espacent à travers les verdures finissantes.

***

Sur le Hradschin, ce mont Capitolin de Prague, se dressent les deux immenses édifices, symboles de l'intime alliance du trône et de l'autel : la monumentale cathédrale et l'immense Palais royal.

Originaire des Flandres, Mathieu d'Arras avait certainement étudié à fond nos grandes cathédrales du Nord de la France, col-

laboré sans doute à l'édification de quelqu'une d'entre elles, lorsqu'il vint jeter ici, en 1344, les fondations de cette immense église ogivale dont son élève, Pierre de Gmünd, devait n'achever que le chœur quarante ans plus tard. Le XIXe siècle a parfait l'œuvre du « Logeur du Bon Dieu » médiéval, construit nef, transept et porche, qui sont à la veille d'être livrés au culte. On se croirait à Reims, à Bourges, à Chartres, tant la similitude s'accuse dans le concept d'ensemble et jusqu'à l'exécution des détails les plus secondaires.

A l'intérieur, l'art Allemand se fait jour dans la chaire entièrement dorée, mais d'un si joli gothique finement fouillé auquel les siècles ont donné leur patine, éteignant les ors, embrumant à point ce vrai nid de dentelle. Majestueux, énorme avec ses grandes statues de marbre couchées côte à côte, le tombeau des Rois de Bohême emplit de sa masse le centre du transept. Tout aussi fouillée que la chaire, la tribune royale fait

opposition violente à l'éblouissant monument obstruant la partie droite du déambulatoire du chœur qu'il irradie de ses reflets métalliques. Les trente quintaux d'argent dont est fait l'autel entier de Saint Jean Népomucène, de la statue, grandeur nature, de ce martyre du secret confessionnel, jusqu'à la balustrade qui l'entoure, ont été ouvrés au XVIIIe siècle, par un véritable émule de notre Germain. Seule la fameuse chapelle de Jean V, aux Jésuites de Lisbonne, pourrait rivaliser de grâce et de splendeur. Les vases monumentaux qui décorent la table de communion sont d'un rocaille infiniment tourmenté mais sans afféterie, les Amours joufflus, de la taille d'un bambin, qui jouent un peu partout, sont traités au marteau avec un souci de l'anatomie relevant plutôt du culte païen de la beauté que de l'acétisme angélique. Somptueusement étonnant, l'ensemble laisse pourtant oublier les matériaux précieux dont il est fait pour n'admirer que l'ingéniosité décorative

de l'argentier qui a porté ici son art à un summum de noblesse de proportions et de mièvreries de détails.

On sait les circonstances toutes spéciales qui ont valu au martyr de Prague les honneurs des autels :

L'Empereur Venceslas avait d'angoissantes raisons de croire que l'Impératrice lui ménageait dans l'Histoire une place voisine du pauvre roi Ménélas ; et, bien avant Malherbe, il se disait que :

> La garde qui veille aux barrières du Louvre
> N'en défend point nos rois.

Mais à l'inverse de notre sceptique Montaigne, il ne trouvait pas que « le doute est mol oreiller pour une tête bien faite » ; il tenait absolument à être clairement fixé sur l'étendue de son malheur, voulait connaître, dans ses moindres détails, les circonstances d'un fâcheux coup de canif qu'il supposait avoir été donné dans l'impérial contrat. Au demeurant fort dévot, malgré des procédés

d'inquisition plutôt brusques, il restait persuadé que si la chair est faible, l'esprit est prompt, ne doutait pas que, si vraiment l'Impératrice avait eu une défaillance, elle n'eût été en faire l'aveu à Jean Népomucène, vertueux Pontife à qui elle avait confié la direction de son salut. Ce que lui, Empereur, ne pouvait, malgré sa toute puissance et ses multiples moyens d'information, arriver à découvrir, Népomucène le savait positivement par l'aveu sacramentel qu'avait dû lui en faire l'Impératrice. Mandé devant son Souverain, le pauvre confesseur fut soumis aux plus rudes épreuves, aux tentations les plus troublantes. Séduisantes offres de dignités ecclésiastiques et civiles, promesses de trésors et d'honneurs, Venceslas mit tout en œuvre pour vaincre la résistance du Prêtre immuablement fidèle au secret confessionnel. Vinrent les menaces et les tortures qui restèrent tout aussi vaines. De guerre lasse, l'Empereur désespérant d'être édifié et complètement renseigné, ne trouva d'autre con-

solation à la perplexité dans laquelle il lui fallait demeurer, que de faire jeter à l'eau le trop discret confesseur. Traîné sur le pont de Prague, Népomucène fut précipité dans la Moldau. Une plaque de marbre marque encore l'endroit où s'accomplit le martyre du Saint. La légende raconte que son corps ayant surnagé, cinq étoiles se détachèrent du ciel pour venir former autour de sa tête une auréole. L'Eglise a donné l'héroïque mutisme du Prêtre de Prague en exemple à ses confesseurs; la légende du Bréviaire nous apprend que la langue du Saint, qui n'avait pas dévoilé ce qui devait être tu, a été miraculeusement préservée de la corruption sépulcrale et tous les ans, le 16 mai, des milliers de pèlerins accourent de toute la Bohême, de Moravie, de Hongrie, d'Autriche, vénérer sur le pont de Prague la mémoire du Saint qui refusa d'éclaircir les doutes de l'Empereur par un parjure à son serment sacerdotal.

Il me souvient avoir entendu citer dans

mon enfance un émule Auvergnat de Saint Jean Népomucène, dont l'anxiété morale dut être aussi terrible, si les conséquences n'entraînèrent pas pour lui le sacrifice de la vie.

Au temps où chaque lieu de juridiction criminelle avait son bourreau, que la mansuétude de l'époque ne laissait pas systématiquement sans ouvrage, « Monsieur de St-Flour », comme on appelait l'exécuteur Cantalien, eut un jour à procéder à une décapitation. Le patient marcha avec calme à la mort, ne cessant de protester de son innocence, en dépit des preuves accablantes qui avaient entraîné sa condamnation. Pâle, défait, vacillant, le Prêtre qui l'assistait paraissait, lui, vraiment au supplice et quand le couperet tomba, on dut l'emporter évanoui. Le lendemain, les cheveux de cet homme de trente ans avaient blanchi. Dix ans passèrent. Une ancienne vivandière mourut dont les aveux suprêmes, judiciairement recueillis sur sa demande expresse,

descellèrent les lèvres du Prêtre. Soit retour à des pratiques d'enfance, soit perversité quasi hystérique, cette femme s'était présentée la veille de l'exécution au confessionnal de l'Aumônier de la Prison, sous le sceau sacramentel, s'était avouée l'auteur de l'assassinat, donnant d'indiscutables preuves de sa véracité. Et le Prêtre dépositaire de la vérité méconnue de tous, avait dû se taire, laisser tomber la tête d'un innocent, plutôt que de trahir le secret confessionnel.

Chacune des chapelles de la cathédrale de Prague contient quelque remarquable objet d'art : rétable, tableau, mausolées d'Archevêques, telle la très belle statue du Cardinal de Swathzemberg, prédécesseur de l'Archevêque actuel, grand seigneur qui ne cherchait pas à se parer des plumes du paon, à en croire cette anecdote que me contait un de ses Eminentissimes Collègues Romains : Un jour qu'on complimentait le cardinal de Prague sur une homélie dont la documentation

fort érudite décelait un travail considérable de recherches : — « Oui, fit modestement « l'Eminence, mon Secrétaire est homme de « vrai mérite ; il a été, je le reconnais, parti- « culièrement heureux dans la circons- « tance ». —

Avant de pénétrer dans une vaste chapelle qui occupe le rez-de-chaussée du beffroi, dont la partie basse est antérieure à la cathédrale actuelle, on me fait dévotement toucher le heurtoir de la porte qui y donne accès. Saint Venceslas fuyant devant son frère Boleslas qui le poursuivait, l'épée nue, à travers l'église, avait atteint cette porte et, la main au heurtoir, allait la franchir, échapper ainsi à la fureur fratricide, lorsque Boleslas le rejoignit et ne cessa de le transpercer que lorsque le saint roi eut expiré ici même, en 936. L'autel qui sert de reliquaire à son corps garde aussi son casque et son gantelet, très simple mais bien curieuse pièce d'armure du Xe siècle. Les murs de cette chapelle Vences-

las sont curieusement enrichis d'un revêtement d'améthyste de Bohême, pierre givreuse, mélangée de corps étrangers, mais d'un beau violet pâle qui n'en forme pas moins une décoration très typique alternant avec les fresques d'Oswald, un primitif de l'école de Prague au XIVe siècle, qui retrace en des tableaux naïfs, d'un charme réel, le fratricide royal.

Cette vaste basilique occupant un des côtés de la cour que forme le Palais, semble malgré ses immenses proportions n'être que la chapelle castrale de la demeure royale la plus vaste qui soit en Autriche, supérieure à la Hofbourg de Vienne, au Palais de Bude, si vastes pourtant l'un et l'autre. Au temps où les Tchèques exaspérés jetaient par les fenêtres de la salle de la Préfecture, le 23 mai 1618, leurs Gouverneurs Jaroslaw de Martinitz et Guillaume de Slavata avec leur Secrétaire Fabricius, dont un tas d'immondices amortit la chute, le château réédifié, au

commencement du XIVe siècle par Charles IV, remanié à la fin du XVe par Wladislas II, devait offrir de belles parties gothique et renaissance. L'immense bâtisse rectiligne et monotone créée par Marie-Thérèse n'a pour elle que son immensité et est, au demeurant parfaitement maussade et insignifiante. Le vandalisme des architectes Autrichiens du XVIIIe siècle a heureusement respecté quelques parties intérieures. Les sept cent onze pièces dont se compose le Palais ne valent vraiment pas qu'on s'y arrête, sauf quelques salles. Celle de Wladislas ou des Tournois, de soixante mètres de long sur vingt de large, où joutèrent, en effet, de preux chevaliers, a des voûtes en ogive d'un type curieux, aux nervures multipliées; sa voisine, la Chambre de la Diète, tout aussi ornée, a gardé son mobilier Renaissance, son trône que le « Roi de Bohême » a encore occupé en 1847, lors de la dernière convocation de la Diète des Etats de Bohême. Les deux salles considérées comme les merveilles du Palais « L'Alle-

mande » et « L'Espagnole », longues, chacune, d'une cinquantaine de mètres, restaurées en 1865, sont très blanches, très ornées, très dorées, très crues, et parfaitement banales.

Dans cet immense désert palatin vit un jeune Archiduc, futur Empereur d'Autriche, le jeune François-Joseph, fils du défunt Archiduc Otto, cadet de l'Empereur. Le mariage morganatique de l'Héritier Présomptif actuel fera passer la couronne Impériale sur la tête de ce jeune homme qui deviendra Présomptif dès la mort de son oncle. Agé de 21 ans, il termine ici ses études militaires, remplit ce rôle dévolu aux Archiducs de peupler la solitude des nombreux palais de la Monarchie Austro-Hongroise. Le Prince est actuellement en déplacement de chasse pour plusieurs jours; je ne peux qu'exprimer à son aide-de-Camp-Gouverneur: le Comte de Lédebur, « Franz Graf Ledebur, Oberleutnant im Dragoner-Regiment *Fürst zu Win-*

dischgratz 11 *r.* 14, *Zugeteilt dem Hofstaate S. R. K. und K. Hoheit des Durchlauchtigsten Herrn Erzherzog Karl-Franz-Josef* », ainsi que le dit la carte qu'il me fait l'honneur de mettre chez moi, mes regrets de ne pouvoir solliciter l'honneur de saluer le jeune Archiduc Charles-François-Joseph, dont ses Cousins de Presbourg et de Budapest m'ont beaucoup parlé.

*
* *

Le troisième monument qui dresse sa façade sur le Hradschin, en équerre du Palais Royal, est la demeure du Prince-Archevêque de Prague, Son Eminence le « Cardinal Skrbensy, Fürst-Erzbischof von Prag ». Issu d'une des plus grandes races féodales de Moravie, le jeune Prince-Archevêque est né à Hausdorf, au diocèse d'Olmütz le 12 juin 1863, préconisé Archevêque de Prague le 14 Décembre 1899, créé Cardinal au titre de St Etienne au Mont Cœlius le 15 avril 1901. Venu de bonne heure à Rome au Collège Germanique, il était à la Grégorienne ou à l'Apol-

linaire le compagnon d'études de cette génération de Prélats à laquelle appartiennent le Cardinal Merry del Val, aujourd'hui Secrétaire d'Etat de S. S., Mgr de Chazelles, Grabinsky, Tacci, Montagnini que j'avais l'honneur de fréquenter à Rome lorsqu'ils étaient encore jeunes hommes vers 1882. La carrière Ecclésiastique de l'Eminentissime Skrbensky a été des plus rapides. Je le vois encore au Conclave de 1903, le jour du couronnement de Pie X, marcher à son rang de Cardinal-Prêtre, vrai Benjamin du Sacré Collège, l'air si jeune, si infiniment recueilli qu'un Prince Romain, mon voisin de tribune dans le chœur de Saint-Pierre, étonné de la grande jeunesse de cet Eliacin sous la Pourpre qu'accentue encore la décrépitude du vieux Cardinal Richard, l'air vieillot et sec du Cardinal Perraud, murmure « E veramente un giovanne Angelo ».

De très haute taille, mince sous la Cappa rouge, d'une suprême distinction d'attitude et de manières, les traits réguliers, les yeux

expressifs où se lit une dominante d'intelligence et de bonté, le Prince-Archevêque de Prague a gardé sous la simarre toute l'aisance native du grand seigneur, tempérée par la gravité du Pontife, l'infinie bonté, la piété vraiment angélique, la charité sans limites à laquelle chacun se plaît ici à rendre hommage et que personne ne louera mieux que le Protestant fanatique qui me disait du Cardinal : « Il ferait aimer l'Eglise Catholique, mais il doit être une exception dans la Babylone Romaine ! » A ma demande d'audience, le Cardinal a répondu avec une infinie bonne grâce par une invitation à déjeuner pour une heure, heure habituelle ici comme en Allemagne.

Quand je pénètre dans le Palais Archiépiscopal devant lequel un factionnaire monte la garde comme en France, sous l'Empire, à la porte de nos Cardinaux, un Suisse immense, magnifique, tout rouge et or, bicorne en bataille, haute canne en main, guette visiblement mon arrivée, quelque peu

scandalisé peut-être de voir un « Herzog » arriver pédestrement, voiture congédiée au sortir du Strahow, cet immense Monastère des Prémontrés, le plus vaste peut-être qui existe au monde, situé au-dessus du Hradschin, où j'ai été vénérer le corps de Saint-Norbert, admirer un Dürer, visiter une bibliothèque des plus considérables, feuilleter des autographes de Tycho-Brahé.

Un large escalier recouvert de moelleux tapis conduit à de vastes antichambres où une escouade de laquais fait la haie. Une enfilade de salons et je suis devant le jeune Cardinal dont l'accueil infiniment gracieux est augmenté encore pour moi du plaisir d'entendre ma langue maniée avec une parfaite aisance. Son Eminence me présente à sa Famille Episcopale : un de ses deux Auxiliaires, un Chanoine et son Secrétaire, tous trois ayant vécu à Rome et parlant avec facilité l'Italien. On passe à table aussitôt. Le repas fin, délicat, est servi par des valets de pied que dirige un maître d'hôtel que je

citerai volontiers en exemple à nos meilleurs, tant il a l'œil à tout, prévient le moindre désir de chaque convive.

Le Menu rédigé en Français, d'une plume qu'envieraient nos Frères des Ecoles Chrétiennes, pourtant si bons calligraphes, a toute la correcte succulence excluant l'exagération qui convient à la table d'un Prince de l'Eglise et du Saint-Empire.

DINER DU 4 DÉCEMBRE

Potage Colbert
Petits pâtés à la Victoria
Côte de bœuf garnie
Dindon piqué roti
Bombe à la Démidoff
Flamiche à la Grimond
Dessert

La conversation aisée avec le Cardinal, laborieuse avec les autres Ecclésiastiques à qui je fais subir mon jargon nègre émail-

lé de Latin qu'on ne peut décemment qualifier d'Italien, effleure maints intéressants sujets. Au sortir de table, Grâces dites, Son Eminence me tend la main en prononçant le sacramentel « Prosit » Germanique qu'il faut traduire largement :

« Puisse le repas que je viens de vous of-
« frir vous être profitable, sa digestion fa-
« cile, son assimilation à votre organisme sa-
« lutaire ». Au fumoir, Son Eminence allume en même temps que ses convives un gros et très fin « Importé » ce qui veut dire en Autriche un délicieux Havane.

L'étage où je suis reçu, immense, meublé avec un luxe discret de haut goût constitue seulement les appartements privés du Prince-Archevêque, la réception, l'enfilade des salles grandioses, des longues galeries, des salons de parade occupe l'étage supérieur du Palais. Depuis la fin du XVIIIe siècle, nos Prélats ne connaissent plus ces splendeurs d'apparat, apanage des grands bénéfices ecclésiastiques, tel le Cardinal de Rohan à Bor-

deaux dans cet admirable palais transformé en Hôtel-de-Ville depuis la Révolution, qui garde dans sa majestueuse ampleur comme un reflet de la noblesse et de la grâce affinée de son constructeur.

*
* *

Les Palais des grands seigneurs Tchèques égalent-ils ceux des Magnats Hongrois, des Princes Autrichiens ou Italiens? Ils sont au moins fort beaux, étalant en général sur leurs façades la sévère ordonnance du XVIIe siècle, tels à Prague ceux des Princes Lobkowitz, Furstemberg, Clam-Gallas, Nostitz, Thun, Waldstein. Ce dernier construit en 1623 par le héros de la Guerre de Trente Ans, Albert de Waldstein, (que les Tchèques prononcent : Waldstyn,) Duc de Friedland, a été respecté dans son état primitif par ses descendants qui l'habitent. Sa superbe galerie Renaissance, sa curieuse grotte, sa salle de jeu qu'occupe seul aujourd'hui le cheval empaillé que montait le Général à la bataille de Lützen, une série de salons tendus

de Gobelins, quantité de beaux meubles anciens font de cette demeure une résidence vraiment princière et pourtant d'un grand charme familial. Sa vaste loggia, Italienne ressemblance, donne sur un parc qui semble d'autant plus vaste qu'il rejoint ceux des palais voisins de cet aristocratique quartier de Mala Strana. Pour dissimuler la brutalité des murs de clôture, le Général leur avait fait suivre les sinuosités du terrain dont ils épousent les avancées et les retraits et recouvrir de stalactites artificielles en même temps qu'on plantait à leur pied le lierre à foison. En trois siècles bientôt, le lierre a poussé des troncs énormes, noueux, puissants, a tout envahi, découvrant seulement par place les étranges stalactites noircies par le temps. De ci de là, quelques vieilles statues mangées de mousse, semblent rêver devant le grand mur sous les arbres épais. On imagine dans ce parc silencieux de Belle au bois dormant le condottiere rêvant à ses batailles, se complaisant aux merveilles réa-

lisées ici grâce au butin rapporté d'une guerre qui ruina des pays entiers. Combien de monuments merveilleux ne sont qu'ex-voto de rapines! Sous la loggia si belle de ce Palais, je songe au château de Gaillon, cette incomparable résidence des Archevêques de Rouen dont les splendeurs étaient faites de l'or Lombard que le Cardinal d'Amboise, Ministre de Louis XII, drainait avec férocité pour bâtir cette demeure rivale des plus beaux palais souverains. La Révolution est venue n'en laissant debout que quelques insignifiantes pierres.

Sur cette rive de la Moldau est une église des Jésuites que je tiens à voir, en raison de la dévotion spéciale qu'on y rend à une statuette fort inesthétique en soi, mais qui n'en a pas moins émigré chez nous, remplit à foison les vitrines des marchands de Saint-Sulpice : le fameux Enfant Jésus de Prague. Je renvoie aux livres pieux pour l'histoire du miracle qui a donné naissance à cette dévotion du « Sacro Bambino » émule de celui

de l'Ara Cœli de Rome. Le monument où le Christ a voulu qu'on adorât spécialement son enfance au berceau, n'a d'intéressant que les retables que les fils de Saint Ignace ont plaqués aux murs de la nef : amoncellement de colonnes, d'attributs, de statues, mélange criard de marbres et de bois doré. Seul l'autel du Divin Enfant qui occupe, à droite, le milieu de la nef est d'une beauté trop riche mais réelle. Ses hautes colonnes de lapis-lazulli, enrichies de bronzes dorés ciselés comme des pièces d'orfèvrerie, l'enchevêtrement de rocailles et d'Amours dans le goût le plus galant du Louis XV le plus mièvre, tout, jusqu'à la délicieuse vitrine de bois doré, si joliment galbée, au fond de laquelle fulgure de toutes les gemmes qui constellent sa robe de brocart, le Bambino, tout cet entassement de richesses semble vouloir faire au pauvre fils de la Vierge Marie, né sur la paille d'une crêche, une magnifique revanche de son dénuement à Béthléem.

D'une allure toute différente le monument

militaire qui force le regard sur une place voisine, évocation de nos aïeux les Francs ou des Germains qui élevaient, eux aussi, leurs chefs sur le pavois. Au milieu du Klenseitner Ring, dont il faut donner la dénomination Tchèque: « Malostranské Namèsti » pour accentuer une fois de plus l'absolue différence des deux langues, le Maréchal Radetzky, son bâton de commandement d'une main, un drapeau de l'autre, sur un bouclier que huit de ses soldats portent sur leurs épaules.

Il est vraiment plus beau que son émule Romain, a plus grande allure que le Pont Saint Ange le « Karluw most », le pont Charles, que Mathieu d'Arras a construit en même temps que la cathédrale. Ses seize arches qui enjambent la rivière sur une longueur de cinq cents mètres ont gardé leur robustesse primitive; on les a seulement alourdies en les surchargeant à chaque pile de groupes pieux d'un réalisme absolument conventionnel. Jamais le Christ en croix et

les Saintes Femmes, jamais Saint Dominique et les autres Saints, Jean Nepomucène lui-même n'ont eu ces attitudes théâtrales, ne se sont drapés avec une solennité aussi factice dans des manteaux flottants dont la bise n'a jamais gonflé les plis avec cette régulière symétrie ! Le XVIIe siècle cherchait à ennoblir à tout prix les situations les plus simples, les scènes les plus bibliques, à donner à Cléophas, le pêcheur plébéien du lac de Tibériade, les allures solennelles et gourmées d'un courtisan du Roi Soleil assistant à un grand lever. Convenons que dans leur conventionnel voulu ce peuple de statues fait fort bonne figure sur le pont de Prague entre les belles tours gothiques qui en défendent chaque entrée et prions dévotement plutôt le saint martyr de la discrétion de nous obtenir cette vertu, à laquelle le Secrétaire d'Etat de Pie IX, Antonelli, ne semblait guère croire, en dehors du confessionnal, s'entend, lorsqu'il disait au P. Termoz de qui je tiens le propos : « Vous avez cru

« indispensable de confier ma pensée à une « troisième personne très sûre, absolument « discrète et cela sous le sceau absolu ; ce « n'est donc plus un secret ; tablons par con- « séquent sur ceci que demain tout Rome « la connaîtra ».

Il convient de saluer au passage la sage devise inscrite au fronton de l'Université « Lex civium dux » avant d'entrer à la Teynkirche, grande église ogivale pleine des glorieux souvenirs de la Bohême indépendante. Cette chaire ouvrée, polychromée comme un émail est celle d'où Jean Huss, ce prédécesseur de Luther, prêcha sa réforme, fonda une secte qui compte encore ici des adeptes et possède toujours une église spéciale. Cette pierre tombale, dressée contre un pilier du chœur, est celle de Tycho-Brahé le fameux astronome Danois du XVIe siècle que l'Empereur Rodolphe avait attiré à Prague. L'artiste, respectueux de la vérité, a reproduit très apparent sur sa statue sépulcrale le

faux nez en argent que le savant portait dès l'adolescence, ayant perdu le sien dans une bataille. A chaque pilier de l'église est adossé un autel dont le retable à volets, sculpté ou peint, mérite vraiment qu'on s'y arrête. A l'un d'eux, naïf anachronisme, Saint Luc, Evangéliste, palette en main, fait le portrait de la Vierge, jeune mère qui pose consciencieusement devant lui, l'Enfant Jésus sur ses genoux.

Tout près de cette église, il faut aller en visiter une autre, celle des Capucins, non pas parce qu'elle est la plus longue de la ville ou que ses autels, ses retables sont archi-sculptés, décorés et dorés, mais parce que la Mère des Miséricordes, le Refuge des Pécheurs, la Vierge Clémente, s'est montrée ici Miroir de justice, Défenderesse inexorable de la propriété, Vengeresse du larcin, Exécutrice sans pitié du châtiment mérité !

A la grande porte une main humaine et son avant-bras desséché,se balancent,trophée macabre appendu au mur. Oyez cette terri-

fiante histoire, vous tous qui avez convoité le bien d'autrui, songé peut-être sacrilègement que quelqu'une des pierres précieuses qui parent nos Madones serait plus utilement employée par vous, à mener à bien une œuvre entreprise d'où vous viendrait bonheur et fortune! Quatorze cents ans après que Marie, mère de Jésus, se fut élevée au Ciel, en présence des Apôtres, les Capucins de Prague offraient, dans cette Eglise, à la vénération des fidèles, une Madone qui affirmait sa puissance par des prodiges sans cesse multipliés. « Petite et accipietis » semblait dire la douce image. Aussi dons et ex-voto enrichissaient-ils son autel. Impératrices, Reines et Patriciennes, reconnaissantes des insignes faveurs obtenues par la Vierge de Prague, s'étaient volontairement dépouillées de leurs plus beaux bijoux pour en parer la statue de la Vierge-Mère. Un collier fait des perles d'Orient les plus belles, des diamants de Golconde les plus purs, ornait le cou de Marie, jetait, à la lueur des cierges, mille

feux dont s'auréolait la statue bienfaisante. Son manteau, même, se rehaussait de pierres précieuses et la couronne toute de diamants que la gratitude des Pragois avait déposée sur sa tête, était sommée d'un magnifique joyau, épave de quelque trésor Asiatique, valant à lui seul une fortune.

Traquées sans merci, depuis le jour où le peuple Déicide avait jeté le cri « Tolle, crucifige » au Nazaréen revêtu de pourpre et couronné d'épines, les tribus d'Israël erraient de par le monde. Dès le Ve siècle, affirme-t-on, une importante colonie Juive s'était fixée à Prague où bientôt, industrieuse, économe, avisée, elle s'était fait une large place, avait conquis droit de cité. Toute agglomération a ses brebis galeuses; parmi les Israëlites Pragois, il en fut un, Juif sordide, affamé de lucre, qui rêva de s'approprier les trésors qui décoraient « l'idole » de Myriam, l'épouse de Iusuf, le charpentier de Nazareth. Caché au repli le plus obscur de de l'Eglise, il avait laissé se fermer les portes

et, quand il fut bien seul dans le temple, guidé par la lueur vacillante de la lampe du sanctuaire, il escalada l'autel portant une main sacrilège sur les joyaux de la Vierge, cherchant à détacher de son cou le magnifique collier qui l'ornait. Il s'escrimait au fermoir quand la statue de bois s'animant soudain détacha son bras, sculpté pourtant dans le même bloc de chêne qui formait le corps entier, le tendit vers le spoliateur et, saisissant au-dessous du coude le bras qui s'allongeait cupidement vers les richesses convoitées, l'enserra d'une étreinte puissante. En vain le malheureux se débattait-il, faisant des efforts surhumains pour se dégager de l'implacable étau, la Vierge impassible serrait l'os à le broyer, enfonçant un peu plus à chaque tentative, ses doigts mignons dans les chairs meurtries. Lorsqu'à Matines, les Pères vinrent chanter l'Office, ils trouvèrent le Juif évanoui sur l'autel, le bras toujours retenu par la main de la Vierge. Rien ne put faire lâcher prise à la statue;

force fut de sectionner les chairs à la jointure du coude. Alors seulement, la statue laissa tomber la main et l'avant-bras du voleur qu'on suspendit, en témoignage du miracle, au seuil même du temple où il est encore religieusement conservé.

Elle n'a pas donné que des spoliateurs d'Eglises cette antique colonie Hébraïque de Prague qui s'était créé ici une cité à elle dans la cité. Ses membres ont, à diverses reprises, payé d'un patriotisme héroïque l'hospitalité que leur accordaient les Rois de Bohême, témoin le grand drapeau appendu dans la Synagogue, don de Ferdinand III aux Juifs de Prague en récompense de leur vaillante participation à la défense de la ville contre les Suédois en 1648.

Laide, oh combien! mais étrange et vraiment curieuse, l'antique Synagogue, la plus ancienne de l'Europe m'assure le Rabbin qui m'en fait les honneurs. Les murailles remonteraient au VIe siècle et les voûtes actuelles

d'une ogive très pure seulement au XIVe. Pour éviter la réminiscence de la croix emblématique que forment les nervures de chaque travée, on en a ajouté une cinquième sans autre but que d'éviter le berceau cruciforme. Vénérable et très enfumée, cette Synagogue, la première où je pénètre de ma vie, offre paraît-il, un modèle de stricte observance aux préceptes rituels du Talmud. Des bancs fixés aux murs en garnissent le pourtour; devant chaque place est disposé un pupitre portatif semblable à ceux en usage pour la musique. A un mètre cinquante du sol, les murs sont percés d'étroites meurtrières en longueur, par où les femmes, toujours exclues du temple même et reléguées dans l'annexe contiguë peuvent suivre l'Office, écouter la prédication. Le centre de l'édifice est entouré d'une haute grille, à l'instar du chœur de nos cathédrales; là se tiennent les officiants, se déroulent les cérémonies. Appliquée au chevet, une armoire creusée dans le mur contient les objets sacrés. Sa

façade exhaussée de plusieurs marches, ornée de pilastres finement sculptés, est recouverte du voile emblématique assez semblables aux conopées de nos tabernacles. Là reposent les Tables de la Loi, les Livres Saints, les divers objets rituels. Le Rabbin est précisément occupé, pendant ma visite, à leur rangement. Aidé d'un Eliacin dont les traits délicats, la chevelure bouclée, l'air modeste et recueilli font songer à celui qu'a chanté notre Racine, il manie avec respect chacun des objets sacrés qu'il essuie avec une nappe de lin, dispose dans l'ordre liturgique, ne faisant aucune difficulté de me les laisser examiner tout à mon aise. Il place ensuite au devant le chandelier à sept branches, une Bible en caractères Hébraïques, les Bandelettes et divers autres objets dont les noms cités en Hébreu m'échappent. Je constate, entre temps, que le jeune Lévite apporte à manier les objets sacrés, à servir le Rabbin, autrement de gravité pieuse que la plupart de nos Enfants de Chœur Catholiques.

La règle absolue, que j'ai observée moi-même, de rester tête couverte dans les Synagogues s'explique, j'imagine, par l'origine Orientale de ce culte en un pays où le climat fait une nécessité du turban à cache-nuque, coiffure difficile à enlever et que la tête généralement rasée de l'Oriental ne permet guère de déposer. Cette habitude, devenue rituelle, a été maintenue, sans doute, en dépit du costume Européen moderne. J'ignore si elle fait partie des suppressions osées par la nouvelle Eglise Hébraïque de Paris, véritable schisme épurateur de nombre des anciennes prescriptions Talmudiques.

Quel saisissant tableau, quels poignants effets un écrivain descriptif saurait tirer du cimetière qui avoisine la Synagogue ! A cette race que la répulsion des Chrétiens traitait en maudite, au Moyen-Age, qu'on parquait étroitement dans ses Ghettos on mesurait parcimonieusement jusqu'au terrain de sépulture. Du VIe siècle au XXe, les Juifs de

Prague ont dû s'ingénier à chercher en profondeur, dans leur étroit champ funèbre, la place qu'on leur refusait en étendue, superposer les morts sur sept rangs pour donner aux ossements des générations précédentes le temps de blanchir et faire place aux descendants disparus à leur tour. Des milliers de dalles funèbres, non pas couchées à la mode catholique, mais fichées en terre, debout, offrent des inscriptions en caractères de toutes les époques, depuis la lettre romaine et l'onciale jusqu'à la gothique et les caractères contemporains. Au sommet de chacune, un attribut sculpté indique à quelle tribu d'Israël appartenait le défunt : deux mains pour celle d'Aaron, un vase pour celle de Lévy qui avait le monopole de l'huile sainte des sacrifices. Toute la douloureuse histoire d'Israël piétiné, bafoué, depuis sa dispersion, son invincible fidélité au culte ancestral, sa ténacité à toute épreuve, sa lente ascension, à travers les siècles, du rôle de paria à celui de citoyen aujourd'hui do-

minateur, est écrite sur les stèles funéraires du curieux cimetière de Prague.

Il évoque, lui aussi, des souvenirs d'oppression et de luttes, le bel Hôtel de Ville de Prague dont la façade principale a été reconstruite en gothique au XIXe siècle, mais qui a gardé intactes sa délicieuse chapelle ogivale, sa haute tour à la curieuse horloge où les Apôtres apparaissent et le coq chante à certaines heures. Sa grande salle rappelle dans une toile superbe Jean Huss devant le Concile de Constance, défendant la doctrine Calixtine, offre la belle suite de tous les Maires « Starosta » de Prague. Je m'arrête devant l'avant-dernier, perplexe, pour prononcer le nom sans voyelle de ce Magistrat Municipal que j'ai vu à Paris, il y a quelques années : M. Srb. On m'explique qu'en Tchèque, lorsque les voyelles manquent on les ajoute pour la commodité de la prononciation ; on dit « *Seurb* », et « *Veultana* » pour la Moldau qu'on écrit Vltana.

Une grandiose construction moderne que je m'en voudrais de passer sous silence, tant je souhaiterais voir chacune de nos provinces en posséder l'équivalent, est le Musée Bohêmien.

Statues des personnages illustres de la Bohême, manuscrits de Jean Huss, de Ziska, et des autres célébrités Tchèques, chartes, incunables, monnaies, médailles, sceaux en font déjà un monument bien national; mais, ce qui est, plus typique encore, ce sont les reconstitutions des intérieurs Bohêmes, Moraves, Silésiens, Slovaques, d'une scrupuleuse fidélité qui rappellent ce que tente Mistral pour la Provence dans son Musée Arlétan.

Devant sa statue, ses manuscrits en main, j'essaie de déchiffrer quelques lignes de la curieuse écriture de Jean Ziska, ce rude « condottiere » Tchèque dont la vie fut un roman tout de cape et d'épée.

Né à Troznow, en Bohême, en 1360, élevé

à la cour de Venceslas, on le voit se battre à Azincourt dans les rangs Anglais, participer à leur triomphe avec une furie de jeune soudard bien qu'il fût déjà âgé de cinquante ans. Il quitte la France appelé par Jean Huss, soulève la Bohême, recrute une armée de quarante mille hommes à la tête de laquelle il inflige défaites sur défaites à l'Empereur. Ame guerrière de la réforme Hussite, il s'avise de fonder en 1420, à vingt-cinq lieues de Prague, une nouvelle capitale, dont la forteresse le Tabor devient l'aire de ce vautour. Ziska en sortait à la tête de ses hordes fanatiques armées simplement de fléaux cerclés de fer dont chaque coup habilement dirigé abattait net un cheval d'armes. Déjà borgne, Ziska perd son œil unique au siège de Raby ce qui ne l'empêche pas de battre encore l'Empereur. Celui-ci désespérant de triompher du terrible condottiere estima plus habile de lui offrir le haut commandement d'une armée et le gouvernement d'un pays sous l'autorité Impériale : Zizka

séduit se rendait à cet appel du Souverain quand il mourut de la peste en 1424. Son dernier vœu, fidèlement respecté, fut de laisser ses chairs exposées en proie aux bêtes et aux oiseaux et de sa peau dûment tannée faire un tambour dont le son mettrait infailliblement en fuite les ennemis, avait-il assuré. La prédiction parut se réaliser par les victoires que les Hussites continuèrent à remporter encore sur toutes les troupes qu'on leur opposa. Dix ans plus tard, les fameux « Compactats » de Bâle mettaient fin à cette sanglante hérésie. Les Hussites, qu'on appelait « Calixtins », en raison de leur spéciale vénération pour le calice, ou « Uraquistes », parce qu'ils consommaient la communion sous les deux espèces — « sub utraque specie » — obtinrent une sorte d' « Edit de Nantes » et disparurent peu à peu. Déjà, au XVIIe siècle la secte ne comptait plus, comme de nos jours, que quelques rares fidèles.

De l'Exposition Jubilaire par laquelle

Prague a fêté les soixante ans de règne de son Empereur, on ne peut que constater sa supériorité réelle sur la plupart des organisations similaires. Elle a été exclusivement régionale, assez importante, néanmoins, pour couvrir un demi million de mètres carrés du parc de Stromovka, le plus beau de Prague. Un des éléments de son succès a été l'unanimité des industriels, fabricants et commerçants de Bohême à y prendre part. Ici, les Chambres de Commerce, au lieu d'être, comme en France, des associations libres, sont corporations officielles, véritables administrations d'Etat dont tous les commerçants et industriels sont obligés, par la loi, de faire partie. Des personnalités autorisées estiment que l'industrie métallurgique, les machines, le matériel des chemins de fer, la brasserie, la distillerie, la céramique, l'industrie textile, la bijouterie y étaient représentées d'une façon particulièrement brillante. Les représentants des nombreuses Chambres de Commerce Etrangères

assurent y avoir fait un voyage d'études aussi agréable que fertile en enseignements techniques.

Je ne suis guère qualifié pour parler automobilisme, je veux noter, néanmoins, l'impression fâcheuse, le sentiment d'irritation des patriotes Tchèques à voir des automobiles Autrichiens évoluer de concert avec ceux d'Allemagne, sous la direction des Etats Majors des deux Empires.

En Autriche et en Allemagne, le corps d'automobilistes volontaires se compose de propriétaires de voitures qui mettent volontairement, à la disposition du Ministre de la Guerre, leur matériel, leur concours personnel, s'ils ont la capacité voulue, leur chauffeur si celui-ci est agréé. Du jour où l'appel leur parvient, ils sont soumis à l'autorité militaire et justiciables du Code militaire dans tous les cas de manquement à la discipline, dont ils relèvent comme les soldats de l'armée régulière. Leur convocation

équivaut à un ordre d'appel sous les drapeaux. L'intervention des deux Etats Majors Généraux, en qualité de directeurs de l'épreuve en préparation, permet de dire, me fait-on remarquer, que c'est vraiment là un essai de manœuvres combinées d'une arme spéciale des armées Allemande et Autrichienne, que le fait a la même importance politique que des manœuvres en commun des deux armées. Ce fait, absolument nouveau, navre profondément le personnage politique Tchèque qui me le signale. Comme tant d'autres, il est, en réalité, moins Francophile que Germanophobe, s'indigne de cette alliance Austro-Allemande, prétend que l'Autriche est aussi mal disposée que possible à l'égard de la France, que son mauvais vouloir se traduit par une attitude quasi hargneuse vis-à-vis de nous en maintes circonstances, dont il m'énumère de nombreux exemples.

On peut s'étonner que l'Autriche ait si vite oublié les désastres de Kœniggrœtz et

de Sadowa; mais, à tout prendre, la Paix de Prague de 1866, si humiliante qu'elle ait pu être à l'orgueil des Habsbourg, a laissé intacte la Monarchie Austro-Hongroise. Elle ruinait, il est vrai, l'œuvre du Congrès de Vienne, mais elle n'enlevait, somme toute, à l'Autriche, que la Vénétie, province Italienne qui devait fatalement, revenir, un jour ou l'autre, à l'Italie unifiée. Les Duchés de l'Elbe, le Hanôvre, l'Electorat de Hesse, le Duché de Nassau et la Ville libre de Francfort,que la Prusse s'annexait,n'étaient pas Autrichiens. Selon le mot très profond du Maréchal Randon, ce fut, en définitive: « la France qui fut battue à Sadowa »; la France de Napoléon III qui ne sut, ni intervenir à temps, ni se faire payer son abstention, ni comprendre que son intérêt ne lui permettait pas de laisser passer la prépondérance Germanique de l'Autriche à la Prusse. L'Empire d'Allemagne, proclamé à Versailles, le 18 janvier 1871, était virtuellement fait à Prague, dès la fin d'août 1866.

VII

SAXE

DRESDE — WEIMAR

DRESDE

Réminiscences scolaires: Witikind. — La Saxe de jadis, ses dynasties, les branches Ernestine et Albertine — Duchés, Electorat, Royaume. — Nation Luthérienne, Souverain Catholique. — Waterloo et Sadowa. — Le Roi, son divorce, ses enfants. — Les Habsbourg-Toscane, déséquilibre et popularité. — Jésuites et Hommes noirs. — Argenterie et porcelaines. — Le Grüne Gewôlbe. — Le Palais Royal. — Josèphe de Saxe et Louis XVI. — La terrasse de Brühl. — Dresde à vol d'oiseau. — Ses Musées. — Florence Allemande. — Le traîneau de Napoléon. — Bataille de Dresde et mort de Moreau. — Français avant tout. —

La cinquantaine approchant, on a vraiment le droit d'évoquer ses lointains succès scolaires, alors surtout qu'ils furent aussi modestes que les miens! A titre d'en-

couragement, sans doute, la justice distributive de mes maîtres m'avait octroyé, au temps où je portais encore des boucles blondes sur les épaules, un premier prix d'Histoire et Géographie. « La récompense méritée » consistait en un superbe volume illustré contant les exploits de Witikind, le Chef Saxon qui défendit vaillamment son pays contre Charlemagne. Le héros Nordalbin, qui avait résisté trente ans durant au bras de fer de Karl, avant d'accepter le baptême, y était représenté sous les traits d'un mâle guerrier de six pieds, aux moustaches hirsutes, démesurées de longueur, au nez formidable, accoté d'une paire d'yeux ronds, d'un beau bleu faïence; prototype pour moi des habitants des rives de l'Elbe, dont mon imagination faisait autant de Witikind.

En mars 1871, l'armistice signée, Paris rouvrait enfin ses portes et ma mère, estimant, dans sa sollicitude toujours en éveil, que mes études classiques n'avaient été que trop tronquées par les malheurs de l'année

terrible, reprenait avec moi le premier train qui me permit de regagner :

> .....Cet aimable asile
> De l'innocence et du bonheur
> Où tu sus nous rendre facile
> La loi sainte d'un Dieu Sauveur.

comme chante lyriquement le recueil de Cantiques du R. P. Lambillotte, qui s'appelait le Collège de Vaugirard. Le train avança lentement mais sans encombre, d'Auvergne à Orléans. Mais là, il fallut séjourner une journée entière, avec interdiction de quitter la gare, où fourmillaient des milliers de casques à pointes ombrageant des figures épanouies, qu'on sentait radieuses de regagner enfin leur pays natal par des trains qui se succédaient sans relâche.

Un Officier, préposé à la police de la gare, offrit courtoisement ses services à ma mère, pour lui envoyer quérir un déjeuner moins sommaire que les rondelles de saucisson, uniques victuailles du Buffet, et cet homme

majestueusement drapé dans son manteau blanc, colosse blond à la soyeuse moustache, aux pacifiques yeux bleus de ruminant, était la reproduction vivante du Witikind de mon enfance!

C'est encore, ma foi, le même personnage, d'allure tout aussi bonassement rébarbative, qui m'accueille au seuil de la gare de Dresde, ami de l'excellent Conseiller Aulique Fastenrath, de Cologne, que celui-ci avait aimablement chargé de me faire les honneurs de la capitale Saxonne. Mais, sous ses gigantesques apparences de guerrier médiéval, ce Saxon est un très docte Savant, admirablement documenté sur l'histoire de son pays, ses transformations successives, depuis l'époque Mérovingienne où les quatre tribus des Westphaliens, Ostphaliens, Engériens et Nordalbins, occupaient le pays des « Saces » — les hommes puissants, les hommes forts, — hordes Scandinaves descendues vers les bords de l'Elbe, jusqu'à la Saxe contemporaine.

Il me rappelle, en longeant les beaux quais de l'Elbe, en parcourant les rues typiques du vieux Dresde, les belles et larges artères des nouveaux quartiers, les vicissitudes successives de ce pays de Saxe.

Ayant vite secoué le joug du monarque Franc Clotaire II, les Saxons ne consentirent à déposer les armes devant Charlemagne, après trente années de luttes, que devant la politique du sage Empereur qui les assimila aux Francs, les traita sur un pied d'absolue égalité, leur reconnaissant mêmes immunités, mêmes privilèges qu'à ses sujets d'au-delà du Rhin. Et, lorsque le traité de Verdun sépara définitivement la Saxe de l'Empire Franc, c'est un descendant de Witikind, Ludolphe, qui la gouverna, dès 843, avec le titre de Duc de Saxe, pour l'Empereur Germanique. Son descendant, Henri l'Oiseleur, devient, en 912, Empereur d'Allemagne et c'est encore un Duc de Saxe, cet Othon le Grand, disciple de Gerbert, qui ceint, à son tour, le diadème Germanique.

En 1177, son descendant, Henri le Lion, se voit dépouillé des Duchés de Saxe et de Bavière, réunis depuis 1152, par l'Empereur Frédéric Ier qui ne lui laisse que le Brunswick et le Lunebourg. La Saxe s'effrite en une infinité de fiefs; un nouveau duché de Saxe, beaucoup plus restreint, est reconstitué avec quelques débris de l'ancien, au profit de Bernard d'Ascanie, fils de Bernard l'Ours, fondateur de la dynastie Ascanienne. En 1260, cette maison se scinde en deux branches amenant un nouveau partage: Saxe-Lauembourg et Saxe-Wittemberg. A cette dernière, l'Empereur Charles IV attache, en 1355, le titre Electoral; mais son extinction, au siècle suivant, fait transférer par l'Empereur Sigismond, en 1422, les titres de Duc de Saxe et d'Electeur à la Maison de Wettin ou de Misnie.

Frédéric le Belliqueux, premier Duc de cette nouvelle race, laisse ainsi de vastes Etats que ses petits-fils Ernest et Albert se partagent en 1482, fondant les branches Er-

nestine et Albertine, entre lesquelles la Saxe va désormais se morceler sous des formes diverses et souvent variables, jusqu'au XIXe siècle.

Ernest conserve le titre de Duc et d'Electeur, règne sur la Thuringe et la Saxe Orientale; puis, au cours des siècles se forment les Duchés de Saxe-Allembourg, dès 1482, de Saxe-Cobourg-Gotha en 1680, de Saxe-Meiningen en 1706, de Saxe-Weimar en 1648, sans parler de multiples subdivisions secondaires. Les deux lignées Ernestine et Albertine se substituent l'une à l'autre, se dépouillent, se divisent, offrant l'enchevêtrement le plus compliqué.

Zélés partisans de la Réforme, les Princes de Saxe combattent ardemment pour elle et c'est même l'un d'eux, Jean-le-Constant, fils de Frédéric le Sage, qui, en présentant à Augsbourg à l'Empereur l'Acte de Protestation, fait donner aux Réformés le nom de « *Protestants* ». Pour joindre la Pologne à la Saxe, Frédéric-Auguste Ier abjure le Luthé-

ranisme en 1697, créant cette anomalie d'un Souverain Catholique régnant sur un peuple presque exclusivement Protestant. Son fils conserve la couronne Polonaise, mais son petit-fils Frédéric-Auguste III la refuse en 1791, s'efforçant de rester neutre au cours des guerres de la République Française. Napoléon l'en récompense en 1806, en agrandissant d'une partie de la Prusse démembrée la Saxe qu'il érige en royaume.

Le nouveau roi de Saxe se montra plus reconnaissant à son bienfaiteur que ceux de Wurtemberg; aussi eut-il grand mal à ne pas être emporté dans la bourrasque à la chute de Napoléon. Il conserva, à grand'peine, son royaume, mais à la condition de céder à la Prusse, en 1815, toute une partie de ses Etats qui forme depuis lors la Saxe Prussienne. Après Sadowa, la Prusse eut une furieuse envie de s'adjuger ce qui subsistait du royaume de Saxe et le roi Jean, qui avait pris parti pour l'Autriche, faillit perdre définitivement la couronne. Désormais satellite obli-

gé de la Prusse, la Saxe tout en conservant son autonomie, est un des Etats confédérés de l'Empire.

Le Roi Antoine, fils du sage Frédéric-Auguste, l'ami de Napoléon, a donné, dès 1831, à son peuple la Constitution encore en vigueur aujourd'hui, modifiée à diverses reprises, pour la dernière fois en 1868. Le pouvoir royal y apparaît moins limité par les Deux Chambres que dans les autres Monarchies constitutionnelles. Le Parlement, qui ne se réunit que tous les trois ans, vote un budget triennal, laissant au Monarque une très large part d'initiative.

Né en 1865, fils du roi Georges auquel il a succédé en 1904, Frédéric-Auguste III, actuellement régnant, est divorcé, depuis 1903, de la fameuse Archiduchesse d'Autriche-Toscane : Louise, titrée depuis lors de Comtesse de Montignoso et remariée à Londres en 1907 au musicien Enrico Toselli. Trois jeunes Princes et trois Princesses subsistent de ce

mariage malheureux. La plus jeune Anne-Monique, née en 1903, enlevée par sa mère, a donné lieu à une lutte épique, rendue finalement à son royal père.

Tandis que j'admire à la porte du Palais-Royal, l'originale passerelle qui le réunit à la Chapelle une victoria m'effleure d'où trois gentils garçonnets, sous la garde d'un Gouverneur, ôtent leurs bérets pour provoquer mon salut auquel je m'empresse, devinant les trois jeunes Princes, désormais sans mère.

Graciles dans la joliesse des quinze ans à peine éclos chez le plus âgé, ces trois jouvenceaux semblent avoir pleine conscience de leur rôle qu'ils s'appliquent consciencieusement à remplir, prévenant de leurs sourires les saluts des passants. On devine que l'instinct, encore enfantin, les emporterait à babiller, à cette gaieté débordante à leur âge; ils se sentent en vue, se contiennent, dignes sans raideur. Tandis que l'héritier présomptif, le « Kronprinz » Georges, élancé, déjà

carré d'épaules, reproduit trait pour trait la physionomie bien Saxonne de son père, le cadet Frédéric-Christian a dû retenir de quelque aïeule maternelle, Princesse de Parme ou de Naples, une finesse de traits, de beaux grands yeux expressifs, tout Italiens. Le Benjamin du trio : Ernest-Henri a encore l'imprécis de la treizième année, solide petit gars, au regard curieux faisant la lippe de sa « lèvre Autrichienne ».

Et je me prends à songer devant les trois jeunes Princes que leur voiture emporte maintenant vers le « Grosser Garten », le superbe parc de Dresde, à l'étrangeté de ces Habsbourg-Toscane justifiant, à notre époque, les théories les plus pessimistes de l'atavisme et de la dégénérescence. Sans me faire ici l'écho de ce que j'ai entendu raconter à Vienne sur divers membres de la Famille Impériale, simples « potins » calomnieux ou fort exagérés tout au moins, sans doute, elle est franchement lamentable la génération

actuelle de cette branche des Habsbourg!

C'est l'Archiduc Jean, résignant en 1889, son titre Archiducal pour devenir Jean Orth, épouser l'actrice Stuebel, s'embarquer à Hambourg sur un voilier qui aurait sombré après avoir quitté Valparaiso, mais dans des conditions si heureuses que Jean Orth et sa femme mèneraient paisiblement depuis, l'existence de « *gentleman-farmer* » dans quelque sierra de l'Amérique du Sud. C'est l'Archiduc Henri - Ferdinand, abdiquant sa qualité pour devenir Léopold Wœfling, enlever une actrice sans talent ni beauté, se faire naturaliser Suisse; puis, divorçant parce que sa femme est devenue végétarienne et tout à fait « toquée, » se remariant à une fille d'auberge,et finalement échoué maintenant à Munich où il fait de la peinture. C'est encore, tout récemment, paraît-il, l'aîné des précédents, l'Archiduc Joseph-Ferdinand, Colonel du 93e Régiment Autrichien, dont les journaux disent qu'il vient de démissionner « pour motifs d'ordre privé et raisons rela-

tives au service ». C'est enfin leur incroyable sœur, la Princesse Louise qui devrait porter actuellement la couronne royale de Saxe. Née en 1870, frisant donc de bien près la quarantaine, mariée en 1891, mère de six enfants, elle quitte la Cour de Dresde avec le Précepteur de ses fils, le jeune Belge Aimé Giron, s'installe à Genève, « lâche » bientôt ce premier..... caprice pour un bellâtre Italien, un émule du Tzigane Rigo et devient bel et bien, en justes noces: Madame Toselli.

— « Pauvres fils d'une telle mère » ne puis-je m'empêcher de murmurer. — « Ah oui! pauvres fils d'un tel père ! » — me répond mon guide. — Je crois avoir mal entendu, suppose que, malgré sa connaissance très suffisante du Français, la langue lui a fourché. — « Oh! je dis bien, fait-il, c'est d'avoir un tel père qu'ils sont à plaindre; plus à plaindre encore, cette délicieuse Princesse Louise qu'on a acculée à la fuite. Et, s'animant, vraiment emballé:

—« Laissons le mari, j'ai dit ce qu'il « était, combien malheureuse la pauvre « Louise; mais ce qu'il faut dire, crier bien « haut, c'est le charme délicieux, la bonté « séduisante de cette Princesse qui allait « être la Reine et que chacun aime et re- « grette ici. Ah! ces bandits de Jésuites, « ces misérables Prêtres Romains; la machi- « nation a été savante, la chute bien prépa- « rée! Ce sort eux qui ont tout fait, tout, « tout! Ah! ils savaient bien qu'elle n'était « pas « *cagot* », elle, la libérale Princesse, « affranchie de tous leurs dogmes oppres- « seurs. Il fallait la voir à bicyclette dans « les rues de Dresde, ou faisant arrêter sa « voiture, tendant à la foule ses bébés en « disant « On en fera de bons et vrais Sa- « xons, pas Romains ». Ah! la chère Prin- « cesse; ils savaient bien que, si elle deve- « nait Reine, si surtout, une mort, très pos- « sible, la faisait Régente, elle eût écrasé « l'Infâme, envoyé au diable tous les Curés. « Nous avons en Saxe douze cent quarante

« trois Eglises et il nous faut subir l'humi-
« liation d'en voir trente-deux, dont cette
« chapelle royale que voilà, livrées à l'ido-
« lâtrie Romaine! Ils le savaient bien les
« Jésuites qu'elle libérerait la Saxe des ten-
« tatives Romaines, ferait cesser cette ab-
« surdité d'une Famille Royale catholique
« gouvernant un peuple de Chrétiens, ser-
« vant le Christ comme il veut l'être, régéné-
« rés par le grand Luther. Aussi, pour l'em-
« pêcher d'être Reine, ces Jésuites maudits
« ont monté d'abord le « coup à Giron ».
« Ce sont eux, les Hommes Noirs et Rome
« qui ont machiné sa perte et elle a été écra-
« sée par eux, la pauvre chère Princesse! »

Je reste littéralement stupéfait, ahuri, devant ces affirmations passionnées, folles, mais très probablement sincères et de bonne foi. Quand je veux objecter doucement que, si l'on peut, à la rigueur, admettre une attirance sympathique pour l'attitude libérale et anti-catholique de la Princesse, rien ne saurait justifier ses déplorables écarts pu-

blics ni les Jésuites être rendus responsables de ses bontés envers Giron, de son union avilissante avec Toselli !

— « Ce sont pourtant eux, les ténébreux « fils de Loyola, qui ont tout machiné, fait « mon homme; on voit bien que vous ne les « connaissez pas ! Interrogez tout Dresde; je « vous défie de recueillir une opinion hostile « à la chère Princesse ». — Interroger tout Dresde serait vraiment trop long, d'autant plus que je ne pourrais recueillir que les opinions formulées en Français ! De fait, je n'ai jamais manqué une occasion, pendant mon séjour dans la capitale Saxonne, de faire parler les gens sur la femme divorcée de leur Roi. Commerçants, gens du peuple, ont été unanimes dans la sympathie étrange pour leur ex-Princesse, en dépit des coups de folie qui lui ont fait perdre sa dignité d'épouse et de mère aussi bien que son rang social.

Il ne m'épargne aucune de ses immenses armoires, pas le plus petit de ses multiples

tiroirs l'argentier qui m'exhibe les trésors de vaisselle plate de la Couronne! La quantité en est plus étonnante que la qualité; il y a là assez d'assiettes d'argent, de plats et autres accessoires, à filets contour Louis XV, pour servir un repas à plusieurs centaines de convives. Seuls quelques immenses surtouts de table modernes ont, en dépit de leur lourdeur Allemande,quelque caractère artistique. — Mais, en revanche, quelle inestimable et unique collection de porcelaines de Saxe! Services complets à oiseaux, à fleurs, à personnages, coupes et drageoirs, tout un peuple de statues, de groupes: Dieux de l'Olympe, galants bergers, ce que la Manufacture Royale de Meissen a produit de plus parfait, depuis sa fondation au XVIIIe siècle, est entassé dans ces vitrines qui renferment certainement pour plusieurs millions de francs d'adorables fragilités.

Infiniment précieux aussi et plus vraiment artistique, dans ses manifestations de toutes époques, l'entassement d'objets d'art,

de bijoux, de pierres précieuses réunis au rez-de-chaussée du Palais Royal dans une enfilade de salles appelées les Chambres Vertes — « *Grüne Gewölbe* » — où revient sans cesse le nom d'Auguste-le-Fort cet Electeur de Saxe, Roi de Pologne contemporain de Louis XIV et Louis XV à qui Dresde doit nombre de ses monuments et cette collection vraiment sans rivale.

Une réunion de bronzes vraiment beaux, d'ivoires surprenants de finesse de travail, une curieuse cheminée en porcelaine de Saxe, toute une suite d'émaux de Limoges supérieurs à ceux que nous possédons, de curieux meubles tout en ambre, des vases, des hanaps or et argent, martelés à Nuremberg, des boîtes finement ouvrées, une coupe de Luther, la Bible de Gustave-Adolphe, aux plats délicatement orfévrés, cent autres bibelots précieux arrêtent l'œil dans les trois ou quatre salles qu'ils remplissent. On les oublie vite dès qu'on pénètre dans celle dite des Objets précieux.

Colossales améthystes taillées en coupes, en buires, opales phénoménales, topazes démesurées, perles baroques de grosseur prodigieuse, l'une surtout, la plus considérable en poids et en volume que l'on connaisse, montées, enchâssées en bibelots d'étagère infiniment précieux mais de parfaite inutilité. Il y a évidemment beaucoup d'ingéniosité artistique mais rien de plus dans ces petits bonshommes grotesques, genre Calot, dont la panse rebondie et parfois le corps entier, est fait d'une perle énorme, biscornue, habilement adaptée à l'or qui complète le personnage. Mille objets du même genre étonnent sans enthousiasmer. Les matières employées sont infiniment précieuses; on en a tiré un parti original, mais il serait exagéré de dire qu'il y ait là un réel et utile effort d'art. Une pendule bizarre, de très grandes dimensions, toute en argent, entend représenter la Tour de Babel et ses milliers d'ouvriers au travail. Dans d'énormes blocs de cristal de roche on a taillé, par un infini travail, quantité de

fantaisies. Un prodigieux entassement de précieuses inutilités reste le seul souvenir gardé de cette visite.

Ce qui vaut à lui seul le voyage de Dresde c'est la décoration des murs de ces Chambres Vertes. Des glaces les recouvrent en entier, chargées de rinceaux de bois doré du plus délicat travail et du goût Louis XIV Français le plus pur qui en cachent les ajouts de leurs entrelacs. De ces délicats astragales, aux ors pâlis, jaillissent mille consolettes mignonnes supportant chacune un objet précieux.

Sans rivaliser avec ceux des Habsbourg, les joyaux de la Maison de Saxe comptent quelques diamants singulièrement beaux, un surtout,d'une originale eau verte,de grosseur remarquable, voisinant avec une rivière dont les brillants, d'une pureté parfaite, sont vraiment trop gros, forment un massif « licol » qui doit singulièrement engoncer le cou de la Souveraine chargé de ce monstrueux collier. Les insignes du couronnement des rois

de Pologne sont de beauté classique, l'œil va plutôt aux chefs-d'œuvre d'orfèvrerie que sont un service à thé en or massif, une représentation, en même métal, de la Diane au bain de Dinglinger. De lui encore, ce baroque travail qui a demandé un quart de siècle d'efforts représentant, ciselé dans un bloc d'argent, le Palais du Grand Mogol, animé d'une infinité de statues lilliputiennes figurant le Souverain Asiatique entouré de sa Cour. Vraiment, les artistes, non sans valeur, qui ont travaillé pour les Electeurs de Saxe, se faisaient de l'Art un concept très spécial !

Bien que le Palais Royal soit rigoureusement fermé au public en cette saison où la Cour y réside, le Conservateur veut bien m'en faire en personne les honneurs, me guider à travers son immensité.

Grand et vieil édifice de toutes les époques dont les longues ailes encadrent deux vastes cours, ses autres façades se profilent directement en bordure de rues ou sur la pla-

ce déserte des Musées dont il est séparé par un minuscule jardin de quelques mètres de largeur. Remanié récemment et harmonisé, vaille que vaille, dans le goût de la Renaissance, l'aile principale sur l'Elbe, ne manquerait pas de caractère avec sa haute tour octogonale de cent mètres d'élévation, coiffée en beffroi, si la Chapelle Royale ne venait malencontreusement se coller presque contre elle, masquant l'entrée principale, enlevant tout effet de perspective.

Cette Chapelle, construite au XVIIIe siècle, dans le pur goût baroque, est un bel échantillon de ce style rococo où tout est arrondi, chantourné. N'étaient les soixante-dix-huit statues de Saints qui couronnent ses balustrades, ses pilastres aux délicats chapiteaux, ses grandes baies cintrées, son beffroi lui-même, tout à jour, fait d'étages de colonnes superposées, permettraient de lui donner aussi bien une destination profane que religieuse. De fait, les nobles proportions de sa nef centrale inondée de lumière, les belles

arcatures de ses bas-côtés supportant dans toute leur longueur un étage de tribunes, en feraient une superbe salle de concert, un théâtre même, plutôt qu'une maison de prière. Il n'y a pas jusqu'à la chaire, délicieusement rocaille, où de gentils Amours joufflus lutinent de graves Docteurs, des Prophètes barbares, à laquelle on ne peut trouver une utilisation profane à laquelle se prêterait bien sa joliesse.

L'intérieur du palais peut, en revanche, rivaliser, en ampleur, en somptuosité de décor, en richesse de mobilier, avec les plus belles résidences royales déjà vues en Allemagne.

Les appartements de la Reine Charlotte Vasa, veuve du dernier Souverain, décédée récemment, portent la marque de ce luxe un peu composite de notre second Empire; les portes en bois précieux étonnent seulement par leur extrême finesse. La salle du trône, la salle de bal, la salle à manger de gala, toutes de proportions superbes, ont pour décor

des fresques de la première moitié du XIXe siècle, d'une belle intensité de coloris et d'un puissant effet décoratif. Scènes de chevalerie, ou de la vie bourgeoise, cérémonies religieuses et civiles, travaux champêtres y retracent, en pages vraiment éloquentes, la vie des diverses castes sociales de la Saxe.

Les chambres se succèdent quasi à l'infini et toutes somptueusement meublées. Il y a là, en ancien et en moderne, de délicieux meubles Français du XVIIIe siècle, aux bronzes d'une délicatesse digne de Cafieri ou de Gouthière. Nos Gobelins y foisonnent; une série des « Mois » est de premier ordre; et, chose unique, deux salles sont tendues de panneaux de cette période du XVIIIe siècle qui vit l'apogée de la tapisserie, représentant les principales scènes des tragédies de Corneille et de Racine, des comédies de Molière. Plus loin, une série de tapisseries des Flandres offre un intérêt tout particulier par les diverses phases de l'art de l'équitation qu'elle

retrace. La galerie par laquelle on regagne l'escalier d'honneur est décorée des portraits en pied des Electeurs de Saxe et de leurs magnifiques Epouses.

Le père et la mère de la Dauphine, belle-fille de Louis XV, justifient par leur allure épaisse, l'insignifiance du regard, cette opinion, que j'ai recueillie des miens, que Louis XVI tenait de sa mère : Marie-Josèphe de Saxe, ce gros appétit extraordinaire, cette lenteur paresseuse d'esprit, cette absence d'énergie déterminante, et aussi, toutes les vertus bourgeoises qui eussent fait de ce brave homme — « Bon père, bon époux, bon Garde National » un émérite Notable de la rue Saint-Denis ! —

Une étroite rue à franchir, un large escalier orné de groupes colossaux à gravir et l'on est, au sortir du Palais Royal, sur cette terrasse fameuse de Brühl, seul reste du fastueux hôtel du Ministre d'Etat Saxon du XVIIIe siècle. Ombragée de vieux arbres

longeant l'Elbe, un millier de mètres durant, les rives du fleuve se présentent d'ici, en amont et en aval, en un délicieux panorama.

C'est, sur la berge opposée, toute la Dresde assise sur l'autre rive, reliée par cinq ponts à la vieille cité. En premier plan s'affirment les massifs palais des Ministères; un peu en recul, pointent les pavillons du grand « Palais Japonais » occupé par la Bibliothèque, la flèche aiguë de l'Eglise, aujourd'hui Luthérienne, des Trois Rois, et, dominant la place Albert aux eaux jaillissantes, la belle colonnade du Théâtre Royal. Au delà, apparaissent les lointains de la « Suisse Saxonne » : Rœcknitz aux cottages riants qui garde le monument indiquant la place où tomba Moreau, le Général Français passé à la solde du Tsar. Walschlœsschen, Albrecktsberg, Loscnvitchz aux collines couvertes de vignes, parsemées de maisons de campagne, et enfin Pillnitz, résidence estivale de la Cour.

*
* *

Il est presque malséant de parler des admiratives émotions ressenties dans les nombreux Musées de Dresde lorsqu'on n'a consacré que de courtes journées à une visite qui, même rondement menée, demanderait plusieurs semaines!

L'Académie des Beaux-Arts, vaste construction Renaissance, m'arrête à peine avec son exposition moderne; le Johanneum, sur la place du Palais a la plus belle collection historique de l'Allemagne entière: armes anciennes merveilleuses, produits de la Manufacture de porcelaine de Meissen absolument hors pair. L'Albertinum, ancien Arsenal converti en Musée, abrite une remarquable réunion d'antiques en même temps que les Archives de l'Etat; mais c'est au Musée, au Zwinger, que sont réunies les fameuses galeries de peinture de Dresde, rivales du Louvre, de Munich et de Florence. Le vaste bâtiment, de plus de cent mètres sur chacune de ses faces, avait été érigé au XVIIIe

siècle, pour n'être que l'avant-cour d'un fastueux palais qui n'a jamais été construit. Créée, en majeure partie, par Auguste III, de 1733 à 1763, elle offre comme pièces capitales la fameuse *Madone Sixtine* de Raphaël, la *Nuit* et le *Saint-Georges* du Corrège, le *Denier de César* du Titien, *Vénus*, les *Grâces*, de Palma-le-Vieux, les toiles les plus admirables peut-être de l'œuvre de Véronèse, de celle du Tintoret et du Bassan. Il a eu la main vraiment heureuse dans ses achats en Italie, l'Electeur Auguste!

Van Eyck, Rubens avec son *Saint-Jérome* et une *Chasse au sanglier* d'une vie intense, Van Dick, Jordaens, Rembrandt, toute l'Ecole Flamande éblouit par des pièces de tout premier ordre. Un paysage de Ruïsdael m'arrête; il représente le château de Bentheim, berceau de cette race de Princes, aujourd'hui médiatisés, que j'ai l'honneur de connaître et j'imagine, au pied des hautes murailles, l'aristocratique silhouette de cette aimable Princesse de Bentheim qui dai-

gne m'accueillir si gracieusement à Cologne.

On a discuté à perte de vue sur le Christ en Croix, de Dresde, d'Albert Dürer. Il est possible que ce beau jeune homme, aux formes si impeccablement académiques, soit trop impassible, étendu sur le gibet; on a été jusqu'à dire que sa bouche entr'ouverte râlait autant un spasme d'amour qu'une affre d'agonie. Conventionnel quelque peu, c'est possible; mais vraiment divinement beau ce corps en croix.

Guido Reni, dont j'ai admiré tant et tant de toiles en Italie, m'a souvent paru infiniment plus maniéré que dans sa tête d'*Ecce Homo* de Dresde. L'agencement diadémal des épines peut être trop étudié, les boucles étageant sur la naissance de l'épaule leurs spirales régulières, trop cherchées, la flamme du génie a vraiment illuminé l'artiste lorsqu'il a peint ces yeux divins où semble se refléter l'immense lassitude des infinies

souffrances inutilement subies, peut-être, pour le rachat d'un monde où tant et tant préfèreront encore les joies sensuelles à l'austérité de la souffrance purifiante.

La Madone Raphaélique de Dresde et ses deux fameux angelets, que les chromos ont vulgarisés à l'excès, jusque sur les boîtes de chocolat, reste une des œuvres les plus pures de Sanzio. On a dit avec raison que « grave « et majestueuse, la Madone semble s'avan- « cer des profondeurs du ciel, embrassant le « monde d'un regard de ses grands yeux ». Il est certain qu'on ne saurait mieux représenter la révélation soudaine d'un mystère.

On a beau être fourbu, harassé de fatigue physique, de dépense cérébrale, on retrouve forces insoupçonnées, nouveaux trésors admiratifs lorsque, dans une modeste salle du rez-de-chaussée, on découvre un délicieux petit pastel de Liotard qui s'appelle « La Chocolatière ».

Une servante Hollandaise, à la jupe de soie grise à laquelle le peintre a su garder

tous ses jeux de lumière imprécise, infiniment doux, au large et blanc tablier qui conserve encore la marque des plis qu'il avait dans l'armoire dont on vient de le tirer, au corsage à basques de cette jolie couleur que nos pères appelaient « feuille morte », porte sur un plateau une tasse de chocolat et un verre d'eau. Le cou se détache grassouillet du fichu de linon croisé sur la poitrine. La figure est fraîche, gentille, sans plus, sous la coiffe de dentelle à large fond rose que fronce un mince ruban bleu. C'est une simple et accorte servante, sans aucun jeu caractéristique de physionomie, uniquement préoccupée de répondre à l'appel de sa maîtresse, de ne pas lui faire attendre le petit déjeuner matinal. Et c'est précisément dans l'absence de toute idée passionnelle ou dramatique, dans le naturel parfait d'un acte très ordinaire de la vie de cette servante, que gît le charme indéfinissable de ce petit chef-d'œuvre. Le moiré des étoffes, la cassure des plis, les gammes infinies des blancs, les moindres

jeux d'ombre et de lumière aux fronces du tablier et du fichu, la placide régularité de cette figure de vingt ans, dont l'exquise fraîcheur et le velouté constituent l'attrait principal, tout cela est si finement rendu, si délicatement nuancé; les crayons de l'artiste ont si fidèlement traduit le plus insignifiant détail qu'on ne peut s'empêcher de songer qu'on aimerait à avoir, accroché sous ses yeux, ce délicieux tableautin de préférence à tel chef-d'œuvre universellement réputé.

***

Elle compte aujourd'hui cinq cent mille habitants, cette superbe ville de Dresde qui en abritait à peine soixante-six mille en 1834! Son commerce intense, son industrie prospère, les lignes nombreuses de chemin de fer qui y aboutissent, l'Elbe, voie commerciale des plus animées, ont été, certes, de puissants facteurs de son énorme et très rapide accroissement. Sa vogue comme cité de luxe et de jouissance artistique, la proximité

de cette contrée délicieuse si justement appelée « La Suisse Allemande », n'ont pas moins contribué à sa prospérité. Elle plaît aux étrangers qui y trouvent réunies toutes les conditions qui peuvent attirer et retenir : un beau fleuve, d'élégants édifices, de délicieuses promenades, une vie facile, une animation sans cohue, d'admirables collections d'art qui justifient pleinement son surnom de « Florence Allemande ».

A parcourir ses nouveaux quartiers, exclusivement faits d'aristocratiques demeures d'où la note vivante d'un « Modern-Style » de bon aloi exclue toute monotonie, à suivre, ses artères centrales, arrêté souvent par des monuments vraiment beaux, comme cet imposant bijou d'une grâce très noble sans mièvrerie, tout pur XVIIIe siècle pourtant qu'est Notre-Dame — Frauenkirche, — dont la coupole élancée porte si crânement son campanile de pierre, à détailler la façade bosselée comme la poitrine d'une Marquise

Pompadour, élégante et noble, enrichie d'ornements sans surcharge, aussi somptueux que la robe d'apparat de quelque Duchesse de la Cour de Louis-le-Bien-Aimé, du Zwinger-Pavillon, à contempler la majestueuse ordonnance, les lignes architecturales si pures du Palais Japonais ou de l'Académie, à reculer brusquement de deux siècles en arrière devant les charmantes tourelles d'angle de la cour intérieure du Palais Royal où la cage d'escalier de quelque demeure particulière brusquement découverte, aux environs du palais Marcolini habité par Napoléon en 1813, à admirer très franchement l'œuvre de Semper, le nouvel Opéra reconstruit après l'incendie de 1878, son originale coupole et son entrée si typique que couronne un quadrige de bronze, on convient sincèrement, comme je l'ai fait, qu'il a raison le Dresdois qui vous dit avec une pointe d'orgueil : « N'est-ce pas qu'elle est vraiment « *sympathique* » notre capitale et qu'il fait bon y vivre dans cette Dresde où le corps, le cœur

et l'esprit trouvent, chacun, d'égales et rares satisfactions? »

Si la vue, au Musée Municipal, du traîneau qui ramena Napoléon de Moscou ici, m'inspire sur l'instabilité de la gloire et du bonheur quelque mélancolique réflexion, une longue promenade au Grosser-Garten, le Grand Jardin, ce parc de si belle ampleur avec ses futaies du XVIIe siècle, ses allées à perte de vue, me rappelle les combats acharnés que soutinrent ici les nôtres les 26 et 27 Août 1813 et la mort de Moreau, revenu en hâte d'Amérique à la nouvelle des premiers revers Napoléoniens. Le vainqueur de Hohenlinden, le Général républicain, qui avait si fière mine à la tête des armées Françaises, s'était follement imaginé, par delà l'Océan, qu'il pourrait se faire livrer par le Tsar les cent mille prisonniers Français restés aux mains des Russes dans le désastre de la retraite de Moscou et, qu'à leur tête, il gagnerait Paris, y renverserait, sans coup férir,

le gouvernement Impérial. Il faut noter, à la décharge du malheureux Moreau, qu'il aidait seulement de ses conseils les ennemis de la France sans prendre une part active aux opérations ni exercer aucun commandement.

Puisse au moins l'évocation de ce pauvre égaré nous rappeler, à nous Français du XXe siècle, que, si ardentes que soient nos polémiques, si déréglées nos passions religieuses ou politiques, elles ne doivent jamais nous laisser oublier l'indiscutable précepte si doux dans son impérieuse exigence : Français avant tout, contre tout, par dessus tout !

WEIMAR

Le Grand Duché de Weimar. — Aspect de la ville. — Gœthe et Schiller. — La Cour de Weimar en 1800. — Le Baron d'Egloffstein. — Un dîner aristocratique. — Le Palais Grand-Ducal. — La Maison de Saxe. — Le Grand-Duc régnant. — Un dîner au Palais .— Un Saxon contemporain de Grégoire de Tours. — Influence des légumes sur le caractère. — Mecklembourg et Orléans. — Félix Faure et le Tsar. — Leipzig et sa Cour Suprême. — Mentalité Allemande. — La Ligue de Munich. — L'Abbé Wetterlé. — Une opinion de Brunetière. — Maxime Hambourgeoise.

Prototype de ces petits Etats confédérés de l'Empire Allemand, le Grand Duché de Saxe-Weimar-Eisenach offre un exemple intéressant de ces Principautés féodales ayant réussi à se maintenir à travers les siècles, se garant de l'absorption des ogres voisins, conservant assez pleinement leur

autonomie pour garder leur personnalité, se différencier nettement, s'affirmer bien distincts, tout en bénéficiant des avantages de la grande hégémonie Allemande.

Composé des Principautés de Weimar, d'Eisenach et de plusieurs petites enclaves séparées par des territoires étrangers, mais situées toutes dans le cœur de l'Allemagne, les unes près des autres, le Grand Duché est borné par la Province Prussienne de Saxe,le royaume de Saxe, la Bavière, les Principautés de Reuss et de Schwarzbourg, les Duchés de Saxe et la Province Prussienne de Hesse. Occupant une superficie d'environ quatre mille kilomètres carrés, il compte près de quatre cent mille habitants. Il s'étend sur une partie du Thuringerwald sur le versant Nord des monts du Voigtland, les prolongements du Rœhngebirge et le versant Méridional du Harz, arrosé par la Saale, la Werra, l'Unstrut et l'Elster. Fertile et bien boisé, l'agriculture est son industrie principale avec l'exploitation des mines de fer, de

houille et de sel, la fabrication du drap, des produits chimiques et d'articles de coutellerie.

La forme du Gouvernement est monarchique constitutionnelle. La Charte de 1816, a été successivement modifiée en 1848, 1850, 1852, 1873 et 1906. Le Landstag ou Diète, se compose d'une Chambre unique de trente trois Députés, dont un choisi par les propriétaires de biens rapportant au moins trois mille sept cent cinquante francs (1.000 thalers), cinq par les habitants ayant un revenu pareil provenant de tout autre source : commerce, etc., et vingt-trois par le suffrage universel à deux degrés. Il y a un électeur secondaire par quatre cents habitants. Sont électeurs primaires tous les citoyens âgés de vingt et un ans qui ont droit de bourgeoisie dans une des communes du Grand Duché. Les Députés, âgés au moins de trente ans, sont élus pour trois ans. Aucun impôt ne peut être perçu, aucun emprunt contracté,

sans le consentement de la Diète qui a le pouvoir Législatif. L'autorité administrative est exercée par un Ministère fractionné en trois départements dont chaque titulaire est responsable, peut-être mis en accusation par la Diète.

Le Grand Duché est divisé en cinq districts ou départements administrés par un Directeur dont les attributions sont celles de nos Préfets, mais assisté d'un Conseil élu par les communes.

La justice est rendue par trois tribunaux de première instance, une Cour d'Appel et en dernier ressort par la Cour supérieure d'Iéna, les crimes déférés au jury. L'Instruction Publique est donnée par les lycées de Weimar et d'Eisenach, une Ecole Normale, une Ecole des Sciences exactes et l'Université d'Iéna; chaque commune a son école primaire.

La presque totalité de la population professe le culte Luthérien; les rares Catholi-

ques Romains du Grand Duché relèvent, au spirituel, de l'Evêque de Fulda. Une commission supérieure, présidée par le Conseiller aux Cultes de Gœckel, régit les intérêts cultuels et scolaires des Catholiques.

Le budget est d'environ huit millions. L'armée compte trois mille cinq cents hommes, fait partie, depuis 1866, de l'armée Prussienne. En vertu de la Constitution de l'Empire du 16 Avril 1871, le Grand Duché envoie un député au Conseil Fédéral et trois au Reichstag de l'Empire.

Weimar, la capitale, Eisenach et Iéna, les deux villes principales donnent une impression de prospérité, de grande aisance bourgeoise. Simple hasard peut-être; pendant toute la durée de mon séjour dans le Grand Duché, je n'ai pas rencontré un seul mendiant.

Joliment assise dans la fertile vallée de l'Ilm, Weimar appartenait au XIVe siècle aux Landgraves de Thuringe, passée ainsi à

la Maison de Saxe et devenue la capitale du Duché possédé par la branche Ernestine. Si on n'avait égard qu'à sa population de trente-cinq mille habitants, à peine, il faudrait la classer dans les petites villes; elle a pourtant un charme si particulier, une physionomie si personnelle, qu'elle a droit à une place hors rang, laissant à la fois l'impression d'une ville modeste et d'une capitale bien supérieure, par certains côtés aux métropoles infiniment plus importantes d'Etats plus considérables.

A parcourir les rues parfois étroites et tortueuses, aux vieilles maisons à pignons, aux avancées débordantes, à errer dans ce labyrinthe de voies qui s'enchevêtrent sans souci aucun de l'alignement, à jouir du grand calme que troublent seuls quelques passants clairsemés, on songe à certains quartiers de Bruges, on croit revoir quelqu'une des cités Flamandes. Mais, si on pousse jusqu'aux nouveaux quartiers, la largeur des rues, leur

alignement impeccable, les « tram » qui les sillonnent, les beaux boulevards ombreux qui se déroulent à perte de vue, tel celui qui conduit au château du Belvédère en longeant le parc Grand Ducal, on comprend que Weimar n'est en rien arriérée, qu'elle suit le progrès, marche à l'unisson de son temps, mais, semble-t-il, d'un pas solide et mesuré, comme ses bourgeois placides que rien n'affole, à qui nulle affaire ne saurait faire quitter leur allure paisible pour se précipiter à une course folle aboutissant trop souvent aux entreprises risquées et finalement aux faillites retentissantes. Si de nouveaux quartiers ont surgi, escaladant les pentes à l'opposite du Palais, étirant la ville jusqu'à la gare construite à mi-côte, la spéculation, la fièvre de la bâtisse paraissent étrangères à ce grandissement. Des gens riches, aisés plutôt, ont eu le désir d'une demeure plus spacieuse, mieux appropriée à nos besoins modernes de confort et de luxe. Les magasins sont rares dans la nouvelle ville faite plutôt de coquet-

tes demeures, telles les jolies rues paisibles de Passy ou d'Auteuil où chacun est chez soi.

En dehors du Palais Grand Ducal qui passe pour un des plus beaux de l'Allemagne, ce ne sont pas des monuments qu'il faut venir chercher à Weimar. Le théâtre, longtemps placé sous la direction de Gœthe et de Schiller et qui reste une des scènes les plus appréciées de l'Allemagne, est une vaste construction Empire que la munificence du Grand Duc régnant vient de transformer. Le Musée, récemment édifié dans le goût de la Renaissance Italienne, compte de beaux portraits d'Holbein et de Cranach, de jolis paysages de Ruisdaël, des marines de Van de Velde, une suite de fresques, qui passent, à juste titre, pour être de premier ordre, dont les sujets sont tirés de l'Odyssée. L'Exposition permanente des Beaux-Arts et de l'Industrie est un très pratique encouragement à la production artistique courante. La vieille église de Stadtkirche, temple Luthérien, a un ma-

gnifique Crucifiement de Cranach où figurent Luther, le Duc-Electeur Jean-Frédéric et sa famille, conserve les monuments funéraires des Ducs de Weimar. La Bibliothèque Grand Ducale, qui contient des trésors, offre un curieux escalier de bois, agencé dans sa tour. Le Wittumpalais jadis habité par la Duchesse Anne-Amélie est un bel hôtel particulier dont la piété filiale a fait un musée des reliques de la grande époque de Weimar.

Ce qu'il faut venir chercher ici, ce sont les souvenirs de cette époque qui s'étend du milieu du XVIIIe siècle au premier tiers du XIXe siècle où Weimar fut vraiment le cerveau pensant de l'Allemagne.

Il est à Weimar deux maisons fort modestes, de très bourgeoise apparence, qu'on visite avec une émotion respectueuse, non éprouvée au seuil des palais les plus riches: les demeures de Schiller et de Gœthe.

La première, située dans la rue qui porte le nom du poète est d'aspect riant; elle con-

serve, au deuxième étage, la chambre où mourut Schiller et quelques souvenirs de lui. La maison de Gœthe, habitée plus de quarante ans par lui, est aujourd'hui transformée en Musée, résidence modeste, simplement décente, d'un homme que l'Europe entière adula. La plupart des pièces ont encore leur mobilier de l'époque. Rien de plus austèrement simple que le cabinet de travail et la petite chambre mortuaire, basse de plafond, meublée d'un vieux lit de bois, à la couverture piquée, d'une table de sapin avec sa cuvette, d'un vieux fauteuil à oreilles et de deux chaises de paille.

Pour comprendre le culte dont Weimar entoure ces deux mémoires illustres, il faut se rappeler ce que furent Gœthe et Schiller, l'influence décisive qu'ils exercèrent, non seulement sur l'Allemagne, mais même sur la pensée mondiale.

Jean-Wolfgang Gœthe naquit à Francfort sur le Mein en 1749 pour mourir à Weimar

en 1832. Ses ascendants appartenaient à la riche bourgeoisie et le destinaient au barreau. Ses études commencées à Leipzig se terminèrent à Strasbourg; reçu Docteur en Droit il rentra à Francfort pour s'y établir avocat. Mais, la Jurisprudence ne le tentait guère; les éléments divers amassés au cours de sa jeunesse le hantaient. Sophocle, Aristôte, Molière, Corneille, Racine, Shakespeare, Klopstock, les Romans de Chevalerie, les Légendes Bibliques, les Ballades Nationales, l'Alchimie même, fermentaient en lui, désordonnés, mais devaient devenir féconds. Le mouvement littéraire Allemand était de sa part l'objet d'une étude particulière. Gottsched, défenseur intrépide du goût Français était mort, ne laissant que peu de disciples. Il se forma, en réaction de cette tendance, une autre école qui ne jura que par Shakespeare et Milton. A Gœthe était réservé de créer, au milieu de ces divergences, une littérature nationale. « Le goût, disait-il, lui-même, est la juste appréciation de ce qui doit

plaire en tel pays et à telle époque, d'après l'état moral des esprits ».

Tel le manifeste de Cromwell, qui fut la profession de foi de l'Ecole Romantique, le coup d'essai du novateur fut un drame: Gœtz de Berlichingen qui, rompant avec la tradition pour n'obéir qu'à la propre inspiration de l'auteur, sonna la fanfare de l'indépendance littéraire. Le sujet était fait, d'ailleurs, pour rénover les énergies, allumer la flamme des enthousiasmes au sein des intellectualités. Héros de la guerre des paysans et de la guerre sociale à la fin du Moyen-Age, Gœthe l'idéalisa et le glorifia, comme le dernier défenseur de la liberté et de la patrie, avec une sauvage énergie de peinture. L'originalité du style révéla à l'Allemagne l'avenir de son théâtre. Parut Werther, l'ancêtre de René, où Gœthe se peint lui-même, désespéré presque jusqu'au suicide, atteint de ce spleen, ancêtre de la neurasthénie. L'accueil reçu fut un véritable délire; bientôt le chef-d'œuvre était traduit en tou-

tes langues. Vinrent ensuite le Comte d'Egmont, Wilhem Meister, Iphigénie en Tauride, Torquato Tasso, puis les lieds lyriques, le Calme de la mer, le Roi de Thulé, le Chant du voyageur, où, laissant de côté la magnificence et l'art, il retrouve son originalité et redevient poète.

Le triomphe et l'œuvre capitale de Gœthe : Faust, fut commencé en pleine jeunesse, peut-être à Leipzig ; la première partie en est incontestablement la plus belle et la plus vigoureuse. Werther marquait le découragement du cœur, Faust est le désenchantement de l'intelligence.

Appelé à Weimar, en 1776, par le Duc Auguste, qui lui confia plus tard les fonctions de Premier Ministre, il fut quarante années durant le véritable roi intellectuel de cette Cour brillante qui valut à Weimar le surnom d'Athène Allemande. En 1808, pendant son séjour à Erfürth, Napoléon voulut voir le grand écrivain, épingler sur sa poitrine la

croix de la Légion d'Honneur. Astre dans toute sa gloire, toujours enivré d'hommages, il mourut en réclamant « Plus de lumière » dernier désir d'une intelligence consacrée au culte du Beau. Le Grand Duc voulut que la sépulture de la Maison Régnante reçût sa dépouille ainsi que celle de Schiller auprès de qui il repose.

On a observé que Gœthe avait l'émotion rebelle. Il a assisté aux orages de la Révolution, au drame de l'Empire, aux efforts des peuples vers la liberté avec une indifférence telle que le publiciste Bœrne s'est écrié avec amertume : « Quelles larmes as-tu séchées? Quelles douleurs as-tu consolées? » A lui appartient pour une large part, la création, au moins en germe, de cette Ecole Romantique qui devait briller d'un si vif éclat sous la plume évocatrice de Byron et par le génie d'Hugo.

Frédéric Schiller, né en 1759, à Marbach en Wurtemberg, eut pour premier livre,

dès l'enfance, la Messiade de Klopstock.

De bonne heure, sa mélancolie native se complut dans cette lecture, dans celle de la Bible qui fit naître en lui de dévotes mysticités et croire à une vocation religieuse. La protection du Duc de Wurtemberg y coupa court en lui faisant faire gratuitement ses études de Médecine, lui donnant ensuite un emploi de Médecin-Major dans un de ses Régiments.

Ainsi semblaient morts ses désirs imprécis, ses naturelles tendances à la Poésie, toutes ses aspirations juvéniles. La liaison du jeune homme avec Schubart, les lectures ardemment dévorées, les communs entretiens du croyant mystique et de l'athée résolu, lui donnèrent la force de jeter ouvertement le défi à la face d'une société qui avait contrarié toutes ses secrètes aspirations. Il est presque certain que dans ces communs rapports de causeries naquit chez Schiller l'idée première des Brigands.

Cette pièce, commencée sous le titre de

Cosme de Médicis dans toute l'ardeur d'une jeunesse contrariée dans ses penchants, fut achevée avec un enfièvrement passionné. Quand elle fut représentée, à Manheim, le succès dépassa toutes espérances, enflamma spectateurs, artistes et jusqu'aux figurants. De même que Werther avait déchaîné en Allemagne un véritable courant de nostalgique spleen, ainsi les Brigands donnèrent naissance à une autre folie. On vit des jeunes gens, fuyant une société dont ils avaient accepté les bienfaits, se retirer loin du monde, vivre dans les forêts pour s'ériger en juges et censeurs d'un ordre social dont ils relevaient.

Mais l'auteur applaudi, célèbre, restait toujours Médecin dans l'armée de Wurtemberg! Il se décide à rompre avec son protecteur qui ne lui pardonna jamais, se retira à Manheim où il donna La conjuration de Fiesque, Don Carlos et d'autres productions au milieu des plus cuisants soucis matériels. Ces difficultés ne cessèrent qu'en

1787 quand le Duc de Weimar l'appela auprès de lui.

Schiller préféra au séjour de la Cour la paisible retraite d'Ingolstadt où son Histoire de la Révolte des Pays-Bas vit le jour. Une chaire à la Faculté d'Iéna, obtenue par le crédit de Gœthe, cimenta les sentiments affectifs lentement nés entre les deux écrivains. De cette époque du professorat de Schiller date son Histoire de la Guerre de Trente Ans.

Kant venait alors d'opérer en Allemagne un mouvement nouveau; il rencontra chez Schiller un zélé propagateur. L'auteur des Brigands est dès lors en pleine renommée et la Convention le salue, pour honorer son génie, du titre de Citoyen Français. Epuisé déjà par la maladie de poitrine qui devait l'emporter, il écrit encore des poésies, des ballades, des imitations de Virgile et d'Euripide, sa trilogie de Wallenstein, Marie Stuart, Jeanne d'Arc et enfin, faisant appel aux dernières ressources d'une santé

épuisée et au talent lumineux d'une intelligence toujours aussi brillante, il donne au monde Guillaume Tell, chant d'amour et de liberté.

Lorsque, dans cette modeste maison de Weimar, dont la partie centrale a, seule, deux étages, ses amis suivaient, anxieux, au printemps de 1805, les progrès de son agonie, — « Je me sens toujours plus tranquille, leur dit le poète expirant, beaucoup de choses m'apparaissent maintenant moins obscures ». —

Weimar « l'Athénienne », ne garde pas seulement la dépouille de Gœthe et de Schiller; mais, consciente de l'éclat que ces deux génies ont jeté sur son nom, elle a non seulement érigé cette double statue qui orne une de ses places, mais construit sur sa colline un temple à leur mémoire : Les Archives de Gœthe et Schiller, inaugurées en 1896, où elle conserve pieusement leurs écrits auxquels elle a joint ceux de Herder, Wie-

land, Liszt qui furent aussi les hôtes de Wiemar et de Nietzsche, le philosophe sublime, au dire de certains, parfaitement métaphysique et nébuleux pour beaucoup, qui est mort ici en 1900.

***

Le Baron d'Egloffstein, Chambellan et Chef du Cabinet du Grand Duc de Weimar, avec qui j'ai l'honneur d'être en relations épistolaires, m'avait écrit à Presbourg, la date du retour du Prince de ses domaines de Silésie et de Pologne. A Leipzig, où j'ai fait courte étape, une nouvelle épître de lui m'apporte, pour le jour même de mon arrivée, une invitation à dîner chez son aimable amie la Baronne de Gœben qui veut bien me convier, sous l'aimable prétexte que je trouverai réunies à sa table, dès mon arrivée, les personnalités avec lesquelles le Baron désire me mettre de suite en relations.

Femme d'un Chambellan de la Cour Grand Ducale, la Baronne de Gœben est une Parisienne, d'allures, de toilette et d'esprit.

Ses jolis salons de la Gartenstrasse ont ce charme discret, cette note fleurie et gaie où nos femmes de France excellent, de la moins fortunée à la plus grande dame. Une gracieuse jeune fille qui lui aide à en faire les honneurs est bien sa fille à elle, m'affirme-t-elle, si étonnant que cela me paraisse !

Le capitaine de cavalerie, Baron de Frisch, Grand Maréchal de la Cour de Weimar, le Comte de Wedel, Grand Sénéchal, le Capitaine de cavalerie d'Uckro, Aide de Camp du Grand Duc, le Chambellan, Baron de Gross, la Comtesse Cécile de Medel, une aimable étrangère Mme Duca, née Ghika, de cette Maison Princière Balkanique, un charmant ménage Belge fort épris d'art : le Professeur et Mme Van de Velde constituent un groupement, non seulement ultra select, mais infiniment agréable, dont la mentalité, très ouverte, bien vivante, la parfaite bonne grâce, m'a laissé le plus sympathique souvenir de cette aristocratie Allemande chez laquelle une culture intellectuelle profonde s'allie à

une urbanité sans morgue. Tout me reste agréable souvenir de cette soirée prolongée fort tard et il n'est pas jusqu'à certaines pêches frites du menu qui ne m'aient laissé goût de « revenez-y » !

Le Baron d'Egloffstein s'est constitué mon cicerone obligeant ; ensemble nous excursionnons à travers Weimar dont l'histoire, même anectodique, lui est familière. Les délicieuses heures passées avec ce galant homme doublé d'un savant très averti du mouvement intellectuel contemporain, curieux de politique, de mondanité, aussi bien que de littérature. Maintes fois, sous les ombrages séculaires du parc Grand Ducal, nous faisons halte, en allant de la Maison Romaine, jolie évocation Pompéienne du Duc Auguste, à la statue de Shakespeare, aux ruines du vieux château, tout à l'idée, à la thèse que le Baron développait. Absolument mon contemporain d'âge et mon cadet de quinze ans d'aspect, la vie de Cour, qu'il mène, depuis sa prime jeu-

nesse, lui a été des plus salutaires! Secrétaire intime du Grand Duc défunt, il a entouré la vieillesse de son Souverain de sa piété filiale, de ces mille attentions affectueuses dont est fait le quotidien bonheur familial, encore ému en évoquant la bonté paternelle que lui a témoignée le Grand Duc Charles-Alexandre, mort octogénaire en 1901.

Le palais Grand Ducal (Résidenzschloss), dont le Baron me fait en personne les honneurs en détail, passe pour un des plus vastes et des plus somptueusement agencés. Reconstruit après un incendie pendant les dernières années du XVIIIe et les premières du XIXe, il porte bien dans son ampleur les caractéristiques de son époque de transition entre le Louis XVI Français et l'Empire, moins joliet, moins galant que les monuments contemporains de Marie-Antoinette, dont il s'inspire, mais pourtant moins « acajou massif » et lourdement rectiligne que le

Directoire et le Consulat, sous lesquels il fut achevé.

Composé d'un bâtiment central et de deux ailes avançantes aussi longues, la cour qu'il inscrit est close sur le quatrième côté par une lourde et massive grille aussi insipide que celle du Carrousel, avant la disparition des Tuileries. Tandis qu'une des façades latérales domine le parc baignant les assises de son soubassement dans l'Inn, petite rivière herbeuse qui coule silencieuse, l'autre regarde de toutes ses fenêtres le Bastillenthurm — le château de la Bastille — vieux restes du XVIIIe siècle de l'ancien château que domine son mince beffroi jaillissant pittoresquement d'un massif et portant très haut, bien au-dessus des chênes les plus altiers, son fruste campanile.

Décrire, après tant d'autres palais déjà vus, la majestueuse ampleur des vestibules, des « degrés » qui, par de douces et savantes évolutions fort appréciables au temps où les ascenseurs étaient inconnus, conduisent

sans fatigue, aux appartements de gala, ne pourrait être que redite. Une série de salles décorées de fresques est particulièrement intéressante, entre autres, celle de Herder à grandes figures symboliques, celle de Schiller et de Gœthe, dont les motifs de décoration sont tirés de leurs œuvres principales. Nulle part je n'ai vu de parquets, en mosaïque de bois rares, atteindre un tel degré de perfection. On peut imaginer la commode, le chiffonnier, le « bonheur du jour », Louis XV ou Louis XVI, aux marquetteries les plus compliquées où les bois de rose, d'amaranthe et de violette se marient le plus savamment en entrelacs, frises et damiers compliqués; les parquets de la « *Résidinzschloss* » de Weimar ne leur sont pas inférieurs. Dans la partie plus spécialement occupée par le Grand Duc, toute une enfilade de pièces fort belles contient de vrais trésors d'art, entr'autres les dessins de Léonard de Vinci, têtes d'apôtres de sa sublime *Cène* où l'on peut suivre la pensée du Maître, de l'éclo-

sion première de l'idée au chef-d'œuvre finalement réalisé. Un salon d'angle, vaste pièce aux vitrines emplies de souvenirs familiaux, délicieuses miniatures, bibelots de toute sorte et de toute provenance, fait évoquer à mon compagnon les nombreuses journées passées là avec le Grand Duc qui aimait particulièrement cette pièce où il avait groupé tous les « memento » de sa longue vie.

Je pourrai, au reste, revoir encore ces splendeurs puisque j'ai eu l'honneur de recevoir de S. A. R. une invitation à dîner au palais :

Par ordre supérieur
le Grand Chambellan de Son Altesse Royale
le Grand Duc
a l'honneur d'inviter
M. le Duc de la Salle de Rochemaure
jeudi, 12 décembre, à 8 heures du soir
au banquet du château

Tenue des Dames :

Tenue des Messieurs: Habit et cravate blanche.

En cas d'empêchement, prière de *retourner* la carte.

***

La Maison de Saxe, une des plus anciennes de l'Europe, reconnaît pour son fondateur, un leude du nom de Burkhard qui vivait, au milieu du Xe siècle,dans la Thuringe Septentrionale. L'importance de sa race s'accusa surtout avec son descendant, Conrad, Comte de Wettin, en 1126, créé alors Margrave de Misnie. Si les membres de cette famille prodiguèrent aux Empereurs Germaniques les marques de leur vaillance et de leur dévouement, ils en reçurent en échange dignités et faveurs. Nous avons dit les largesses de l'Empereur Sigismond, créant au XVe siècle le Duché de Saxe, enrichi du privilège de l'Electorat, au profit de Frédéric-le-Belliqueux. Son fils, Frédéric II, le Pacifique, eut

de Marguerite d'Autriche, sœur de l'Empereur Frédéric III, deux fils dont les divisions, les guerres intestines devaient porter à leur Maison les plus rudes coups, en créant une rivalité fameuse entre les deux branches auxquelles ils donnèrent naissance : l'Ernestine et l'Albertine, qui se partagèrent les Etats paternels, après avoir vainement tenté de les gouverner de concert.

Laissons la branche Albertine, qui retint le titre de Duc de Saxe, pour suivre l'aînée, dite Ernestine ; son fondateur Ernest, Electeur, mais non plus Duc de Saxe, a d'abord pour successeur son fils aîné Frédéric-le-Sage qui refusa l'Empire, fit élire Charles-Quint et transmit ses Etats à son cadet Jean-le-Constant. Celui-ci, embrassant avec ardeur la Réforme, laissa intacts ses domaines à son fils Jean Frédéric Ier-le-Magnanime, qui ne montra pas moins d'ardeur pour la cause Luthérienne. La haine de Charles-Quint, qui le fit prisonnier à Mulberg, lui enleva le titre d'Electeur, donné par l'Empereur au

Duc Maurice de Saxe, qui était alors le chef de la branche Albertine. Des deux fils qu'il laissa, l'aîné, victime de la haine de Charles-Quint, qui le fit mourir en prison, ne laissa que deux fils morts eux-mêmes sans postérité, tandis que le cadet Jean-Guillaume, Duc de Saxe-Weimar, avait deux fils : Frédéric-Guillaume Ier, Duc de Saxe-Altembourg, dont la postérité s'éteignait au bout de deux générations dans les Saxe-Weimar, et Jean III, Duc de Weimar, dont la nombreuse postérité forma les Ducs de Weimar et ceux de Gotha, et donna ce Bernard de Saxe-Weimar, Général au service de la France (1604-1639), qui a joué un si beau rôle dans les fastes militaires du règne de Louis XIV et contribué si puissamment à la réunion de l'Alsace à la France.

De tous les fils de Jean III, laissons Ernest le Pieux, l'un des puînés, fonder le rameau des Saxe-Gotha pour suivre le sort de l'aîné, Guillaume, Duc de Saxe-Weimar. Ce-

lui-ci laissa Jean-Ernest, héritier de Weimar, tandis que ses cadets, dont les domaines lui firent vite retour, étaient apanagés des Duchés d'Eisenach et d'Iéna. A Jean-Ernest succéda, dans le Duché de Weimar, le Duc Ernest-Auguste, qui introduisit, avant de mourir en 1748, le droit de primogéniture et laissa la couronne Ducale à son fils aîné, Ernest-Auguste, mort au bout de trois ans de règne, et auquel succéda son fils encore en bas âge, Charles-Auguste.

Devenu majeur, en 1775, ce Prince, auquel Weimar doit tant, prit les rênes du gouvernement, s'efforça de favoriser la prospérité publique, de faire de sa capitale un centre intellectuel. L'Université d'Iéna devient le point de réunion des plus grands savants de l'Allemagne, Gœthe, Schiller s'implantent à Weimar qui est, suivant l'expression amphigourique du temps, « le séjour des Muses ».

Il rebâtit dans son état actuel le Palais Ducal de Weimar, détruit par un incendie en 1771, fonde une grande école industrielle,

établit un parc et un jardin botanique. Entré au service de la Prusse, il fait, en 1792, la campagne de France, commande en 1806 un des corps d'armée Allemands. Après Iéna, Napoléon vient à Weimar, met à contribution le Duché qu'il songe à faire disparaître. La Duchesse Louise, femme de Charles-Auguste, sauve alors la situation à force d'habileté. C'est elle qui reçoit Napoléon au Palais de Weimar, fléchit la colère de César qui consent enfin à laisser Charles-Auguste en possession de son Duché. Celui-ci eut la mémoire courte, abandonna des premiers, en 1813, l'alliance Française, réussit à obtenir du Congrès de Vienne un accroissement de territoire et le titre Grand-Ducal.

En 1816, il réunissait à Weimar une assemblée de propriétaires de biens nobles, de bourgeois et de paysans, rédigeait, de concert avec eux, une Constitution promulguée le 5 mai 1816, instituant le régime représentatif et reconnaissant la liberté de la Presse. A sa mort, en 1828, son fils Charles-Frédéric,

héritier de ses traditions libérales, lui succéda, gouvernant jusqu'en 1853. Charles-Alexandre, son fils, prit alors le pouvoir qu'il a exercé jusqu'à sa mort, le 5 mai 1901. Son fils Charles-Auguste l'avait précédé en 1894; c'est ainsi que son petit-fils a été appelé à la succession Grand-Ducale.

Né le 10 juin 1876, S. A. R. Guillaume-Ernest-Charles-Alexandre, Grand-Duc de Saxe-Weimar, Landgrave en Thuringe, Margrave de Misnie, Comte Princier de Henneberg, etc., Lieutenant-Général dans l'armée Allemande, Recteur Magnifique de l'Université d'Iéna, avait épousé, en 1903, Caroline, Princesse de Reuss, délicieuse jeune femme, dont chacun vante l'intelligence et la grâce, apparue comme un météore à Weimar, où elle est morte le 17 janvier 1905.

Protocole et étiquette, cérémonial et préséances me paraissent strictement observés à la Cour de Weimar, forcément un peu aus-

tère puisqu'il n'y a aucune femme pour y jeter une note séduisante que donne toujours une direction féminine. Je retrouve groupés dans un salon, avec le Ministre de Russie auprès du Grand-Duc, la plupart des personnages à qui j'ai déjà eu l'honneur d'être présenté. Bientôt, le Grand Maréchal Baron de Frisch nous quitte pour prendre la canne d'ébène, insigne de ses fonctions, nous aligner sur un rang. — S. A. R. Mgr le Grand Duc fait aussitôt son entrée.

Grand, solidement campé, de belle prestance, figure énergique aux yeux clairs, fine moustache, très Prince d'allures, mais sans l'exagération de ces gestes sans souplesse, habitude gardée du commandement militaire, qu'on rencontre parfois en Allemagne, le Grand Duc veut bien s'entretenir avec moi avant le dîner presqu'immédiatement annoncé. J'ai l'honneur d'être placé auprès de lui et S. A. R. me fournit aimablement l'occasion de causer longuement au cours de ce repas dont le Menu, timbré aux armes de

Saxe-Weimar, rédigé en Allemand, me reste une énigme qui me fait une agréable surprise du succulent défilé des mets.

MENU

Weimar 12 décembre

Potage de perdrix
Pommes de terre farcies à la mode d'Ostende
Filet de veau garni Hambourgeoise
Pâtés de foie gras de Strasbourg
Cuissot de Chevreuil, Compote, Salade
Chicorée
Pudding Saxon, sauce mousseline
Soufflés au fromage glacé
Fruits

Vaisselle plate et cristaux étincellent aux lumières qui laissent toutes leurs couleurs aux fleurs dont la table est décorée à profusion. Précisément, au cours de ma visite du palais, j'avais particulièrement admiré, pour sa décoration sobrement pure et de très haut goût, la salle où la table est dressée.

A cette table d'un Prince Souverain Allemand à laquelle j'ai l'honneur de m'asseoir, je peux constater, une fois de plus, que si la proverbiale « lourdeur Allemande », la lenteur Germanique à la répartie, est vraie dans les classes inférieures, elle n'existe pas chez l'élite sélectionnée dont l'acuité d'esprit est manifestement très en éveil et tandis que le Grand Duc, qui vient de s'entretenir longuement avec moi, parle à son autre voisin, il me revient en mémoire ce qu'un de mes compatriotes d'Auvergne, contemporain de Frédegonde, Grégoire de Tours, disait des chefs Germains de son temps :

« Gontram-Boëse, Germain d'origine, « Conseiller très écouté du Roi Franc, sur- « passait en habileté pratique, en talent de « ressources, en instinct de « rouerie » les « hommes les plus déliés parmi la race Gal- « lo-Romaine. Ce n'était pas la mauvaise foi, « ce mensonge grossier accompagné d'un « gros rire de ceux « *quibus familiare est ri- « dendo fidem frangere* », c'était quelque

« chose de plus raffiné, un esprit d'intrigue
« universel. Personne ne savait mieux que
« cet Austrasien pousser les autres, se tirer
« à propos. On disait de lui que c'était de
« sa finesse que lui venait son surnom Ger-
« manique : « *Bœse* » Malin ».

Cette souplesse d'esprit il la tirait, sans doute, à en croire un Docteur Allemand, de ce qu'il n'était pas végétarien ! Ce savant, dont je me suis fait traduire les affirmations déconcertantes, si elles ne sont pas tout simplement paradoxales, affirme, en effet, que tout mangeur de légumes sera fatalement un veule, un flasque. Les carottes, à l'en croire, détrempent le caractère, les pois et les lentilles favorisent la gaieté, mais aussi l'empâtement, les navets poussent aux humeurs noires, les haricots verts à l'irritation et à la méchanceté. On ignore encore, hélas ! son opinion sur la pomme de terre, l'artichaut, l'asperge, les choux et les tomates !

Il ne pourra qu'influer heureusement sur mon caractère le dîner du Palais Grand Du-

cal, et à déguster la gamme savante des crus fameux qui emplissent mes nombreux verres, je me range pleinement à l'opinion de Michelet affirmant que : « Le génie de la « France est fait surtout du bouquet sub- « til des vins que les Français ont « dans le « cœur » !

A ce compte, S. A. R. aide singulièrement au développement de celui de ses invités !

Le Grand Duc est apparenté de très près, par Hélène de Meklembourg, mère du Comte de Paris et du Duc de Chartres, aux Princes d'Orléans, a été reçu à Saint Firmin et rue Jean Goujon, garde cordiale sympathie à son cousin le Prince Henri dont nous évoquons la chère mémoire. J'écoute avec émotion S. A. R., grand chasseur et voyageur, Elle-même, dans les Indes, rendre hommage à l'esprit d'initiative de ce pauvre cher Prince qui, dans la situation difficile que la Politique lui faisait, avait su utilement orienter sa vie, conquérir, en dépit des préjugés et

des obstacles invincibles à d'autres, l'universelle sympathie de notre méfiante Démocratie elle-même.

Le Baron d'Egloffstein m'a prévenu qu'au sortir de la table, le Prince nous emmènerait probablement dans ses appartements privés où il tiendrait cercle, tous les convives debout autour de lui.

Il en est ainsi, en effet, tandis qu'on prend café et liqueurs dans un fumoir orné des souvenirs cynégétiques des chasses du Grand Duc un peu sur tous les continents; mais bientôt, S. A. R. m'invite à La suivre dans son cabinet où, confortablement installés devant un feu clair dans des fauteuils profonds, la conversation se prolonge, virevolte d'un sujet à l'autre. Le nom de notre Président Félix Faure ayant été prononcé, j'ai plaisir à dire à S. E. le Ministre de Russie ma fierté patriotique de l'accueil enthousiaste que Paris a fait jadis au Tsar. Mon regretté ami Albert Perquer, ce délicat écri-

vain, m'avait convié à voir, des fenêtres de son hôtel de l'Avenue du Bois, le défilé officiel. Un remous arrêta longuement la voiture Impériale à quelques mètres de mon observatoire. Vraiment, aucun des membres des deux dynasties Françaises, nul Prince, accoutumé, dès l'enfance, aux exigences du Protocole, n'aurait mieux rempli ce rôle délicat d'un Chef d'Etat Républicain faisant les honneurs de Paris à l'Autocrate Russe. Servi par sa grande taille et sa belle prestance, il y avait un sentiment de très haute dignité, un sens exquis des nuances dans son attitude déférente, courtoise, respectueuse vis-à-vis du Tsar, s'accentuant très finement dans un empressement non pas plus respectueux mais plus galant, lorsque, assis devant les Souverains, on le voyait répondre à l'Impératrice.

La soirée est fort avancée, lorsque le Grand Duc me donne congé en me chargeant de porter à mon retour à Paris, ses amitiés

à Mgr le Duc de Chartres. Le lendemain, dès l'aube, je quittais Weimar où chacun me fut si accueillant, me faisant de la ville aimée de Gœthe, une délicieuse oasis de repos et d'intellectuelles jouissances.

***

— « Qui terre a, guerre a » dit un de nos vieux proverbes. Ce sont bien mes terres, les prétentions de quelque voisin grincheux qui m'ont conduit deux ou trois fois dans la petite ville si typique de Riom où siège la Cour d'Appel dont dépendent Auvergne, Bourbonnais et Velay. On n'y a guère d'autre distraction, entre deux rendez-vous d'Avocats, que la visite du Palais de Justice; encore s'échappe-t-on vite de cette nécropole, tant le pas d'un insolite visiteur y retentit bruyant, au risque de troubler la douce somnolence des Conseillers et Présidents, de donner quelque inopportune distraction aux greffiers! C'est exactement la sensation éprouvée en visitant, à Leipzig, sur le chemin de Weimar à Berlin, le fameux Tribunal d'Empire, juridic-

tion suprême dont ressortissent, pour certains cas, tous les Etats Confédérés.

Le monument, tout battant neuf, est vaste et somptueux, les salles de réunions générales vraiment monumentales et celle même où l'on juge, paraît-il, un procès de haute trahison, dont je suis, deux minutes, l'unique public, a belle allure. C'est, au reste, tout ce qu'on peut dire de cette grande ville de près de cinq cent mille habitants, capitale de la Librairie, à l'Université fameuse, que métamorphose, deux fois par an, sa foire célèbre, marché mondial des fourrures. En revanche, j'ai eu la bonne fortune d'y causer agréablement avec quelques personnalités Universitaires ou Bourgeoises, dont le franc parler, l'élévation de pensée m'a ouvert des jours précieux sur l'actuelle mentalité Allemande des milieux pensants.

— Pendant bien longtemps, me dit un de mes interlocuteurs, la France a été la Nation superbe et indépendante qui trouvait dans son sein toutes les ressources nécessai-

res, non seulement pour repousser les agressions des peuples coalisés mais encore pour imposer ses volontés à l'Europe. Elle s'affirmait le centre intellectuel d'où rayonnaient sur le monde entier les idées grandes et généreuses; toujours à l'avant-garde de la civilisation, elle prétendait diriger les peuples dans la voie du progrès. Cette situation s'est trouvée profondément modifiée après la guerre de 1870. L'Allemagne unifiée a groupé en face des trente-six millions de Français quarante et un millions d'Allemands exaltés par suite de leurs victoires tandis que la France ne songeait plus qu'à refaire ses forces.

La réflexion n'est que trop vraie; mais il faut, pour rester exact, reconnaître avec M. Etienne (1) que : « Moins de dix années suf-« firent à sa tâche, dix années de travail, « de patience, de sagesse où tout en instau-

(1) La France et la situation européenne.

« rant la République et la liberté, nous « sûmes inspirer confiance à l'Europe mo- « narchique ». Notre isolement a pris fin et sans ombre de forfanterie, il est impossible, dans le jeu des alliances, de prévoir les résultats d'une conflagration qui ne saurait être que générale, si elle venait à se produire, toutes les Nations, de l'Angleterre à l'Italie, devant être fatalement englobées dans le tourbillon sanglant. Cette gigantesque perspective de l'Europe entière obligée de prendre parti dans l'un ou l'autre camp, n'est-elle pas précisément la meilleure garantie de la paix?

L'Universitaire très en vue avec qui je cause est un pangermaniste militant; il convient néanmoins de bonne grâce que rien n'est plus préjudiciable aux intérêts mêmes de l'Allemagne que la campagne gallophobe menée, ardente et continue, par ce parti violent affirmant que la nécessité s'impose de faire à la France « une nouvelle saignée à blanc », lui jetant à poignée les pires in-

jures dans certaines Revues, comme la « Die Zukunft », où le journaliste Harden termine une longue diatribe contre nous, notre veulerie, notre richesse immobilisée et inutile, notre travail tout superficiel, en déclarant que notre probité nationale est un mythe et que la France « est le pays de Robert Macaire » ! Mais ce n'est pas là, me dit-on, le thermomètre vrai de l'opinion moyenne. L'immense majorité estime que le traité de Francfort « signé par l'épée ne pourra être déchiré que par l'épée », mais comprend que le commerce et l'industrie Allemands auraient tout à gagner à voir se rapprocher les deux pays, pousser à la création de ces Comités Commerciaux Franco-Allemands dans le but : « d'amener entre les deux Nations des relations plus étroites sur le terrain intellectuel et commercial, notamment par l'échange de conférences faites par de hautes personnalités, ainsi que par des rencontres et des comités d'études et de voyages ». Ici, le Baron de Manteuffel, Vice-Président de

la Chambre des Seigneurs de Prusse, le Docteur Paasche Vice-Président du Reichstag, Herz, Président de la Chambre de Commerce, Kamf, Président de l'Académie des Arts et de nombreux Parlementaires ont pris la tête de ce mouvement tandis qu'en France, sous la Présidence de l'ancien Ministre Pierre Baudin, MM. R. Millet, Ancien Ambassadeur, Omer-Decugis, Chambaud de la Bruyère, de Lyon, Couytigne, de Bordeaux, Henriot, de Marseille, Lamy, Maurer, Hebrard, Sartiaux et Schaeller Directeur de nos Compagnies du Nord et de l'Est ont jeté les bases d'un Comité Commercial Franco-Allemand qui a recueilli vite dans toutes nos grandes villes d'importantes adhésions.

Il est indubitable que les deux pays ont, l'un comme l'autre, le plus grand intérêt à se rapprocher dans les œuvres du travail, du commerce et de la science. Depuis longtemps, nos Savants ont repris leurs échanges de vues, la communication de leurs découvertes

réciproques. Les statistiques démontrent péremptoirement que les échanges de la France et de l'Allemagne croissent d'importance et de valeur avec une saisissante rapidité, tout près d'atteindre un milliard et demi par an.

Il est à désirer que ce va-et-vient d'intérêts matériels soit reconnu et suivi qu'il produise des effets meilleurs, qu'il se généralise dans la mesure où son extension peut être profitable à l'un et à l'autre.

L'Allemagne présente à notre pénétration commerciale un vaste champ qui ne peut aller que s'agrandissant. Qui a parcouru l'Allemagne, observé ses foules, son peuple, sa bourgeoisie, prend une haute idée de sa vitalité et de son avenir. On sent qu'il est de sa nature de s'épanouir comme elle le fait dans le domaine de la natalité qui a crû d'un million d'individus l'an dernier. Autant que chez nous, la recherche du luxe se manifeste dans toutes les classes de ce pays; des avenues sont largement ouvertes à nos

exportations. L'article de Paris, sous ses formes diverses, certains produits de consommation y font nettement prime. Rien que dans le département de la Seine, les commerçants Allemands sont plus de cent mille, propageant leurs produits, s'ingéniant à connaître le goût, les besoins du consommateur, à établir des prix qui leur permettent d'imposer leurs marques. Il n'existe en Allemagne que de rares maisons Françaises et nos fabricants, se contentant de recevoir les commandes de nos voisins, croient avoir fait beaucoup, lorsqu'ils ont envoyé des catalogues rédigés en langue Allemande!

Nous saluons aussi, mais sans trop croire, ni l'un ni l'autre, à sa réalisation, le rêve de la Ligue de Munich dont Aderer s'est fait l'interprète dans son beau livre: « Vers la fin d'une haine ». Cette Ligue Pacifiste, éclose en Bavière en 1903, s'est donné pour but de mettre fin aux animosités séculaires et chercher la paix du monde dans le rappro-

chement de l'Allemagne et de la France. Reconnaissant que jamais la France ne pourrait admettre l'annexion de l'Alsace-Lorraine comme un fait définitivement acquis, elle a constaté qu'il était également impossible d'espérer obtenir une rétrocession de l'Allemagne. Une neutralisation de ce territoire, préjudiciable à l'Allemagne, ne serait nullement profitable à la France. La seule solution consisterait, d'après eux, dans l'échange de la partie du territoire annexé où l'on parle Français contre une des colonies de la France. Les habitants de la Lorraine et de l'Alsace du Sud, de cette Mulhouse qui s'est donnée librement à la France en 1798, ne sont pas des Germains mais des Celtes, de purs Gaulois, tribus jadis poussées en avant-garde sur la rive du Rhin, précisément pour résister aux incursions Germaines. On ne saurait qu'applaudir à cette initiative de restituer à leur grande patrie ces provinces qui ont montré sur tant de champs de bataille leur attachement

à la France, qui, depuis 1870, se portent fidèlement en foule à Belfort au 14 Juillet pour voir défiler les régiments Français. L'idée de la Ligue de Munich est séduisante et généreuse; est-elle pratique? A-t-elle quelque chance d'être jamais acceptée en Allemagne et en France? Franchement, il m'est impossible de le croire!

Et, rentré chez moi, je lis tristement un article du « Journal de Colmar » signé de cet Abbé Wetterlé qui fut un des « leaders » de la « Protestation » de l'Alsace-Lorraine violemment annexée à l'Empire. Et, je constate, une fois de plus, que c'est folie aux Gouvernements de risquer les froissements de conscience, de meurtrir les convictions religieuses qui peuvent influer à ce point sur « l'angle visuel » d'un Patriote. Patriote Français, on ne saurait dénier ce titre à Wétterlé qui, si longtemps, avec Haas, dont le neveu égaré en Auvergne comme médecin rural, m'a dit les Françaises angoisses, a

jeté à tous les échos d'Alsace ses vibrantes protestations. Mais Wetterlé est Prêtre Catholique; la tolérance Allemande, politiquement accordée à sa foi religieuse, l'a séduit, hypnothisé; et, après avoir fait, en termes violents, les procès de l'abrogation Française du Concordat, de l'application passionnée de la Séparation, il a écrit ceci, lui, jadis porte-drapeau en Alsace de nos trois couleurs Françaises : (1)

— « La France était un grand pays dans « lequel jadis la générosité et la gloire « étaient réunies. Qu'en est-il resté de cette « générosité et de cette gloire après les as- « sauts de la politique anticléricale de ces « derniers temps? Les finances sont en dé- « sordre, l'armée et l'administration en « pleine désorganisation. Des crimes et des « krachs financiers s'y multiplient; les

(1) Cet article a été reproduit et longuement commenté sous la signature de F. Matter, dans la *Croix* de Paris du 10 juillet 1908.

« grèves y sont à l'ordre du jour, l'indus-
« trie et le commerce y dépérissent, les li-
« bertés si chèrement achetées sont arra-
« chées morceau par morceau, l'empire co-
« lonial que les Missionnaires avaient créé
« se décolle. Sur toutes ces ruines trône,
« victorieux, l'égoïsme de quelques médio-
« crités. La Religion est foulée aux pieds et
« avec elle s'en sont allées la prospérité du
« pays et l'estime qu'en avait l'étranger ».

Mais, cette virulente appréciation manifestement exagérée, ce tableau volontairement poussé au noir, est anodin à côté de la conclusion tirée de telles prémices :

—« L'Allemagne possède un Souverain,
« qui sait mieux défendre les avantages pos-
« sédés par son pays et par sa couronne. Le
« contraste entre la prospérité de l'Allema-
« gne et la décadence des pays voisins prou-
« ve l'utilité d'un Gouvernement juste et
« tolérant. Sans doute il ne manque pas
« d'esprits, chez nous, qui voudraient nous

« entraîner dans les mêmes troubles que la
« France, mais..... l'illustre Vieillard (Pie
« X) qui veille sur le bien du catholicisme
« a mis sa main bénissante dans la main
« loyale de l'Empereur Allemand et ce ges-
« te symbolise l'union de la plus grande
« puissance matérielle et de la plus grande
« puissance morale de notre temps ».

Que le grand journal catholique Allemand la « Germania » expose, amplifie cette thèse que le « Kulturkampf » Français a fini de détacher de leurs sympathies ancestrales les catholiques Alsaciens-Lorrains, c'est argument de bonne politique; mais Wetterlé! Chacun se fait, il faut le croire, une idée à soi du patriotisme. Parce que la France, dont il s'est réclamé si longtemps, n'a pas continué à l'Eglise Catholique le traitement officiel et de faveur, organisé par la sagesse de Bonaparte et de Pie VII, M. l'Abbé Wetterlé conspue la France, entonne un hosanna sur l'alliance du Pape et de l'Empereur

Luthérien; libre à lui. Ils comprenaient autrement le patriotisme les Sonis, les Charette et la phalange héroïque des zouaves Pontificaux de 1870! Catholiques fervents, royalistes ardents, ils eussent, certes, préféré recevoir du « Roy » Henri V, l'ordre de marcher au feu, déployer l'étendard fleurdelisé à côté de leur bannière du Sacré-Cœur. Mais, le Juif Crémieux pouvait être au pouvoir, le sceptique Jules Favre, l'a-religieux Gambetta constituer le Gouvernement; peu importait. Ils pouvaient garder au cœur le désir d'un régime autre; ils se battaient vaillamment pour la France qui reste la France, Monarchiste, Impériale ou Républicaine, la France des levées en masse de 1792, la France même des échafauds de 1793, la France dirigée par Robespierre et la Convention, la France des veuleries du Directoire, c'est la France tout autant que celle de Louis XIV ou de Napoléon, la France dont « les verrues et les plaies » mêmes sont aimables, comme dit Montaigne, la

France qui passe avant tout, pour laquelle ses fils combattent et meurent sans s'inquiéter si elle est anticléricale ou césarienne, parce que c'est la mère dont la piété filiale ne juge ni les égarements ni les fautes.

Je reste, en revanche, absolument conciliant lorsque j'entends les Savants Allemands réclamer leur place dans cet Aréopage de la direction de l'esprit humain que la France a si longtemps peuplé à elle seule. Les Nations ne sont que des familles agrandies. Que les fils soient écartés de la direction familiale tant qu'ils n'ont pas fait leurs preuves de virilité, rien de plus logique. Qu'un peuple prenne la tête pour guider les autres dans les voies du progrès; c'est là inéluctable leçon de l'Histoire et ce fut longtemps le rôle glorieux de la France; mais je confesse avec Brunetière: « Qu'il ne faut « pas nous flatter que *l'âme Germanique* ou « *l'âme Anglo-Saxonne* qui sont, elles aussi, « des âmes fières et hardies, nous abandon-

« nent jamais de leur plein gré la direction « de l'esprit Européen ou l'hégémonie du « monde occidental. Elles nous les dispute- « ront âprement dans l'avenir comme elles « l'ont fait dans le passé; et, ce sera, sans « doute, leur droit, contre lequel nous n'au- « rons toujours, nous, qu'un droit et qu'un « devoir, qui sera de défendre du mieux que « nous le pourrons, notre patrimoine de « puissance et de gloire ». — C'est là sur un terrain agrandi l'application de la belle maxime que j'ai lue gravée au frontispice du Palais Municipal de Hambourg, la fière ville Hanséatique: « Libertatem quam peperere majores digne studeat servare posteritas. »

VIII

BERLIN

BERLIN

Berlin origines et développements. — La capitale Prussienne et Impériale. — La foule Berlinoise. — Jeunes et vieilles femmes. — Le blond Allemand. — Officiers et soldats. — « Verboten ». —

Les Tilleuls. — La chambre de Guillaume Ier. — Le Palais Royal. — Les Musées. — A travers Berlin et Charlottembourg. — Les soupers du « Kaiserhof ». — La bécasse Berlinoise. — Bébel et le Socialisme. — M. Cambon. — Le Général de Bœhn. — Une invitation Impériale. — L'Empire et sa Constitution. —

— « La capitale de la Prusse, dit l'écri-
« vain Allemand Weber, est, comme Pal-
« myre, comme les Pyramides d'Egypte, si-
« tuée au milieu d'un désert de sable. Ce
« désert s'étend jusqu'à Mèmel. La Sprée,
« qui traverse la ville, n'est qu'une petite
« rivière trouble et boueuse à demi des-
« séchée. »

Il serait grandement étonné, sans doute, le Margrave de Brandebourg, Albert II, qui autorisa vers 1220 quelques colons, probablement d'origine slave, à construire leurs misérables huttes dans l'île étroite formée par les deux bras de la Sprée, de contempler cette superbe capitale de près de trois millions d'habitants! Ses fondateurs donnèrent à la pauvre agglomération le nom, à racine slave, de « ber-llo » sceptre ou plus exactement « *ce qu'on tient à la main* ». La bourgade fut lente à se développer, puisque après quatre siècles passés, elle ne comptait encore en 1650 que six mille habitants. Dès 1539, elle avait adopté la Réforme, aussi, lorsque notre Louis XIV vieilli signa cette révocation de l'Edit de Nantes qui effaçait une des plus sages mesures pacificatrices d'Henri IV, que les Protestants Français durent quitter une patrie désormais inhospitalière à leur liberté de conscience, le Grand Electeur Frédéric-Guillaume leur offrit-il asile en 1685 et brusquement la po-

pulation de Berlin s'élevait à vingt-mille habitants. En 1701, Frédéric-Guillaume érige ses Etats en royaume, Berlin devient la capitale de la Prusse, le Château vieux s'élève, deux mille réformés de Bohême viennent y chercher refuge et, en 1740, la jeune capitale du nouveau royaume compte une population de près de cent mille âmes.

Vient Frédéric-le-Grand qui y érige monuments sur monuments, va jusqu'à faire construire, des deniers de l'Etat, des demeures somptueuses pour les particuliers; la population s'accroît de cinquante mille âmes. La progression continue sous ses successeurs, en dépit des guerres Napoléoniennes et de l'occupation Française, de 1806 à 1809. En 1840, Berlin compte trois cent-trente mille habitants, cinq cent-vingt mille en 1861, sept cents mille en 1867. Son nouveau titre de capitale de l'Empire porte son accroissement à un million dès 1877, quinze cents mille en 1888; en 1908, elle approche les trois millions.

A parcourir ses voies centrales, on constate que la circulation y est aussi intense qu'à Paris. Les « tram » électriques circulent, nombreux et rapides, omnibus jaunes, avec leur sonnerie de réveille-matin, fiacres, aux cochers coiffés du chapeau de toile peinte, blanc ou noir, suivant la classe de la voiture se croisent et s'enchevêtrent. Le va et vient des piétons est tout aussi excessif sur les trottoirs de la Leipzigerstrasse ou de la Friedrichtrasse que rue de Richelieu ou rue Bergère. Et pourtant, c'est tout autre chose. Cette foule est si différente de la cohue Parisienne ! Chez nous, les figures sont animées et gaies, les yeux hardis, vifs vont aux femmes détaillant leur charme, leur offrant, au passage, un muet mais très perceptible hommage admiratif, le « gavroche loustic » lance son lazzi, le « camelot » hurle son boniment, la « midinette », élégante et affinée, trace son sillage de grâce prenante, cochers et conducteurs échangent leurs jurons, la commère hardie et gouailleuse, sa petite voi-

ture de « quatre-saisons » accotée au trottoir, vante drôlement sa marchandise. Boursiers affairés, mondains ou bourgeois flâneurs, chacun jette sa note; et cette foule, aux instincts artistiques, s'arrêtera vraiment éprise de beauté, au spectacle ambiant, solennel cortège funèbre, régiment en marche, étalage particulièrement attirant d'un grand magasin dont l'exposition révèle toute une science de la mise en valeur du moindre objet tandis que le Sergent de ville bon enfant obtiendra, plus par persuasion que par autorité, un ordre relatif, canalisant les remous, aidant la femme aux passages dangereux, avec un mot cordial s'il s'agit d'une bonne vieille, une pointe de galanterie si elle est jeune et pimpante.

Ici, rien de pareil. Les têtes sont sérieuses, paraissent sans passions; les gens vont lentement, semblent toujours imbus de leur importance un peu massive. La femme, jeune ou vieille, est inexpressive, ou plutôt, elles

ont, toutes, cette même expression de douceur et de passivité monotones. Très nombreuses sont celles qui promènent avec ostentation leur maternité prochaine. Même chez la grosse dame sans taille, la jupe est courte, inadaptée, découvrant des chaussures épaisses; la jeune fille, elle-même, la figure fraîche, aux jolis yeux de fleur de lin, est trop souvent disgracieusement vêtue d'un paletot-sac ou d'une blouse, sans que jamais le moindre ruban gentiment chiffonné de ses mains, le plus petit nœud égayant, ne jette, comme chez nous, sur la plus simple robe de nos ouvrières, sa note de joliesse bien féminine. Et c'est vraiment grand dommage qu'elles ne soient pas plus gracieusement femmes ces porteuses de glorieuses chevelures blondes à nuances infinies, de la teinte Havane, ou du chanvre rouï, au blond Veronèse, au blond ardent, au blond de bière de Pilsen, au blond de rêve!

Ils sont étonnants aussi, ces soldats en tunique bleue, au col rouge, en casquette plate

ou en casque à pointe, bien astiqués, bien raides, qui ne connaissent, même pour la flânerie, d'autre pas que celui de parade. Je les observe guettant l'Officier, et, du plus loin qu'il apparaît, se figeant dans une automatique immobilité, descendus du trottoir, si absolument différents, en tout, de notre « pioupiou » gai luron et débrouillard. La suprématie militaire s'accuse au reste, ici, en maints détails; que de fois, j'ai vu de ventripotents bourgeois âgés s'effacer, céder le pas à un fringant Sous-Lieutenant qui reçoit l'acte de déférence, sans quasi y prendre garde, non par morgue, certes, mais parce qu'il est dans les mœurs.

C'est qu'on la sent disciplinée, hiérarchisée d'instinct cette foule Allemande. Il est répandu sur la surface entière du pays, cet esprit de discipline et de subordination, perceptible dans le geste de l'homme en uniforme, du douanier et du facteur au conducteur de tram et au balayeur de rues. Il est ostensible et réel dans toutes les classes

et il engendre un ordre admirable; dans le mouvement et l'agitation des rues, peu ou point d'encombrement. Il suffit, en France, que nous voyions un écriteau portant « Défense de.... » pour que nous soyions tentés d'enfreindre l'interdiction! C'est pis encore chez les autres peuples Latins, et je souris toujours lorsque, dans un « tram», de Madrid ou de Barcelone, je vois fumer paisiblement tous les hommes, tandis que, bien en vue, s'étale sur leurs têtes la « Défense de fumer »!

Ici, les « *Verboten* — Défendu — foisonnent. « *Verboten* » par ici, « *Verboten* » par là. Défense de passer à droite. Défense de lire les journaux dans le jardin à telle Brasserie. Défense d'y amener les chiens autrement qu'en laisse. Défense de passer sous la porte centrale de Brandebourg. Défense de circuler à bicyclette dans certaines rues Défense de stationner dans la salle des pas perdus des gares. Défense de retenir des chaises au Casino. Mille autres, encore, parmi lesquelles il faut cueillir avec soin cette

perle, dans un watter-closett a quinze centimes : « Défense de chanter et de rester plus d'une heure » (1). Et la foule Allemande, disciplinée, obéissante, s'incline sans une protestation !

Il est façonné, dressé à l'obéissance dès l'enfance, l'Allemand ; l'école est une caserne où la discipline est admirable. Aux cours adultes, suivis jusqu'à vingt ans, à l'Université même, discipline aussi stricte et le cachot pour les réfractaires ! Obéissance à la Loi, au Supérieur, à l'Usage, à la Fonction, obéissance partout. « L'Allemand, lent et « lourd, assure J. Huret, s'il n'est pas diri- « gé par une règle stricte, s'ankilose, s'attar- « de ou s'endort. Sans discipline il n'y au- « rait en Allemagne aucune unité d'esprit, « pas de vie nationale, pas même de véri- « table prospérité ». Le docteur Rathenau, chef d'une des grandes Banques de Ber-

(1) Jules Huret : *Rhin et Westphalie*, p. 196.

lin, est tout aussi affirmatif. « Ce qui fait la « force de l'Allemagne, avouait-il à Huret, « c'est l'esprit de discipline, le sentiment « du devoir et des responsabilités, le res- « pect des autorités qui constituent la mo- « ralité de nos classes moyennes. » Il est logique que, sur cette foule docile, le « *Schutzmann* » — Agent de police, — à pied ou à cheval, exerce un empire indiscuté. Un mot de lui suffit à l'arrêter, à aiguiller le courant : « *Verboten* ». Il a probablement raison ce psychologue Berlinois, éminent professeur d'Université, qui affirme : « No- « tre prospérité et notre force sont venues « de notre subordination... elle est dans no- « tre nature : ... chez nous, l'obéissance rem- « place chez trop de gens, l'intelligence, « l'initiative, le jugement, le raisonne- « ment. » Le Français est plus personnel, l'Allemand plus objectif. Chez nous l'esprit d'indépendance va aux extrêmes ; ici, une habitude de se soumettre sans discussion qui va jusqu'à la passivité. Et pourtant ce

peuple, si obéissant dans le domaine matériel, garde une réelle liberté d'esprit, une mentalité très indépendante dans le domaine intellectuel; il est un peuple scientifique, un peuple de libre examen à qui l'enserrement de nos dogmes catholiques est odieux; ses Philosophes, ses Savants ne reculent devant aucune abstraction, aucune audace.

***

Les Tilleuls — « *Unter den Linden* », — ces Champs-Elysées de Berlin, d'un kilomètre de long, la belle promenade créée au XVIIe par le Grand Electeur, bordée de palais, d'hôtels, de brillants magasins, reste, avec la place de l'Opéra qui lui fait suite, le centre mondain et élégant. La porte de Brandebourg, évocation des Propylées, avec la masse touffue du Tiergarten qu'on devine au delà, lui sert de perspective, tandis que l'énorme statue de Frédéric-le-Grand s'impose à l'attention avec ses très belles figures allégoriques de la Force, la Justice, la Sa-

gesse, la Modération et les statues grandeur nature de plusieurs des célébrités Prussiennes contemporaines du Roi-Philosophe. On veut que je visite le Palais de l'Empereur Guillaume 1er, habituelle résidence de ce Souverain qui y est mort en 1888. Construit à cette époque de goût déplorable que nous stigmatisons en France du nom de Louis-Philippe, c'est un médiocre hôtel particulier que seul le souvenir de son hôte peut rendre intéressant aux Berlinois. Salons et galeries sont encombrées de souvenirs du fondateur de l'Empire; le Conservateur tient à m'ouvrir la chambre mortuaire, rigoureusement close, de Guillaume Ier. L'étroite pièce prend jour sur une courette, a pour toute perspective, à quelques mètres à peine, un grand mur crépi. L'étroit lit de fer de notre vainqueur de 1870 est converti en cénotaphe orné de plantes vertes et de couronnes. Et dans cette chambrette austère, d'une simplicité d'ascète, je ne veux me souvenir que de ce beau cri du Roi de Prusse, du futur Empe-

reur d'Allemagne, devant l'inutile héroïsme des nôtres : « Ah ! les braves gens ! »

L'Opéra et le Corps de Garde du Roi qui lui fait face, l'énorme masse de l'Arsenal, le Palais de l'Empereur Frédéric, sont de vastes monuments si corrects qu'aucune particularité ne frappe, aucun détail curieux ou amusant n'en reste à l'esprit. Le Sacristain de l'Eglise catholique de Sainte-Hedwige, derrière l'Opéra, m'explique, sans sourciller, que ce sanctuaire rappelle le Panthéon d'Agrippa. C'est en effet une construction en rotonde avec dôme, agrémentée même d'une lanterne ; là, s'arrête la ressemblance ! J'ai passé, en revanche, une journée délicieuse dans le château royal de Berlin. Mon interprète avait commis sans doute l'indiscrètion de dire que j'aurai l'honneur d'être le surlendemain l'hôte de l'Empereur à Potsdam ; un reporter que j'avais réussi à éviter au « Kaiserhof » est venu se poster à l'entrée de la demeure royale où le Conservateur m'attend pour me guider à tra-

vers les véritables labyrinthes de ce fort beau palais (1).

Le *Schlossbrücke* » — Pont du Château — m'arrête avec ses huit beaux groupes de marbre symbolisant la vie guerrière. Il y a vraiment de la vie, une expression intense dans La Victoire enseignant à l'enfant l'histoire des héros, Pallas apprenant les armes au jeune homme, armant le guerrier, La Victoire couronnant le vainqueur, relevant le guerrier blessé, Pallas l'excitant à de nouveaux combats, Iris conduisant à l'Olympe le guerrier mort les armes à la main.

Elle est grandiose cette place plantée en quinconce, le « *Lustgarten* », dont le Palais Royal occupe un des côtés, tandis que le Dôme, ce somptueux temple Renaissance, à peine achevé, nécropole des Hohen-

(1) Parmi les journaux berlinois, « le Das Deutsch Blatt » et le « Koniglich Privilegirte Berlinische Zeitung » ont bien voulu me consacrer des articles particulièrement bienveillants, dont j'ai à cœur de témoigner ma gratitude.

zollern, le monument de Guillaume 1er et le Vieux Musée encadrent ses autres faces.

Plongeant ses fondations dans les eaux de la Sprée, une partie du château a conservé son aspect Renaissance, érigé au XVe, modifié déjà au XVIe, ayant subi une tentative d'unification à la fin du XVIIe siècle, agrandi, remanié, au XVIIIe siècle, considérablement embelli encore par Guillaume II. En dépit de ses quatre étages, un peu « maison de rapport », sa façade de deux cents mètres sur l'Esplanade ne manque pas de caractère architectural. On m'a, je crois, pourtant, épargné la visite de quelques-unes des sept cents pièces que contient le château; mais celles que j'ai vues m'ont laissé l'impression que nul autre des Palais Royaux visités n'est entretenu, meublé, dans toutes ses parties avec plus de luxe et de confort.

L'aile sur la Sprée, avec sa grosse tour du « Grüner Hut », ses tourelles d'angle, la galerie de Néring et la partie qui lui fait

suite, ont gardé intact ce caractère si particulier de la Renaissance Allemande. L'intérieur a été « confortabilisé « pour les invités Impériaux avec le souci d'harmoniser le mobilier aux plafonds à poutrelles, aux cheminées à larges manteaux. Partout de moelleux tapis recouvrent le sol, cabinets de toilette et salles de bains ont été trouvés; mais les lits érigent leurs colonnes torses qui soutiennent les baldaquins ajourés, les fauteuils, l'ameublement tout entier, restent dans une note très homogène, offrant un exemple d'artistique modernisation aux demeures anciennes où l'on voit trop souvent bois dorés et laqués effrontément étalés sous une voûte gothique, la mignardise des « cabriolets » et des « bergères » Louis XV détonner sous les plafonds à caissons et à poutrelles qui les écrasent de leur mâle robustesse. Toute la partie du Palais habitée par la Famille Impériale, celle destinée aux Souverains Etrangers, est aussi magnifique d'ampleur et de décoration que somptueusement meu-

blée avec un scrupuleux respect des styles, une harmonisation des tentures, des moindres objets, tels les lustres et les bras de lumière électrique, un goût très sûr qui fait grand honneur à l'Architecte du Palais. Le salon intime de l'Impératrice, tendu de soie réséda, a un délicieux plafond : L'arrivée du Printemps qu'encadre des allégories représentant les principales vertus féminines. Aux murs 3 merveilleux Watteau, les plus beaux peut-être de la collection Prussienne, chefs-d'œuvre hors ligne du Maître. Un « hall » élégant lui fait suite, orné d'un jet d'eau au centre. Puis viennent la salle des Colonnes, celle des Rapports et le Cabinet de travail de l'Empereur, sévèrement meublé, aux murs tendus de cuirs sur lesquels se détache l'austérité de grands cadres en bois noir qu'emplissent des paysages Hollandais. Entre les fenêtres un admirable portrait de l'Impératrice. Devant une fenêtre, la table de travail sur laquelle se voient les statuettes en bronze du Grand Electeur et de Fré-

déric-le-Grand. Un peu plus loin, la salle à manger habituelle aux superbes Gobelins reposant sur le soubassement d'une boiserie sculptée et dorée du plus heureux effet décoratif.

Au deuxième étage, les appartements officiels s'étendent sur la plus grande partie du palais, offrant cette infinie succession de salles, presque toutes du plus somptueux décor XVIIIe, qu'on me nomme à mesure, Salle des Suisses, Salle du Roi, Chambre du Drap d'or, Chambre de l'Aigle Rouge, Salle des Chevaliers (Rittersaal) d'une splendide décoration rocaille, où s'étalent, sur un buffet, les plus admirables pièces de l'argenterie royale, la Salle de l'Aigle Noir, la Chambre de Velours-Rouge, l'ancienne Chapelle maintenant Salle où se tiennent ces fameux Chapitres des Ordres, où l'Empereur déploie, me dit-on, une science consommée de la mise en scène et de l'apparat ; puis la grande galerie de peinture où l'on dresse pour les ban-

quets une table de quatre cents couverts, la Galerie de la Salle Blanche tendue de cette si jolie série de nos Gobelins « Les Aventures de Don Quichotte » et enfin la fameuse « Salle Blanche » où ont lieu les ouvertures du Reichstag et du Landtag.

Elle tire son nom de la couleur des murs revêtus de marbre, surchargés de bronzes dorés et de son plafond décoré de sculptures et d'armoiries. Tous les Souverains de Prusse se dressent au long des murs,en statues d'un beau mouvement. Les deux trônes que j'ai vus dans la « Rittersaal » et dans la Salle du Chapitre des Ordres, sont drapés de velours rouge, décorés de l'Aigle noir de Prusse parce qu'ils sont, l'un et l'autre, ceux de la Monarchie Prussienne; celui qui s'érige somptueusement dans la Salle Blanche, est exclusivement orné, du sommet du dais aux plus basses draperies qui effleurent l'estrade, de brocart de soie jaune qui est la couleur Impériale. Ici, ne trône pas le Roi de Prusse, mais l'Empereur d'Allemagne, Chef

de la Confédération Germanique, qui préside, en cette qualité, dans cette salle, à l'ouverture des sessions du Reichstag, assemblée suprême de l'Empire.

La vaste chapelle qui fait suite, en forme de rotonde sommée d'une coupole, est de décoration aussi riche qu'une Eglise catholique. — L'autel en mosaïques précieuses est abrité par un baldaquin que soutiennent des colonnes d'albâtre Oriental monolythes que domine un ciboire orné de pierres précieuses.

La Bible est grande ouverte sur l'autel et l'on me montre au-dessus de la porte une grande croix de vermeil de la valeur d'un million de francs, paraît-il.

Sans doute, parce qu'elle est une jeune capitale, Berlin a voulu posséder vite autant de trésors artistiques que les villes les plus fameuses ont pu en réunir au cours des siècles. Les Musées et les collections d'Art y abondent : Vieux Musée, infiniment riche en chefs-d'œuvre de la sculpture et de

la peinture de toutes les époques et de toutes les écoles, Nouveau Musée contenant des collections Egyptiennes de premier ordre, Musée de Pergame où sont exposés les résultats des fouilles entreprises par la Prusse en Asie Mineure, Musée Frédéric destiné à recevoir une partie des richesses trop entassées du Vieux Musée, Galerie Nationale, immense collection de peinture et de sculpture Allemandes modernes, Musée Ethnographique, un des plus riches de l'Europe, Musée d'Art Industriel d'un puissant et très pratique intérêt, Musée Agricole, Musée d'Histoire Naturelle, Musée Hohenzollern, dans le joli château XVIIIe siècle de Monbijou, où sont conservés tous les souvenirs de la Maison Royale de Prusse, depuis le Grand Electeur, le Palais de l'Exposition qui abrite le Salon annuel des Beaux-Arts, bien d'autres encore. Cette multiplicité m'explique et justifie l'étonnement indigné de deux savants Allemands que je recevais l'an dernier, devant ma réflexion que je

n'aurais guère de Musées à étudier à Berlin. — « Mais, un mois ne vous suffirait pas à « en prendre une simple notion superfi- « cielle; nous avons à Berlin des Musées « *Kolossaux!* » — Convenons, de bonne foi, que, surtout depuis qu'elle est capitale de l'Empire, Berlin a su atteindre le niveau artistique de ses émules et que ses citoyens peuvent s'imprégner sur place des plus pures et des plus belles visions d'Art.

Il fait un temps si détestable, pluie, neige, aigre bise panachées, que je n'ai pas la moindre envie d'aller admirer « au clair de « lune », comme on me le conseille, la fameuse Place des Gendarmes, avec son monument de Schiller, les maisons qu'habitèrent Hoffmann, l'auteur des « Contes fantasti- « ques » et Henri Heine, le littérateur Francophile. C'est tout juste si une éclaircie me permet de voir, éclairés d'un pâle soleil, le Tiergarten, le beau parc Berlinois qui commence à la Porte de Brandebourg,

la Place Royale et sa Colonne de la Victoire, le Palais du Reichstag, sa Germania à cheval, son Saint-Georges, sous les traits de Bismarck, dominant la porte, sa salle des séances, sous le dôme, la fameuse allée de la Victoire, dont on a tant discuté les trente deux statues de Souverains Prussiens qu'y a érigées l'Empereur actuel. Je crois être encore dans le Tiergarten que je me trouve à Charlottenbourg, qu'aucune ligne de démarcation ne différencie de Berlin. Sa Manufacture fameuse de « Porcelaines de Berlin », dont les produits firent fureur en France, sous Louis XVI, son Eglise commémorative de Guillaume Ier et sa Salle des Gloires, le Château Royal, assez médiocre, bien inférieur au jardin qui l'entoure, le Mausolée de Guillaume Ier où parmi les statues royales, celle de la Reine Louise, cette Souveraine dont le rôle fut si méritoire et si vraiment grand vis-à-vis de Napoléon, vaudraient mieux que la visite écourtée et frileuse que je leur consacre.

C'est un autre aspect de Berlin, mais non moins intéressant que je contemple chaudement à l'aise, chaque soir, dans la mirifique salle à manger de mon hôtel du Kaiserhof. Ayons, tout d'abord, la reconnaissance de l'estomac! Le Maître d'hôtel, un natif de Vichy, m'y prépare laborieusement, délicatement, savamment, certaine bécasse au fumet, dont il fait flamber les os dans le cognac après les avoir dépouillés de leurs chairs qui mijottent sur la lampe à alcool, dans un bain de Bordeaux. Arrosée de vins du Rhin ou de la Moselle, la bécasse Berlinoise est un pur régal olympien!

Pour s'en délecter pleinement, il faut avoir, sous les yeux, l'attrayant spectacle qu'offre, à partir de dix heures du soir, la monumentale salle à manger du « Kaiserhof ». Les théâtres finissent de très bonne heure à Berlin; et, avant de se rendre à quelque réception officielle, ou tout simplement de rentrer chez elles, les plus grandes

dames et aussi celles, moins aristocratiques, mais tout aussi..... agréables à l'œil, d'un autre monde, viennent volontiers souper ici. Les tables sont prises d'assaut et c'est à chacune une ou plusieurs jolies femmes en toilette de soirée, tous diamants arborés, entourées d'un brillant escadron d'Officiers, du mince et fluet Sous-Lieutenant au grave et parfois obèse Lieutenant-Général, de pimpants cavaliers en habit, la boutonnière fleurie.

A la table voisine de la mienne vient s'asseoir fréquemment le grand Pontife du Socialisme Allemand, Bébel. Personne, parmi ses adeptes, n'oserait faire un crime à ce défenseur des revendications ouvrières, de savourer « les infâmes jouissances bourgeoises », de lamper, à la santé du peuple, je n'en veux pas douter, les crus choisis, peut-être même, de se délecter de la fameuse bécasse à la Berlinoise! Il est Duc, Prince, Margrave d'une armée de trois millions d'hommes qui lui obéissent au doigt et à

l'œil. En vain, dans son parti même, des concurrents ont tenté de renverser l'idole; chaque mot de lui est parole d'Evangile, par lui seul peut être réalisé le programme intégral du Socialisme : Laïcisation de l'Ecole et suppression de toute religion, Destruction de l'armée, Liberté complète du suffrage politique, Suppression de la Monarchie, Journée de huit heures, Augmentation des salaires, Abolition de tout impôt sur l'ouvrier. S'il se croit assuré de voir réaliser à bref délai cet idéal, le socialiste très convaincu de qui j'en tiens l'exposé, n'ose pas croire à la suppression, pratiquement possible de suite, du droit de propriété. Ce sera, me dit-il, l'œuvre d'après demain que d'asseoir les bases de la société parfaite. Et comme je m'étonne que ces doctrines aient pu recruter tant d'adeptes dans ce peuple Allemand si discipliné, si fortement hiérarchisé, mon homme, m'observe combien simple, facilement accessible aux plus obtus la doctrine qu'il préconise et conclut par cet-

te réflexion d'Anatole France : « La foule « demande des affirmations et non des preu- « ves. Les preuves la troublent et l'embar- « rassent. Elle est simple et ne comprend « que la simplicité. Il ne faut lui dire ni « comment ni de quelle manière, mais seule- « ment oui ou non. »

***

Ma première visite à Berlin a été pour l'éminent Ambassadeur de France, M. Jules Cambon, auprès de qui je trouvais toujours, à Madrid, accueil si cordialement bienveillant. On sort réconforté d'un entretien avec ce clair esprit qui appartient vraiment à cette élite méprisant « la piperie des mots », formulant sur les hommes et les événements une opinion toujours marquée au coin de ce haut bon sens qui fait de ce diplomate expérimenté, le prototype de nos belles qualités Françaises.

Ce qu'il pense des rapports Franco-Allemands, à travers des heurts récents et les

difficultés actuelles, il l'a dit très nettement au « Lokalanzeiger » :

« ...Il n'y a aucune raison de ne pas être « optimiste. Je suis et demeure convaincu « que l'Allemagne et la France sont appe- « lées à se rapprocher en vue de leur déve- « loppement politique et à contribuer ainsi « au progrès de la civilisation générale ».

Et, tandis que le Président Fallières voguait vers Revel, au moment même où quelques nuages semblaient mamelonner l'horizon Franco-Allemand, il déclarait à M. Sarraut, l'ancien Sous-Secrétaire d'Etat de Clémenceau :

« Nos relations avec l'Allemagne sont « aussi bonnes que nous pouvons le souhai- « ter..... je n'aperçois, pour le moment, au- « cun sujet d'inquiétude; car, non seule- « ment nous ne pratiquons pas, nous ne pra- « tiquerons jamais de politique agressive « vis à vis de l'Allemagne, mais encore nous « continuerons à lui démontrer, comme nous

« l'avons fait jusqu'ici, la loyauté de nos « intentions et de nos actes. »

M. Cambon souhaiterait me procurer l'honneur d'une audience Impériale. Guillaume II est rentré hier de voyage, repart dans deux ou trois jours pour quelque inauguration en Poméranie. C'est plutôt à Kiel, pendant le séjour qu'il y fait, lors des régates, que l'Empereur reçoit plus volontiers; à Berlin les audiences accordées sont rares et souvent indiquées à assez long délai.

J'hésite à faire faire une démarche, verrai à ma prochaine visite à l'Ambassade que M. Cambon veut bien aimablement fixer, dans quarante-huit heures, à son retour de Dresde où il va assister à une cérémonie officielle.

J'avais eu soin de m'annoncer chez Mme la Générale de Boehn, la Reine de l'an dernier des Jeux Floraux de Cologne, dont j'ai dit dans mes « Esquisses Rhénanes », l'origine Française, toute la séduisante bonne grâce de grande dame et de jolie femme. Son

mari, naguère Général de la Garde Impériale, est à présent Général Major Commandant de la ville de Berlin.

Je trouve remplis d'une élégante cohue les salons de l'hôtel du Commandement Militaire « Kommandantur », voisin du Palais de l'Empereur Frédéric. Chacun veut bien, en mon honneur, y parler Français; le Général lui-même, qui, pourtant, manie correctement notre langue, tient à s'excuser quand l'expression désirée ne lui vient pas assez vite aux lèvres.

Je dis, au cours de la conversation, mon hésitation à rechercher l'honneur d'une audience Impériale, les difficultés matérielles de circsonstances et de temps. Mme de Bœhn ne l'entend pas ainsi, proteste avec vivacité, m'assure de la nécessité de cette démarche qu'elle s'offre à me faciliter. Mon nom a été prononcé à l'Empereur qui a eu connaissance de mon livre sur l'Allemagne et me verra avec plaisir, assure-t-elle. Je ne

dois, à mon sens, être présenté à l'Empereur Allemand que par l'Ambassadeur de la République Française; je fais part de ces intentions bienveillantes à M. Cambon qui, au moment même de monter en wagon, m'écrit qu'il a adressé au Grand Maréchal de la Cour, Comte d'Eulembourg, une demande d'audience pour moi.

Le lendemain même, un fonctionnaire Impérial m'apporte au « Kaiserhof » une volumineuse enveloppe aux armes Impériales. Elle contient mieux et plus que l'audience que je n'espérais même pas à si bref délai :

« Par ordre de S. M. I. et R., le Grand
« Maréchal de la Cour et du Palais a l'hon-
« neur d'inviter Son Excellence le Duc de
« la Salle de Rochemaure à déjeuner le 18
« Décembre à 1 heure au Nouveau Palais
« près Potsdam.

« Cte d'Eulembourg »

« Pour le vêtement : Redingote — Deuil
« de Cour.

Pour les visiteurs de Berlin, prendre le train de 12 h. 10 partant de Berlin, Potsdam-Gare. Une voiture pour le Nouveau Palais sera à la station de Wildpark.

Une feuille imprimée jointe à l'invitation donne toutes les indications sur le deuil de Cour pour une Souveraine des Etats Confédérés récemment décédée. Vêtements, gants et cravate noirs.

Dans la soirée, une aimable lettre du Baron de Berckeim, Conseiller de l'Ambassade de France m'annonçait que l'Ambassade avait été avisée de l'honneur que daignait me faire l'Empereur.

Avant d'aborder Guillaume II, je veux me préciser le mécanisme de cet Empire dont il est le chef suprême, essayer de compren-

dre le fonctionnement parlementaire et législatif de cet amalgame de Royaumes, de Grands Duchés, de Villes libres, unis dans une cohésion effective et pourtant indépendants les uns des autres, dont le faisceau constitue l'Empire d'Allemagne.

***

Ils sont, à première vue, des plus complexes, les rouages essentiels de cet Empire déjà en germe dans l'acte du 8 Avril 1815, constitutif de la Confédération de l'Allemagne du Nord, définitivement établi, sur ses bases actuelles, aux jours douloureux de nos épreuves dernières :

Tandis qu'en nos palais, portant son pas vainqueur,
Le monarque allemand vit déjà dans la brume
Sur son casque de roi planer l'aigle empereur (1).

Les Etats du Sud se joignaient à ceux du Nord, l'Allemagne entière reconnaissait le

(1) A. Mellerio : *Poésies*.

titre Impérial que prit alors la Maison de Hohenzollern, lui confiait la direction réelle, bien que déguisée, des affaires de l'Empire.

Sans entrer dans les particularités touffues de la constitution de cet Etat Fédéral, rappelons que, dans sa forme actuelle, l'Empire Allemand se compose de l'association de vingt-six Etats qui en forment les éléments. Il comprend, au sens vrai des fédérations, deux parties distinctes : le Gouvernement Central et les Etats où ces derniers ont confié à une puissance plus haute que la leur propre, à une personnalité en dehors d'eux, la grandeur et la force de l'Union, ne vivant que par la bonne intelligence consentie des Puissances individuelles qui lui donnèrent naissance. Ainsi s'éclaire la pensée de M. Burger, qui examinant cette sorte de contrat bilatéral entre le Gouvernement et les éléments constitutifs de fédération, déclare :

« Ces fractions indépendantes en subs-
« tance ; et, qu'en définitive, aucune des

« deux ne peut être considérée comme l'or-
« gane de l'autre et que, par suite, aucune
« ne peut légalement supprimer l'autre »(1).

Cette puissance, placée au sommet de l'échelle hiérarchique, pourrait-on-dire, n'est pas, comme on pourrait le croire au premier abord, dévolue à un personnage quelconque de l'Empire, pas même au premier d'entre eux. Elle est l'apanage d'une entité, d'une réunion de pouvoirs individuels, propres, ce qui explique plus encore, peut-être, que cette abstraction ne peut vivre que par l'union intime des concours qui l'ont constituée, qu'elle ne survivrait pas à la mésentente ou à la dissolution de l'union qui l'a consentie.

Qu'est donc ce Bundesrat, cette Assemblée qui, au premier chef, incarne ainsi le Pouvoir Public? Dans son essence, il demeure la réunion de la totalité des Etats, ou, plus exactement, de leurs représentants.

(1) *Political-Science.*

Mais il appartient de souligner ici que cette collectivité implique bien l'idée de la participation à la puissance suprême de chacun d'eux, dont leurs Chefs ont reçu le dépôt, sans que la Constitution reconnaisse à ces Chefs ce droit, au lendemain de leur abdication ou d'un renversement possibles. En fait, ce sont les Chefs d'Etats eux-mêmes qui coopèrent à la puissance suprême, car les délégués qu'ils choisissent, sont investis par eux de leurs pouvoirs, ne relèvent que de leurs personnelles volontés. Chacun de ces plénipotentiaires apporte les instructions de son Maître, qui prend ainsi sa part proportionnelle et contributive à l'autorité suprême, sans aliéner la part d'indépendance qu'il conserve et qu'il met en commun.

Part proportionnelle, dis-je, car il est évident, que ce régime devait fatalement faire éclore la nécessité d'une répartition proportionnelle des voix, au sein du Bundesrat. Suivant l'importance des intérêts inhérents à chaque Etat, le ou les représentants de ce-

lui-ci, ont une plus ou moins grande influence, un coefficient qui multiplie toujours la valeur de leurs votes, quand le pays ayant droit à plusieurs délégués n'en choisit qu'un.

Je disais, au début de ce rapide aperçu, que la direction effective relevait peut-être plus particulièrement de la Prusse. On se rendra compte de cette opinion quand on se voit averti que ce seul royaume possède à lui seul 17 voix contre la Bavière 6, la Saxe et le Wurtemberg 4, Bade et Hesse 3, Mecklembourg et Brunswick 2; les autres Princes Souverains et les Villes libres n'en possédant qu'une chacun.

La présidence appartient de droit, par article de la Constitution, à la Prusse, et de façon nominale au Chancelier de l'Empire, qui doit être choisi de nationalité Prussienne ou revêtu de cette qualité.

Lorsque j'aurais ajouté que les acceptations ou les refus sont pris à la majorité simple, que la voix du Président (dévoué aux intérêts de la Prusse, cela va sans dire)

est prépondérante et que le Bundesrat délibère valablement, quel que soit le nombre des membres présents, un compte exact de la part de lion que s'est taillée la Prusse en naîtra plus clairement. Sans doute, à elle seule, elle ne peut être la « Directrice » ; mais ses 17 voix lui créent une position formidable que complète encore l'adjonction suivante : que tout projet d'amendement à la Constitution est rejeté si 14 voix lui font opposition ; la Prusse en a 17 !

Tel est, au sommet du Gouvernement, l'échelon sur lequel repose la puissance suprême du Bundesrat, qui assure ainsi le Gouvernement général, indépendamment des compétences spéciales qu'ont gardé divers Etats dans certains domaines où leur part d'indépendance est plus soustraite à la dépendance générale.

Il serait trop long de chercher à pénétrer ces réserves particulières. Notons seulement, en passant, que la Bavière, en plus de son administration militaire propre, garde le

monopole de ses Postes et de ses voies ferrées, que le Wurtemberg et les deux Duchés du Sud, s'affranchissent de l'impôt général sur les bières.

L'Empereur est investi du pouvoir exécutif et sa couronne impériale liée indissolublement à celle de la Prusse par la Constitution assure, à sa lignée successorale les mêmes prérogatives futures. A lui appartient la Présidence du Bundesrat, et le commandement suprême des forces militaires et navales de l'Empire. Mais, le pouvoir législatif et gouvernemental n'admet sa participation qu'en tant que roi de Prusse, membre de l'Empire, et par les délégués du royaume, à l'Assemblée.

Telle est la législation de l'Empire, dans ses caractéristiques essentielles.

Pourtant, la représentation populaire existe réellement, au Reischtag, dont la législature est de cinq ans. A partir de 25 ans, au bout d'une année de séjour, tout Allemand est éligible, exception faite seulement,

pour les Souverains déjà assis au Bundesrat, à raison d'un Député par 100.000 habitants ou fraction supérieure à 50.000.

Ce Reischtag discute la loi, la fait en collaboration avec le Bundesrat. Et néanmoins la position des deux Assemblées est et ne saurait être la même. Le dernier, revêtu d'un pouvoir souverain, de l'entière puissance, possède droit de sanction, et, par suite, droit de veto que ne diminue en rien son acceptation du projet devenu loi. La situation des deux Assemblées ne saurait donc être justement comparée à notre Chambre des Députés et au Sénat. Soit l'une ou l'autre des deux Assemblées Allemandes peut présenter des projets, auxquels il faut toujours la sanction de la Chambre Haute avec des prérogatives particulières et spéciales à celle-ci.

La loi votée, l'Empereur et, par lui, le Chancelier, ont le devoir de la publier aussitôt en fidèles représentants du Pouvoir Exécutif.

Ils serait oiseux de rechercher les attributions de ce Chancelier de l'Empire, l'importance de sa responsabilité en face de l'Empereur constitutionnellement irresponsable. Les Ordres de celui-ci ne sauraient donc le couvrir, et, quoique, en fait, représentant de sa personnalité, il est aussi détenteur d'un pouvoir conféré par vingt-cinq gouvernements particuliers.

Occupant le sommet de la hiérarchie administrative, ayant sous ses ordres tous les fonctionnaires qui lui doivent obéissance, les administrations et les départements des Affaires Etrangères, la Marine, les Chemins de fer, la Banque de l'Empire, la Trésorerie, la Justice, les Postes, sa qualité lui donne une influence et une importance qu'il doit apporter aux soins de l'Administration Impériale.

Ce mécanisme assez peu exactement connu en France fait, en définitive, de l'Empereur Allemand le Chef Exécutif des décisions souveraines du Bundesrat que les dix-sept

voix dont il dispose, en tant que Roi de Prusse, lui permettent d'espérer conformes à ses vues. Il le laisse, en revanche, sur le terrain militaire véritable Impérator, Chef suprême des Armées de terre et de mer de la Confédération Germanique.

IX

POTSDAM

POTSDAM

La mentalité de Guillaume II. — Ses opinions religieuses, pédagogiques, militaires, esthétiques. — Guillaume-le-Pacifique. — L'Empereur écrivain, dramaturge, peintre, dessinateur, architecte. — Art classique et art moderne. — Jules Simon et Guillaume II. — Le « Kaiser » officiel. — Une journée de l'Empereur. — Costumes et uniformes. — La Cour. les grands dignitaires et la Liste Civile. — S. M. l'Impératrice. — Un ménage modèle. —

Guillaume II et ses « Collègues » royaux. — M. de Schœn. — L'Empereur et Roi. — Déjeuner impérial. — Léon XIII et le Maroc. — Développement industriel Allemand et ses causes. — Le Socialisme. — Homme d'Etat Français. — Souhaits pacifiques. —

Potsdam, ses origines. — Le Nouvau Palais. — Sans-Souci; Frédéric et Voltaire. — Le Tombeau de l'Empereur Frédéric. — L'Eglise de la garnison. — Le vieux Palais. — Le cabinet des confidences. — Les voyages au XXe siècle. —

— « Quel est cet homme que nous ne « connaissons pas? se demande Jules Hu-

« ret dans ses magistrales études sur l'Alle-
« magne, d'une clairvoyance si intense,
« d'une sincérité si profonde.

« Avec ses sourcils froncés, sa moustache
« menaçante, l'expression impassible du
« reste de ses traits, il excita de tout temps
« la curiosité inquiète des Français. On n'a
« pas l'habitude de le considérer comme
« un homme ordinaire, de chair et de sang
« pareil à nous, une unité dans son pays,
« mais comme l'ennemi national, le despote
« ombrageux et fort, capable de déchaîner
« demain, selon son bon plaisir, des hordes
« casquées sur la France. » (1).

L'observateur averti qu'est Huret, lui qui a su extraire des archives les plus secrètes, des comptabilités commerciales les plus jalousement cachées, une documentation si étonnante de précision, constate qu'on ne sait rien de précis sur Guillaume II et, qu'à

(1) Jules Huret : *Rhin et Westphalie*, p. 471.

part ses harangues et ses lettres on n'a sur lui que des notations vagues ou fausses.

Un volume compact a été publié : les «*Kaiserreden* » reproduisant tous les discours, toasts, allocutions de l'Empereur Allemand, dont bon nombre ont été traduits par les divers biographes qui ont écrit sur le «*Kaiser*» dans notre langue.

Jules Hoche, dans son « Guillaume II intime », le Guillaume II inconnu, La vie de la Famille Impériale Allemande de Klausemann, toute une bibliothèque d'études sur lui, apporte des brassées d'anecdotes, une infinité d'appréciations souvent contradictoires des jugements plus contradictoires encore. Certains de nos humoristes, de nos caricaturistes ont peut-être oublié parfois que l'Empereur Allemand est le seul souverain Européen dont il sied à notre courtoisie de ne parler qu'avec réserve et sérieux. Que notre verve Gauloise s'exerce sur l'embonpoint d'Edouard VII, la haute et mince stature d'Alphonse XIII, ils sont

certainement les premiers à sourire de la charge. Plus de réserve nous sied vis-à-vis du petit-fils de l'Empereur Allemand proclamé en terre Française. On ne doit, ce semble, plaisanter qu'entre amis.

Convié, par l'Empereur, sur la présentation de l'Ambassadeur de la République Française, non pas seulement à une audience, mais à m'asseoir à la table Impériale, j'ai le naturel désir de me documenter quelque peu sur mon amphitryon,chercher à connaître quelque chose de sa mentalité, de ses opinions sur les divers sujets qui peuvent être effleurés dans une conversation. L'attitude politique de Guillaume II, ses gestes impériaux, au cours d'un règne déjà long, appartiennent à l'Histoire, ont été abondamment commentés par tous les journaux du globe; c'est l'homme privé, celui qui va me recevoir, qui m'intéresse, dont je souhaite connaître les théories religieuses, artistiques, littéraires, la vie familiale. La documentation la plus sûre me paraît être

d'extraire simplement de ses écrits, les opinions qu'il a émises. De tous les « demi-dieux » on assure invariablement que leurs productions ne nous parviennent que soigneusement revues et corrigées; même si cela est, il reste certain que l'Empereur ne se sera pas laissé bénévolement attribuer un éloge dithyrambique de l'Art moderne, par exemple, s'il est un fervent du classique. Tout ce que j'entends dire et la série coordonnée de ses actes, de ses affirmations, décèle surabondamment une personnalité qui s'affirme, a sûrement, alors surtout que la raison d'Etat n'est plus en jeu, ses antipathies et ses attirances.

D'aucuns ont fait un grief à Guillaume II de sa foi, qu'on sent profonde, dans le caractère religieux, quasi sacerdotal, de la mission d'un chef de peuple, lui ont reproché de s'affirmer en « *Oint* du Seigneur », en lieutenant de « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires », pour

prendre les paroles de Bossuet. C'est un piétiste, presque un mystique, a-t-on dit. Elles me paraissent simplement d'un croyant énergiquement convaincu, ces pages tout imprégnées de foi en Dieu :

— « Pour moi, il n'y a pas le moindre « doute, déclare-t-il, dans une lettre adressée à l'Amiral Hollman, que Dieu continue sans cesse à se révéler dans le genre « humain qu'il a créé... Plein d'amour paternel et d'intérêt pour ses créatures, il « suit le développement de l'humanité pour « la conduire et l'élever ; il se « révèle », tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre, dans un « sage, dans un prêtre, dans un roi, soit « chez les Païens, soit chez les Juifs, soit « chez les Chrétiens. Hammarabi était un « de ces inspirés, Moïse, Abraham, Homère, « Charlemagne, Luther, Shakespeare, « Goëthe, Kant, l'Empereur Guillaume-le-« Grand, furent les autres. Il les a choisis « et les a considérés comme dignes d'accom-

« plir, d'après sa volonté, des choses magni-
« fiques, impérissables, tant dans le domai-
« ne intellectuel que dans le domaine phy-
« sique. Que de fois mon grand-père m'a
« expressément affirmé qu'il n'était qu'un
« instrument dans la main du Seigneur.

« Je crois en Dieu, un et unique. Nous
« autres hommes, avons besoin, pour l'en-
« seigner, d'une forme et cela surtout à
« cause de nos enfants. Cette forme a été
« jusqu'ici l'Ancien Testament dans sa
« tradition millénaire. On ne saurait, du
« reste, fonder la religion sur la science.
« Elle a sa base dans le cœur de l'homme
« et résulte tout naturellement de son com-
« merce avec Dieu. »

Se trouvant le dimanche, 29 juillet 1900, à bord du « Hohenzollern », Guillaume, honorant la coutume qui veut que, sur tous les navires Allemands, un officier préside, en l'absence d'aumônier, le service religieux dominical, ouvrit la Bible et y lut ce passage

dont il fit le texte de son sermon : « Aussi « longtemps que Moïse élevait ses mains « vers le ciel, Israël vainquait ; mais sitôt « qu'il les laissait retomber, la victoire pas- « sait du côté d'Amalec ». — (Moïse, Livre II, Chap. XVII, Vers. 11).

A lire dans le « Kaiserreden », Recueil des discours Impériaux, la paraphrase que Guillaume II a faite de ce texte, il faut reconnaître qu'elle a de l'ampleur et de l'élévation de pensées, singulièrement appropriée à un auditoire militaire. Particulièrement éloquent quand il parle de « la sainte puissance de l'intercession pieuse », l'impérial prédicant s'écrie :

—« Le Dieu d'autrefois vit encore ; il rè- « gne toujours..... Des prières pieuses en- « tr'ouvrent sa main compatissante et elle « est pleine de bénédictions. Des prières ar- « dentes entr'ouvrent son cœur paternel et « ce cœur est plein d'amour. Oui, certes, des « prières sincères, ferventes font descendre

« du ciel Dieu en personne et le placent au
« milieu de nous.

« Il existe au haut des montagnes, dans
« des tours perdues, des cloches mystérieu-
« ses et solitaires qu'aucune main humaine
« n'a jamais mises en branle. Elles pendent,
« silencieuses et muettes dans le ciel enso-
« leillé. Mais, vienne la tempête, elles s'é-
« branlent, résonnent progressivement jus-
« qu'à ce que leur chant s'étende bien loin
« dans la vallée. Or, Dieu, le Seigneur, a
« placé dans tout cœur d'homme, la cloche
« de la prière. Sans doute, dans le calme
« ensoleillé d'une vie heureuse, elle demeu-
« re silencieuse et muette. Mais, sitôt que
« s'élève le vent de l'adversité, elle s'ébranle
« et retentit..... Le danger nous apprend à
« prier. Il doit en être de même au foyer na-
« tal. Le ciel s'assombrit, la guerre gronde à
« l'horizon : laissez s'ébranler la cloche de
« la prière..... Ne laissons pas passer un seul
« jour sans élever nos cœurs vers Dieu....
« L'éternité nous révélera la façon souve-

« raine dont agiront les prières cachées des « croyants et comment s'accomplit une fois « de plus la promesse biblique : « Implore- « moi dans le danger et je te sauverai. »

« Et c'est pourquoi je vous dis : Priez « avec ferveur et constance. Amen. »

Et l'Empereur termina son homélie par cette prière :

« Dieu tout puissant ! Père céleste bien- « aimé ! Dieu des armées ! Maître des ba- « tailles ! Nous élevons vers toi nos bras qui « implorent. Nous confions à ton cœur des « milliers de frères d'armes que toi-même « tu as appelés au combat. Sois l'armure « toute puissante qui protégera les poitri- « nes de nos fils. Assure à nos troupes des « victoires décisives. Sois leur soutien, leur « réconfort et guéris les blessures qu'ils au- « ront reçues pour le Roi et pour la Patrie. « Nous confions à ton cœur tous ceux que « tu as désignés pour succomber à l'enne- « mi. Prête-leur assistance à l'heure suprê-

« me et octroie-leur la paix éternelle. A ton « cœur aussi, nous confions notre peuple. « Daigne bénir, attirer, amplifier la sainte « ardeur dont nous sommes tous animés en « ce moment. Seigneur, notre Dieu! Nous « nous fions à toi. Dirige-nous dans le com- « bat. Nous nous glorifions de ton assis- « tance et c'est ton nom qu'arborent nos « étendards. Bénis-nous parce que nous te « sommes fidèles. Amen. »

Les incroyants trouvent ce langage stupéfiant dans la bouche d'un Empereur aussi moderne, disent-ils, qui n'ignore pas que: « les bras d'un peuple entier, dressés vers le ciel ne sauraient tenir cinq minutes contre une batterie de canons» (1) et concluent que l'Empereur agite, sans y croire: « les amulettes des superstitions ancestrales, la loque sacrée du drapeau, le fantôme bénisseur du Dieu-fétiche des batailles..... pour

(1) J. Hoche : *Guillaume II intime.*

hypnotiser cette jeune chair à canon. »

Cette supposition gratuite de manque de sincérité apparaît vraiment dénuée de base. Les actes publics de Guillaume II affichent, au contraire, la constante nécessité du sentiment religieux et son alliance étroite avec la fidélité monarchique. Il incline plutôt à s'affirmer, comme son grand-père, un instrument de la Providence, choisi par elle pour le gouvernement des peuples.

Il est logique avec ses principes lorsqu'il affirme la nécessité absolue de l'instruction religieuse, le devoir de l'Etat d'y pourvoir strictement. Ses vues pédagogiques sont loin d'être d'un rétrograde et l'hommage rendu à l'influence mondiale qu'a exercée la Révolution Française est curieux à recueillir des lèvres impériales. Le 4 décembre 1890, il expose devant la Conférence scolaire ses desiderata de réforme pédagogique :

— «..... La langue Allemande, affirme-t-il, « doit être cultivée au gymnase : Nous

« avons à former de jeunes Allemands et
« non pas des Grecs et des Romains. Il nous
« faut sortir de l'ornière... nous dégager de
« cette vieille culture des cloîtres et des
« Monastères du Moyen-Age où le Latin et
« le Grec tenaient lieu de tout.... je vais
« même jusqu'à dire, en ce qui concerne le
« Latin, qu'il nous trouble l'esprit à nous
« autres, Allemands, et qu'il nous fait per-
« dre un temps que nous aurions bien mieux
« fait de consacrer à l'étude de notre lan-
« gue nationale. Ce sont principalement les
« questions historiques, géographiques, tra-
« ditionnalistes qu'il convient d'étudier
« au point de vue national... Pourquoi nos
« jeunes gens sont-ils séduits par tant de
« nouveautés politiques? Pourquoi rencon-
« tre-t-on tant de soi-disant réformateurs
« universels aux idées si obscures et si con-
« fuses?...C'est parce que nos jeunes gens ne
« savent pas assez comment nos affaires se
« sont développées et comment notre si-
« tuation actuelle a ses racines dans la Ré-

« volution Française... Si nous avions ex-
« pliqué de façon claire à notre jeunesse les
« événements de la Révolution Française,ils
« auraient un tout autre aperçu des ques-
« tions présentes. C'est en 1789 que se trou-
« ve le nœud de cette troublante, de cette
« déconcertante attente des peuples, de
« cette folle espérance en un monde meil-
« leur que les Rois ne savent comment réa-
« liser.

« Ce que je reproche à nos écoles, c'est un
« surmenage excessif. Les carrières libéra-
« les sont encombrées. Nous sommes affligés
« d'un prolétariat nouveau,le prolétariat des
« candidats, ces candidats à la faim... Voilà
« le danger qui nous menace. C'est comme
« un parc d'irrigation qui, sursaturé par les
« nombreuses canalisations ne peut plus
« rien contenir.

« L'hygiène, les soins du corps, la pro-
« preté, l'aération des locaux ce sont des cho-
« ses également trop oubliées chez nous.

«.....Il y a des réformes à accomplir dans

« notre enseignement. Le siècle marche et « nous devons surveiller les pulsations de « notre temps et cet esprit nouveau qui « germe dans toutes les nations..... jusqu'ici « nous avons conduit nos jeunes gens des « Thermopyles à Cannes vers Rosbach et « Vionville. A l'avenir il faut partir de Se- « dan et de Gravelotte vers Leuthen et Ros- « bach pour aboutir à Mantinée et aux « Thermopyles. Voilà selon moi, le che- « min que nous devrions tracer à notre « jeunesse. »

Naturellement, cette sollicitude de l'éducation va, plus inquiète encore, de l'école à la caserne, cette base fondamentale de l'Empire. Apologistes et pamphlétaires s'accordent à reconnaître que la « sollicitude paternelle » de l'Empereur pour les soldats n'est pas un simple cliché. Dès son arrivée au pouvoir, il s'est occupé d'adoucir le sort par trop dur du simple soldat, dit Jules Hoche, dans son Guillaume II intime, s'in-

quiétant de la cuisine, donnant des ordres restrictifs concernant les punitions et les marches militaires trop pénibles. A lui revient paraît-il, l'initiative de la réforme du service de deux ans dont le vote nécessita, en 1893, une dissolution du Reichstag. En 1890, il écrit à son Ministre de la Guerre: « Dans une armée, chaque soldat doit être « traité avec justice, équité et bonté, parce « que c'est le plus sûr moyen d'obtenir de « lui le zèle et l'abnégation voulus, l'a- « mour et la confiance dans les chefs. » Récemment, à la veille de Noël, il disait à ses hussards de Potsdam:

— « Vous faites partie de la grande ar- « mée et de la grande famille dont le père « est le Roi et ici vous appartenez à une « famille plus étroite qui s'appelle le régi- « ment. Autant qu'il est en mon pouvoir, « je veux remplacer vos familles. J'ai pré- « paré votre Noël comme le fait un père de « famille pour ses enfants. »

Nos officiers, qui ont suivi les manœuvres

Allemandes, nos Attachés Militaires à Berlin m'ont eu dit que cette sollicitude pour le troupier était effective, constante, qu'aux manœuvres il paie de sa personne, restant des heures entières à cheval, sous un soleil ardent ou une pluie torrentielle.

Ses efforts pour enlever au recrutement des officiers son caractère exclusivement nobiliaire, restreindre le chiffre de fortune personnelle exigé des candidats, est indicateur, dans l'aristocratique Allemagne surtout, d'une mentalité consciente du grand souffle égalitaire qui vient des rives de la Seine jusqu'aux bords de la Sprée.

Dès le 29 mars 1890, il déclarait, dans une circulaire aux Généraux : « L'intellec-
« tualité croissante de notre peuple offre la
« possibilité d'élargir les cercles sociaux où
« se recrute notre corps d'officiers. La
« Noblesse de la naissance ne peut plus
« prétendre, de nos jours, au privilège ex-
« clusif de fournir les Officiers de notre

« armée. Mais la noblesse de sentiments
« qui toujours anima le corps des Officiers
« doit rester inaltérable et ceci n'est possi-
« ble que si nous recrutons nos Officiers
« dans les sphères où règne cette noblesse
« de sentiments. A côté des rejetons des
« souches aristocratiques du pays, à côté
« des fils de mes braves officiers et fonc-
« tionnaires qui, par tradition, représen-
« tent le noyau du corps des officiers, l'ave-
« nir de mon armée s'incarne aussi, au-
« jourd'hui, dans les fils de telles honora-
« bles familles bourgeoises où l'état mili-
« taire est en grand honneur, où le respect
« des traditions chrétiennes s'unit à l'amour
« du Roi et de la patrie. Je ne puis approu-
« ver les Colonels qui apportent au recru-
« tement des Officiers des vues personnel-
« les et rigides, ceux qui circonscrivent les
« connaissances exigibles dans des limites
« trop rigoureuses et subordonnent, par
« exemple, l'admission d'un jeune homme à
« la production exclusive d'un diplôme de

« bachelier. De même, je ne puis approu-
« ver que cette admission soit subordonnée
« à la justification d'un revenu mensuel
« trop élevé, risquant d'éloigner de l'armée
« des jeunes gens peu fortunés que leurs
« familles élevèrent pourtant en vue de la
« carrière militaire. — (1)

« J'estime que c'est une chose absolu-
« ment nuisible pour notre armée que cette
« majoration des revenus exigibles dans
« certains régiments d'Infanterie, majora-
« tion qui, dans la Cavalerie même et no-
« tamment dans la Garde a atteint des
« proportions telles qu'il est devenu pres-
« qu'impossible aux fils de propriétaires
« terriens d'entrer dans cette arme qui leur
« est chère.

« ...De même, je recommande aux Colo-
« nels de combattre la fastuosité qui se
« donne carrière dans des banquets par

(1) L'empereur fixe ainsi la mensualité à exiger des candidats-officiers : 45 marcks pour l'infanterie, 70 pour l'artillerie et 150 pour la cavalerie.

« trop répétés, l'habitude de présents coû-
« teux, un apparat outré dans les relations
« mondaines. — ...Les Généraux Comman-
« dants de Corps sont seuls tenus de repré-
« senter. »

Lorsqu'il a à discourir dans le milieu militaire, l'Empereur sait opportunément choisir ses sujets d'allocution, telle celle du premier janvier 1900, sur ce thème : « Quand « on veut décider quelque chose dans le « monde, la plume est inefficace si elle « n'est pas soutenue par l'épée. »

Il est particulièrement intéressant, pour nous autres Français, de rechercher comment cet Empereur si profondément préoccupé de son armée, base et rempart de son trône, juge notre relèvement depuis 1870, en quels termes il s'exprime sur l'armée Française. Rencontrant inopinément, dans un « mess » d'Officiers, en juin 1897, le neveu de notre Ambassadeur d'alors, le Lieute-

nant de Dragons de Noailles, Guillaume II lui déclare:

« Vous voyez, Monsieur, comme j'agis « avec mes Officiers; je partage leurs re- « pas, je cause avec eux de leurs aspira- « tions, de leurs déboires, je les connais « tous et tous savent que je m'intéresse à « eux... —

« Vous avez, dans votre pays, une très « belle armée... Votre Infanterie est admi- « rable; je pense, toutefois, que la mienne « ne lui est pas inférieure. Je ne puis, « malheureusement, en dire autant de mon « Artillerie; comme matériel, comme atte- « lage, l'Artillerie Française l'emporte sur « l'Artillerie Allemande; mais je ne dése- « père pas de réparer cette infériorité. Par « contre, ma Cavalerie vaut mieux que la « vôtre. Et pourtant, vous aviez un homme « dont les conseils, s'ils avaient été suivis, « vous auraient donné la première Cavale- « rie du monde: c'est le Général de Galli- « fet, dont Papa et Grand-Papa lui-même

« ont toujours admiré et appliqué les théo-
« ries. »

Les biographes qui reprochent le plus acerbement au « Kaiser » son amour de la mise en scène, affirment qu'il y a dans ces paroles, comme dans celles de son toast de 1896, au Général Bonnal suivant les manœuvres Allemandes, tout autre chose qu'une simple courtoisie de Souverain diplomate, qu'il est trop foncièrement loyal pour dire une chose qu'il ne pense pas. Ceux-là mêmes qui ont été le mieux à même de le connaître assurent qu'il a pour la France une sympathie secrète, instinctive, quelque chose comme l'attirance qu'exerce Paris, qu'à travers les événements cette sympathie s'est maintenue réfléchie, raisonnée. L'Universitaire Français qui fut pendant de longues années son professeur à Cassel, M. Aymé, cite cette déclaration, à lui faite par son élève qui devait être Guillaume II :

— « Que de prodiges les deux Nations
« réconciliées seraient en mesure d'accom-

« plir ! Elles deviendraient logiquement les « maîtresses de la terre... En mettant au « service de la justice et du progrès tous les « éléments dont elles disposent, elles fe- « raient avancer l'humanité à pas de géant « dans la voie de civilisation. Cette poli- « tique serait réellement plus profitable et « plus noble que celle de haine irréconcilia- « ble qui use sans utilité le meilleur de « notre puissance respective. »

« Rêve généreux de jeunesse, peut-on dire. Sa déclaration à Jules Simon, venu assister, en 1890, à Berlin, aux travaux du Congrès international de la protection du travail et convié à la table impériale, a plus de poids : « ...J'estime, disait l'Empereur à « l'homme d'Etat Français, qu'il est infini- « ment préférable pour moi d'adopter une « politique de douceur qu'une politique de « terreur..... je tiendrais pour un fou et « un malfaiteur celui qui entreprendrait « d'entraîner nos deux pays dans une « guerre. »

Que Guillaume II ait sérieusement voulu, cherché une entente, ou plus exactement, peut-être, une détente avec la France, cela ne saurait guère faire doute. Bismarck disait, en 1874, ainsi que nous l'apprennent « les Mémoires du Prince de Hohenloë, alors Ambassadeur à Paris (1) : « Nous voulons « la paix; mais si les Français poussaient « leurs armements, de façon à être prêts « dans cinq ans et qu'ils soient résolus à « nous attaquer au bout de ce temps, nous « leur déclarerons la guerre dans trois « ans. » et encore, à la même époque: « Nous n'avons rien à craindre de Gam- « betta; nous sommes toujours à hauteur « de la France, même d'une France forte. « Le danger c'est la coalition; or la Répu- « blique n'arrivera jamais à former une « coalition contre nous. ». — Guillaume II, arrivé au pouvoir, a eu à lutter contre le

(1) *Mémoires du prince de Hohenloë :* T. II. Paru en 1909.

« Parti Militaire » qui, à son avènement, avait espéré en lui « un sabre » et qui s'est trouvé en face « d'un Souverain ne « souhaitant que la paix, la poursuivant « avec obstination et fermeté, comme le but « essentiel de son règne » (1). — Jules Huret affirme qu'il aurait tenu, au printemps de 1904, le propos suivant : — « Guil- « laume 1er aura créé la grandeur et la puis- « sance de l'Allemagne. La destinée de mon « grand-père fut de faire, en même temps « que la guerre, l'unité de l'Allemagne. La « mienne sera, je l'espère, de créer des œu- « vres de paix. Je veux, ajouta-t-il grave- « ment, qu'on m'appelle un jour : Guillaume- « le Pacifique. Mais, s'ils savaient cela, nos « ennemis croiraient que l'Allemagne s'af- « faiblit et en profiteraient pour essayer de « l'attaquer. Aussi, l'armée doit-elle rester « forte et menaçante; et, c'est grâce à la « crainte qu'elle saura inspirer que l'Alle-

(1) *Guillaume II intime*, p. 213.

« magne édifiera sa suprématie commerciale
« et industrielle, but suprême de ma vie ».

A raisonner froidement, tout fait croire à la sincérité de cet amour de la paix chez Guillaume II; non pas par humanitarisme, mais parce que l'intérêt de l'Allemagne et celui même de la dynastie semblent l'exiger impérieusement. Qu'on imagine, si l'on ose, au cours d'une guerre Franco-Allemande, notre défaite la plus complète; l'Empereur et ses Conseillers seraient-ils assez fous, (le mot ne paraît pas trop fort), pour se coller au flanc la nouvelle ventouse d'une seconde annexion de provinces Françaises: Lorraine ou Franche-Comté! L'hypothèse opposée n'a rien, dans l'état actuel des forces respectives des deux Nations et de l'échiquier Européen, d'absolument improbable: qu'on suppose une défaite des armées Allemandes, l'envahissement de son territoire. Elle perd le fruit de ses précédentes conquêtes; les Hohenzollern, race Impériale qui n'a même pas atteint

son cinquantenaire, risquent de redevenir de simples Rois de Prusse; logiquement, l'Empereur Allemand ne doit courir l'immense risque d'une guerre grosse d'aléas et sans profits sérieux appréciables que s'il y est absolument contraint et forcé.

Elle paraît donc l'expression sincère d'une volonté sage et mûrie cette déclaration que relate un journaliste Anglais: (1) « Je n'ai « rien fait pour aggraver une situation qui « m'a été transmise et dont, jusqu'à présent, « je me suis contenté d'être le fidèle et res- « pectueux serviteur. Cependant, les Fran- « çais m'en veulent comme si j'avais fait « tout cela moi-même et ils rendent inutiles « tous mes efforts pour améliorer une situa- « tion dont l'amélioration aurait pour les « deux pays les plus heureuses conséquen- « ces. J'ai bien essayé de créer une action « commune pour les deux pays sur le terrain

(1) M. de Blowitz, relaté par J. Hoche *Guillaume II intime*, p. 238.

« industriel et commercial, sur le terrain « économique. Mais, les uns y ont répondu « avec le parti pris d'hommes incapables et « les autres avec les dispositions sympathi- « ques d'hommes intelligents mais qui n'ont « ni le courage ni l'autorité nécessaires pour « mener les choses à bonne fin. Dans ces con- « ditions, il faut laisser les choses suivre « leur cours régulier et compter sur le temps « pour amener des solutions que l'on ne peut « entrevoir à cette heure ».

Désireux, avant tout, de me faire une idée, la plus impartiale possible, de la mentalité de cet Empereur que je vais aborder, j'ai voulu rechercher, enregistrer, toutes ses déclarations pacifiques. N'est-on pas fondé à croire que ces aspirations conciliatrices sont devenues, depuis quelques années, terriblement caduques et que les violents incidents de jadis, tels celui Schœnebelé, qui nous mettaient, quasi à chaque instant, à deux doigts d'une rupture, étaient bien moins sympto-

matiques, à tout prendre, que l'attitude adoptée ces derniers temps? Guillaume II a subitement révélé à l'Europe stupéfaite que l'Allemagne avait des intérêts au Maroc! Personne ne s'en était douté jusque là et il est fort à croire que sans l'accord Anglo-Français du 8 Avril 1904, qui cimenta « l'Entente cordiale », chacun l'ignorerait encore! En même temps, le « Kaiser », enflant la voix, se déclarait, dans un toast au Roi de Saxe, prononcé à Dresde en Octobre, décidé à : « regarder dans le blanc des yeux qui-« conque se proposerait de se mettre en « travers de son chemin et de troubler l'Al-« lemagne dans la juste défense de ses inté-« rêts ».

Mais, je me laisse involontairement glisser sur le terrain politique, archiconnu qui est actuellement pour moi sans intérêt puisque tout me fait croire que je n'aurai pas à parler politique avec l'Empereur, n'y étant aucunement qualifié. Je préfère continuer

ma recherche des idées « *privées* » de Guillaume II en matière d'Art, me renseigner sur le « train-train » intime de sa vie journalière.

Je serais désolé de contrister ceux, fort nombreux de mes amis, qui applaudissent, avec plus de « *snobisme* », peut-être, que de conviction raisonnée, à toutes les hardiesses de l'Art moderne, uniquement parce que Moderne, anti-classique, que j'ai vu se pâmer devant le Balzac de Rodin, tandis que je le contemplais, effaré, cherchant inutilement à déchiffrer le mot de l'énigme posé par cette tentative qu'on m'assurait être un génial rébus !

Je sais, à n'en pas douter, que Guillaume II est encore plus « *pompier* » que moi ! Et c'est logique. Ce traditionnaliste convaincu, non ignorant du mouvement artistique moderne, très au courant des œuvres audacieuses exposées à la « *Sécession* », ce salon modern-style de Berlin, reste un amoureux fidèle de l'antique. J'ai entendu beaucoup

d'artistes et de critiques d'art juger sans bienveillance des préférences impériales. On reproche à l'Empereur de n'avoir jamais assisté à une représentation d'une pièce de Hauptmann, le dramaturge Berlinois ultra-moderne, d'avoir, en revanche, collaboré, peu ou prou, à celles du classique Wildenbruch, sollicité les conseils du peintre Knackfuss. Liebermann, peintre audacieux mais réputé, Max Klinger sculpteur hardi, Van de Velde, cet artiste que j'ai pu apprécier à Weimar, à la table de la Baronne de Gœben, ont vainement sollicité une commande de l'Etat. Guillaume II est exclusivement féru de la pompe correcte du classique qui cadre avec ses goûts, ne manque jamais, une occasion, paraît-il de conspuer l'Art moderne qu'il traite sans bienveillance. — « Il y a en lui « plusieurs artistes, assure son biographe « J. Hoche qui paraît être rien moins qu'un « thuriféraire, depuis le dessinateur et le « peintre jusqu'au dramaturge et au met- « teur en scène, en passant par le musicien ».

C'est en 1886 qu'il a débuté officiellement comme peintre au Salon de Berlin avec une Marine dont on a fort loué le grand navire de guerre occupé à des exercices de tir et les arrière-plans de montagnes neigeuses. On sait que sa mère peignait agréablement et que, depuis Frédéric-le-Grand qui a laissé nombre de toiles signées de lui, les Hohenzollern considérèrent volontiers la peinture comme un talent héréditaire.

Depuis, Guillaume II a abordé ce que nos « rapins » Montmartrois appellent irrévérencieusement « la grande machine symbolique à épate » avec un « Michael Allemand » et une composition intitulée « Peuples d'Europe veillez à vos biens les plus sacrés », traduction de l'appréhension du péril jaune. Que l'impérial pinceau ait été ou non aidé, fortifié de celui du peintre Allemand renommé Knackfuss, il paraît, m'a dit un ami, qui a vu le « *Deutsche Michel* » que l'archange, tel que l'a compris Guillaume, bardé de fer, la main droite sur son épée, l'autre sur son

bouclier et qui veille à la sécurité de l'Empire, a belle mine, justifie la légende inscrite à ses pieds : « Ni l'ami ni l'ennemi de personne » ou plus littéralement « ne plaire à quiconque, ne molester personne ».

On a prodigué les louanges les plus hyperboliques, comme aussi les critiques les plus acerbes à Guillaume II peintre, dessinateur, sculpteur et architecte, même, je crois, ou tout au moins inspirateur de maint groupes, maquettes de monuments, tel l'archange qui se dresse sur ce champ de bataille de Saint-Privat, dont la vaillance Française, hélas, trop souvent mal dirigée alors, fit le tombeau de la Garde Prussienne,et le clocher du Temple Evangélique de Jérusalem. A ces appréciations, difficilement impartiales dès qu'il s'agit d'un « amateur », et surtout d'un « amateur couronné », je préfère chercher les opinions esthétiques de l'Empereur Allemand, dans le discours qu'il adressa en Décembre 1901 aux sculpteurs conviés à un ban-

quet : — « Quelle est au juste la situation « de l'Art dans le Monde? Il prend ses ty- « pes dans la Nature, il puise directement « aux sources de notre mère à tous; et, elle « se meut cette Nature, en dépit de son ap- « parente et illimitée indépendance, elle se « meut, dis-je, selon des lois immuables dic- « tées par le Créateur lui-même et qui ne « peuvent être transgressées sans que l'évo- « lution du monde soit mise en péril. Il en « est de même pour l'Art, et l'on est pénétré « d'un sentiment analogue en présence du « reliquat magnifique des vieux âges clas- « siques; là aussi règne une loi éternelle « immuable, la loi de l'Esthétique. Cette « loi, les Anciens l'ont exprimée d'une ma- « nière si surprenante, si inimitable et dans « une forme si parfaite que nous, avec tou- « tes nos sensations modernes et tout notre « savoir-faire, nous sommes fiers si une œu- « vre particulièrement réussie nous vaut une « approbation de ce genre : Cela est pres- « qu'aussi bien que du temps des Romains;

« mais « *presque* » seulement ! Et c'est pour-
« quoi j'ai à cœur de vous dire ceci : la sculp-
« ture est restée pure en grande partie de
« toute tendance ou orientation soi-disant
« moderne ; elle demeure un art très élevé :
« maintenez-le à ce niveau, ne permettez pas
« au courant de l'opinion ni aux subtilités
« d'école de saper les bases solides sur les-
« quelles il repose.... Celui qui s'affranchit
« de la loi de la Beauté, du sentiment de
« l'Esthétique et de l'Harmonie, lesquels
« règnent au fond de tout cœur humain, en-
« core qu'il ne puisse toujours les exprimer,
« celui-là pèche contre les sources primor-
« diales de l'âme.

« L'Art doit concourir à l'éducation du
« peuple, il doit offrir aux sphères les plus
« humbles la possibilité après le dur labeur
« de renaître à l'idéal..... Mais quand
« l'Art, au contraire, s'efforce de nous mon-
« trer la misère sous un jour plus hideux
« encore qu'il ne l'est en réalité je dis que
« cet Art pèche contre le peuple lui-même ».

L'Empereur est bien franchement traditionnaliste et classique. Les audaces exacerbées des Impressionnistes, Symbolistes et de tous les Décadents ne sont pas du tout son fait.

Tout aussi classiques sont ses opinions en nature théâtrale que rapporte la Directrice de « La Fronde » :

—« Le théâtre, lui dit l'Empereur, n'est « pas seulement un puissant agent d'ins- « truction, de propagande, de moralisation, « ce doit être aussi de l'élégance, de la beau- « té, du rêve..... L'on n'en doit pas sortir « veule et découragé, avec le seul souvenir « des visions amères et décevantes, mais « meilleur, mais réconforté pour la lutte « et prêt à marcher plus gaiement vers cet « idéal auquel, quoi qu'on en dise, aspire « tout être humain. La vie se charge bien de « nous rappeler chaque jour les tristes réa- « lités! Les auteurs modernes qui, de plus « en plus, se complaisent à les évoquer sur

« la scène, font œuvre malsaine et dépri-
« mante.

« .....Le théâtre doit, lui aussi, contri-
« buer à la culture de l'âme et du caractère
« et à l'élévation des mœurs. C'est le devoir
« d'un monarque de se préoccuper du théâ-
« tre précisément parce qu'il peut devenir
« entre ses mains une force incalculable. »

Les opinions philosophiques et religieuses de l'Empereur, ses vues pédagogiques, ses sollicitudes militaires apparaissent sous un jour très net; ses préférences artistiques ressortent tout aussi précises. Quel est son sentiment vis-à-vis de notre Littérature et de notre langue. L'emploie-t-il sans gêne et avec facilité; quelle est la vie familiale du « Kaiser », de quels éléments, complexes, sans doute, se compose sa Cour où je vais être introduit? A ces questions multiples il faut chercher une réponse dans les témoignages dignes de foi et surtout dans les actes mêmes et les écrits de l'Empereur.

A son retour de Berlin, Jules Simon, ce fils de Royer Collard et de Victor Cousin, que sa philosophie éclectique, sa science de l'âme humaine et sa perception affinée, rendent un témoin singulièrement perspicace, écrivait dans la Revue de Paris de 1890 :

— « C'est un des traits caractéristiques « et originaux de l'esprit de l'Empereur, « qu'il embrasse tout ensemble les plus pe- « tites et les plus grandes choses. Il sait « d'avance ce que contiendront les rapports « de ses Ministres et de ses Camériers. »

« L'Empereur parle beaucoup, ajoute-t-il, « parce qu'il pense beaucoup et il vous con- « fie ses pensées sans vous connaître, parce « qu'il les confierait au besoin au monde en- « tier. » Le vieil homme d'Etat circonspect, l'austère Professeur de Sorbonne qu'était Jules Simon a vu l'Empereur tout jeune; son rigorisme bourgeois s'est étonné, sans doute, des qualités de séduction mondaine que chacun prête à Guillaume II.

Il constate ensuite que l'Empereur s'ex-

prime en Français avec aisance et correction et sans le moindre accent. — « Celui de nous « deux qui parlait le Français le plus pur, « c'était lui, affirme-t-il, car, j'ai bien un « peu, moi l'accent Breton, tandis que l'Em- « pereur parle comme un Parisien. ».

Au compliment que lui en fit l'Homme d'Etat Français, le Souverain répondit : « Ce « n'est pas étonnant; j'ai un ami qui a « été mon professeur pendant dix ans et « qui vient me voir encore de temps à autre. « C'est un Français et un puriste. »

Jules Simon remarque ensuite que l'Empereur était très au courant de notre Littérature contemporaine. « Une pareille uni- « versalité est presque invraisemblable et « pourtant il en est ainsi. Il est précisé- « ment de ces esprits qui ignorent les repos, « ne perdent jamais une minute, et s'assi- « milent toutes choses avec une stupéfiante « rapidité. »

« Son admiration, note-t-il encore, va à « Ohnet; il manifeste une violente antipa-

« thie pour Zola « à cause des détails immo-
« raux et orduriers dont il empoisonne ses
« œuvres.

Une Française peu suspecte de fanatisme royaliste: Mme M. Durand, Directrice de « La Fronde », reçue en 1902, par l'Empereur, au cours d'une représentation théâtrale à Wiesbaden, résume ainsi ses impressions:

—« L'Empereur n'est pas seulement le joli
« homme dont maints portraits ont, en
« France même, popularisé les traits; rien
« en lui n'est mièvre ou affecté. Le teint est
« hâlé, la moustache légendaire a, par cette
« soirée humide, des souplesses insoupçon-
« nées.... La physionomie est mâle, énergi-
« que, sévère même; mais cette sévérité se
« change en une douceur extrême quand
« sourit la bouche aux belles et larges dents,
« quand sourient les yeux clairs.

« L'Empereur parle un Français très pur.
« Ses expressions sont courtoises, galantes,
« et pourtant d'une grande simplicité. »

Tous les biographes de Guillaume II sont unanimes à vanter sa nature sentimentale, débonnaire, simple et familiale, le naturel sans apprêt avec lequel il parle de « sa femme » de « ses enfants », de même qu'en évoquant les mémoires de ses deux prédécesseurs, il dit sans emphase : « Papa et Grand-Papa ». Ils reconnaissent aussi qu'il est impossible d'apporter une majesté plus souveraine, une dignité plus consciente de son rôle, dans l'exercice des devoirs Impériaux de représentation.

C'est, paraît-il, dans la plus imposante et la plus pompeuse de ses fonctions annuelles qu'il faut voir Guillaume II, lorsqu'il préside, le 17 janvier de chaque année, le Chapitre des Chevaliers de l'Aigle Noir.

Cette majestueuse cérémonie déploie ses pompes bi-centenaires dans la « Rittersaal » — La salle des Chevaliers — du Palais de Berlin.

« Sur une estrade tapissée de velours

« rouge, dit M. Klaussmann, entouré des
« Chefs de sa Maison Civile et Militaire, des
« Ministres, des Chambellans, des Aides de
« Camp en grande tenue, et de tous les Che-
« valiers en costume de gala, l'Empereur,
« revêtu du manteau rouge, monte les de-
« grés du trône et se tient sur le devant, la
« tête découverte. Les Chevaliers qui doi-
« doivent être admis, sont conduits succes-
« sivement au pied du trône entre leurs
« deux parrains. Et, tandis que les trom-
« pettes sonnent, l'Empereur, avec une ma-
« jesté vraiment souveraine, passe, de ses
« mains, le collier autour du cou de chaque
« nouveau Chevalier et lui donne la consé-
« cration en l'embrassant ».

Dans les autres fêtes solennelles de la Cour : Réceptions du 1er Janvier, Fête du Couronnement, Anniversaire de naissance, le 27 janvier — « Gratulation-Cour », — Présentations — « Défilier-Cour », — où les femmes apparaissent dans leurs robes à

traîne de quatre à cinq mètres de longueur, qui atteignent facilement le prix de quarante mille francs et le dépassent même souvent (1), l'Empereur, infatigable, remplit son rôle avec une impeccable correction, gardant la hiératique attitude impériale sans trahir ennui ni fatigue.

Mais c'est dans la vie quotidienne, dans le labeur journalier qu'il faut suivre, me dit-on, Guillaume II, si on veut se rendre compte de son inégalable activité, du «brio» avec lequel il tient tête à ses fonctions si diverses, tant officielles que privées. Les personnages qui l'approchent de plus près, qui travaillent avec lui : Ministres d'Etat ou Aides de Camp m'ont tenu langage identique (2).

(1) J. Hoche : *Guillaume II intime.*

(2) Un ouvrage auquel J. Hoche a emprunté sa documentation Unser Kaiser (Zehn Jahre der Regierung Wilhems II) Herausgegeben von Georg W. Bruscensteim » confirme de tous points ce que m'ont dit les témoins journaliers de la vie de Guillaume II.

Levé dès six heures, l'Empereur sort à sept de son cabinet de toilette en petite tenue de Général Prussien. L'Empereur et l'Impératrice prennent en tête à tête le petit déjeuner (café, thé, œufs et viandes froides) dans le salon de l'Impératrice. Une demi-heure après, l'Empereur passe dans son cabinet de travail où l'attendent les Rapports Officiels. A neuf heures l'Impératrice vient chercher son mari pour une promenade en voiture ou à pied qui prend fin à dix heures. Grand Maréchal de la Cour, Chefs des Cabinets Civil, Militaire, Naval, Ministres, Secrétaires d'Etat sont introduits tour à tour, puis les audiences et réceptions se prolongent jusqu'à une heure. Deuxième déjeuner auquel sont parfois conviés quelques rares invités : Princes Allemands, Etrangers de marque. Trente minutes suffisent au maximum au couple Impérial, s'il est seul, pour ce repas. On me dit que, s'il a des invités, l'Empereur est le plus aimable et le plus exhubérant des amphitryons.

L'emploi de l'après-midi, réglé d'avance, ne rend à l'Empereur sa liberté qu'au dîner auquel un groupe d'invités est souvent convié. Puis viennent les familiers du « Theeabende » qui sont reçus dans la bibliothèque Impériale. Vers onze heures Leurs Majestés regagnent leurs appartements.

Très fidèle dans ses amitiés, l'Empereur retire difficilement sa confiance à qui il l'a donnée. Sa distinctive serait plutôt la justice que la bonté. Très dur à lui-même, il est difficilement affecté par les événements, même les plus tristes, qui se produisent autour de lui. On me dit encore que son amour de la justice est si profond qu'il le rend étranger à tout mouvement de clémence et que, même aux jours les plus heureux il ne songe jamais à célébrer ses joies, à la manière d'Auguste, par quelque acte de pardon.

Ceci n'est qu'un des petits côtés de l'existence impériale; mais on a tant parlé de la

prestesse de Guillaume II à changer de costume, à revêtir toujours celui qui est le plus conforme à la fonction qu'il remplit que j'ai la curiosité de m'enquérir de l'exactitude de cette habitude qui m'est pleinement confirmée.

Au cours de ses déplacements ou de ses visites à l'Etranger, l'Empereur s'est fait une règle de revêtir toujours l'uniforme adéquat au pays, à la situation, à la qualité de celui qu'il va visiter. M. Klaussmann nous apprend que sa garde-robe renferme les uniformes de tous les régiments de l'armée Prussienne, ainsi que ceux des Régiments Bavarois, Wurtembergeois, Saxons, Badois, Hessois, dont il est propriétaire et encore ceux des régiments dont il est Colonel honoraire en Autriche, Russie, Suède, Angleterre, Espagne, Italie, etc., sans préjudice de ceux des flottes Anglaise et Suédoise dont il est Amiral. A cette collection déjà belle s'ajoutent encore les uniformes Allemands

de toutes les tenues de Général et Amiral, les habits de chasse, les uniformes de yacht-clubs Anglais et Allemand dont il est membre et enfin tous les vêtements civils d'été et d'hiver, de sports.

Un seul vêtement, ajoute M. Klaussmann est introuvable dans les armoires impériales, c'est la robe de chambre et il en donne la preuve suivante :

Un fabricant Allemand qui ambitionnait le titre de fournisseur de la Cour s'étant avisé d'envoyer à l'Empereur une robe de chambre en brocart, elle lui fut retournée avec ces simples mots : « Les Hohenzollern ne portent pas de robes de chambre ».

Parmi tant d'uniformes, il en est deux que l'Empereur porte de préférence : celui des Hussards de la Garde, dont il était Colonel avant son avènement et celui des Gardes du Corps, tout blanc, avec des bottes montantes, le casque orné de l'Aigle aux ailes éployées. Il jette, par dessus, le grand manteau de velours rouge des Chevaliers de l'Aigle Noir.

Dans le même ordre d'idée concernant le côté matériel de l'existence des Souverains Allemands, on me dit que la Cour, très nombreuse et fort brillante comprend, au moins, quinze cents hauts fonctionnaires dont il me paraît amusant de noter, au moins, pour quelques-uns, le chiffre d'appointements.

Grands Maîtres et Grands Maréchaux de la Maison Impériale reçoivent, en sus du logement et des domestiques mis à leur disposition, trente mille marks. La Grande Maîtresse traitement égal, les Dames d'honneur six mille marks.

Les gages de la modesticité sont, en revanche, assez modestes. Les valets de chambre particuliers de l'Empereur touchent cent cinquante marks par mois, les autres quatre-vingts à cent. Les trois femme de chambre et les deux ouvrières au service de l'Impératrice deux marks par jour, les valets de pied cent-vingt par mois.

Et, pourtant, la Liste Civile de vingt millions est absorbée tout entière, laisse même un déficit. Guillaume II a dû demander un supplément, comme Empereur d'Allemagne, mieux traité pourtant que son oncle Edouard VII qui ne reçoit que douze millions, mais moins bien renté que François-Joseph avec ses vingt-quatre millions et le Tsar qui en touche quarante.

Ce ne sont pas, en tous cas, les vins fins et les liqueurs que boit l'Empereur qui grèvent son budget! Il s'abstient de tout alcool et la boisson qu'il absorbe, discrètement servie dans une bouteille à champagne, est une composition non fermentée, vierge de tout spiritueux.

L'Empereur est, me dit-on encore, fort « menasger », excellent administrateur de sa fortune privée qui est immense. Il est le plus grand propriétaire foncier de l'Empire avec ses cent mille hectares répartis en quatre-vingt-trois domaines et ses cinquante châteaux. Leur entretien lui paraît même

un peu lourd et il négocie la vente de plusieurs au Prince de Furstemberg et au Prince de Pless, second propriétaire foncier en importance, qui ne possède guère que soixante mille hectares, le pauvre homme!

Dans aucune des Cours où j'ai eu l'honneur d'être reçu, je n'ai entendu faire plus unanime et plus déférent éloge de la Souveraine. Pas une voix qui lui reproche de sortir de son rôle, tout de bienfaisance et de dévouement, de prêter jamais l'influence de son nom à aucune intrigue. Epouse toujours aimée, mère heureuse et fière de sa magnifique couronne maternelle, l'Impératrice se donne tout entière à ses devoirs familiaux, accomplissant avec bonne grâce et ponctualité toutes les obligations de son rôle officiel, sans cesse attentive à faciliter à l'Empereur sa tâche, à la lui rendre plus légère. Simple, sans ambition, ne tolérant autour d'elle aucune coterie, très pieuse, elle est tout entière aux œuvres religieuses ou de philantropie.

En vain on a cherché à découvrir à l'Empereur une vie extra-conjugale; les imaginations se sont inutilement donné carrière. On a cité des noms de théâtre. Un haut personnage, fort indépendant, en situation pour tout connaître, me dit, en termes presque identiques, ce qu'a écrit Jules Huret: « L'Empereur et l'Impératrice font un très « bon ménage, très uni et qui se suffit à lui-« même. Le mari a conservé pour sa femme « ses yeux d'amoureux, la trouve très belle « et très élégante. Six fils et une fille les « entourent. Deux sont déjà mariés et pè-« res de famille. »

Le « Kronprinz » n'échappe pas au sort habituel des « Présomptifs » auxquels les bruits de Cour attribuent goûts et tendances opposées à ceux du Souverain. On dit du Prince Impérial qu'agréable causeur, danseur émérite, il s'intéresse peu aux choses d'art, a l'horreur de la représentation, occupé surtout de l'Escadron des Gardes du Corps qu'il commande. Le cadet Eitel, évo-

que, au physique et au moral, son aïeul Guillaume Ier, le troisième Adalbert est destiné à la marine, le quatrième Auguste-Guillaume se rapprocherait davantage des goûts paternels, très épris de questions d'art; les deux derniers terminent leur éducation, soumis à une discipline absolument « à la Prussienne. »

***

Mon interprète, dont j'ai cru sage de ne me séparer qu'à la porte même du Palais Impérial, revient des guichets de la gare de Potsdam, à Berlin, où je l'ai envoyé prendre les billets; et, me rendant la pièce d'or que je lui avais remise : « Notre Empereur pense à tout, sait vraiment exercer l'hospitalité; un wagon est réservé pour Votre Excellence, dans le train spécial en partance indiquée par la lettre d'invitation » — « Mon Excellence » trouve le procédé des plus courtois et puisque mon Impérial amphitryon veut bien se faire mon hôte dès sa capitale, regardant distraitement la banlieue Berlinoise,

le paysage hivernal, je songe, pendant les trente kilomètres, vite franchis, qui séparent Berlin de Wildpark, la station la plus voisine du Nouveau Palais de Potsdam, à cet énigmatique « Kaiser » devant lequel je vais me trouver.

Somme toute, sa mentalité bien vivante, très accusée, donne à la personnalité de Guillaume II un haut relief caractéristique, au milieu des autres Souverains, comme les Constitutions de l'Empire en font un Monarque autre que ses augustes collègues constitutionnels. Non pas qu'il soit un autocrate, sans frein aucun à « son bon plaisir » ; de récents incidents ont montré, au contraire, que l'opinion Germanique voit dans la responsabilité Constitutionnelle du Chancelier et des Ministres de l'Empire toute autre chose qu'une formule ; mais il reste, libre de toutes entraves sur le terrain militaire, est bien vraiment l'Impérator de la Confédération.

Chez les autres Souverains d'Europe, la royauté est devenue, en notre vingtième siècle, une Magistrature plutôt civile, dont l'exercice est soumis à des lois, à des règles d'usage qui ne sauraient être transgressées sans troubles profonds. François-Joseph et le malheureux Carlos de Portugal l'ont su mieux que tous autres! Le roi constitutionnel peut bien déployer son initiative personnelle à rallier des amitiés à sa Nation, à éteindre les vieilles haines, à créer des liens d'harmonie entre peuples voisins. Mais, si on le voyait tendre à imposer sa volonté pour des risques de guerre, sans le concours de l'opinion de ses sujets, la Presse, le Parlement prendraient ombrage, les Ministres même le laisseraient, par leur démission, avancer seul dans cette périlleuse route.

La royauté de Guillaume II est une fonction surtout militaire. Il est Imperator, maître à discrétion de toutes les forces de terre et de mer, généralissime des armées Allemandes. Il est le maître de l'heure, maître

de la paix, maître de la guerre. Une aussi formidable puissance est, aux mains d'un sage, un gage de sécurité mondiale; mais quel sujet de perpétuelles alarmes ne deviendrait-elle pas entre celles d'un homme aux volontés fragiles!

L'arrêt du train coupe net mes réflexions; et, du compartiment voisin, un homme vient vers moi, qui veut bien se nommer lui-même: M. de Schoen, Ministre des Affaires Etrangères de l'Empire, ou, pour lui conserver son titre exact: *Staatssekretar des Auswârtigen Amts*. S. Exc. daigne aimablement me prendre sous son égide, me fait monter avec Elle dans une des voitures de la Cour qui attendent les invités de l'Empereur.

Si brève qu'ait été cette première causerie avec M. de Schœn, que j'ai eu l'honneur de revoir depuis, elle m'a permis de sentir combien fondée l'opinion du Corps diplomatique constatant qu'il est impossible de servir l'Empereur avec un dévouement plus éclairé

et d'apporter plus de délicate courtoisie dans ses rapports avec les Ambassades. M. Cambon ne serait pas, je crois, le dernier à s'associer à cet unanime hommage. Puisse l'honneur être réservé à M. de Schœn de solutionner, pour le plus grand bien de nos deux pays les délicates questions en jeu.

A peine le temps d'évoquer Paris que M. de Schœn a habité jadis, jeune Secrétaire à l'Ambassade d'Allemagne, de parler de quelques communes relations, l'équipage stoppe sous la marquise de la demeure Impériale.

L'impressionnante et si curieuse salle des coquillages rapidement franchie, trois grands salons traversés, nous trouvons réunies dans la pièce suivante une douzaine de personnes : Grand Maréchal de la Cour, Chambellans, Officiers, uniformes et redingotes panachés et quelques dames. M. de Schœn veut bien me présenter à chacun dont il prononce les noms trop rapidement pour que j'en puisse retenir aucun. Quelques

brèves minutes à échanger les banales formules d'usage et je suis invité à franchir la porte qu'un laquais ouvre toute grande. Mon œil va fouiller la pièce pour y chercher l'Empereur, aller droit à lui. Au seuil même, debout contre la fenêtre à laquelle il tourne le dos, S. M. I. et R. Guillaume II, Empereur d'Allemagne, Roi de Prusse, à qui M. de Schœn me présente, me tend la main.

Le profond salut réglementaire m'a donné le temps de dominer, non pas, à parler franc, mon émoi, mais ma surprise extrême! C'est qu'il est si parfaitement différent de ses portraits officiels, l'Empereur Allemand! Il est si peu, là, chez lui, ce « Capitan », dont on force la note dure et altière jusqu'à l'exagération outrée que viennent accentuer encore les légendaires moustaches! — Vraiment, peintres et photographes lui font tort! — Que sous la pourpre Impériale, il revête le masque que la gravure a popularisé, c'est possible; je ne peux dire que ce que j'ai vu.

Et, l'homme que mon regard enveloppe,

détaille discrètement est un jeune, grand seigneur affable, très souverain, aux yeux gais et francs, presque doux, à la bouche souriante sans effort. Rien de conventionnel, d'apprêté, une aristocratique simplicité de haute mine, très franche et par cela même très impressionnante, infiniment sympathique. En dépit de son uniforme, la petite tenue de Général Prussien, je crois, c'est un jeune Lieutenant, tant il garde toute la souplesse dans sa taille bien prise, sans trace aucune de la plus légère obésité. Le geste est vif, souple, sans brusquerie, le verbe clair, martelé, sans trace aucune de rudesse. Cette impression première de jeunesse me restera dominante, même lorsque j'aurai constaté que la cinquantaine, dont je viens, moi aussi, de doubler le cap, l'a légèrement marqué, d'ici, de là, de sa griffe. Comme nous tous, fils de la seconde moitié du XIXe siècle, il a évidemment perdu le velouté de teint de la prime jeunesse, les méplats s'accentuent et s'accu-

sent, les tempes disent, aux imperceptibles striures de la peau, que la moitié du chemin est parcourue. Les maxillaires un peu massifs, les pommettes un peu saillantes sont les caractéristiques les plus apparentes de l'origine Anglo-Saxonne, mais sans rien de cette largeur exagérée de la face assez fréquente chez le Germain. C'est, au demeurant, un élégant cavalier, qui ne semble pas avoir atteint la quarantaine.

Je remercie l'Empereur de l'honneur qu'il a daigné me faire, m'excuse de ne pouvoir me risquer à lui exprimer ma respectueuse gratitude dans l'idiome de son Empire. Il a un mot aimable pour la langue Française qu'il est tout naturel qu'il connaisse et vraiment, notre locution classique est ici de mise : « Qu'en termes galants, ces choses-là sont dites ».

L'Empereur parle impeccablement le Français du XVIIe siècle, sans nul effort, sans que la recherche du mot se trahisse,

ni qu'aucune liaison devienne jamais « dangereuse ».

S. M. veut bien m'exprimer son regret de ce que je vois Berlin sous un ciel bas et brumeux, par ce temps d'humidité glaciale, qui ne se prolonge que trop en Prusse et en particulier à Berlin. J'observe que la période de dépression atmosphérique est générale, que les nouvelles de France accusent le même temps détestable à Paris. — « Oh! votre « climat est bien différent, infiniment meil- « leur, plus régulier et plus doux; votre « immense ligne de côtes que réchauffent, « par endroits, les courants du « Gulf « Stream » vous font une température « moyenne, infiniment préférable ». — Combien le Philosophe antique avait raison d'assurer qu'il n'y a rien de pire qu'idées préconçues et préjugés! — Je serais tenté de supposer que l'Empereur, si occupé de cette marine Allemande qu'il a littéralement créée d'un coup de baguette magique et portée si vite à ce point étonnant

d'importance et de perfection, envie à la France cette magnifique ligne de côtes qui va de Calais à Bayonne, de Port-Vendres à Menton. Tout décèle, au contraire, qu'il n'y a dans son appréciation admirative que le désir aimable de parler élogieusement de son Pays à un Français à qui il veut manifestement être bienveillant. Entre temps, l'Impératrice est entrée; l'Empereur me conduit à Elle, veut bien me nommer avec un mot flatteur, en maître de maison attentionné qu'il entend être pour son invité.

Grande, élancée, gardant, sous ses cheveux qu'un doigt de poudre à la Maréchale blanchit sans doute, sa taille de toute jeune femme, un buste superbe, l'Impératrice reste, elle aussi, très jeune, souverainement élégante. Simplement gainée dans une robe de satin noir, peu ou point de bijoux, tout au plus, peut-être, au poignet, ai-je cru apercevoir,en lui baisant la main,ce bracelet-gourmette, inséparable rosaire de ses joies maternelles, qui porte échelonnées les miniatures

de ses sept enfants et dans un cœur, dissimulant le fermoir, le portrait de l'Empereur.

On m'a conté d'elle plusieurs traits qui montrent que la fille du Duc de Shlesswig-Holstein, dépossédé par la Prusse, a ceint, sans être hypnotisée par son éclat, le diadème Impérial. Ne disait-elle pas, en foulant les pétales de roses dont on avait jonché la porte de Brandebourg au jour de sa première entrée solennelle à Berlin : « Nous ne che-
« minerons pas peut-être toujours sur des
« roses; mais j'ai cette consolation : le Prin-
« ce Guillaume pense comme moi, je pense
« comme lui; nous sommes résolus à tout
« supporter en commun, de sorte que ce
« qui pourra survenir de plus lourd nous
« paraîtra léger. »

Et au moment où son mari accédait au trône « Je tremble à cette idée, nous étions si
« libres et si heureux; mon mari va avoir
« des responsabilités infiniment lourdes et
« il sera moins à moi. »

S. M. a pu me poser à peine quelques

questions sur mon séjour, l'an dernier, aux jeux Floraux de Cologne, mon voyage à travers l'Autriche-Hongrie, que le déjeuner est annoncé.

Suivant l'usage immuable de toutes les Cours, elle passe seule la première, suivie, dans l'ordre des préséances, de toutes les femmes présentes; puis, l'Empereur. Je me suis hâtivement effacé en un recul propice où le Grand Maréchal Comte d'Eulembourg me vient chercher. Mes souvenirs de la Cour d'Espagne et de celle de Lisbonne me rappellent que, partout, les plus hauts personnages désirent céder courtoisement le pas à l'étranger, invité de l'Empereur. Ce qui me « suffoque » et me fait reculer avec respectueuse fermeté, c'est, qu'à la porte, le Prince Auguste-Guillaume, un très grand beau garçon de vingt ans, celui, dit-on, qui a le plus hérité des goûts paternels, veut, absolument que je le précède! Protestations, dénégations et, finalement entrée la plus incommode du monde! J'ai paru céder, par

déférence, à l'insistance du Prince, mais en exécutant aussitôt un à droite, puis un demi tour par principes, lointain souvenir régimentaire, qui me permet de ne franchir le seuil qu'après S. A. I. et R. qui rit franchement de ma manœuvre! Le Grand Maréchal m'indique ma place à table à côté de l'Impératrice.

N'est-ce pas dans le livre de Jules Huret que j'ai lu: « L'Impératrice est une excellente femme dont l'intellect n'a rien de commun avec celui de son mari. Par exemple, elle n'a pas le don de la conversation. » L'honneur que j'ai eu d'être le voisin de table de S. M. I. et R. me permet une opinion toute opposée. S'exprimant très aisément en Français, S. M. a, au contraire, une conversation des plus intéressantes et des plus variées. Faut-il confesser que j'en ai, à la lettre « perdu le boire et le manger »! Entendons-nous. Aussitôt qu'il plaisait à S. M. de m'adresser la parole, j'interrompais mon consciencieux travail de mastication,

posais fourchette et couteau sur la belle assiette de Saxe, pour répondre à l'Impératrice, lui donner sur les œuvres Parisiennes de bienfaisance et de patronage auxquelles j'ai coopéré jadis des détails qui semblaient l'intéresser. Les valets entendent sans doute me montrer qu'ils ont l'œil aussi exercé, la main aussi prompte que leurs collègues Français, enlèvent prestement mon assiette, à laquelle parfois, je n'ai pas encore touché. Je me « rebiffe » tout net, pour certain quartier de venaison dont la sauce vineuse et confiturée me paraît symboliser délicieusement le « suaviter et fortiter » de la Sagesse. Le Menu rédigé en Allemand, écrit en caractères Allemands, est pour moi purs hiéroglyphes; j'en admire seulement le délicieux cartouche Louis XV, aux armes Impériales et des Shlesswigg-Holstein, où deux Amours joufflus soutiennent la couronne de l'Empire tandis qu'un troisième érige une palme qui vient joliment effleurer l'Aigle Allemand.

NOUVEAU PALAIS DE POTSDAM

MENU DU 18 DECEMBRE

DÉJEUNER ROYAL

Potage Julienne
Cabilleau au beurre
Tranche de cerf aux champignons
Poulets de Bruxelles
Fruits et Salade
Gâteau Moscovite
Beurre et Fromage
Dessert

En face de moi, l'Empereur en pleine lumière, entretient une conversation animée avec ses deux voisines. La figure est souriante, les yeux vifs, intelligents, gais. La main droite, où scintillent trois ou quatre bagues à pierres multicolores, souvenirs sans doute plus que bijoux de grand prix, souligne fréquemment la phrase et l'impression s'affirme d'un agréable causeur affable, qui ajoute, sans effort, en l'honneur de ses interlocu-

trices, une dépense voulue de bonne grâce à ses dons naturels d'attraction sympathique.

Mon autre voisine, une Princesse Allemande qui fait à Paris de fréquents séjours, m'excuse de la négliger ; j'ai pu admirer rapidement les merveilleux lambris de la pièce d'un XVIIIe très pur, qui n'ont pas dû être remaniés depuis la construction du palais. Sculptés en plein bois, recouverts d'une jolie patine d'or, des palmiers érigent leurs troncs grèles pannelant originalement les boiseries qu'égaient des peintures de Watteau, épanouissant jusque dans la corniche leurs palmes enchevêtrées. Tout comme chez nous, simples mortels, l'Impératrice consulte son mari du regard avant de se lever pour passer dans le salon voisin.

Je commence à y causer avec les invités Impériaux, tandis qu'on me donne un minuscule godet en or, aux émaux niellés infiniment délicats et précieux, vrai dé à coudre si différent de nos vastes tasses Françaises.

L'essence de moka chatouille agréablement les narines de son parfum; tout en le humant, avec quelque gourmandise, je le confesse, je me rapproche du Prince Auguste-Guillaume, quand le Grand Maréchal me prévient que l'Empereur m'appelle auprès de lui. Adieu moka, symbole des joies terrestres simplement entrevues trop souvent sans en pouvoir goûter les douceurs.

Dans l'angle d'une vaste pièce, l'Empereur debout auprès d'une table chargée de cigares guide mon choix, me tend l'allumoir enflammé. Aux premiers mots de S. M., je vois qu'Elle a été obligeamment renseignée sur mon filial dévouement à Léon XIII, Lui demande s'il Lui plaît d'entendre une appréciation sur sa personne que je tenais de la bouche du Pontife.

Je sollicitais, un soir, à l'aube crépusculaire « doppo l'Ave Maria », où Léon XIII égrenait son rosaire avec un de ses Chapelains la faveur de prendre congé de S. S. —

— « Vous n'êtes pas curieux de voir l'Em-

pereur d'Allemagne » me dit le Pape. — L'arrivée de Guillaume II était alors imminente et sa visite annoncée au Vatican. J'observais à S.S. que, moi, qui sollicitais si rarement, pendant mes séjours, l'honneur de faire du service auprès de Sa personne, il serait vraiment singulier de rechercher cette possibilité en pareille occurrence; et que, d'autre part, je ne me sentais aucune vocation à contempler en « badaud », de quelque poste d'observation, le défilé Impérial. Léon XIII avec son habituelle concision si lucide et si fine, émit quelques réflexions qu'il termina par ces mots: « Il paraît un homme de bonne volonté » — Pax hominibus bonnæ voluntatis. —

Le souvenir me revient de deux Cardinaux Allemands que j'ai bien connus: le Prince de Hohenlohë, ce cousin de l'Impératrice, qui tenait si bravement tête à Léon XIII, allant, prétend-on, jusqu'à offrir, dans un moment d'exaspération de « rendre son chapeau », l'Eminentissime Ledokowsky, cette

victime du « Kulturkampft » de Bismarck, resté pourtant si Germanophile, malgré la prison subie; je songe à l'idéale figure de ce saint aimable et si fin qu'est le Cardinal Gotti, Préfet de la Propagande, à qui la rumeur publique prétendait, lors du dernier Conclave, qu'allaient les vœux du « Kaiser ».

Nous sommes tout naturellement amenés à parler du successeur de Léon XIII, de la situation actuelle de l'Eglise. Je n'ai pas à me souvenir, dans ces notes, de ce qu'il a plu à l'Empereur de m'en dire. Il m'est, en revanche, très permis de me rappeler que cet Empereur Luthérien a une conscience très claire de ses droits et de ses devoirs, vis-à vis des confessions diverses professées dans ses Etats et que je comprends parfaitement ce que me disait de lui le cardinal Fischer, de Cologne, qui passe, à juste titre, pour le défenseur intrépide de la Sainte Eglise Romaine, en même temps que le plus loyal sujet du « Kaiser ».

Toujours et partout le rêve de Montalem-

bert « L'Eglise libre dans l'Etat libre » restera un rêve! Il est matériellement impossible qu'un Gouvernement, quelle que soit sa tonalité, religieuse, anti-religieuse ou a-religieuse, puisse se désintéresser du problème confessionnel, déclarer ignorer officiellement l'Eglise. La nôtre, cette illustre Eglise des Gaules, si vivante et si sainte, si savante et si homogène, jadis, est aujourd'hui sans statut légal, sans existence officielle. Son patrimoine d'un demi-milliard de fondations pieuses, reconstitué en un siècle, a disparu... Cela n'est rien encore « Plaie d'argent n'est pas mortelle ». Ce qui est plus inquiétant c'est la difficulté de son recrutement sacerdotal, l'obligation pour les pauvres Curés d' « éboursiller » sans cesse et toujours leurs paroissiens, de ne passer désormais, aux yeux de trop de nos paysans qu'après le garde-champêtre parce que pour nos populations « Etatistes » d'instinct, le Curé, qui n'émarge plus au budget, qui n'a plus d'existence légale, ne saurait être considéré hiérarchique-

ment comme l'égal de la Receveuse des Postes, de M. l'Instituteur,« à fortiori » de M. le Maire. Il faut se souvenir, heureusement, que la primitive Eglise n'avait pas non plus de statut légal et que saint Paul ne possédait d'autre titre officiel que celui de citoyen Romain, ce qui ne l'a pas empêché de conquérir le monde.

Ce qu'on appelait un peu solennellement « les entraves concordataires » est fini ; nos Evêques n'ont plus à redouter les foudres de « l'appel comme d'abus », nos Curés la suppression de traitement. En Allemagne, le moindre écart de langage sacerdotal est réprimé autrement durement que ne l'a jamais fait chez nous « *la Gueuse* » ; témoin ce malheureux prêtre Lorrain dont l'histoire est récente. (1)

(1) Julien de Narfon a raconté en novembre 1908, dans le *Figaro*, la disgrâce vraiment cruelle de l'abbé Mansuy, curé d'Ars-sur Moselle : « condamné d'abord à quinze jours de forteresse par un Tribunal Allemand, ensuite interdit et exilé, quoique curé inamovible, par l'évêque de Metz..... »

De parrain à filleul, la transition est facile, le nom d'Alphonse XIII, filleul de Léon XIII me vient aux lèvres et je dis à l'Empereur à quel point une phrase volontairement ambiguë du Roi-Catholique m'intrigua jadis une soirée tout entière!

C'était à l'aurore de l'accord Franco-Espagnol sur le Maroc. Chacun croyait bonnement que les deux peuples directement intéressés allaient réaliser de concert la pénétration pacifique. Dans le cabinet royal du Palais de Madrid, j'avais l'honneur de fumer des cigarettes avec le jeune Souverain si averti et déjà si conscient de son rôle. Un mot fort anodin de S. M. sur les imprescriptibles droits de sa Couronne que l'Europe entière était intéressée à faire respecter me fit songer à la possibilité d'une intervention Allemande, si peu probable, pourtant, alors, qu'un homme d'Etat Espagnol, chez qui je dînais le soir, me traita de visionnaire. Je ne goûtais pas depuis huit jours le charme preneur de Grenade et de

l'hospitalité fastueuse que j'y reçois chez un ami, que Guillaume II réalisait son fameux « raid », débarquait à Tanger ! Si je ne m'étais imposé de ne pas effleurer, de si loin que ce soit, la politique dans cet entretien je dirais à l'Empereur, le ton rogue, hargneux, sous sa politesse affectée d'un notable de Hambourg me disant entre Brême et Lubeck : « Nous irons ensemble au Maroc, la main dans la main, ou personne n'ira . » Cette action simultanée, répondis-je à mon homme, est bien le désir Français exprimé à Algésiras ; mais, la main dans la main me semble mal aisé ; la France n'en a que deux, elle en a tendu une à la Russie et de l'autre donne le « Shake hand » à l'Angleterre ! »

Je n'ai garde d'oublier que Mgr le Prince de Monaco a daigné me recevoir en audience à mon départ de Paris. Le Prince est fort lié d'amitié avec l'Empereur qui prend un intérêt particulier à ses savants travaux Océa-

nographiques; ils nous donnent matière à nous évader bien loin de toute question délicate, bien au-dessus de la Politique. Il me souvient qu'à propos de quelque racontar Parisien d'actualité, je rappelle à S. M. un mot qui a couru, je ne sais plus sur quelle « professional beauty » internationale et, amusés tous deux, nous rions de bon cœur. Ah! si quelque kodak fonctionnait à ce moment, on aurait l'image d'un Guillaume II qui a l'air moins que féroce!

L'Empereur veut bien me parler de Cologne, de ses jeux Floraux, des remarques, parfois non exemptes de certains préjugés, de mes « Esquisses Rhénanes ». Je lui dis mon étonnement admiratif et très sincère du « Kolossal » développement industriel de l'Allemagne dans ces trente dernières années, l'enviable organisation des usines que j'ai visitées. « Leur prospérité prend sa « source dans la « technique » mise partout « et toujours au service de la « pratique »,

« de cette contribution incessante de la « Science faisant bénéficier l'industrie de « la moindre de ses découvertes qui lui est « applicable. » Et l'Empereur me montre, en un exposé d'une clarté saisissante, comment du laboratoire où les Savants combinent des mélanges extraordinaires est sorti le talisman qui suscita l'industrie Germanique. Le laboratoire s'est vite développé, transformé en usine, et aujourd'hui, chaque groupe d'ateliers, de mines, de hauts fournaux se concentre autour d'un bâtiment où les « Docteurs à lunettes », les « Savants en *us* » surveillent alambics, creusets et fours électriques d'où sortiront un procédé nouveau, une simplification de main-d'œvre. Le savant et le fabricant se prêtent mutuel appui. Loin de se railler et de se mépriser, comme trop souvent chez nous, ils s'aident; et leur association élargit leur situation respective. Réduisant les frais généraux, maintenant les tarifs protecteurs, inondant l'univers de commis-voyageurs, veillant atten-

tivement à ne pas majorer les prix de peur de détacher la clientèle, d'éviter une diminution qui amoindrirait fatalement les salaires, les industriels Allemands disciplinés s'imposent la solidarité des syndicats pour tenter de draîner le commerce du globe. Ainsi, tandis que trop confiants dans notre supériorité acquise, nous nous laissions vivre, réfractaires aux nécessaires audâces,aux initiatives hardies, l'Allemand, « cet ancien contremaître devenu patron », comme l'appelle Jules Huret cherche d'un patient labeur, à substituer sa pénétration commerciale à l'ancienne influence de la civilisation méditerranéenne.

Le socialisme même prend ici un aspect logicien au lieu de la tournure emphatique et creuse du nôtre. Je dis à S. M. mon voisinage de table quasi-quotidien, au « Kaiserhof » avec le fameux Bébel, ce grand pontife du Socialisme Allemand qui, au Congrès de Munich, après la diatribe la plus violente

contre Guillaume II, osait déclarer : « Le « Monsieur qui nous gouverne est un ami « de la Cavalerie..... Si une guerre éclatait « demain nous aurions une débâcle militai- « re auprès de laquelle le Sedan des Fran- « çais ne serait que de l'enfantillage » — A la façon dont l'Empereur me parle de cette « plaie moderne » on sent que, si sa jeunesse connut quelques généreuses illusions, comme l'affirme M. Aymé, son Professeur de Cassel, l'exercice du pouvoir lui a montré que le péril, l'a fait l'irréconciliable ennemi du Socialisme.

— « Aucun jour de sa vie ne se passe, dit « un de ses biographes (1), sans qu'il y pen- « se. C'est cette pensée que reflètent tous ses « discours..... qui dicte ses harangues à ses « soldats, qui lui a fait ordonner, dans les « Eglises, des sermons contre les socialis- « tes. Le péril révolutionnaire est l'ennemi

(1) *L'empereur Guillaume II et la Révolution par en haut*, par Friedmann.

« que guette son œil toujours vigilant. » —

Peu désireux d'avoir à parler devant l'Empereur Allemand des doctrines Hervéistes et des théories de Jaurès sur la fraternité des peuples et le Maroc, je préfère écouter l'Empereur qui, plusieurs minutes encore me parle du Socialisme, comme il en parlait en 1902 aux ouvriers de Breslau à qui il disait : — « ..... Ils ont essayé de vous exciter « contre vos patrons, contre les autres clas- « ses, tandis qu'avec effronterie ils vous dé- « pouillaient, vous terrorisaient et vous as- « servissaient pour renforcer leur puissance, « non pour votre bien mais pour semer la « haine entre les classes..... Vous ne devez « plus avoir affaire à de tels individus, vous « ne devez plus vous laisser conduire par « eux » —

Il existe en Allemagne trois millions de socialistes obéissant, votant, avec un ensemble qui ne connaît pas de défaillances. En vain on a tenté d'ébranler chez eux la foi en Bébel. Tyran,quelque peu despotique ; il reste

le chef obéi de «*l'Arbeitpartei*» dont les Lieutenants attendent,dit-on,la mort pour s'émanciper, mais exécutent aveuglément les ordres.

Un scrupule me vient de ne pas savoir laisser à S. M. l'occasion de me donner congé. Les autres invités sont discrètement massés à distance respectueuse; j'ai conscience que de longs moments ont dû s'écouler depuis que j'ai l'honneur de ce tête à tête. L'Empereur lève tous mes doutes en reprenant la conversation que j'ai laissée tomber.

— « Connaissez-vous personnellement M. X. (ici le nom d'un homme d'Etat les plus en vue) ; j'ai eu avec lui un fort long entretien sur d'intéressantes questions très actuelles.»

— Je dis à S. M. que je connais de longue date ce Parlementaire de marque, dont le clair esprit, la souplesse diplomatique sont, de tous points, remarquables. Mis jadis en relations avec lui par le Prince Henri d'Orléans, il est également l'ami d'un Archevêque pour qui je n'ai jamais caché ma respectueuse affection. Toutes les fois que cet

homme d'Etat a exercé le pouvoir, il s'en est tiré avec honneur. Dernièrement encore, appelé à la tête d'un des Ministères les plus importants et dans des conjonctures particulièrement délicates, il y a rempli la tâche la plus patriotique, sans qu'il se trouvât en France une voix, même parmi les pires irréconciliables du régime actuel, pour ne pas rendre hommage à son clairvoyant et patriotique labeur. Je tiens de la propre bouche de ce Ministre de hier et de demain qu'au cours de son fort long entretien avec l'Empereur Allemand, Guillaume II l'a laissé parler avec entière franchise des questions les plus épineuses pour les deux pays.

Ce que j'aurais garde d'oublier et de ne pas dire, c'est le tact parfait, les termes pleins de correction et de mesure dont s'est servi l'Empereur en parlant de plusieurs de nos Présidents, de nos personnalités politiques de premier plan. Et, tandis que j'écoute S. M., la conviction s'affirme dans ma conscience qu'il est des questions qui doi-

vent rester réservées, que la fierté Française n'entend pas oublier et dont la désirable solution reste le secret de l'avenir; mais il me paraît impossible que deux Nations, conversant loyalement, sans arrière-pensée, sur des questions qui les divisent et où, somme toute, leur avenir économique et commercial, encore moins le souci de leur intégrité, ne sont pas en jeu, ne puissent arriver, grâce à des intermédiaires tels que Mrs de Schœn et Cambon, à une satisfaisante entente (1).

La conversation reprend et l'Empereur me parle du Duc de Rohan, de M. de Ségur et de quelques autres touristes Français rencontrés à Kiel ou au cours d'une croisière dans un fiord de Norvège. Le Comte d'Eulenbourg vient parler à S. M. qui me dit:

(1) Au cours de l'impression de ces notes, ce souhait s'est réalisé: depuis février 1909, l'entente franco-allemande sur le Maroc est un fait accompli. Le protocole en a été signé par MM. de Schœn et Cambon.

« L'heure de votre train est venue; ne visitez pas Berlin par ce vilain temps; revenez-nous au printemps, quand « Les Tilleuls » sont en fleurs; j'aurai grand plaisir de vous revoir » — Et l'Empereur dit un mot aimable à chacun des partants, qui doivent me maudire, « in petto », d'avoir involontairement accaparé « le Soleil », me tend encore la main au moment où je prends définitivement congé.

M. de Schœn veut bien m'offrir de faire route ensemble jusqu'à Berlin; je le souhaiterais fort, mais n'ai-je pas une occasion unique, sortant de la table impériale, véhiculé par un coupé de la Cour, de visiter, comme je ne le pourrai jamais, les Palais de Potsdam et celui de Sans-Souci. M. de Schœn convient que c'est là de l'esprit pratique! il dit un mot à un haut fonctionnaire qui se trouve là à point nommé; et, tandis qu'il regagne la Wilhemstrasse, je commence, guidé par le Conservateur en personne, la visite des trois Palais de Potsdam.

*
* *

Pauvre village inconnu jusqu'au XVIIe siècle, Potsdam, — (Potsdemp-Sous les Chênes) — le Versailles de la Prusse, doit tout au Grand Electeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume Ier, qui, séduit par ses ombrages et ses lacs, y fit construire un château autour duquel prit naissance une ville, aux larges rues droites, qui compte aujourd'hui soixante mille habitants, est le siège du Gouvernement de la Province de Brandebourg et résidence impériale.

Frédéric-le-Grand, qui fit de Potsdam sa résidence presque exclusive, après avoir remanié le château royal existant, construit celui de Sans-Souci, fit ériger, de 1763 à 1769, les « Nouveaux Palais de Potsdam », dont je suis l'hôte, dans l'unique but, prétend-on, de montrer à ses ennemis que la fameuse guerre de Sept ans, terminée enfin par la paix d'Hubertsburg, n'avait causé aucun embarras aux finances Prussiennes.

Composée d'un corps de bâtiment flan-

qué de quatre ailes, la façade du « Nouveau Palais » ne mesure pas moins de deux cent-trente mètres. Vraiment, le Grand Frédéric a été ici trop prodigue. Il eût été heureusement inspiré de faire quelques économies sur les douze millions de francs dépensés à cette bâtisse, en supprimant moitié des trop nombreuses statues qui surchargent l'ornementation, règnent le long des frises, surplombent corniches et frontons, peuplent jusqu'aux plate-bandes, et aux allées du parc. Cet édifice, d'ailleurs superbe, gagnerait aussi à être débarrassé de son dôme central, lourde calotte sur laquelle trois femmes qui ne seraient autres, dit-on, que les Impératrices Marie-Thérèse d'Autriche, Elisabeth de Russie, et..... la Pompadour, soutiennent une colossale couronne royale.

Je revois à l'aise cette curieuse salle des coquillages — « Muschelsaal », — dont les murs scintillent d'améthystes, grenats, opales agates, cristaux de roche, topazes, onyx,

nacre, habilement incrustés dans les murs rocailleux qui en font la grotte enchantée de quelque Elsa attendant Lohengrin.

Et pour ajouter à l'illusion, dans l'épaisseur des murs, s'ouvrent des retraites toutes tapissées de coquillages; des voûtes pendent des stalactites; vrai décor féérique, quand, des quinze lustres de cristal, jaillissent des flots de lumière, avivant les jeux de cette multitude de pierres fines.

L'aile opposée à celle où j'ai été reçu, garde intacts les appartements du Grand Frédéric. Quelle rare jouissance que cette lente promenade à travers une enfilade de salons du plus riche XVIIIe, aux délicieuses boiseries rivales de Versailles et de Munich, dont les ors pâlis mettent en un discret relief les lacis des délicates sculptures rocaille, s'harmonisent si bien avec les admirables meubles qui y sont pieusement conservés, inestimables trésors d'art. Une galerie de musique est un vrai chef-d'œuvre de bon goût

avec ses arcades que garnissent des glaces faisant perspective fuyante. De délicats rinceaux, des motifs « d'un galant achevé », aussi fin que des bronzes, les enjolivent délicieusement. D'autres salons encore, aussi riches,mais dont l'argenture, jetée à profusion, effarouche un peu,précèdent la chambre de Frédéric le Grand,ce Louis XIV de Potsdam.

La ravissante bibliothèque entresolée qui lui fait suite, la grande galerie qui double les salons, aux murs revêtus d'armoires de formes tourmentées, pleines de livres aux inappréciables reliures anciennes, où je cherche vainement un volume qui ne soit pas Français, conduisent, à travers l'immense salle à manger de gala, aussi somptueusement décorée que les salons, au grand escalier à revêtement de marbre jaune.

A l'étage supérieur, même splendeur, même décor XVIIIe. Chambres et salons se succèdent jusqu'à un ravissant théâtre-bonbonnière, où fut représentée en 1841, me dit-on, l'Antigone de Sophocle avec la musique de

Mendelssohn. La grande galerie - salle - de-concert précède l'immense salle de bal qui occupe le centre du palais. Revêtue de marbre, avec son plafond, où Vanloo a peint les Dieux réunis pour recevoir Ganymède, sa vue incomparable sur le parc, où l'œil suit à l'infini l'allée centrale bordée de profondes futaies centenaires, cette « Salle de marbre» est certainement une de celles dont les proportions grandioses et harmonieuses ont le plus excité ma très franche admiration.

Ai-je visité les deux cents pièces que contient le Palais? Je serai fort en peine de le dire! Dans une chambre, la tenture en superbe « Dauphine » de Lyon, fond bleu pâle, lamée d'argent, aux bouquets de fleurs multicolores surtissés, m'arrête particulièrement. Elle est identique à une des robes d'une de mes aïeules,contemporaine de Louis-le-Bienaimé, que j'aime à voir porter à ma femme qui l'a faite moderniser à son usage.

Ce qui arrête, à chaque pas, dans ces belles salles, à la décoration si variée dans son

unité, ce sont les admirables tableaux de notre Ecole Française du XVIIIe; Watteau, Lancret, Péter, Chardin, sont représentés ici par leurs plus beaux chefs-d'œuvre, sans parler de Vanloo et de toiles de premier ordre de Rubens et du Guide. On ignore vraiment à quel degré de fini, de chatoyant, ont atteint nos Maîtres Français de cette galante époque, tant qu'on n'a pas admiré leurs œuvres maîtresses réunies dans les trois palais de Potsdam où le Roi de Prusse les collectionnait à grands frais. Médise qui voudra du conventionnel des bergères, de la mièvrerie trop cherchée des galants Némorins, de leurs houlettes enrubannées, de leurs moutons trop frisés, elle a écrit les plus séduisantes, sinon les plus fortes pages de l'Art, cette Ecole qui a produit « L'Embarquement pour Cythère », « La Cruche cassée » et cent autres chefs-d'œuvres.

Frédéric-le-Grand se promenant avec le Marquis d'Argens, sur la terrasse où devait

s'élever une nouvelle construction, lui montra un caveau funéraire qu'il y avait fait creuser pour sa sépulture : — « Quand je « serai là, fit-il, je serai *Sans souci* ». — De là le nom du nouveau château, Trianon de ce Versailles.

C'est de 1745 à 1747 que le Roi fit élever ce bâtiment à un seul étage, de cent mètres de long, qui devint sa résidence favorite et où il est mort en 1786. Tandis que le coupé Impérial m'y conduit, j'admire la prestance des hommes de livrée, déjà remarquée à la gare. Le cocher a toute la rotondité voulue pour que sa masse fasse contrepoids à l'ardeur des chevaux qu'il mène avec une « maestria » remarquable ; les valets de pied, soigneusement choisis, sans doute, sont tous extraordinaires de stature. Celui qui m'ouvre la portière doit avoir six pieds ! En dépit de mes 1 m. 88, je dois lui parler de bas en haut, pour lui donner un ordre !

Six terrasses superposées coupent le flanc de la colline, sur laquelle est posé le

château dominant la fameuse allée droite qui le relie à la Porte de Brandebourg. Le Conservateur a soin de me montrer, dissimulé par la colonnade Corinthienne en hémicycle, couvert de lierre, le moulin fameux dont le Roi ne put déloger le meunier. Plus heureux que son aïeul, Frédéric-Guillaume IV a réussi à l'acheter enfin ; mais s'est bien gardé de le faire abattre.

Le vestibule à colonnes ouvre sur cette fameuse salle à manger ovale, mélange de Grec et de rocaille où Frédéric réunissait à sa table Voltaire, les Philosophes, les Savants qu'il attirait auprès de lui. Il faut traverser le salon d'audience, la salle de concert, le cabinet de travail que lambrissent d'admirables boiseries de l'époque, pour atteindre la chambre de Frédéric. Une profusion de Watteau, de Peter, de Lancret décorent les murs. On me montre, au plafond, une araignée que le Roi y fit peindre en mémoire de celle qui lui sauva la vie. Frédéric allait absorber son chocolat matinal.

quand une araignée se laissa choir dans la tasse, empêchant le Roi de boire. Le chocolat avait été empoisonné par un valet; le Roi échappa, grâce à l'araignée, à une mort certaine.

Sa chambre mortuaire a été respectée avec son lit à balustrade, ses fauteuils aux soieries fanées, sa table de travail laquée à filets d'or, dont le velours usé porte la trace d'un morceau qu'en détacha de sa main Napoléon. Un étroit corridor contournant l'alcôve conduit à la plus délicieuse petite bibliothèque qu'on puisse rêver avec ses lambris de cèdre, enrichis de merveilleux bronzes dorés.

Une série de chambre occupe l'aile opposée dont la plus reculée, celle de Voltaire, a de curieuses boiseries surchargées de fruits, de fleurs, de singes, de perroquets, de cigognes, en haut relief, qu'accentue encore la peinture polychrome qui les décore. Cette ménagerie répandue sur les murs ne ferait que traduire l'acerbe critique de Frédéric, cause de sa brouille avec le Philosophe de

Ferney. A en croire la légende, Voltaire était ici d'un tel sans gêne, qu'à la table royale, il bourrait ses poches de fruits, allait jusqu'à vendre la provision de chandelles mise à sa disposition par l'Intendant du Palais, à qui il en réclamait sans cesse. Le Roi, furieux du procédé, le conduisit, à son premier retour, à Sans Souci, dans son habituelle chambre remaniée; et, lui montrant les nouvelles boiseries: « Vous êtes bavard « comme un perroquet, voleur, spirituel et « méchant comme un singe, et malgré tout « vous me revenez avec la fidélité des cigo- « gnes ». Il n'y a pas jusqu'à la corbeille à papiers dont les anses ne soient faites de deux singes grignottant des fruits. Le service de toilette en porcelaine de Berlin confectionné exprès pour Voltaire, laisse rêveur par ses proportions minuscules et paraît indiquer que le « Prince des Philosophes » ne connaissait guère les joies hygiéniques des abondantes ablutions!

C'était un philosophe, lui aussi, un esprit

de haute culture, me disent tous ceux qui l'ont connu, cet Empereur Frédéric, père de Guillaume II, dont on me montre le tombeau contigü à l'Eglise de la Paix. Neuf colonnes en marbre du Labrador, où scintillent l'argent et le mica, soutiennent une coupole qui abrite les très belles statues de cet Empereur, dont le règne n'a pas duré cent jours, et de sa femme, sœur d'Edouard VII. Un peu plus loin, l'Eglise de la Garnison garde le sépulcre de Frédéric-le-Grand, que Napoléon vint visiter le 25 octobre 1806, emportant l'épée de ce grand capitaine, précieuse relique disparue depuis, sans qu'on ait jamais pu la retrouver.

Une trop courte promenade à travers l'admirable parc de Postdam, d'ampleur aussi grande, d'aspect aussi centenaire que celui de Versailles, et les beaux Meklembourgeois des Ecuries Impériales s'arrêtent à la porte du vieux palais de Postdam.

Construit au XVIIe siècle, dans le goût très sobre de cette belle époque architectu-

rale, remanié et agrandi en 1750 par Frédéric, cet immense palais à trois étages a gardé, dans toutes ses pièces d'apparat, sa somptueuse décoration, d'admirables boiseries, hélas, trop redorées qu'un or aveuglant, moins criard encore que l'argent qui rehausse celles d'autres salons. Ce qu'il faut admirer, sans réserve, c'est la balustrade en argent massif qui entoure le lit du grand Frédéric, les Amours mutins de même métal qui gambadent joliment sur sa main courante et, joignant cette chambre, isolé par de doubles portes épaisses, entouré de sourdes murailles, le fameux Cabinet des Confidences, aux délicates boiseries décorées d'Amours provocants et sa curieuse trappe dans le parquet, qui permet, en pressant un bouton, de faire disparaître la table à manger qui remonte chargée d'un nouveau service, sans qu'aucun valet ait à pénétrer dans ce sanctuaire où le Roi de Prusse affectionnait de traiter, en prenant ses repas, ses affaires les plus secrètes.

On se fatigue vraiment à parcourir l'interminable série de salons somptueux. Celui de marbre offre de superbes bas-reliefs retraçant les exploits du Grand Electeur, celui des bronzes, tout en glaces, mettant en valeur d'admirables bronzes dorés, d'un merveilleux fini, qui courent en guirlandes, s'entrelacent, se contournent, offrant le dernier mot, semble-t-il, de cet art Louis XV, dans ce qu'il y a de plus voluptueux dans les contours adoucis, les rocailles les plus enjolivées. Les « Chambres Russes », les unes Pompéïennes, d'autres Louis XVI, une Empire qu'occupa Napoléon, toute une série moderne, précèdent les « Appartements des Princes d'Orange » tendus de magnifiques Gobelins et il faut parcourir encore la longue enfilade des « Chambres de Frédéric-Guillaume III et de la Reine Louise, avant de trouver l'escalier, sans marches, à plan incliné qui permettait à ce roi rhumatisant de gagner le jardin sans fatigue.

La nuit tombante ne me permet pas de

tenter la visite de Charlottenhof, jolie villa Italienne, de l'Orangerie, construction du XIXe siècle, dans le goût Florentin, ni du Palais de Marbre. — « Marmor Palais » — résidence actuelle du « Kronprinz ». — L'équipage Impérial me ramène à la gare, et, en regagnant Berlin après cette journée si remplie de splendeurs entrevues, de remarques enregistrées, je songe à cet Empereur auprès de qui je viens de passer de si instructives et agréables heures.

C'est un sincère, un convaincu, à n'en pas douter. Croyant fermement à sa mission, il fait ce qu'il croit être son devoir. C'est un intellectuel, un sobre, un travailleur. Il possède incontestablement une faculté assimilatrice remarquable, une puissance de travail peu commune. Aussi peu jouisseur que possible, on est unanime, même chez les socialistes, à reconnaître que tous ses actes tendent vers ce qu'il croit bon et utile à son peuple. Retraites ouvrières, impôt sur le revenu, lois sur l'assistance publique et l'ins-

truction ont été introduites en Allemagne sous son règne. Extrêmement intelligent, d'esprit vif, de compréhension rapide, il m'a paru qu'il ne fuyait pas la discussion, la recherche volontiers, au contraire, mais il doit l'estimer oiseuse sur certaines grandes vérités qui sont, pour lui, fondamentales. Elle me paraît, somme toute, se rapprocher beaucoup de la vérité, cette définition qu'on a donnée de Guillaume II : « C'est « un impulsif qui s'extériorise et en même « temps un taciturne doué d'une grande « force de réflexion » (1).

Embrassant les étapes de ma randonnée du Danube à la Sprée, je songe à cette bou-

(1) Pendant l'impression de ces pages a paru un nouveau livre sur Guillaume II. Son auteur, M. A. Stein, semble avoir surtout pour objectif de dégager l'Empereur des responsabilités de langage et d'écrits qui seraient en réalité l'œuvre des Ministres. A vouloir prouver que l'Empereur n'est pas, en réalité, responsable de tel discours, de tel écrit qui lui aurait été fourni tout prêt, M. Stein risque de trop diminuer la personnalité du Souverain qu'il veut manifestement apothéoser.

tade de Taïne demandant à un jeune historien partant en voyage: « Quelles idées « allez-vous vérifier là-bas? ». — Ce qui revient à dire: « Avec quelles idées précon- « çues, quelles opinions toutes faites vous « embarquez-vous? » — « Aucune, aurai- « je répondu, je vais voir. » — C'est, au moins, ce que j'ai voulu tenter au cours de ces pages. Arriver devant les choses et les gens, exempt de toute préoccupation, sans système entre soi et la réalité, volontairement astreint à cette règle Platonicienne qu'un esprit soucieux de vérité doit faire table rase d'idées antérieures génératrices d'un optimisme ou d'un pessimisme « a « priori ».

Il n'est presque personne, à présent, qui n'ait parcouru l'Europe et c'est ce qui rend plus difficile et plus délicat d'écrire ses impressions de voyage. Jadis, le voyageur était quasi un être exceptionnel; il rentrait au foyer avec le prestige d'avoir vu ce que les autres ignoraient; toutes ses paroles étaient

précieuses; il ne négligeait aucun détail! C'est ainsi que Gœthe visite l'Italie, qu'il écrit sans cesse à ses amis, que Victor Hugo et Charles Nodier pèrégrinent en Suisse, notant scrupuleusement le moindre détail, prenant presque les mesures du Mont-Blanc! Mais aujourd'hui, n'est-il pas quelque peu vain et inutile d'écrire sur des pays que tout le monde a vus, sur lesquels tant et tant de voyageurs ont donné leurs impressions?

Si l'on admet que de tels récits restent encore permis, ce ne saurait être qu'à la condition d'apporter à ceux qui sont allés dans tel pays, à ceux qui en ont déjà, par leurs lectures, une possession incomplète, un supplément d'information, tiré de circonstances, spéciales à l'écrivain, de temps, de personnes, de lieux, qui peuvent mettre en plus vive lumière une personnalité, un événement, en mieux accuser les contours, donner plus de relief à telle figure, faire saillir davantage tel trait de mœurs, telle coutume, que le voyageur a été à même de mieux ob-

server. La tâche est aussi tentante que difficile.

Puissent ces notes très sincères, inspirées de ce programme, être un hommage à la chevaleresque Hongrie, chez laquelle on relève tant de similitudes Françaises, à l'Autriche dont la Famille Régnante me fut si accueillante, porter au peuple Tchèque le tribut d'une chaude sympathie en échange de celle qu'il nous prodigua aux heures douloureuses, contribuer à une ère de rapports meilleurs entre l'Allemagne et la France, traduire à l'Empereur Allemand la déférente impression que garde de sa personne un Français, dont le salut, dût-il devenir un jour celui des duellistes avant de croiser le fer, n'en reste pas moins très respectueux et admirativement sincère.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
CHAPITRE Ier	— Wurtemberg	5
	Bavière	25
	Salzbourg	65
CHAPITRE II.	— Pozsony	73
CHAPITRE III.	— Budapest	149
CHAPITRE IV.	— Physionomie générale de la Hongrie	251
CHAPITRE V.	— Vienne	285
CHAPITRE VI.	— Prague	381
CHAPITRE VII.	— Saxe. — Dresde	449
	Weimar	485
CHAPITRE VIII.	— Berlin	539
CHAPITRE IX.	— Postdam	583

Aurillac. — Imprimerie Moderne, 6, rue Guy de Veyre.

DB 916 L38
La Salle de Rochemaure
Félix
Du Danube à la Spre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY